Barchou de Penhoën

HISTOIRE

DE LA CONQUÊTE ET DE LA FONDATION

DE

L'EMPIRE ANGLAIS

DANS L'INDE,

PAR LE BARON

BARCHOU DE PENHOËN.

TOME CINQUIÈME.

PARIS.

LIBRAIRIE DE LADRANGE,

QUAI DES AUGUSTINS, 19.

1841.

HISTOIRE

DE LA CONQUÊTE ET DE LA FONDATION

DE

L'EMPIRE ANGLAIS

DANS L'INDE.

TOME V.

PARIS.—IMPRIMERIE DE BOURGOGNE ET MARTINET,
rue Jacob, 30.

HISTOIRE

DE LA CONQUÊTE ET DE LA FONDATION

DE

L'EMPIRE ANGLAIS

DANS L'INDE,

PAR LE BARON

BARCHOU DE PENHOËN.

TOME CINQUIÈME.

PARIS,
LIBRAIRIE DE LADRANGE,
QUAI DES AUGUSTINS, 19.
1841.

LIVRE XVII.

SOMMAIRE.

Siége d'Agra. — Prise et butin du fort d'Ackbarebad. — Description d'Agra. — L'armée quitte Agra. — Bataille de Laswarie. — Conséquence de la victoire. — Soumission de divers rajahs. — Expédition contre Cuttock. — Opérations du général Wellesley dans le Deccan. — Bataille d'Assya. — Expédition de Guzerate. — Prise de Baroach. — Population de Guzerate. — Fin de la campagne dans cette province. — Reprise des hostilités par le général Wellesley. — Négociations pour la paix. — Bataille d'Argaum. — Siége de Gawilghur. — Conclusion de la paix avec le rajah de Berar. — Défaite des Pindarries. — Adresse des habitants de Calcutta au gouverneur-général. — Disposition d'esprit de Holkar à l'égard des Anglais. — Reprise des hostilités. — Entrée en campagne du général Lake. — Conférence entre des négociateurs anglais et des envoyés de Holkar. — Désastre dans le Bundelcund. — Vents brûlants. — Défaite de Tantia, un des lieutenants de Holkar. — Détachement du colonel Monson. — Dispositions militaires du général Lake. — Siége de Delhi par Holkar. — Belle défense du colonel Ochterlony. — Levée du siége. — Invasion du Doab par Holkar. — Le général Lake se met à sa poursuite. — La begum Sumroo. — Georges Thomas. — Bataille de Furruckabud. — Bataille de Deeg. — Lake se met à la poursuite de Holkar. — Origine et caractère des Gauts. — Le rajah de Bhurtpoor. — Siége et prise de Deeg par l'armée anglaise. — Siége de Bhurtpoor. — Défection d'Ameer-Khan. — Défaite d'Ameer-Khan. — Continuation du siége de Bhurtpoor. — Quatre assauts demeurent inutiles. — Le siége est converti en blocus. — Georges Thomas entre au service des Anglais. — Conclusion de la paix entre le rajah de Bhurtpoor et les Anglais. — Coup d'œil sur l'administration intérieure. — Résultats des réformes de lord Cornwallis.

(1803—1805.)

LIVRE XVII.

Après avoir donné quelques jours à connaître la ville, le général en chef et l'armée quittèrent Delhi le 24 septembre. Le lieutenant-colonel Ochterlony y demeura comme résident avec une garnison d'un bataillon et de quatre compagnies d'infanterie indigène. L'équipage de siége fut embarqué sur la Jumna, tandis que l'armée côtoya la rive ouest de cette rivière; dans la direction d'Agra, le fort de Ballighur salua son passage par une salve de onze coups de canon. Le même jour, le 25, un vackel arriva de la part du rajah de Bhurtpoor, demandant la protection et l'alliance du gouvernement britannique; avances promptement agréées. Arrivée à Mutra le 2 octobre, l'armée s'y grossit d'un détachement du colonel Vaudeleur, qui avait traversé

la Jumna en ce lieu trois jours auparavant. L'ancienne Methora de Pline, Mutra, est une ville, grande, bien bâtie, en grande vénération parmi les Indous, comme lieu de naissance de Krishna. Prise par Scindiah, assignée par lui au général Perron, elle était devenue la principale fonderie de canons, le principal arsenal de ce dernier. Vindravana, autre ville d'une sainteté égale, se trouvait à peu de distance : de toutes les parties de l'Inde, les Indous vont accomplir certains pèlerinages dans cette dernière ville, et se baigner dans la rivière qui la traverse. Ce fut là, dit-on, que Krishna apparut, se manifesta pour la première fois, sous forme humaine. Les Cipayes de l'armée se hâtèrent d'aller visiter ce lieu, tellement renommé dans leur croyance. D'innombrables troupes de singes errant çà et là dans la campagne, protégés par le respect que leur portaient les Indous en rendaient l'accès fort difficile ; car se défendre contre leurs attaques les plus vives n'était rien moins qu'un sacrilége que leurs adorateurs ne manquaient pas de faire cruellement expier aux coupables. Deux officiers anglais en fournirent un fâcheux exemple : Très vivement attaqués par une troupe de singes, sur le point de succomber, l'un d'eux fit feu avec un pistolet. La populace s'ameuta sur-le-champ, résolue à les mettre en pièces ; ils se précipitèrent dans la Jumna pour lui échapper, mais se noyèrent dans le passage.

Le 3 octobre, l'armée poursuivit sa marche ; elle

campa dans la soirée à moitié chemin de Mutra et d'Agra. Le 7, elle effectua le blocus de celle-ci, coupant autant que possible toutes ses communications avec le pays environnant. Le 9, le général Lake conclut un traité d'alliance défensive et offensive avec le rajah de Bhurtpoor, le premier des chefs ennemis qui eût fait une démarche de ce genre; les États du rajah furent reconnus par le gouvernement anglais et affranchis de tout impôt. En retour, le rajah s'engageait à fournir aux Anglais un certain nombre de troupes dans le cas où leur propre territoire serait envahi. Après la ratification du traité, il envoya en conséquence un corps de 5,000 chevaux destiné à coopérer avec l'armée anglaise devant Agra. Le général Lake, ayant fait sommer le fort, ne reçut aucune réponse. La garnison se trouvait en état de rébellion contre ses officiers européens, qu'elle avait emprisonnés, d'ailleurs résolue à se défendre. Sept bataillons avec de l'artillerie formaient cette garnison. Ils campaient sur les glacis, occupaient la ville, la mosquée principale, aussi bien que les ravines se trouvant au midi et au sud-ouest du fort. Avant d'ouvrir la tranchée, il était urgent de commencer par les déloger. Lake les fit vigoureusement attaquer le 10 dans les ravines, pendant qu'il dirigeait une autre attaque sur la ville; toutes deux réussirent. Après un combat sanglant, la ville fut évacuée. Une partie de la garnison se retira dans la grande mosquée, une autre

dans le fort, une troisième sous la protection des canons du fort. La perte des assiégés fut de 600 hommes, 26 canons de bronze, autant de caissons chargés de poudre, et 29 chariots remplis de munitions; celle des Anglais de 218 hommes tués ou blessés, parmi lesquels un assez grand nombre d'officiers. Deux jours après, un détachement ennemi qui se trouvait en dehors du fort se rendit et passa dans le camp anglais. De nombreuses et profondes ravines en cachant les Anglais aux yeux des assiégés leur donnaient beaucoup de facilité pour la conduite des opérations du siége. La batterie de brèche fut élevée à 350 verges au sud-ouest du fort, près de la rivière. Le même jour, la garnison demanda une cessation d'hostilités pour arranger les termes d'une capitulation; ce qui fut accordé jusqu'à quatre heures de l'après-midi. Le fort, construit avec une sorte de pierres rouges de la couleur et de la dureté du jaspe, était solidement bâti, entouré d'un fossé fort profond, défendu par une double enceinte; la seconde, ou celle intérieure, fort élevée, ayant des bastions à des distances régulières. En un mot, rien n'avait été négligé pour ajouter à la force de cette place, appelée par les indigènes la clef de l'Indostan.

Le colonel Sutherland, fait prisonnier dans une rencontre récente, fut rendu à la liberté. Il arriva au camp, portant une lettre au général en chef, signée par les officiers de la garnison. Ils s'engageaient à livrer le fort, l'artillerie, les maga-

sins, etc., à l'instant où le général le jugerait convenable, à compter de la réception de leur lettre; ils demandaient en échange sécurité pour leurs personnes et leurs propriétés, de plus l'autorisation, soit de demeurer dans la ville soit d'aller où bon leur semblerait. Le capitaine Salkeld, accompagnant le colonel Sutherland à son retour auprès des assiégés, leur communiqua les propositions du général Lake. Ce dernier accordait aux officiers et aux Cipayes les conditions essentielles demandées par eux-mêmes; il exigeait, en revanche, que les armes, magasins, chariots, argent alors dans le fort, fussent livrés aux Anglais sans qu'il en fût rien détourné; que l'heure de la reddition du fort fût irrévocablement fixée. A son arrivée dans le fort, le capitaine Salkeld trouva une grande diversité d'opinions parmi les chefs. Plusieurs difficultés furent élevées sur les expressions du général en chef; il s'efforça de les aplanir, mais sans succès. Le fort recommença son feu, et l'envoyé anglais dut hâter son retour au camp, où peu s'en fallut qu'il ne pût parvenir. La nuit étant close, il descendit la rivière dans un bateau où se trouvait une lumière. Un officier anglais, qui commandait une batterie de deux pièces de 12 sur la rive opposée, ne doutant pas que ce fût quelque détachement ennemi qui voulait s'échapper, tira une volée à fleur d'eau, et les boulets rasèrent le bateau. Une autre volée allait suivre celle-ci, lorsqu'on entendit fort heureusement une voix qui s'écriait en fort bon

anglais : « Goddam ! que faites-vous donc ? c'est moi, moi, le capitaine Salkeld. »

Les ennemis ouvrirent alors un feu terrible, qui continua toute la nuit, et lancèrent de temps à autre quelques fusées pour reconnaître la position des Anglais. Ceux-ci continuèrent les tranchées sans répondre ; parfois quelques uns des assiégés avaient la hardiesse de s'approcher en rampant, à la faveur de l'obscurité, jusqu'au parapet des batteries anglaises où ils échangeaient quelques coups de fusil. Le 14, le général envoya un autre messager à la garnison ; mais les assiégés refusèrent de le recevoir, le but de leurs premières négociations n'ayant été que de gagner du temps. Le 17, une grande batterie de brèche consistant en huit canons de dix-huit et quatre obusiers fut complétée ; elle ouvrit immédiatement son feu sur le bastion sud-est du fort, en apparence le moins susceptible de résistance. Une batterie d'enfilade de quatre pièces de douze se trouvait à la gauche de la batterie de brèche ; à sa droite, sur la rive même de la rivière, celle qui menaça de devenir funeste au capitaine Salkeld. En peu de temps la brèche devint praticable. Les assiégés demandèrent à capituler, acceptant d'avance les conditions qu'il plairait au général anglais d'imposer. La garnison, montant à 5 ou 6,000 hommes, évacua le fort, que les troupes anglaises, sous le commandement du colonel Mac-Donald, occupèrent immédiatement. Parmi le butin se trouva une pièce d'artillerie cé-

lèbre dans toute l'Inde sous le nom de *grand canon d'Agra.* Suivant la tradition, paraissant fort vraisemblable, ce canon, de dimensions gigantesques, n'était pas de bronze, mais composé du mélange d'un grand nombre de métaux les plus précieux. Les magistrats offrirent pour son rachat une somme de 12,000 livres sterling. Il avait vingt-trois pouces de calibre, mesurait en longueur quatorze pieds deux pouces, et lançait un boulet de quinze cents livres. Les difficultés de la fusion et du coulage d'une masse de métal aussi énorme faisaient de cette pièce d'artillerie une chose curieuse comme objet d'art, dénuée d'ailleurs de toute utilité en raison de la difficulté de la manœuvrer. Le général Lake essaya d'enlever ce trophée pour le porter à Calcutta; aucun moyen de transport ne fut suffisant. Outre ce prodigieux canon, on en trouva un autre de soixante-douze livres de balles de la même composition, soixante-seize canons de bronze de divers calibres, quatre-vingt-six pièces en fer, d'espèces différentes, telles que mortiers, obusiers, caronades, pièces légères, etc. Les canons en bronze sortaient de la même manufacture que ceux pris à Delhi.

La nouvelle de la capture d'Agra produisit dans Calcutta de grandes démonstrations de joie et d'enthousiasme. Le fort William salua de son canon l'heureuse nouvelle, qui se répandit bientôt dans toute la ville. La conquête d'Agra achevait de rendre entièrement sûre la navigation de la Jumna; elle

complétait et renforçait la possession de Delhi et de Mutra par l'acquisition d'une portion de terre considérable sur la rive droite de la Jumna. On avait trouvé dans le fort d'Agra des espèces montant à 280,000 livres sterling, qui semblaient, d'après les registres, appartenir au public; ce qui, d'après les réglements, en faisait la propriété des vainqueurs. Le général Perron n'en réclama pas moins ce trésor comme sa propriété particulière; il prétendait l'avoir placé dans les mains d'un agent indigène. Il s'adressa au gouverneur-général; celui-ci refusa de donner une réponse positive à cette requête avant d'avoir consulté le général Lake. Selon ce dernier, à la vérité juge et partie dans la cause, la protection accordée par lui au général Perron ne s'étendait pas au-delà des propriétés emportées par ce dernier à l'époque de son départ, et ne lui constituait aucun droit à réclamer ce qui demeurait en arrière dans une contrée ennemie. Une commission d'enquête, nommée pour éclaircir le fait, décida dans ce sens; elle motiva son avis sur ce fait que cet argent était le reste d'une somme plus considérable dont une partie, depuis le moment de son dépôt dans le fort, avait été employée à payer les troupes de Scindiah. Les officiers et les soldats se partagèrent donc ce butin.

La ville d'Agra s'élève majestueusement en un vaste demi-cercle au sud-ouest de la Jumna. Dans les jours de sa prospérité, au temps de Akbar, son fondateur en 1566, sa circonférence était de trente

milles ; elle est beaucoup moindre aujourd'hui. Dans le voisinage de la ville moderne se trouvent encore de nombreux palais, de nombreuses maisons de campagne, appartenant jadis aux grands seigneurs de l'empire ; tristes vestiges d'une splendeur depuis long-temps éclipsée. Mais le grand monument de la ville moderne d'Agra est la forteresse d'Ackbarabad, renfermant le palais impérial, et de plus un grand nombre de beaux édifices : mosquée, arsenal, magasin, bains, fontaines, etc., le tout en marbre blanc. On citait encore certaines cascades artificielles d'un effet merveilleux. La construction seule du palais coûta, dit-on, 3,000,000 de roupies, un laps de temps de douze années, et consomma le travail journalier de mille ouvriers. Situé sur la Jumna, en forme de croissant, couvrant un terrain d'un mille de circonférence, il était bâti sur trois cours intérieures, les unes et les autres ornées d'élégants portiques et de vastes galeries. De ces cours, la première, entourée d'une colonnade de marbre vert, était réservée à la garde impériale ; les appartements publics de l'empereur donnaient sur la seconde : c'est là qu'il recevait les grands de l'État et s'occupait d'affaires ; la troisième enfin renfermait le harem et les appartements particuliers du souverain. La richesse de celle-ci surpassait encore celle des autres. Les jardins tout remplis d'autres merveilles d'art et de magnificence s'étendaient sur un vaste espace de terrain en arrière du palais.

En avant du palais, c'est-à-dire du côté de la rivière, s'ouvrait une vaste arène; elle était destinée, soit à différents exercices des éléphants de l'empereur, soit à des combats de bêtes féroces, amusements si chers à l'ancienne Rome. Un Européen qui visita ce palais, après avoir parcouru tout l'Orient, le met au dessus de tout ce dont il avait eu jusque là l'idée. Ackbar voulait plus encore cependant; il rêva la construction d'une treille immense, dont les vignes, couvertes de grappes de raisin, seraient représentées à l'aide de pierres précieuses, dans toutes les nuances de leur fructification, depuis le gris clair jusqu'au rouge foncé. Les richesses de l'Asie entière n'auraient peut-être pas suffi à l'exécution complète de ce projet; aussi trois plants de vignes seulement furent-ils achevés : le cep de ces plants est en or massif, les fruits et les feuilles en émeraudes, rubis ou autres pierres précieuses. Une passion étrange, inouïe, presque furieuse, pour les pierreries, est un des caractères distinctifs de l'Orient; on la retrouve depuis les premiers temps du monde jusqu'à nos jours.

A la mort d'Ackbar, Shah-Jehan transporta le siége de l'empire à Delhi, mais toutefois dota la ville d'Agra d'un monument magnifique, célèbre dans tout l'Orient sous le nom de Taujee-Mahal : c'est un tombeau en l'honneur de sa sultane favorite, morte en couches dans l'année 1631. Le mausolée se trouve placé sur une terrasse située au milieu du jardin, qu'elle domine de 60 pieds,

taillée en gradins sur toutes ses faces. Construit en marbre noir, il est entouré d'une vaste galerie de 40 pieds de large. A chacun des angles de la terrasse s'élève un élégant minaret terminé par une coupole supportée elle-même par huit colonnes, d'où la vue s'étend sur une plaine immense. Au centre de l'édifice domine le dôme, dont la voûte arrondie s'élève au milieu des pyramides élancées des minarets, contraste de forme de l'effet le plus pittoresque. De nombreuses sentences du Coran ressortent en marbre noir. Un grand nombre de prêtres, servis par une multitude d'esclaves, habitent ce tombeau, et sont chargés d'y accomplir les rites religieux. Une compagnie d'artillerie et un bataillon d'infanterie, sous le commandement d'un officier de haute naissance, étaient chargés de sa garde. Le nom de la femme à laquelle était consacrée cette magnifique sépulture était Arjammed-Banoo, nom changé plus tard en celui de *lumière du monde*.

A une époque antérieure à la campagne, Scindiah avait détaché de ses troupes du Deccan quinze bataillons sous les ordres d'un Français, M. Dudernaigue; ce dernier avec quelques officiers se rendit au corps commandé par le colonel Vaudeleur. Dans l'opinion de Scindiah, ce corps d'armée, réuni à celui qui se trouvait sous les murs de Delhi, devait suffire à arrêter les progrès des Anglais; la bataille du 11 septembre trompa ces prévisions. Le corps d'armée, augmenté même de deux bataillons échappés de Delhi, ne fit aucune

tentative pour faire lever le siége d'Agra. Il se contenta de prendre une forte position sur les derrières de l'armée anglaise, résolu d'attendre une occasion favorable pour faire une tentative sur Delhi. Le général en chef craignit que la présence de ce corps d'armée n'ébranlât la fidélité des princes nouvellement soumis aux Anglais; en conséquence, il se détermina à quitter Agra pour marcher à sa rencontre. Le 27 octobre, l'armée rentra en campagne. Le jour suivant, une tempête terrible, en inondant le camp, la contraignit de faire halte à Karowley. Le 19, elle marcha dans la direction de Fultipore-Sykru; le 20, ayant laissé sa grosse artillerie et son bagage à Futtypore, gardés par deux bataillons d'infanterie indigène, elle fit une marche de 20 milles dans le but de rejoindre l'ennemi. Le 31, elle vint effectivement camper à une petite distance de Cutumbo, où il se trouvait depuis ce même matin.

Le même jour, à onze heures du soir, le général Lake se mit en mouvement à la tête de sa cavalerie; voulant se saisir, au moyen d'une manœuvre rapide, de l'artillerie et des bahages de l'ennemi, il laissa en arrière, avec ordre de le rejoindre, son infanterie et ses bagages. Après avoir fait vingt-cinq milles au moins en six heures, il se trouva le 1er novembre dans leur voisinage. Les forces des Mahrattes consistaient en 17 bataillons d'infanterie régulière, environ 9,000 hommes, 4 à 5,000 chevaux, et 72 canons. A l'approche des Anglais, ils

commencent avec grande précipitation leur mouvement de retraite; Lake se décide alors à une attaque immédiate sans attendre son infanterie. Comme mesure de défense, les Mahrattes avaient coupé les digues d'un large réservoir d'eau, ce qui rendait la route difficile, presque impraticable à la cavalerie; celle-ci ne put avancer que fort lentement, et les Mahrattes eurent tout le loisir de modifier et de rectifier leur position. Leur droite s'appuyait au village de Laswaree, protégée par un petit ruisseau avec rives escarpées, et difficile à franchir ; leur gauche à un autre village appelé Mohulpoor. Là quelques bataillons, adossés à ce village, formaient une ligne perpendiculaire à celle de l'ennemi. Leur front était protégé par de grandes herbes; leur artillerie disséminée sur toute la ligne : un immense nuage de poussière les enveloppait en ce moment, en les dérobant complétement aux yeux du général anglais. Cette circonstance favorable en elle-même leur permit en outre de faire toutes ces manœuvres sans que Lake s'en doutât. La dernière apparition distincte qu'il en avait eue était à ce village de Mohulpoor; il se hâte de diriger vers ce point la première brigade de sa cavalerie, et se dispose à la suivre avec le reste. La brigade s'élance avec une impétuosité en harmonie avec l'esprit entreprenant du général. La ligne ennemie est enfoncée, brisée; la cavalerie la dépasse, pénètre dans le village, prend quelques canons. Le colonel Vaudeleur tombe blessé

mortellement. La 3e brigade, commandée par le colonel Macau, reçoit l'ordre de tourner le flanc droit de l'ennemi; sans hésiter, elle traverse le ruisseau, en colonne serrée, sous un feu très vif; Elle se déploie après l'avoir franchi, et charge délibérément; mais la plus grande partie de l'artillerie ennemie se trouvait sur ce point; des chaînes en liaient même, dit-on, les pièces les unes aux autres afin de multiplier les obstacles sous les pas de la cavalerie ennemie. L'infanterie mahratte, immobile, réservait son feu pour le moment où les Anglais ne se trouveraient plus qu'à quelques pas d'elle. Cachées par de hautes herbes, les batteries n'avaient pas été aperçues par les Anglais : elles se montrèrent par une décharge générale; une pluie de mitraille, de bombes, d'obus et de boulets, tomba tout-à-coup dans les rangs de ces derniers. La cavalerie n'en continue pas moins la charge, décidée à surmonter ce danger par la rapidité de ses mouvements. Elle enfonce effectivement la ligne mahratte, se reforme, charge de nouveau. Mais les canonniers ennemis, qui ont trouvé protection sous leurs canons encore chargés, font une nouvelle décharge à bout portant. D'un autre côté, une partie des troupes mahrattes, retranchée derrière des charrettes, fait un feu de mousqueterie fort bien nourri. Après trois charges consécutives, la brigade anglaise se dispose néanmoins à en exécuter une quatrième; mais elle reçoit l'ordre de rétro grader.

L'infanterie anglaise accourait, impatiente de partager la gloire et les périls de la journée. Après une marche de vingt-cinq milles sous un soleil dévorant, elle parvint à midi sur les bords du ruisseau; mais alors quelques instants de repos lui étaient devenus nécessaires. Pendant ce temps, un messager se présenta de la part des Mahrattes : ceux-ci proposaient de livrer toute leur artillerie moyennant certaines conditions. Le général en chef accueillit cette demande; il accorda une heure de trêve, annonçant sa résolution d'exécuter une nouvelle attaque au bout de ce temps. Il en fit immédiatement les préparatifs. Par ses ordres, l'infanterie prit la gauche de l'armée anglaise, et s'y forma en deux colonnes. Celle de droite, commandée par le major-général Ware, fut désignée pour attaquer le village fortifié de Mohaulpoor, véritable clé de la position des Mahrattes : ceux-ci se trouvaient en effet sur deux lignes, toutes deux appuyées par leur gauche à ce village. La deuxième colonne d'infanterie, sous les ordres du major-général Saint-John, reçut l'ordre de marcher derrière la première, pour la remplacer et la soutenir au besoin; la troisième brigade de cavalerie, commandée par le colonel Macan, de soutenir toute l'infanterie sous les ordres du colonel Vaudeleur. Le reste de la cavalerie devait marcher à la droite pour agir suivant les circonstances, tandis que l'artillerie, divisée en quatre brigades, répartie entre les intervalles des troupes, accompagneraient ces mouvements. Le reste

des troupes forma un corps de réserve, sous les ordres du lieutenant-colonel Gordon.

Les Mahrattes n'ayant point envoyé de réponse pendant le délai convenu, l'armée anglaise se mit en mouvement. L'infanterie côtoyait dans sa marche les rives du petit ruisseau. De hautes herbes, des inégalités du terrain la dérobèrent long-temps aux yeux des Mahrattes. L'ayant enfin aperçue, ils l'accueillent par une décharge générale d'artillerie qui fait de grands ravages dans les têtes de colonnes; elle continue néanmoins d'avancer. L'artillerie anglaise répond de son mieux; mais la supériorité du feu demeure du côté de l'ennemi, dont l'artillerie était fort avantageusement située et fort bien servie. Une pluie de mitraille tombe sur les Anglais, et les boulets ennemis font de nombreux vides dans leurs rangs. La retraite semble devenir inévitable; mais Lake prend au contraire un parti mieux d'accord avec l'impétuosité de son caractère. Il se détermine à attaquer avec ce qu'il a de troupes sous la main, le 76ᵉ et un régiment d'infanterie indigène, sans attendre l'arrivée du reste de son infanterie. A demi-portée de canon, une décharge terrible de toute l'artillerie ennemie tombe comme une nouvelle tempête sur les colonnes assaillantes; au même moment leur cavalerie arrive au galop. Un moment rompus par la mitraille, les Anglais reprennent leurs rangs, reforment leurs divisions, rétablissent leurs intervalles. Prenant lui-même l'offensive, Lake prévenant l'attaque des Mahrattes,

fait charger cette cavalerie par le 29ᵉ régiment de dragons. Ce régiment, dont les pertes étaient considérables, s'élance avec impétuosité. Au moment où il passe la ligne d'infanterie, trois houras s'élèvent des rangs du 76ᵉ; les dragons répondent en continuant leur marche. Mais à leur vue la cavalerie mahratte, au moment de charger, fait une retraite précipitée. Ce fut alors un terrible moment : on s'attendait à une décharge générale de l'artillerie ennemie. Bientôt, en effet, 100 pièces de canon tonnent à la fois. Le général Lake a son cheval tué sous lui; son fils s'empresse de lui offrir le sien. Le jeune homme tombe au même instant gravement blessé; il se relève, mais pour tomber plus tard sous une balle française dans les plaines du Portugal. Cette scène touchante attendrit et enflamme d'une nouvelle ardeur tous ceux qui en sont témoins. Mais au même moment le général Lake fait battre et sonner la charge sur toute la ligne. Les dragons, animés, excités par les cris de l'infanterie, percent les deux lignes des Mahrattes avec la rapidité de l'éclair. Le général Lake s'élance sur ses traces à la tête du 76ᵉ; il s'empare d'une grande partie de leur artillerie. Les dragons conversent à gauche, se reforment, chargent leur cavalerie qui avait pris une position menaçante; ils achèvent de la mettre en déroute. Revenant aussitôt sur leurs pas, ils prennent en queue les bataillons encore en ligne. Les Mahrattes cèdent peu à peu le terrain; ils se retirent dans le voisinage

d'une petite mosquée, en arrière du village.

Malgré ce mouvement rétrograde, ils continuent à combattre en bon ordre, ne cédant le terrain que pied à pied, toujours au moment de reprendre l'offensive. Après avoir successivement perdu toute leur infanterie, ils se proposent d'effectuer une retraite en bon ordre par leur aile gauche ; mais une nouvelle charge de la cavalerie anglaise, exécutée par le 27e régiment de dragons et le 6e régiment de cavalerie indigène, met le désordre dans leurs colonnes, en sabre ou en fait prisonniers un grand nombre, et s'empare de leur bagage. Abajee, généralissime des Mahrattes, dirigeait ce dernier mouvement, monté sur un éléphant magnifiquement caparaçonné. Pressé par les dragons anglais, à peine a-t-il le temps d'en descendre et de s'élancer sur un cheval rapide. Dès ce moment, la retraite de son armée se changea en une complète déroute. La perte des Anglais fut de 800 hommes, tant tués que blessés ; celles des Mahrattes de 5,000 morts ou blessés. Leur cavalerie fut presque complétement détruite. Les Anglais firent 2,000 prisonniers, s'emparèrent d'un grand nombre d'éléphants et de chameaux, d'environ 600 paires de bœufs, de 72 pièces de canon, et d'une immense quantité de bagages et d'approvisionnements de toute nature. A l'arrivée du train d'équipages, les vainqueurs établirent leur camp auprès du ruisseau dont nous avons souvent parlé, entre le village de Laswaree et célui de Singra. Un bataillon d'infan-

terie fut chargé de la garde des prisonniers, rassemblés à peu de distance du village de Mohaulpoor, maintenant réduit en cendres. Peu après, le général en chef leur rendit la liberté, à l'exception de leurs principaux officiers, qu'il jugea prudent de retenir.

Le jour finissait en même temps que la bataille. Peu à peu le silence descendit sur ces lieux, si pleins, pendant la journée, de bruit, d'animation, de mouvement. Mais le soleil s'était couché au milieu de nuages enflammés, précurseurs de l'orage. Bientôt de rapides éclairs vinrent sillonner le ciel en tous sens. Le tonnerre éclata en cinq ou six endroits à la fois, et les bruits de la tempête vinrent remplacer ceux du combat. Dans cette journée, les Mahrattes avaient fait preuve d'une fermeté inaccoutumée; on put remarquer encore de récents et importants progrès dans leur organisation militaire. En ce moment, à la vérité, un grand nombre d'officiers français se trouvaient parmi eux; se flattant de renverser par leur moyen la domination anglaise dans l'Inde, ces derniers mettaient tous leurs soins, employaient tous leurs efforts à les aguerrir. De son côté, le général Lake s'était montré pendant cette action, habile, brave, et surtout entreprenant. Ce fut sans doute un tort à lui que d'engager un combat général avec de la seule cavalerie : non seulement le sien était douteux, mais la victoire elle-même ne pouvait manquer de demeurer inutile par l'absence de son infanterie;

d'ailleurs il ne cessa de montrer un calme, un sang-froid et une ardeur admirables. Il sut tirer parti de toutes les fautes de l'ennemi, et mettre à profit les moindres circonstances favorables.

Le 8 novembre, l'armée quitta le champ de bataille de Laswaree. L'air commençait à y devenir malsain en raison du grand nombre de cadavres demeurés sans sépulture. Après avoir marché quelque temps à fort petites journées, elle s'arrêta une quinzaine de jours à Paiashur. Là l'alliance anglaise commença à être vivement sollicitée par nombre de rajahs empressés de secouer le joug mahratte et de rechercher la bienveillance du vainqueur. Le 14, un traité d'alliance défensive fut conclu avec le rajah de Macherry, dont les possessions étaient bornées au sud et à l'ouest par le territoire du rajah de Jaypoor, à l'est par celui du rajah de Bhurpoor. Sa capitale était Alvar, bien située pour s'opposer aux futures incursions des Mahrattes dans l'Indostan. Un traité semblable suivit bientôt celui-là; ce dernier avec les rajahs de Jeypoor et de Joodpoor, une autre avec la Begum-Sumroo, dont les troupes, qui consistaient en 4 bataillons, se joignirent à l'armée anglaise. La ranna de Sondipoor et le rajah de Kotta envoyèrent leurs wackeels au camp pour entamer des négociations. Le général Lake reçut encore à ce même campement un envoyé du grand Mogol, chargé de le complimenter sur sa dernière victoire, et de lui offrir un khelaut ou vêtement d'honneur. Le

27 novembre, l'armée prit position à Helena, où elle s'arrêta pour recevoir quelques renforts. Le 7 décembre, elle prit position à Pooroo, auprès de Kuskah. Là le rajah de Bhurtpoor vint se présenter au général en chef. Sa visite ayant été annoncée, le général en chef et son état-major, escortés par un détachement de dragons, se portèrent à sa rencontre, à quelques milles du camp. Le rajah (Runjeet-Sing) était un petit homme, habillé très simplement, mais accompagné d'une suite nombreuse. Après un échange de quelques petits présents, il retourna dans sa capitale. Nous ne tarderons pas à le voir bientôt reparaître sur la scène comme un des ennemis les plus implacables de l'Angleterre. Le 12, l'armée campa à Nahmada. Là un comité nommé parmi les officiers de l'armée offrit au général en chef un service de vaisselle de la valeur de 4,000 livres sterling, comme témoignage d'admiration, de gratitude et de dévouement. Le 21 décembre, un détachement se mit en route pour Gwalior dans le Bundelcund. L'armée prit ensuite position auprès de Biana, vis-à-vis une passe conduisant dans les États du rajah de Jeypoor. Elle y demeura jusqu'au 9 février de l'année suivante.

La prise de possession du Bundelcund se comptait au nombre des objets les plus importants que se proposait d'atteindre le général en chef. Cette province, extrêmement montagneuse, était la route ordinairement suivie par les Mahrattes dans leurs

invasions, ce qui en rendait la conquête d'autant plus avantageuse au gouvernement britannique. Par le traité de Bassein, le peschwah se trouvait avoir à liquider les dépenses encourues pour sa propre restauration et la défense de son territoire contre les entreprises de ses voisins. Dans un supplément à ce traité, la cession du territoire de Bundelcund, comme voisin du territoire de la Compagnie, est nettement stipulée. En conséquence, le peschwah avait cédé au gouvernement britannique tous ses droits sur ce pays; aussi des ordres furent expédiés en son nom à tous ses officiers afin qu'ils eussent à livrer aux Anglais les districts sous leurs ordres. Le rajah Himmut-Behauder se conforma aussitôt à ces instructions; mais un autre rajah, Sumsheer-Behauder, se prépara à se maintenir par la force des armes dans le district qu'il occupait. Un détachement de l'armée anglaise partit de Allahabad, traversa la Jumna le 6 septembre 1803. Le 14, il entra dans la province de Bundelcund, où il fut rejoint par Himmut-Behander, le rajah nouvellement soumis, et le 31 septembre ce corps d'armée, sous les ordres du lieutenant-colonel Polwell, se trouva en présence des troupes de Shumsheer-Behauder. Ce dernier occupait une position avantageuse. Un engagement eut lieu. Le rajah, après avoir tiraillé quelques instants, battit en retraite. La perte des Anglais ne se monta qu'à huit ou dix hommes, tant tués que blessés; celle de leurs nouveaux alliés à une soixantaine. On entama

des négociations presque immédiatement rompues; la prise de Calpee par les Anglais signala le renouvellement des hostilités. Le 12 décembre, le colonel Polwell reçut le renfort d'une brigade d'infanterie indigène; le rajah sentit le besoin d'entrer en arrangement. Une somme de 4 lacs de roupies lui fut allouée pour son entretien et celui de sa famille. A cette condition, il cessa les hostilités, remit aux Anglais le territoire qui leur avait été cédé, et se rendit de sa personne à leur camp.

Scindiah avait confié aux mains d'Ambajee-Inglia une portion de ses possessions de l'Indostan, entre autres le territoire du rajah de Gohut. Dès le mois d'octobre, ce dernier fit offrir aux Anglais de se reconnaître leur tributaire; il céda par un traité alors conclu toutes les terres en la possession d'Ambajee, situées au nord de Gwalior, y compris la forteresse de ce nom. Le gouvernement anglais s'engageait de son côté à lui conserver la souveraineté du reste du territoire qui avait été sous sa domination, à l'exception de celui du rajah, garanti par une stipulation du même genre. Un détachement, sous le lieutenant-colonel White, fut chargé d'aller prendre immédiatement possession de Gwalior; le commandant refusa de livrer la place. Les Anglais s'en emparèrent, et se mirent en devoir de bloquer le fort. Un renfort mit le colonel à même d'ouvrir les tranchées; il établit des batteries de brèche; mais la garnison se rendit avant qu'elles n'eussent ouvert leur feu. Calpee sur

la droite, Etaweh sur la rive gauche de la Jumna, formaient des postes intermédiaires très importants entre Agra et Allahabad. Après quelques engagements de peu d'importance, d'autres rajahs voisins, Heera-Sing, qui possédait le fort de Khair-Ghur, le rajah de Chuttersaul, furent réduits. Les Anglais purent dès lors s'occuper d'établir un vigoureux système de défense contre les invasions des Mahrattes. Le major-général Deare et le colonel Fenwick commandèrent à Chunar et à Midnapore ; une autre ligne, comprise entre l'extrémité méridionale de Pachète et la rive méridionale de la Soane, fut confiée au lieutenant-colonel Broughton. Ce dernier eut divers engagements, entre autres le 28 décembre et le 8 janvier, avec divers corps de Mahrattes. L'avantage lui étant demeuré, il acheva de disperser tout ce qui restait de ces derniers dans ces provinces.

La province de Cuttah était située entre les possessions anglaises du nord et du midi sur la côte de Coromandel. Bornée à l'est par la mer, à l'ouest par les possessions des Mahrattes, elle ne pouvait tomber entre des mains ennemies sans que les communications entre Madras et Calcutta ne fussent absolument interrompues ; toutes choses qui en rendaient la possession fort importante pour les Anglais, d'abord comme position militaire, ensuite comme position commerciale. Un corps d'armée destiné à s'en emparer fut rassemblé, dans les premiers jours de septembre, au comptoir de Gaujam, sur la côte des

Circars du nord, à environ quarante milles de Cuttah. Ce corps d'armée se composait de 573 Européens, 2,478 indigènes, cavaliers et fantassins, et de quelque artillerie. Peu après, 500 volontaires avec une batterie de quatre pièces de dix-huit, quatre de douze, et deux obusiers de six pouces et demi, partis du Bengale, vinrent servir de réserve au corps d'armée principal. Un autre détachement, sous les ordres du capitaine Morgan, également parti du Bengale, vint occuper le port de Balasore, appartenant au rajah de Berar, à vingt-cinq milles environ des frontières du territoire britannique, et du district de Cuttacko ; un troisième détachement s'assembla à Jalasore, composé de 770 Cipayes et de 44 cavaliers, tirés de la garde du gouverneur-général, commandé par le lieutenant-colonel Ferguson. A vingt milles de la mer, Jalasor est situé au-dedans des limites du territoire britannique. Par suite de la maladie du colonel Campbell, le lieutenant-colonel Harcourt prit le commandement du corps d'armée principal.

Le 14 septembre, le colonel Harcourt arriva avec son corps à Manickpatam, qu'il occupa sans résistance, et de là envoya un messager aux principaux brahmes de la grande et célèbre pagode de Jagernaut. Il leur proposait de placer ce sanctuaire sous la protection des troupes britanniques ; les brahmes acceptèrent aussitôt la proposition. Le colonel Harcourt y arriva le 18. Le pays qu'il traversa pour s'y rendre était fort bien cultivé, et rempli de vil-

lâges, dont les habitants s'empressèrent de fournir aux besoins de l'armée : une garde de soldats indigènes eut pour mission de veiller sur la pagode. Ces mesures prises, le colonel Harcourt se dirigea sur Ahmadpoore; il trouva de grandes difficultés dans sa route, les chemins en mauvais état, encore tout-à-fait inondés. Il s'empara de Beerpoorshuttumpoor, d'où il envoya un fort détachement attaquer Muckundpoor. On rencontra l'ennemi aux environs de cette ville, un engagement eut lieu, et l'avantage demeura aux Anglais. Les bâtiments de transport sur lesquels se trouvait le détachement envoyé contre Balasore atteignirent l'embouchure de cette rivière ; une barre dangereuse en rendait le passage fort difficile : ils la franchirent cependant. Les habitants des villages voisins, accourus sur le rivage, les saluèrent alors avec de grands cris de joie; ils se sentaient tout heureux de se voir délivrés du joug des Mahrattes. Les vaisseaux n'avançaient d'ailleurs que fort lentement. On apprit que l'ennemi était posté aux Ghauts, entre cette place et Jalasore, et qu'il se dirigeait à marches forcées vers Balasore. Le capitaine Morgan, alors à la tête du détachement, résolut de quitter les transports et de pénétrer plus avant dans les terres sur de simples bateaux; il alla débarquer effectivement à quelques milles au-delà; l'artillerie fut laissée à bord, et 300 hommes se mirent en marche avec de grandes difficultés, à travers des champs de riz inondés. Les Mahrattes après avoir vainement tenté

de les arrêter se retirèrent en laissant une douzaine d'hommes sur le champ de bataille. Le détachement entra donc dans la ville sans difficulté ; l'ennemi en occupait bien encore une partie, mais il l'évacua dès que la nuit fut venue. Le lendemain, les principaux marchands firent solennellement leur soumission au nom de la ville. Le 13 septembre, le capitaine Morgan envoya deux compagnies de Cipayes prendre possession de la ville de Soorong, située à environ vingt milles au midi de Balasore ; elles s'en emparèrent le 3 octobre sans éprouver de résistance.

Le lieutenant-colonel Ferguson, avec son détachement, de son côté avait quitté Jalasore le 23 septembre. Il atteignit Balasore le 3 octobre sans avoir rencontré de résistance nulle part. Le 10 du même mois, il se dirigea vers Cuttack pour se joindre au colonel Harcourt ; ce dernier, immédiatement après son entrée dans la province, s'était occupé de la réduction du fort de Barabuttee, à un mille de la ville de Cuttoak. Bâti en pierre, ce fort était entouré d'un fossé de trente pieds de profondeur, rempli d'eau, et d'une largeur assez considérable. Une batterie de brèche fut dirigée contre le rempart ; dès le milieu de la première journée, elle éteignit le feu de l'ennemi, et détruisit une partie de ses ouvrages avancés. Harcourt fit donner l'assaut. En passant le fossé, les assaillants furent exposés à un feu de mousqueterie très vif ; quarante minutes s'écoulèrent avant qu'il leur eût

été possible de se frayer un passage. Après y avoir enfin réussi, ils s'emparèrent du fort malgré la résistance de l'ennemi dans l'intérieur. La perte des Anglais se monta à 80 et quelques morts et blessés; le détachement déploya un courage et un sang-froid qui reçurent plus tard les éloges du gouverneur-général. La soumission de la province entière au gouvernement britannique suivit cette capture; et depuis ce temps elle ne lui a jamais échappé. Cette province a cent cinquante milles de longueur sur soixante de large; sa population est de 1,200,000 habitants. La religion indoue y domine; les manufactures de mousseline de la province, employée surtout pour turbans, occupent un grand nombre d'ouvriers, et sont célèbres dans toute l'Inde. Elle possède le fameux temple de Jagernaut, qui ajoutait encore à l'importance de cette possession par le rôle important qu'il joue dans la religion indoue.

Ce temple de Jagernaut est en quelque sorte le véritable symbole de la religion indoue; il réunit en lui seul toutes les bizarreries et toute la grandeur de ce système religieux. Il est situé au nord-ouest du lac de Chilla, à quelques milles de ce lac, entre les rivières de Byturnu et de Gingam. Les environs, loin de présenter quelque chose de remarquable, sont destitués de tout ce qui pourrait plaire à l'œil ou élever l'imagination. Quant au temple lui-même, c'est un édifice d'une immense étendue, d'une grande élévation et de forme irrégu-

lière ; les murailles sont ornées de symboles de la religion brahminique, où le lingam joue le rôle principal. Tout à l'entour se déroule sous l'œil attristé un immense désert de sable, à l'extrémité duquel la mer vient se briser avec un gémissement monotone. Au loin, la plaine est blanchie d'une innombrable quantité de squelettes gisant çà et là; toutes les routes qui vont y aboutir, à cinquante milles de distance, sont pavées d'ossements humains. Un million de pèlerins, partis de toutes les parties de l'Inde, même les plus éloignées, arrivent annuellement à la pagode. Les uns viennent y faire des expiations, accomplir certains vœux qu'ils ont prononcés pour échapper au péril ; d'autres ont pour but unique d'adorer le temple, persuadés qu'ils doivent puiser la perfection dans la contemplation de l'idole et de son temple. D'autres, assurés que la mort en vue du temple de Jagernaut est le gage assuré d'une immortelle félicité, viennent s'y détruire de leurs propres mains, ou bien attendre dans le voisinage le dernier moment de leur vie. Dans les grands jours, l'idole sort du temple au milieu d'une foule immense qui se presse pour la contempler. Alors c'est à qui s'attellera au char sacré; quelques uns se font écraser sous les roues, persuadés que ce seul attouchement suffit pour leur donner une immortalité de bonheur. Les expiations diverses auxquelles se livrent les dévots, le genre de pénitence ou de tortures qu'ils s'imposent, sont des plus étranges. Les

uns se font attacher par la peau du cou à un crochet de fer, où ils ont fait vœu de rester tant de temps; d'autres se font frapper; d'autres se poignardent; d'autres adoptent pendant des années entières telle ou telle position étrange. On en vit un qui avait fait vœu de passer quarante ans dans celle-ci : la tête entre les cuisses, les jambes placées sur la tête, le derrière en avant par conséquent, la tête au-dessus; il se faisait porter dans un palanquin. Un officier anglais, le major William Thorn, rencontra un jour à Cawnpore un pèlerin parti de Hurdwar, et se rendant à Jagernaut. Celui-ci avait fait vœu de mesurer toute l'étendue de la route avec la longueur de son corps, se couchant, puis se relevant pour se recoucher aussitôt. Quand le major le rencontra, il voyageait depuis vingt ans de cette manière et n'était encore qu'aux deux tiers du chemin.

Le major-général Arthur Wellesley commençait alors cette grande carrière aux deux extrémités de laquelle se rencontrent Tippoo Saëb et Napoléon. Après avoir rétabli le peschwah dans l'exercice de sa puissance, il quitta Poonah le 4 juin 1803. Le 14, il arriva à Walkee, non loin d'Amednagur, forteresse assez considérable appartenant à Scindiah, à la distance de quatre-vingts milles de Poonah. La nouvelle de la rupture des négociations commencées avec Scindiah et le rajah de Berar lui parvint en ce lieu. La pluie suspendit pendant quelques jours la marche de l'armée. Quand elle eut cessé,

le général marcha sur Amednagur. Cette place était défendue par un bataillon de l'infanterie régulière de Scindiah et un corps de cavalerie campé dans un espace ouvert, entre la ville et le fort. La ville, sur le refus de se rendre du commandant, fut aussitôt attaquée. Située sur un terrain élévé, mais dénuée de remparts, elle n'avait pour toute défense qu'une forte muraille flanquée de tours; arrivés jusqu'au dernier degré de leurs échelles, les soldats, après avoir enjambé la muraille, ne trouvaient point d'endroit où mettre le pied. Pendant ce temps, ils se trouvaient exposés à un feu de mousqueterie très vif de l'intérieur de la ville; les tours, garnies de soldats tirant à couvert, étaient fort bien défendues. Malgré tous ces obstacles, les assaillants finirent cependant par pénétrer dans la ville. L'ennemi, abandonnant les murailles, se réfugia dans les maisons, d'où il continua de faire un feu meurtrier, défendant les rues les unes après les autres. Les Anglais eurent 150 hommes tués ou blessés. Le 9, le major-général Wellesley fit la reconnaissance du fort, et, le même soir commença l'érection d'une batterie de 4 canons dans le but de pratiquer une brèche du côté où devait avoir lieu l'attaque. Cette batterie, dont le feu commença avec le jour, produisit en peu de temps beaucoup d'effet. Le killedar, ou commandant de place, demanda une suspension d'hostilités pour entrer en négociations. Elle lui fut refusée; toutefois le général Wellesley se hâta de déclarer

son intention d'écouter toutes les propositions qui lui seraient faites. Le lendemain deux envoyés vinrent demander pour la garnison la faculté de sortir du fort et la conservation des propriétés particulières. La place fut effectivement évacuée le jour suivant par sa garnison, et les Anglais en prirent possession. Une des forteresses les plus considérables de l'Inde, Ahmednagur avait été jadis la capitale d'un des États qui se formèrent sur les ruines du Deccan; jadis elle soutint pendant deux années entières le choc de toutes les forces d'Akbar. Sa situation sur les frontières du territoire du nizam rendait sa possession d'une grande importance pour la continuation de la guerre.

Le général Wellesley compléta cette conquête en soumettant les districts qui dépendaient d'Ahmednagur. Le 24 août, il passa la Godavery. Le colonel Stevenson, avec sa force auxiliaire du service du nizam et les troupes indigènes de ce prince, reçut ordre de marcher vers Aurungabad; ce mouvement ayant pour objet de protéger le territoire du nizam, menacé par Dowlut-Row-Scindiah et le rajah de Berar. Ces derniers s'étaient récemment saisis de Jalnapore, petit fort, capitale du district du même nom. A la nouvelle de l'arrivée du général Wellesley à Aurungabad, ils se retirèrent avec l'intention apparente de passer la Godavery et d'attaquer Hyderabad. Le général anglais se mit sur leurs traces; ils retournèrent à Jalnapore, ne

se souciant pas d'en venir à un engagement décisif. Le 1er septembre, le colonel Stevenson se présenta devant Jalnapore, qu'il somma le jour suivant. Ce brave officier continua à harasser l'ennemi, tandis que le général Wellesley veillait à l'empêcher de passer la Godavery et à protéger les convois. Les deux chefs commencèrent alors à entrevoir qu'ils n'avaient aucune chance de succès. Ils retournèrent sur leurs pas jusqu'à la passe d'Adjuntie, par laquelle ils avaient passé les Ghauts pour pénétrer dans ce pays, et là furent rejoints par un détachement d'infanterie régulière composé de 16 bataillons et d'un excellent train d'artillerie; le tout commandé par deux officiers français, Pohlmann et Dupont. Ils prirent aussitôt position entre Bokerdun et Jaffierabad.

Le 21 septembre, les deux corps de Wellesley et de Stevenson opérèrent leur jonction à Budnapore. Le général résolut de faire marcher dès le lendemain les deux corps à l'ennemi par des routes différentes, avec le dessein de l'attaquer dans la matinée du 24. Le 22, le colonel Stevenson se mit en route par le chemin de l'ouest, Wellesley par celui de l'est, conduisant tous deux à la position occupée par l'ennemi. Le 23, le général Wellesley arriva à Naulnair. Les armées confédérées se trouvaient en ce moment campées à six milles de là. Il se résolut à attaquer immédiatement sans attendre l'arrivée du colonel Stevenson. La crainte qu'elles ne fissent une tentative sur son bagage l'engagea

à cette résolution. Il craignait encore que la nouvelle de l'approche d'une autre division, s'ils l'apprenaient pendant la nuit, ne les décidât à se retirer avec leurs bagages et leur artillerie pour éviter un engagement général, auquel lui-même voulait à tout prix les amener. Il laissa, en conséquence, à Naulnair tous ses bagages sous la protection d'un bataillon de Cipayes et de 400 hommes d'infanterie indigène; et, ces dispositions prises, marcha droit aux Mahrattes. Ceux-ci, ayant abandonné leur première position, se trouvaient alors entre la Kaitna et la Juah. Leur ligne s'étendait de l'est à l'ouest entre les deux rivières; leur gauche appuyée à la Kaitna, à un endroit infranchissable pour l'artillerie, difficile même pour l'infanterie; leur droite au village fortifié d'Assye. Ils se présentaient de face à l'armée anglaise. Leurs forces consistaient en 10,500 hommes de troupes disciplinées à l'européenne, commandés par des officiers européens; 30 à 40,000 hommes d'infanterie et de cavalerie régulières, enfin 100 pièces de canon. L'armée anglaise comptait 1,200 hommes de cavalerie tant indigène qu'européenne, 1,300 hommes d'infanterie et artillerie européennes, et 2,000 Cipayes, en tout 4,500 hommes.

Le général Wellesley avait déjà fait une marche de quatorze milles quand il atteignit le village de Naulnaire, distant de six milles de celui occupé par les Mahrattes. Il était déjà une heure de l'après-midi. Après une rapide reconnaissance de la si-

tuation de l'ennemi, il résolut de l'attaquer par sa gauche, où se trouvait la plus grande partie de son infanterie et de son artillerie. L'attaque faite de ce côté pouvait être plus périlleuse que d'un autre, mais en même temps plus décisive. La première ligne était formée par l'infanterie, la seconde par la cavalerie européenne, puis sur les ailes la cavalerie du peschwah et celle de Mysore, deux corps souvent distingués pendant cette campagne. La cavalerie mysoréenne avait déployé en faveur des Anglais cette bravoure qui jadis la leur rendit redoutable sous la conduite de Hyder et de Tippoo. Débordant la gauche de l'ennemi, Wellesley passa la Kaitna près du village de Papulgaon. Il déploie son infanterie sur deux lignes, et en forme une troisième avec sa cavalerie. En cet endroit les deux rivières, coulant presque parallèlement, présentaient un large espace découvert. La cavalerie mahratte et mysoréenne, manœuvrant à la gauche des Anglais, se dispose à attaquer un grand corps de cavalerie ennemie qui suivait les mouvements de l'armée anglaise. Mais les Mahrattes devinèrent l'intention du général anglais; au moyen d'un changement de front, leur droite était devenue leur gauche; ils avaient en outre amené plusieurs pièces d'artillerie sur le point d'attaque, de plus formé une ligne d'infanterie appuyée par sa gauche au village d'Assye, et s'étendant le long de la Juah. Cette ligne formait avec la première un angle à peu près droit, et dont le sommet se trouvait au village d'Assye.

Les Mahrattes, aussitôt qu'ils aperçoivent les Anglais, ouvrent un feu très vif, ceux-ci n'en continuent pas moins leur marche avec un calme imperturbable. L'artillerie anglaise, de son côté, commence le sien à 400 verges de l'ennemi. Mais Wellesley s'aperçoit qu'il demeure sans efficacité, car le manque d'attelages rendait fort difficile la manœuvre des pièces; il se décide alors à la laisser en arrière tandis qu'il se portera rapidement sur l'ennemi. De sa personne il se met en tête de la ligne, et détache sur la droite une partie de sa cavalerie qui doit repousser la cavalerie ennemie. Sa gauche était assurée par la nature même du terrain. Les troupes, en bon ordre et conservant soigneusement leurs intervalles, marchent comme à une revue. Le calme et le sang-froid de ce petit nombre d'hommes frappent les Mahrattes d'étonnement; tout nombreux qu'ils sont, ils flottent indécis entre la fuite et le combat. Les officiers français font tous leurs efforts pour ranimer leur ardeur; avec l'artillerie, dont le service leur est spécialement confié, ils exécutent un feu terrible. Le général Wellesley fait sonner la charge. Contre les indigènes, de toutes les armes, la plus terrible était la baïonnette. Après un choc qu'ils reçoivent avec intrépidité, les Mahrattes sont enfoncés et repoussés du terrain qu'ils occupaient. Ils essaient de se rallier, et à leur tour d'attaquer les Anglais; mais l'organisation et la rapidité des manœuvres européennes triomphent encore cette fois; ils font

une retraite précipitée sur leur seconde ligne, le long de la rivière Juah, poursuivis par les Anglais, qui ne veulent pas laisser la victoire indécise. L'artillerie postée à Assye fit éprouver de grandes pertes à la droite de la première ligne anglaise, pendant qu'elle exécutait ce mouvement. Le 74ᵉ régiment voit ses rangs éclaircis et en désordre. La cavalerie mahratte s'en aperçoit et veut achever de l'enfoncer. Mais elle-même, pendant qu'elle exécute ce mouvement, est chargée par la cavalerie anglaise, qui la repousse en désordre. Chez les Mahrattes, chacun ne pense bientôt plus qu'à soi, et la cavalerie anglaise fait un grand carnage de tous ceux qui essaient de passer la *Juah*.

Les Anglais et les alliés s'acharnent à la poursuite des fugitifs, oubliant que leur petit nombre devrait les rendre prudents. Cette ardeur fut au moment de leur devenir funeste. Un grand nombre de Mahrattes s'étaient jetés sous leurs canons; d'autres, pour éviter la mort, l'avaient contrefaite. A peine les soldats anglais les ont-ils dépassés, qu'ils se relèvent, retournent leurs canons contre l'ennemi, lancé à la poursuite des fuyards, et commencent à tirer sur lui. Cette canonnade produit de l'effet. Encouragés par cet incident, quelques corps mahrattes, qui effectuaient leur retraite en bon ordre, s'arrêtent, font volte-face, tandis que leur cavalerie, qui n'a pas été entamée, mais qui a constamment serré de près les Anglais, se

montre encore à peu de distance. Ce moment pouvait devenir critique. Par suite de leur ardeur à poursuivre l'ennemi, les Anglais, se trouvaient disséminés en corps peu nombreux. Le combat recommence sur quelques points. Le général Wellesley comprend que ce moment est décisif. Il se met à la tête du 78e régiment de ligne, du 7e de cavalerie indigène, et charge à leur tête; il s'élance sur les canons de l'ennemi; et après une action sanglante, où son cheval fut tué sous lui, finit par en demeurer maître. Le colonel Maxwell repasse en ce moment la Juah, se place à la tête du 9e dragons, charge vigoureusement les corps d'infanterie ennemie qui résistaient encore, et achève de les mettre en déroute. Enseveli dans son triomphe, lui-même demeure sur le champ de bataille, frappé d'un coup mortel. Les lignes, les régiments, les bataillons des Mahrattes étaient alors trop rompus, trop dispersés pour pouvoir les rallier. Ils continuent, toutefois, de combattre isolément avec une indomptable obstination; mais inutilement. Ils laissèrent 1,200 morts sur le champ de bataille, et un nombre de blessés beaucoup plus considérable; ils perdirent en outre, 7 étendards, 98 pièces de canon de tout calibre, une multitude de bœufs, de chameaux, et une immense quantité d'approvisionnements de toute sorte. La perte des Anglais fut de 428 hommes tués, dont 23 officiers, et 1,148 blessés, dont 30 officiers de tout grade.

Après la bataille, les restes des ennemis s'en-

fuirent dans toutes les directions; cherchant à gagner au plus vite le défilé d'Adjuntee. Le major-général se proposait de les y poursuivre aussitôt qu'il aurait recueilli les blessés et fait un dépôt des canons capturés. Mais le colonel Stevenson étant arrivé à la tête de son corps d'armée dans la soirée du 24, il fut immédiatement chargé de ce service, et le major-général demeura sur le champ de bataille. Le 8 novembre, un des ministres de Scindiah demanda que deux officiers, l'un anglais, l'autre un subahdar du Deccan, lui fussent envoyés, afin d'ouvrir des négociations. Mais la bonne foi de ce ministre, qui avait quitté le service du peschwah pour celui de Scindiah, parut douteuse; aussi le major-général refusa-t-il de prêter l'oreille à des propositions qui lui venaient de ce côté. Il ne crut pas que le rajah de Berar ou Scindiah eût donné aux négociateurs des pouvoirs suffisants pour suivre cette ouverture. Il craignait encore que la présence d'un officier anglais dans le camp des confédérés n'eût pour résultat de relever le courage de leurs soldats en leur faisant croire que le gouvernement anglais en était réduit à solliciter la paix. Il proposa de recevoir dans son propre camp et de traiter avec la distinction convenable toute personne qui se présenterait de la part des chefs confédérés pour traiter de la paix. Mais tandis que Scindiah s'efforçait d'amuser ainsi ses ennemis par de fallacieuses ouvertures de paix, ses propres possessions dans

le Guzerat étaient en ce moment même vigoureusement attaquées.

Un corps d'armée, sous les ordres du lieutenant-colonel Murray, coopérait à l'exécution du plan primitivement arrêté. Un détachement commandé par le lieutenant-colonel Woodington, composé du 86e régiment avec de l'artillerie européenne et de l'infanterie indigène, quitta Baroda le 21 août; il se dirigea vers la ville de Baroach. Le 24, le colonel Woodington trouva l'ennemi rangé en avant de la ville ou du pettah de Baroach, et qui semblait vouloir courir les chances d'un engagement général. Après une faible résistance, il se retira néanmoins dans le fort, et l'armée anglaise s'établit dans la ville. Une batterie de brèche, établie le 26, ouvrit le lendemain une brèche praticable. L'assaut dut être donné par un détachement composé de 100 Européens et de 200 Cipayes, sous les ordres du capitaine Richardson. Un autre détachement de 150 Européens et de 250 indigènes, sous les ordres du major Cuyser, devait soutenir le premier; la réserve était à peu près de même force. A un signal de deux coups de canon, les assiégeants débouchèrent rapidement de derrière une batterie qui jusque là les abritait; ils s'élancèrent vers le fort, escaladèrent la brèche, et pénétrèrent dans l'intérieur malgré la résistance de l'ennemi. Le major Cuyser, à la tête du second détachement, put arriver assez à temps pour empêcher la garnison d'évacuer le fort par le côté opposé. Les assié-

gés perdirent en tout 600 hommes tués ou blessés; Du côté des Anglais, 79 hommes furent mis hors de combat, soit pendant le siége, soit pendant l'assaut. Wodington s'occupa aussitôt de la réduction des districts de Champaneer, territoire encore à Scindiah dans le Guzerat. Après la prise de la ville, le commandant, comptant sur la situation élevée et la force de la citadelle, tenta de résister. Le siége fut commencé, la brèche faite, le jour de l'assaut fixé. Les assiégés demandèrent dès lors à capituler; sur la promesse d'être protégés dans leurs personnes et leurs propriétés, ils livrèrent la place; ce qui marqua la fin de la campagne de l'armée de Bombay dans le Guzerat.

Avec la ville de Baroach, les Anglais prirent possession du district du même nom, un des plus populeux et des mieux cultivés de ce côté de l'Inde; le revenu annuel montait à 11 lacs de roupies. La ville de Baroach, la Byragaza des Grecs, est située sur la Nerbudda, qui se décharge dans la mer à vingt milles de là, et navigable jusqu'à cette hauteur pour les vaisseaux marchands. Un des plus riches marchés de l'Inde dans les temps modernes, elle devint plus tard l'asile de plusieurs sectes religieuses toutes fuyant également le glaive musulman. Parmi ses habitants très peu appartenaient au culte des Indous; mais un grand nombre en différaient totalement par leurs croyances et leurs usages; les Parses, ces an-

ciens adorateurs du feu, s'y trouvaient en grand nombre. Chassés de leurs montagnes natales de l'Iran par les progrès de l'islamisme, ces sectateurs de Zoroastre avaient obtenu là un refuge assuré. Ils retenaient encore les rites de leurs aïeux. Longtemps ils conservèrent le feu sacré; mais leur nombre alla toujours en diminuant, et un recensement fait en 1807 ne portait leur nombre qu'à 3,000 au milieu d'une population de 6,000,000 d'habitants. L'intolérance des Musulmans les accusa d'immoler secrètement des victimes humaines, atrocité que repousse complétement l'esprit de leur religion. Une sorte de merveille de la nature excita vivement l'étonnement et l'admiration de l'armée: c'était un arbre Banyan situé à six milles de Baroach, dans une île de la Nerbudda, appelé Kuveer-Bhur, du nom d'un célèbre saint qui se fit enterrer volontairement à cet endroit par ses disciples, est renommé dans toute l'Inde. A sa base, autour des troncs principaux, il mesure 2,000 pieds de circonférence; mais ses branches supérieures couvrent un espace beaucoup plus considérable. On sait que les branehes de cet arbre, quand elles touchent à terre, y prennent racine, deviennent de grands arbres, qui eux-mêmes en engendrent bientôt d'autres de la même façon. Le tronc principal d'où sont provenus tous les autres surpasse de beaucoup nos plus grands chênes, et a 350 pieds de tour. Des armées entières peuvent camper à l'ombre de cet arbre multiple. Les Indous le ré-

vèrent comme un emblème de la fécondité de la nature.

Les confédérés ayant rassemblé les restes de leur armée après la bataille d'Assye, marchèrent vers l'ouest, le long de la rivière Taptee. Ils semblaient avoir le projet de se diriger du côté du midi par la route conduisant à Poonah, par Caserbary-Ghaut et Ahmednagur. Ce mouvement décida Wellesley à demeurer dans le midi, et à régler ses mouvements sur les leurs. Le colonel Stevenson continua de son côté sa route vers Boorhanpoor dont il prit possession le 16 octobre sans difficulté. A son approche, l'infanterie de l'ennemi se retira vers la Nerbudda, dans un état de complète désorganisation. Par ce motif, le colonel Stevenson se détermina à attaquer Asseerghur. Il marcha vers cette place le 17. Le pettah se rendit sans coup férir; le fort sembla d'abord disposé à se défendre, le siége fut même commencé et la brèche ouverte; mais une capitulation ne tarda pas à suivre. Les assiégés évacuèrent la place sous la promesse d'être protégés dans leurs personnes et leurs propriétés. Pendant ce temps, le général Wellesley arrivait à Poulmery, à seize milles d'Aurungabad. Là, voyant que l'ennemi ne donnait aucune suite à son projet de marcher d'abord au sud, il se détermina à avancer lui-même vers le nord. Scindiah, qui manœuvrait alors dans cette direction, apprenant ce nouveau mouvement, s'arrêta, et se hâta de prendre position à Aboon, sur la Taptee.

Le rajah de Berar, déjà séparé de lui, était, ou du moins on le disait, à Chandore. Mais le général Wellesley ne croyait pas à la vérité de cette nouvelle, que tout semblait supposer avoir été répandue dans le but de l'attirer dans le midi. Apprenant toutefois l'occupation d'Asseerghur, la dernière des possessions de Scindiah dans le Deccan, il se crut dès lors suffisamment en mesure contre tout ennemi qui voudrait l'attaquer de ce côté; cela le détermina à passer de nouveau les Ghauts, et à diriger ses opérations contre les troupes du rajah de Berar, alors sur la Godavery. Exécutant ce projet, il se trouva le 29 à Aurungabad. Le rajah, après avoir marché directement à l'est, était en ce moment à Lakeegaun, à vingt milles au nord de Pattum; le 31, il détacha un corps de 5,000 hommes pour intercepter un convoi de 14,000 bœufs, en chemin pour rejoindre les troupes de la frontière. Ce convoi était protégé par trois compagnies d'infanterie indigène, avec deux pièces de 3; 400 cavaliers mysoréens et deux compagnies du corps servant à Hyderabad, sous les ordres du capitaine Seton. Le détachement se défendit avec bravoure, et, malgré son infériorité numérique, parvint à conserver le convoi. Le capitaine O'Donnel ne se distingua pas moins. Parti d'Ahmednagur avec un faible détachement pour rejoindre le major-général Campbell, il n'avait avec lui que deux compagnies. Ce petit détachement fut attaqué par un nombre d'ennemis dix ou douze fois plus considérable. S'étant barricadé

dans le village de Gorjet-Caraygaum ; il soutint l'attaque de l'ennemi pendant deux jours et deux nuits. Tout en leur tuant deux fois le nombre d'hommes qui composaient son propre détachement, il parvint à se maintenir jusqu'au moment où des troupes de Ahmedhaghur vinrent enfin le délivrer.

Scindiah voyait ainsi tous ses projets successivement déjoués, ses établissements militaires ruinés ; ses alliances détruites, ses provinces conquises, ses plus fortes places dans le Deccan et l'Indostan au pouvoir des Anglais. Ayant recours alors à la vieille politique mahratte, il voulut négocier pour gagner du temps. Le 11 novembre, un envoyé se présenta de sa part au général Wellesley, qui, tout en suspectant la sincérité de Scindiah, n'accueillit pas moins son message avec la plus grande satisfaction. Le 23, une suspension d'hostilités, entre les mahrattes et les Anglais dans le Deccan et le Guzerate, était déjà convenue. Pendant la durée de ces négociations, le rajah de Berar était en marche vers ses États. Le général Wellesley rejoignit le colonel Stevenson pour attaquer, de concert avec lui, la ville de Gawilghur, appartenant au rajah. Ce dernier n'était pas compris dans la suspension d'hostilités. Cependant Scindiah n'avait pas retiré son armée dans les limites où il s'était engagé à la retenir pendant l'armistice. Le général Wellesley se trouva en présence d'un corps considérable de la cavalerie de Scindiah réunie à celle du rajah de

Berar. Wellesley, décidé à attaquer, se dirigea sur Paterly, où le colonel Stevenson le rejoignit. Les confédérés exécutaient déjà leur retraite; toutefois du sommet d'une colline, on pouvait encore discerner leur arrière-garde. L'excessive chaleur du jour, la fatigue des soldats, décidèrent Wellesley à ne rien tenter jusqu'au lendemain. Mais bientôt de nombreux corps de cavalerie viennent escarmoucher avec la cavalerie mysoréenne. Wellesley fait appuyer les Mysoréens par quelques compagnies d'infanterie; ceux-ci se sentant soutenus poussent en avant, et ils aperçoivent alors distinctement l'armée ennemie en ordre bataille. Elle s'étendait sur un espace de cinq milles dans la plaine d'Argaum, en avant de ce village.

La journée était déjà fort avancée. Cependant, voyant la résolution de l'ennemi d'en venir à un engagement général, le général Wellesley n'hésite pas. Il ploie sa petite armée en une seule colonne, avec sa cavalerie en tête et sur l'un de ses flancs. L'ennemi avait son infanterie et son artillerie au centre, à sa gauche un corps de cavalerie; les troupes de la gauche, à partir de la moitié du centre, appartenaient au rajah, du centre à Scindiah. La grosse cavalerie de Scindiah était à droite, et à sa droite un corps de Pindarries et d'autres troupes légères. Derrière la ligne ennemie se trouvait le village d'Argaum, avec ses jardins et ses enclos. L'armée confédérée était commandée par Scindiah en personne, et par le frère du rajah de

Berar, nommé Munnoo-Bappoo. En approchant de l'ennemi, l'armée anglaise se déploya sur deux lignes, la première composée de son infanterie, la seconde de sa cavalerie. A peine se trouva-t-elle dans le voisinage des confédérés, que les 64[e] et 78[e] régiments furent vivement attaqués. En même temps le premier bataillon du 6[e] régiment repoussait avec perte une charge de la cavalerie de Scindiah; alors toute la ligne de celui-ci, se souvenant d'Assye, lâcha pied avec la plus extrême précipitation. Elle laissa aux mains des vainqueurs 38 pièces de canon et une grande quantité de munitions. La soirée était déjà très avancée; mais comme il faisait un beau clair de lune, les cavaleries anglaise et mysoréenne n'en poursuivirent pas moins les Mahrattes en en faisant un grand carnage. La perte de l'armée anglaise fut de 346 hommes tués ou blessés.

Wellesley se porta immédiatement devant la forteresse de Gawilgur, appartenant au rajah de Berar, située sur une montagne rocailleuse, entre les sources de la Poonah et de la Taptee. Cette forteresse avait deux enceintes, dont l'une constituait une forte citadelle, défendue en outre elle-même par un fort extérieur qui la couvre entièrement au nord et à l'ouest; les murailles fortement bâties, fortifiées par des tours de distance en distance. Le colonel Stevenson, dont le corps avait été tout nouvellement rééquipé, fut chargé de la conduite du siége, le général Wellesley se réservant d'en

protéger les opérations à la tête de sa division et de toute sa cavalerie. Le 7, les deux divisions se mirent en marche d'Eliahpoor; le général Wellesley au midi de Gawilghur, et le colonel Stevenson à travers les montagnes par Damerghaum. Le 12, le colonel Stevenson prit position devant Lambodа, ses troupes ayant eu à surmonter de grandes difficultés. L'équipage de siége et le bagage furent tirés à bras à travers les montagnes, pendant un espace de trente milles, sur une route faite par les troupes elles-mêmes. Dans la nuit du 12, le colonel érigea deux batteries faisant face au côté nord du fort. De son côté, la même nuit le général Wellesley érigea une autre batterie sur la montagne, moins dans le but de faire brèche que dans celui d'exécuter une diversion. Le 14, le colonel Kenny, à la tête d'un détachement considérable, donna l'assaut : deux autres attaques étaient faites en même temps sur d'autres points pour attirer ailleurs l'attention de l'ennemi ; l'une par le lieutenant-colonel Wallon, l'autre par le lieutenant-colonel Chalmers. Ce dernier, arrivé à la porte du nord-ouest justement au moment où l'ennemi essayait de se sauver de ce côté, pour échapper aux baïonnettes du colonel Kenny, entra dans la place sans difficulté. A la vérité, restait à enlever le fort intérieur, qui n'avait aucune brèche. Après quelques efforts inutiles sur la porte de communication entre les forts extérieur et intérieur, un endroit se trouva où l'escalade de la muraille parut possible. Le capitaine Campbell,

à la tête d'une partie du 94e régiment, réussit dans cette tentative; il ouvrit la porte au reste des assaillants. La garnison perdit beaucoup de monde, les assaillants environ 126 hommes; cinquante-deux pièces de canon de différents calibres, deux mille fusils de fabrique anglaise, cent cinquante pièces de rempart d'une demi-livre à une livre de balles, tombèrent entre leurs mains. Le rajah envoya immédiatement un vackel au général Wellesley, alors campé à Deogaum. La négociation aboutit à un traité conclu et signé dès le jour suivant.

Naguère chef d'une puissante confédération, Scindiah se trouvait alors sans troupes, sans argent, sans alliés. Par un de ses officiers de confiance, il fit communiquer au général anglais ses intentions de mettre fin aux hostilités. Se flattant d'éviter toutes longueurs inutiles, le général Wellesley se hâta de faire connaître à quels termes il consentait à la paix; demandant d'ailleurs une réponse catégorique. Le major-général Campbell, commandant la réserve, apprit en ce moment même qu'un corps d'armée de Pindarries montant à 10,000 hommes, sous les ordres d'un fakir musulman, avait passé la Kistna, se dirigeant vers la Toombudra avec l'intention d'intercepter les convois et de ravager le pays. Le major-général Campbell, avec sa cavalerie et quelques compagnies d'infanterie de sa division, marcha à leur rencontre. Dès le jour suivant, il s'empara d'une partie de leur cavalerie à Jallyhall. Ne s'endormant pas sur

ce succès, et continuant sa marche, Campbell se dirigea vers Moodianoor. Grâce à la sécurité de l'ennemi, qui n'était nullement sur ses gardes, Campbell put parvenir jusqu'au centre de son camp sans avoir été aperçu. En moins d'une heure, 3,000 des cavaliers pindarries furent mis hors de combat ou faits prisonniers ; le reste jeta ses armes et s'enfuit dans toutes les directions. Le jour même où la puissance des Mahrattes recevait le dernier coup, les négociations, qui avaient continué dans le camp du général Wellesley, aboutissaient à une conclusion. Le traité de paix fut signé le 30 décembre dans le camp de Surje-Aujengam.

Cette guerre eut pour résultat d'asseoir sur des fondements durables la puissance anglaise dans l'Inde. Le rajah de Berar céda aux Anglais la province de Cuttach, compris le port et le dictrict de Balasore. Il s'engageait à n'avoir jamais à son service aucun officier, aucun fonctionnaire appartenant à des nations en guerre avec les Anglais. Il s'engageait encore à ne prendre à son service aucun sujet de l'Angleterre, anglais ou indou, sans le consentement exprès du gouvernement. De leur côté, les Anglais prenaient l'engagement de restituer au rajah les forts de Nernallah et de Gawilghur avec les districts contigus, dont le revenu montait à 4 lacs de roupies; de considérer la rivière Wurdah depuis sa source jusqu'à sa jonction avec la Godavery comme la limite entre les États de ce prince et ceux du subahdar du Deccan.

Ils promettaient enfin d'accréditer des ministres auprès des gouvernements contractants. Dowlut-Row-Scindiah cédait aux Anglais, en souveraineté perpétuelle, 1° tous ses forts, territoire et droits sur le Doab, c'est-à-dire sur le pays au nord de l'Indostan, situé entre le Gange et la Jumna; 2° tout ce qu'il possédait au nord des États des rajahs de Jaypoor et de Joodpoor et du rajah de Gohut; 3° le fort et le territoire de Baroah, dans la province de Guzerate, ainsi que le fort et le territoire de Ahmednaghur dans le Deccan; 4° tous les territoires que Scindiah possédait avant la guerre au midi des monts Adjuntee dans le Deccan, compris le fort et le district de Janalpore, la ville et le district de Gaundapore, et toutes les autres terres entre cette chaîne de montagnes et la Godavery. Il renonçait à tout pouvoir sur Shah-Alaum, à toute intervention, pour l'avenir, dans les affaires de ce monarque. De même que le rajah de Berar, il s'engageait encore à n'accueillir à son service aucun Français, ni même aucun Européen, sans la permission du gouvernement. Les négociateurs anglais mettaient alors la plus grande importance à ce dernier point.

D'un autre côté, les Anglais s'engageaient 1° à restituer à Scindiah le fort de Asseerghur et la cité de Boorhampoor dans le Deccan; les forts de Dohuh et de Powanghur, avec les territoires appartenant à ces forts dans le Guzerate; 2° à laisser à Scindiah la faculté de retenir la possession de certaines

terres provenant d'anciennes libéralités des empereurs et depuis long-temps dans sa famille; à restituer à la famille de Madajee-Scindiah ceux de ses jaghires situés dans les limites des territoires conquis par les Anglais dans les dernières guerres; plus, à faire des pensions à tous ceux qui lui seraient désignés par Scindiah, jusqu'à la concurrence de 70 lacs de roupies par an; 3° à restituer quelques terres et quatre villages, possession héréditaire de la famille de Scindiah, situés dans les États du peschwah. Le traité, ratifié par le gouverneur-général, signé par le rajah de Berar et Scindiah, fut publié dans tous les établissements anglais, au milieu de la joie et de l'enthousiasme général. La guerre avait été conduite avec une telle précision, un tel ensemble, une telle vigueur, qu'un court espace de quatre mois avait suffi pour obtenir ces grands résultats.

Cette guerre de quatre mois, où se donnèrent plusieurs grandes batailles, une multitude de combats, où se firent neuf siéges réguliers, fut d'ailleurs la plus considérable que les Anglais eussent encore faite. Elle est encore remarquable sous d'autres rapports. Dans les rangs de l'armée anglaise apparaît une nouvelle race d'hommes, qui à l'entraînement de Clive joint une connaissance plus approfondie de l'art militaire, surtout une conscience plus intime de la supériorité européenne. Les hommes de cette génération croient, ont foi en cette puissance de l'organisation européenne, déjà tant

de fois manifestée, mais dont aucun de leurs prédécesseurs n'avait pourtant osé faire un usage aussi décisif. Ne s'inquiétant ni de l'avantage des positions de l'ennemi, ni de sa supériorité numérique, ils le suivent, marchent à lui, le combattent partout où il se trouve. A la vérité, les talents de leurs adversaires n'ajoutent pas toujours un grand lustre à leurs succès. Raymond, homme de grande capacité, possédant toute la confiance de Scindiah, meurt avant la guerre; Perron, qui le remplace, n'a que de médiocres talents; Scindiah lui-même est bien inférieur à Hyder et à Tippoo, en qui s'était rencontré comme un pressentiment de la tactique moderne. On doit dire encore que dans cette guerre la plus grande part de gloire ne fut peut-être pas celle recueillie sur les champs de bataille. Les principales causes du succès furent sans aucun doute la fermeté de décision, la netteté et l'étendue de coup d'œil du gouverneur-général, surtout la résolution bien arrêtée chez lui de faire sortir à tout prix la politique anglaise dans l'Inde de ce système étroit d'équilibre et de balance des pouvoirs où c'avait été le rêve du marquis Cornwallis de l'enfermer pour toujours. A l'exception de Dupleix, nul ne vit mieux ni de plus haut les affaires de l'Inde. A cinquante ans de distance, il osa réaliser les projets de Dupleix, et, malgré l'impopularité qui les frappait alors, marcher hardiment dans la voie de Clive et de Hastings.

Les habitants de Calcutta envoyèrent au gouver-

neur-général l'adresse suivante. C'est comme une sorte de résumé d'une multitude d'autres pièces du même genre, où se peignent fidèlement les sentiments et l'esprit de ce moment. Ils lui disaient : « Les habitants de Calcutta demandent la permission d'offrir à Votre Excellence leurs sincères et cordiales félicitations sur le rétablissement de la paix dans l'Inde, et sur les importants avantages acquis pour la nation sous la direction de Votre Excellence par les brillants succès de nos armes. Au moment où le renouvellement de la guerre en Europe était justement à craindre, l'attitude menaçante des armées assemblées par les rajahs de Malwa et de Berar, l'autorité illimitée exercée par les aventuriers français sur les troupes disciplinées de Scindiah, ne pouvaient être considérées sans appréhension. Mais à peine eûmes-nous le temps de nous apercevoir de l'incertitude de la paix publique, tant la vigueur des mesures employées par Votre Excellence dissipa promptement toute alarme. Tout sentiment de crainte vint bientôt se résoudre en admiration à l'aspect de la sagesse avec laquelle vous avez pressenti le danger et la promptitude avec laquelle vous lui avez fait face. C'est que les événements signalant le commencement de l'administration de Votre Excellence avaient préparé les voies aux succès signalés que nous venons d'obtenir récemment. La conquête de Seringapatam, la restauration des souverains légitimes de Mysore, la destruction du parti français à la cour du nizam, la

paisible succession du fils au trône et au gouvernement de son père, assurèrent la loyale coopération de deux pouvoirs attachés désormais au gouvernement britannique par les liens de l'intérêt et de la reconnaissance. Le rétablissement de la légitime autorité du peschwah à Poonah a de même contribué à resserrer l'alliance par laquelle il a été effectué.

» Le résultat a répondu à l'énergie avec laquelle Votre Excellence a employé le pouvoir et les ressources du gouvernement britannique et de ses alliés. Dans le court espace de cinq mois, et précisément dans une saison réputée jusqu'à cette heure incompatible avec les opérations militaires, tout a été terminé. Les deux plus formidables États mahrattes, par une succession sans exemple des plus brillantes victoires de nos armées, se sont vus réduits à dépendre entièrement de la générosité britannique; leurs nombreuses troupes dispersées, leurs forteresses les plus importantes capturées, leurs plus riches provinces subjuguées.

» Nos propres provinces, les États de nos alliés, présentaient pendant tout ce temps le spectacle le plus satisfaisant. Sans soucis de la guerre extérieure, au sein de la paix la plus profonde, les habitants ne cessaient de jouir en toute sécurité du fruit de leurs industrieux efforts. La confiance placée par tous dans la parole et la stabilité du gouvernement britannique a été irrésistiblement démontrée par la situation sans exemple du crédit

public dans le même laps de temps, au moment même du renouvellement de la guerre avec la France, et pendant le sanglant conflit dont l'Inde vient d'être le théâtre; nous l'avons vu plus florissant qu'il ne l'avait été aux époques les plus heureuses de la paix.

» Il est encore d'autres points sur lesquels nous voulons nous arrêter. Nous ne pouvons nous refuser le plaisir de rappeler avec orgueil et reconnaissance combien la clémence et l'humanité inhérentes au caractère national ont été mises en évidence par la stricte discipline de nos troupes, qui, pendant leur marche à travers des pays ennemis, ont été partout reçues et regardées comme des bienfaiteurs et des libérateurs. Nous ne pouvons non plus passer sous silence l'émotion et l'enthousiasme avec lequel nous avons vu le vénérable représentant de la maison de Timour délivré de l'oppression d'une faction française, et placé sous la protection du gouvernement britannique. Le tribut de notre reconnaissance est dû à la conduite de ces armées dont les exploits ont agrandi la renommée du nom anglais dans l'Inde. Nous avons admiré dans notre héroïque commandant en chef la plus rare union du zèle et de l'intrépidité, joints à une grande habileté, à une remarquable humanité. Dans une autre partie de l'Inde, l'honorable major-général Wellesley a noblement rivalisé avec cet illustre modèle. Les mémorables journées de Delhi et de Laswaree, celles d'Assye et d'Argaum,

seront placées parmi les plus beaux monuments de notre gloire nationale. Nos braves armées seront les premières à dire que leur valeur, leur discipline, leur mépris du danger, leur ont été inspirés par l'esprit de leurs généraux. Elles se sont montrées dignes en un mot de la tâche honorable à laquelle les appelait Votre Excellence.

Les efforts de Votre Excellence dans la conduite de la guerre ont été dignement couronnés par l'heureuse issue qui l'a terminée. La puissance anglaise dans l'Inde s'est élevée jusqu'à la plus orgueilleuse prééminence. Par cette heureuse conclusion d'une si courte et si glorieuse guerre, nous voyons les ennemis de l'Angleterre abaissés, l'influence française annulée, nos ressources augmentées, en un mot les établissements britanniques dans l'Inde tout à la fois plus à même de jouir avec sécurité des bienfaits de la paix et plus en état de repousser les dangers de la guerre. Quand nous contemplons tous ces bienfaits, nous ne pourrions, sans faire violence à nos sentiments, nous abstenir d'offrir à Votre Excellence les témoignages de notre respect et de notre reconnaissance pour les vertus éminentes et les talents remarquables qu'elle a montrés en assurant la prospérité de l'empire britannique dans cette partie du globe. »

A l'époque où fut conclue l'alliance entre le rajah de Berar et Scindiah, Holkar s'était empressé de leur donner l'assurance de sa coopération. Précédemment il avait déjà conclu un autre

traité avec son ancien rival, alliance payée par ce dernier de la promesse d'une cession considérable de territoire. Holkar n'en laissa pas moins commencer les hostilités sans se mettre en mesure de tenir sa parole. Suivant toute probabilité, le mauvais état des affaires de Scindiah ne lui déplaisait nullement. A la fin de la guerre, au moment même où des négociations s'entamaient pour la paix, Holkar fit cependant une démonstration en faveur des confédérés. Il s'avança jusqu'aux frontières du rajah de Jeypoor, placé sous la protection anglaise. Les dangers dont se trouvait alors menacé l'empire mahratte ne pouvaient manquer de l'effrayer. Peut-être éprouvait-il quelque repentir de son manquement de parole à Scindiah; mais la chute de celui-ci avait ébranlé tout l'empire mahratte, et il n'était plus au pouvoir de Holkar de rétablir l'équilibre à jamais détruit. Demeuré en dehors de l'arrangement conclu entre le gouvernement britannique et les deux alliés, le rajah de Berar et Scindiah, Holkar n'en écrivit pas moins, après la bataille de Laswaree, au général Lake quelques lettres exprimant des dispositions amicales. En 1802 après quelques avantages sur Scindiah auprès de Poonah, il leva des contributions chez les Rajpoots dans le nord de l'Indostan. Selon lui, ces rajahs, bien que se trouvant alors sous la protection du gouvernement britannique, n'en demeuraient pas moins tributaires de Scindiah; aussi continua-t-il ses exactions. Dans le but d'y mettre un terme,

Lake s'avance jusqu'à Byana, d'où il lui adresse un message : il le sommait de faire rentrer ses troupes dans les limites de sa propre domination. Peu de temps après, trois malheureux officiers anglais à son service, les capitaines Vickers, Todd et Byan, furent mis à mort par ses ordres. Ils voulurent s'en retirer à la déclaration de guerre ; mais Holkar les fit emprisonner ; puis, sous prétexte d'une correspondance secrète entretenue par eux avec le général Lake, les fit décapiter. Les cadavres furent abandonnés aux chiens, et les têtes placées sur des piques. Dans la bouche du capitaine Todd était placé un papier. Etait-ce une lettre vraiment écrite par cet officier au général Lake? était-ce une lettre supposée par Holkar, fabriquée par ses ordres? On l'ignore encore ; mais les intentions hostiles de Holkar ne tardèrent pas à se trahir par de nouveaux indices. On apprit qu'il était en correspondance avec deux chefs rohillas et plusieurs chefs scycks ; on dut s'attendre à le voir promptement en campagne.

Après avoir renvoyé sa grosse artillerie à Agra, sous une escorte, Lake partit lui-même de Byana et traversa la passe voisine de cette ville. Le 10 février 1804, l'armée campa dans les environs de Hindown, village considérable et populeux, au milieu d'une riche et fertile vallée. Le plus grand soin fut donné à la préservation des moissons. La stricte discipline observée par l'armée anglaise, même par la multitude qu'elle traînait à sa suite, faisait avec la con-

duite d'une armée mahratte un si parfait contraste, que les habitants en témoignaient leur surprise. Le général Lake prit là une position dans laquelle il couvrait les principales routes conduisant dans l'intérieur, à même par conséquent de suivre de près Holkar, quelque direction que ce dernier voulût prendre. Bientôt il reçut en outre un renfort considérable. Holkar l'assurait en même temps par lettre de ses pacifiques dispositions. Il disait : « Lorsque la flamme de la dispute peut être éteinte dans les eaux de la réconciliation, il n'est pas convenable de porter les choses jusqu'aux extrémités de la guerre. » Il protestait de nouveau de ses intentions pacifiques ; il faisait savoir au général la résolution de se retirer dans ses États, résolution prise, selon lui, long-temps avant d'avoir reçu la lettre où le général lui en faisait l'injonction. Il concluait en annonçant la prochaine arrivée au camp anglais d'un wackel chargé par lui de donner de nouvelles explications. Dans sa réponse, le général en chef feignait de croire sincères les explications de Holkar ; seulement il l'avertissait qu'attaquer un allié de l'Angleterre était s'attaquer à l'Angleterre elle-même. Il concluait en style oriental « qu'il était charmé d'apprendre que la poussière de la vengeance et de l'inimitié n'eût point altéré la pureté de l'esprit d'Holkar. »

Parmi les alliés suspects d'intelligence avec Holkar, se trouvait la begum Sumroo. Une lettre adressée à Holkar était revêtue de son sceau. Dans cette

lettre, la begum (ou du moins l'auteur de la lettre) faisait profession d'une ardente amitié pour Holkar; exprimait de vifs désirs de lui voir obtenir un succès complet, lui donnait quelques avis sur la conduite de ses affaires, etc. Ce document tomba entre les mains du commandant en chef. Mais il avait été forgé dans la vue de créer de l'irritation contre la begum dans l'esprit des Anglais, puis de l'attirer au parti de Holkar. A peine, en effet, celle-ci l'eut-elle appris, qu'elle se hâta de désavouer ce document. Dans une lettre écrite par elle au colonel Ochterlony, elle se défendit avec beaucoup d'énergie. Elle ajoutait que depuis quarante années qu'elle se trouvait à la tête de son parti, qui que ce fût n'avait eu lieu de lui reprocher un acte de trahison. Elle concluait en demandant que des recherches fussent faites pour découvrir l'auteur de cette imposture.

Le 8 mars, l'armée quitta l'Indostan, en passant par Nunepoore, une autre passe des montagnes, puis atteignait Bamghur le jour suivant. Deux wackels de Holkar se présentèrent alors au général en chef, porteurs des lettres ainsi conçues : « L'amitié exige que, prenant en considération la longue intimité qui a existé entre moi et les Anglais, vous ayez égard aux représentations de mes wackels. En agissant de la sorte, vous ferez quelque chose de profitable et d'avantageux ; sinon je mets ma fortune et ma patrie sur les selles de mes chevaux, et plaise à Dieu que, de

quelque côté que soient tournées les brides de mes braves guerriers, tout le pays dans cette direction tombe en mon pouvoir ! » Les envoyés, après avoir fait une longue énumération des forces d'Holkar, demandèrent, 1° qu'il lui fût permis de lever le chout selon l'usage de ses ancêtres; 2° que les territoires primitivement possédés par sa famille, consistant en une douzaine des plus beaux districts du Doab, lui fussent restitués; 3° qu'il en fût de même de la province de Hurream, jadis appartenant à sa famille; 4° que les territoires qu'il possédait maintenant lui fussent garantis. Le général Lake refusa péremptoirement la première de ces propositions. Au sujet des territoires mentionnés dans les articles suivants, il répondit que la demande formée par Holkar était contraire à toute justice, puisque ces territoires avaient été long-temps dans la possession d'autres chefs, notamment dans celles de Scindiah. Les wackels cherchèrent à démontrer l'avantage qui résulterait pour les Anglais eux-mêmes de la possession de ces territoires par Holkar. Le motif allégué par eux, c'était que cet arrangement se trouvait être désiré par les Rohillas, par les rajahs de Jeypoor et de Bhurtpoor. A la quatrième demande, le général répondit « que le gouvernement anglais avait pris la résolution de n'entrer dans aucun arrangement de famille. Les wackels, n'ayant pas pouvoir de traiter d'un arrangement quelconque sur d'autres bases, s'en retournèrent auprès de Holkar. A la même époque, Ameer-Khan, alors au

service de Holkar, se montra à la frontière du Bundelcund avec un corps considérable de cavalerie, manifestant le dessein d'envahir cette province et le pays au nord de la Betwa. Le colonel Polvell détacha à sa rencontre la brigade du colonel Shepherd et un corps de troupes appartenant au rajah de Jansee. Le colonel, ayant appris plus tard qu'Ameer-Khan était entré dans le territoire de ce dernier chef, marcha lui-même dans cette direction. Après une légère escarmouche avec les troupes du rajah, la pindarie se retira à l'approche du colonel; il franchit les montagnes et s'alla présenter devant Seronjee. Le 23 mars, le général Lake arriva devant Ballaheera. Ce fort, bombardé quelques années auparavant par le général de Boigne, portait encore les traces de cette attaque. Le capitaine Sturrock, interprète pour le persan, fut détaché de là au rajah de Jeypoor. Là on reçut de nouvelles lettres de Holkar, où il disait : « Des provinces de plusieurs centaines de milles carrés seront pillées et ravagées. Le général Lake n'aura plus le temps de respirer. Des calamités innombrables tomberont sur des millions d'êtres humains. Les attaques de mon armée se succéderont comme les vagues de la mer sur le rivage. » Holkar ne tarda pas à joindre le fait à la menace. Il envoya un agent auprès de Scindiah, et sollicita sa coopération pour une attaque à force ouverte sur les possessions britanniques. Lui-même commença à ravager les territoires du rajah de Jeypoor.

Les choses en étant venues à cette extrémité, le commandant en chef marcha aussitôt contre Holkar. Des ordres sont expédiés aux officiers dans le Deccan de coopérer à ces mesures autant qu'ils le pourront, et de la façon qu'ils jugeront le plus convenable. Le major-général Wellesley envoie ordre au colonel Murray, commandant dans le Guzerate, d'envahir aussitôt la province de Malwa, et de porter la guerre dans la direction d'Indore, résidence de la famille de Holkar. Une autre partie des troupes devait agir contre les possessions de Holkar dans le Deccan. Le 23 avril l'armée tout entière prit position dans les environs de Jeypoor, capitale de tout le beau pays qu'on venait de traverser, un des plus fertiles de l'Inde, abondant en bétail, en coton, en tabac. Le 3 mai elle atteignit Sambow, puis se porta de là à Nurwakee, village autrefois remarquable par des bains et des temples. Le lieutenant-colonel Don eut mission de s'emparer de Bampoor, situé à soixante milles de Jeypoor, et appartenant à Holkar. Il s'en rendit maître sans difficulté après quelques jours de siége. Holkar, ayant ainsi perdu le seul pied-à-terre qu'il eût dans l'Indostan au nord de la Chumbul, se hâta de repasser la rivière. Il fut vivement poursuivi par le détachement du colonel Monson, auquel se trouvaient réunies les troupes de Jeypoor et autres auxiliaires. En même temps il était menacé vers le midi par le colonel Murray et les troupes de Guzerate. Ces forces se trouvant parfaitement en état de tenir tête à Holkar, le général

se décida à rétrograder dans le but d'aller prendre ses cantonnements. Les troupes souffraient beaucoup de la chaleur, d'un vent brûlant propre à ce pays, et les animaux de trait étaient menacés de succomber tous faute de fourrages. La route à parcourir, fort mauvaise, fort difficile, passait d'abord à travers des montagnes, ensuite sur des sables arides. A Bajarow, le corps d'armée fut rejoint par un détachement venu d'Agra, et qui apportait de l'argent à l'armée ; on y apprit encore de fâcheux événements récemment arrivés dans le Bundelcunt. Le colonel Polwell étant mort, le commandement des troupes anglaises de cette province était échu au lieutenant-colonel Faucett. Ce dernier envoya un détachement de sept compagnies de Cipayes pour s'emparer d'un petit fort à cinq milles de Kooch, où lui-même stationnait. Le commandant de la forteresse lui fit proposer de rendre la place le lendemain, à condition que les Anglais cesseraient le feu. La proposition fut acceptée ; mais le perfide killedar profita de ce moment pour faire prévenir Ameer-Khan, qui se trouvait dans le voisinage à la tête d'une nombreuse cavalerie. Ce dernier, à la tête de quelques milliers de cavaliers, tomba à l'improviste sur deux compagnies de Cipayes et 50 hommes d'artillerie qui gardaient les tranchées. Pas un seul n'échappa ; l'artillerie en batterie fut enlevée tout entière. A la tête des cinq compagnies qui lui restaient, le capitaine Smith, commandant du détachement, fit sa retraite en

assez bon ordre. Enhardi par ce succès, Ameer-Khan fit une tentative pour passer la Jumna et attaquer Calpee; mais il en fut empêché par le capitaine Jones.

L'armée, sous les ordres du général Lake, atteignit Selimghur le 29 mai. Elle souffrit beaucoup pendant cette marche. Un vent brûlant, après avoir traversé le grand désert de sables, remplissait l'atmosphère d'un souffle embrasé. Les effets en étaient partout terribles, mais surtout à l'ouest de la Jumna, où l'absence de lacs, de rivières et de ruisseaux, ne laissait aucun moyen de contre-balancer sa terrible influence. Il semblait à chacun se trouver tout-à-coup transporté au cœur de l'été, auprès d'une forge enflammée. Dans les habitations, à l'aide d'une exacte clôture, il était possible de se mettre en partie à l'abri; mais sous des tentes nullement disposées de manière à les protéger, les soldats se trouvaient exposés sans défense à ce terrible fléau. Dans les marches, c'était pis encore; des jeunes gens le matin pleins de vigueur et d'énergie, tombaient morts en touchant aux lieux de la halte; d'autres paraissaient comme frappés d'un coup de tonnerre au milieu de la marche. A midi, les rayons du soleil descendaient comme un torrent de feu. Quelques uns atteints tout-à-coup d'une folie subite, chancelaient comme des hommes ivres, l'écume leur venait à la bouche; puis on les voyait tomber pour ne plus se relever. Même au campement, les souffrances du soldat ne diminuaient

point; à l'ombre, la chaleur excédait souvent 130° du thermomètre de Fahrenheit. Le défaut d'eau ajoutait encore à toutes ces misères; la mortalité s'était particulièrement attaquée aux porteurs d'eau, en raison de leurs fonctions, toujours pénibles, singulièrement périlleuses en ce moment. D'ailleurs le nombre des malades devenait un inconvénient plus grave encore que celui des morts. Derrière le corps d'armée principal s'allongeait à perte de vue une longue et profonde colonne de malades, le plus grand nombre n'atteignaient le corps d'armée que le soir, et quelquefois le lendemain.

Le 30 mai, l'armée, franchissant la dernière passe des montagnes, entra sur une meilleure route que celle parcourue jusqu'alors. Elle passa par Bassabwar, Waer, situées sur la route de Jeypoor à Agra. Ce même jour, on enterra 90 Européens. «C'était chose triste, dit un témoin oculaire, que de voir notre route tracée par ces petits tertres qui couvraient les restes de tant de braves soldats échappés aux périls de la guerre pour devenir victimes du climat.» Le 1er juin; l'armée se sépara en deux divisions dans le but de hâter sa marche. L'infanterie, sous les ordres du major-général Fraser, resta à Pursoo; la cavalerie, ayant à sa tête le commandant en chef, parvint jusqu'à Sangara, deux milles plus loin. Le lendemain de ce jour de séparation, l'armée traversa un désert de sable aride d'une étendue de dix-huit milles. Une soif ardente dévorait les soldats, et l'on ne trouvait point d'eau. A la vue d'un

petit vase de la grandeur d'un verre qui en était rempli, on vit un malheureux Cipaye devenir comme frénétique. Il offrit une roupie, c'est-à-dire tout ce qu'il possédait au monde, au serviteur indou qui en était chargé, pour obtenir la permission d'y porter seulement les lèvres. Celui-ci portait le précieux vase à son maître, qui en ce moment expirait lui-même de soif. Il refusa; alors le Cipaye ne peut plus résister à son supplice, que la vue de l'eau vient ne rendre plus vif; il charge à la hâte son fusil, et se fait sauter la cervelle. 300 hommes expirèrent ce même jour dans ces affreux tourments.

Le 3 juin, la cavalerie atteignit Karowley. Ce même jour, le vent, après avoir soufflé de l'est depuis le lever du soleil jusqu'à deux heures, sauta tout-à-coup au côté opposé. La plaine se couvrit soudain d'impétueux tourbillons, d'innombrables trombes de vents; d'immenses colonnes de sable soulevées par elles touchant de la tête aux nuages, du pied brisant les arbres, frappant de mort les hommes et les animaux qui se trouvaient sur leur passage. Un typhon brûlant s'éleva versant au loin une pluie de sable enflammé. Le soleil se coucha au milieu de nuages couleur de sang. De rapides éclairs sillonnèrent long-temps l'obscurité de la nuit plus épaisse que de coutume. La multitude d'Indous qui accompagnait le camp se coucha sur la terre, s'abandonnant aux larmes, aux gémissements, et ne doutant pas que le dernier jour du

monde ne fût venu. Les ravages de la journée et ceux de la nuit furent horribles en effet. Au point du jour la plupart des tentes étaient enlevées, les arbres du voisinage déracinés, le bétail asphyxié, écrasé. Heureusement qu'une pluie abondante suivant de près la tempête, fit bientôt oublier ces désastres, en procurant enfin cette eau si ardemment désirée. Le 5, l'armée se remit en route, passa la Jumna, et arriva enfin à Agra.

Deux divisions de troupes irrégulières détachées par le général Lake dans le but de surveiller les mouvements de Holkar, avaient obtenu quelques succès. Le 29 mai, le capitaine Gardiner, à la tête de l'une d'elles, atteignit une place nommée Balloor-Kerry. Il apprit que Tantia, un des principaux partisans de Holkar, se trouvait campé dans le voisinage avec 3 bataillons d'infanterie et 5,000 chevaux; sur ces entrefaites arriva la 2ᵉ division, commandée par le lieutenant Lucan. A la nouvelle de l'approche de ces troupes, Tantia rétrograda à six milles de là, et prit une forte position; le capitaine Gardiner l'y suivit, résolu de le forcer à combattre. A peine fut-il en vue, qu'il essuya un feu vif d'artillerie. Le seul côté abordable de la position de l'ennemi était semé de ravines, rendant une attaque de vive force impraticable; Gardiner fit cependant ce qu'il put pour s'en rapprocher. Mais avant que l'affaire ne s'engageât, il arriva un parlementaire envoyé par le chef des bataillons réguliers de Tantia; celui-ci demandait

pour lui et ses troupes la faculté de se retirer en sûreté jusqu'au camp de Bappoo-Scindiah. Tantia se voyant abandonné, car ces propositions se trouvèrent promptement acceptées, se retira à la tête de sa cavalerie. Les différents corps de l'armée furent dispersés dans leurs cantonnements du 8 au 15 juin. Ainsi finit cette première campagne de 1804. L'intempérie du climat avait fait de grands ravages dans les rangs de l'armée anglaise, épargnée d'ailleurs par le fer ou le feu de l'ennemi.

L'empereur Shah-Alaum, apprenant le retour du général Lake de Cawpore, se hâta de dépêcher auprès de ce dernier le rajah Munno-Lall. L'envoyé de l'empereur avait pour mission d'investir le général anglais des insignes du mahee, du moorateb, du naobut, marques de dignité appartenant aux grands officiers de l'empire, tel que le visir, le commandant en chef, etc. Long-temps retardée par des pluies abondantes, la cérémonie eut enfin lieu le 14 août. Ce jour-là, le général en chef et les officiers de son état-major se rendirent à des tentes dressées pour cet usage à quelque distance. L'investiture se fit par l'épée et le bouclier, comme c'est la coutume pour les dignités militaires. Le cérémonial achevé, le général se retira, précédé par les insignes de ses nouvelles dignités. Le mahee représente un poisson avec une tête de cuivre doré; le corps et la queue sont d'argent; il est fixé à l'extrémité d'une longue perche, laquelle est portée par un éléphant; et c'est ainsi qu'il est offert à la personne qui doit le rece-

voir. Le moorateb est un globe de cuivre doré entouré d'une frange d'environ deux pieds, placé sur une longue perche, et, comme le mahee, porté sur un éléphant. Quant au naobut, il consiste en deux petits tambours d'argent, de la grosseur d'un canon de 32, et qu'on suspend au moyen d'une courroie au cou de celui à qui cet honneur est conféré. Le récipiendaire frappe pendant quelques instants les deux tambours; puis il est aussitôt proclamé sahibin-nabut. Placés aussi sur un éléphant, les instruments accompagnèrent le mahee et le mohoratib dans leur marche.

Le colonel Monson, après la capture de Hinglair-Glur, prit position à environ cinquante milles de la passe Mokundra. Le besoin de se procurer des vivres et de se mettre en communication avec le colonel Murray le décida à ce mouvement. Ce dernier s'acheminait alors du Guzerat vers Indore, à la tête d'une force considérable. Le colonel Monson avait sous ses ordres cinq bataillons de Cipayes, de l'artillerie et environ 3,000 hommes de cavalerie irrégulière, commandée par le lieutenant Lescun. Apprenant le 7 juillet que Holkar, qui, après sa retraite, avait pris position à Malwa, de l'autre côté de la Chumbul, s'était hâté de repasser cette rivière avec toute son armée, Monson eut d'abord la pensée de marcher à la rencontre du Mahratte. L'annonce d'un convoi qui lui apportait de l'argent l'empêcha de mettre ce projet à exécution. Il rétrograda jusqu'à la passe de Mokundra. A quatre heu-

res du matin, le bagage et les munitions se mirent en route; le 8 juillet, à neuf heures, le gros du détachement les suivit, tandis qu'en arrière venait la cavalerie irrégulière. Après avoir marché douze milles, Monson apprend que cette arrière-garde est attaquée par toute la cavalerie mahratte, avec Holkar à sa tête. Bientôt on apprend que la cavalerie irrégulière est en déroute, et le lieutenant Lescur qui la commandait, tué. Croyant inutile ou dangereux de rétrograder, Monson continue sa route. Le 10, la cavalerie de Holkar, qui entoure le détachement de Monson, semble augmenter en nombre de moment en moment; Holkar somme le commandant anglais de livrer armes, bagages, artillerie, lui promettant la vie à cette condition. Cette demande est rejetée. Holkar divise sa cavalerie en trois corps, et fait trois attaques, sur le front et les flancs des Anglais. Il les renouvelle plusieurs fois, mais toujours sans succès. Le colonel Monson, dans la crainte que l'ennemi ne parvienne à se jeter sur ses derrières, à couper ses communications de Mokundra à Kottah, se dirige vers cette dernière place. Après deux jours d'une marche fatigante et périlleuse, il l'atteint le 12 juillet. Le rajah de Kottah, n'ayant pas voulu consentir à permettre aux troupes d'entrer dans sa capitale, le colonel Monson continua sa marche jusqu'à Niddee-Ghaut. Les pluies l'y retiennent quelques jours. Le 15, il se remet en marche; mais, les chemins défoncés et gâtés par la pluie ne lui permettant de marcher

qu'avec de grandes difficultés, il se voit dans l'obligation d'abandonner dans les boues son artillerie, ainsi qu'une grande partie de son bagage. Tout le pays qu'il traverse, inondé, ne présentait aux yeux de quelque côté qu'ils se tournent, qu'une immense étendue d'eau. A Rampoorah, où il ne parvint qu'avec de grandes difficultés, Monson rencontra deux bataillons de Cipayes, quatre pièces de 6 et deux obusiers, un corps de cavalerie indostanie, et des provisions de grains. Le commandant en chef s'était hâté d'envoyer ce secours aussitôt qu'il avait appris la situation du détachement. Le colonel n'en poursuivit pas moins sa retraite jusqu'à Koeshalghur. Il espérait trouver dans cette place de nombreux secours. Il laissa néanmoins une garnison à Rampoorah.

Il atteignit, le 22 août, la Baunar, en ce moment grossie par les pluies et débordée ; les plus grands éléphants pouvaient à peine la passer. Le lendemain, de nombreux corps de cavalerie ennemie se montrèrent sur la rive opposée, où ils plantèrent leurs tentes en face du détachement, à une distance d'environ quatre milles. Le 24, la rivière étant devenue guéable, un bataillon en exécuta le passage. L'ennemi prend alors position dans un grand village sur la droite du détachement ; le colonel attaque le village et l'emporte presque sans perte. La cavalerie ennemie passe aussi la rivière, à la gauche du détachement anglais. Le colonel Monson fait passer trois autres bataillons pour protéger son ba-

gage, avec l'intention de passer bientôt lui-même avec le reste de ses troupes. A quatre heures de l'après-midi, une vive canonnade s'engage; le colonel Monson charge l'ennemi et parvient à s'emparer de quelques uns de ses canons. Il se rallie cependant, et à son tour contraint la petite troupe de Monson à se retirer, quoiqu'elle fût protégée par ceux qui se trouvaient déjà de l'autre côté de la rivière. Le colonel Monson se vit dans la nécessité d'abandonner son bagage, dans le but d'accélérer la retraite. Il atteignit Kooshalghur le 25 août, après avoir repoussé plusieurs attaques de cavalerie. Pour comble d'embarras, il découvre en ce moment une correspondance entre quelques uns de ses officiers indigènes et Holkar. Il adopte sur-le-champ les plus énergiques mesures; néanmoins deux compagnies du 14ᵉ régiment et un grand nombre de cavaliers indostanis désertèrent. Le 26 au soir, ayant formé sa troupe en carré, il abandonna Kooshalghur; pendant la nuit et le jour suivant, la cavalerie mahratte, appuyée de quelque artillerie, essaya vainement d'enfoncer cette masse. Il continua sa retraite vers Agra. L'ennemi, furieux de voir une proie comme certaine lui échapper, fait trois charges désespérées, mais toutes trois sans succès. Monson avait ménagé le feu de son détachement jusqu'au moment où l'ennemi ne se trouva plus qu'à une vingtaine de pas; et l'effet en fut terrible. Le 28, l'armée arriva à Biana, puis, trois jours après, à Agra. L'ennemi, le suivant de fort

près, ne se hasardait pourtant à aucune attaque sérieuse, se contentant d'enlever tous les hommes qui s'écartaient du corps d'armée.

La tournure des affaires commençait à rendre nécessaire la rentrée en campagne de l'armée tout entière. C'était le moment ou jamais d'arrêter les progrès de l'ambition de Holkar; le pays était encore complétement inondé, la pluie continuait à tomber par torrents. Cependant, dès les premiers jours de septembre, le général commença à concentrer sur Agra les différents corps de son armée; au milieu de ces revers passagers, Lake, par sa fermeté, inspirait une nouvelle ardeur aux soldats. Les infortunés restes de la division du colonel l'accueillirent avec transport. Ils n'avaient rien perdu de leur bravoure ni de leur discipline; ils éprouvaient une impatience bien naturelle de prendre leur revanche; impatience encore augmentée par les mauvais traitements qu'on savait infligés par Holkar à ses prisonniers. Un prisonnier anglais était-il amené en présence de Holkar, il lui offrait du service dans ses troupes; si celui-ci refusait, on lui coupait le nez et le bras droit, puis on le renvoyait. Journellement de malheureux soldats revenaient au camp ainsi cruellement mutilés. D'ailleurs, poursuivant le cours de ses succès, Holkar avait pris position sur les bords de la Jumna, dans les environs de Mutra. Les Anglais stationnés dans cette dernière ville furent forcés de l'abandonner et de se retirer sur Agra, laissant derrière eux de

grands approvisionnements et une partie de leurs bagages. A la tête de sa cavalerie, Holkar pénétra alors dans le Doab. De son côté, ayant assemblé dans le courant de septembre les différents corps de son armée, le général Lake quitta Sacundar le 1er octobre (1804); il alla camper à neuf milles au-delà, sur la route de Mutra. Dès le lendemain, de nombreux partis de cavalerie ennemie, entourèrent l'armée anglaise, d'ailleurs se retirant à mesure qu'elle avançait; elle prit position le troisième jour dans le voisinage de Mutra.

Le 7, le général Lake se résolut à faire une attaque sur le camp de Holkar, alors au village de Auzung, à quatre milles des Anglais. Il forma son armée sur trois colonnes, l'une de cavalerie, à droite, les deux autres d'infanterie, se ménageant de plus une réserve; on atteignit le camp de Holkar peu de minutes avant le crépuscule. Les Mahrattes étaient sur leurs gardes; toutefois, un feu d'artillerie ouvert sur leur droite, tandis que la cavalerie anglaise les tournait par la gauche, les déconcerta. Ils s'enfuirent avec une telle rapidité qu'on ne put les atteindre, ce qui rendit leur perte à peu près nulle. Le 10, le général essaya de nouveau d'amener l'ennemi à un engagement. L'infanterie s'avança encore sur trois colonnes; la cavalerie fit un grand détour dans le but de lui couper la retraite; mais après avoir parcouru la plaine au galop, il lui fut impossible de le charger, car il se dispersa sur-le-champ. La cavalerie anglaise s'arrê-

tait-elle, lassée d'une poursuite inutile, les Mahrattes en faisaient de même, et surveillaient tous ses mouvements. Faisait-elle mine de rétrograder, ils se ralliaient et les attaquaient vivement en queue et sur les flancs, faisant un feu assez bien nourri, poussant de grands cris, brandissant d'un air de défi leurs lances et leurs sabres. Les Anglais ne firent que 30 prisonniers. S'attendant à de sévères représailles, ceux-ci s'étonnèrent de la douceur et de l'humanité avec lesquelles on les traita. Après leur avoir fait donner à chacun une roupie, le général les renvoya au camp de Holkar, avec ordre de lui dire qu'il n'appartenait qu'à des lâches d'être cruels avec des prisonniers. L'armée quitta Mutra, la cavalerie en tête, l'infanterie venant ensuite, et présentant aux attaques de l'ennemi un front imposant de baïonnettes. Holkar s'était alors porté devant Delhi, qu'il assiégeait avec une vigueur extrême à la tête de son infanterie régulière, ayant avec lui un train considérable d'artillerie. Il désirait avec une sorte de passion s'emparer de l'empereur, mais le mouvement des Anglais déjoua cet ambitieux projet. Peu à peu les attaques de la cavalerie de Holkar commencèrent à se ralentir, découragée qu'elle était par son mauvais succès.

Le colonel Ochterlony, à cette époque résident anglais auprès de Shah-Alaum, commandait à Delhi, ayant sous ses ordres le colonel Burn. A la première nouvelle de l'approche de l'ennemi, il se hâta de rappeler tous les détachements de troupes

en cantonnement aux environs de la ville. Les fortifications de celle-ci se trouvaient alors en fort mauvais état; une partie des remparts avait été abattue, tandis qu'un certain nombre de bastions manquaient d'espace intérieur. On remédia autant que possible à ces deux inconvénients. Dès le 5 octobre deux nouveaux bastions étaient déjà érigés aux portes d'Agimoor et de Turkoman. Ce même jour la cavalerie de Holkar se montrait à l'horizon. A cette vue, 300 hommes de cavalerie indigène au service des Anglais désertent et passent immédiatement à l'ennemi. Prenant un parti énergique, et ne voulant pas conserver avec lui des soldats sur lesquels il n'ose compter, Ochterlony fait passer la Jumna au reste de cette cavalerie, qu'il charge d'assurer les subsistances de l'armée. Elle n'obéit qu'avec lenteur, répugnance, et, à peine de l'autre côté de la rivière, se disperse. Après avoir fait battre le pays par sa cavalerie, Holkar à la tête de son infanterie et de son artillerie, vient prendre position à quelque distance de la ville. Un détachement de ses troupes, se couvrant avec adresse des plis du terrain, s'approche des murailles de la ville et commence une vigoureuse canonnade contre l'angle sud-est du rempart. En peu d'heures 30 ou 40 pieds du rempart sont abattus. Pendant la nuit, Holkar élève des batteries de brèche, dont le feu commence au point du jour, et achève de détruire le parapet et d'agrandir l'ouverture déjà faite aux murailles. Ochterlony mul-

tiplie ses efforts pour réparer la brèche et relever le parapet, et dispose tout pour une sortie. Le 10, un détachement de 350 hommes sort effectivement de la place sous la conduite d'Evans, Hearthcoth et Locket. Une réserve de 50 hommes l'appuyait. Il parvient à s'emparer d'une des batteries de Holkar, encloue ses canons et se retire, n'ayant essuyé dans tout cela qu'une perte fort légère; la confusion s'était mise, dès les premiers coups de fusil, dans les troupes de Holkar; elles tirèrent les unes sur les autres. Le même jour, pour protéger de nouvelles sorties, Ochterlony éleva une autre batterie dans le bastion sud-est. Instruit de ces préparatifs, Holkar fit passer la nuit suivante sous les armes à toute son armée; puis, abandonnant son projet primitif, résolut de diriger une nouvelle attaque au midi de Delhi. Il prit position vis-à-vis les portes d'Ameer et de Turkoman, se mit à couvert à l'aide de ruines et de murailles de jardins, et battit en brèche la courtine qui unissait les deux portes. La brèche fut ouverte et presque praticable dès le même soir. Mais Ochterlony construisit pendant la nuit de fortes traverses derrière cette brèche, et, dès le point du jour, cet endroit se trouva isolé du reste de la ville. Le 13, les assiégés remarquèrent dans le camp de Holkar un silence inaccoutumé, qui leur sembla le présage d'une attaque. La garnison se tint sur la défensive, et se prépara au combat. Au point du jour, l'artillerie des assiégeants commença à jouer dans toutes les directions. Protégé

par cette canonnade, un détachement de leur troupes donna l'escalade à la porte de Lahore. Ils furent repoussés en désordre, et s'enfuirent en abandonnant leurs échelles. Pendant cette journée Holkar était demeuré immobile; le soir il établit quelque artillerie dans la direction de la porte de Cachemire. Ochterlony, qui s'en aperçut, monta de son côté 2 canons de 6 pour leur répondre. Mais au point du jour, du haut de leurs remparts, les assiégés cherchèrent vainement l'armée de Holkar : elle avait disparu, et à peine l'arrière-garde de sa cavalerie était-elle encore visible aux extrémités de l'horizon. Après cet échec, Holkar reprit la manière de faire la guerre habituelle aux Mahrattes, ne se proposant plus d'autre plan que de piller, brûler, ravager le pays. Il passa la Jumna auprès de Panniput, portant le glaive et la torche dans les possessions anglaises du Doab. Cette défense de Delhi par le colonel Ochterlony lui fit le plus grand honneur.

En apprenant l'invasion du Doab par Holkar, Lake se détermina à marcher immédiatement à lui. Il laissa le major-général Fraser au commandement de l'infanterie, de l'artillerie et de deux régiments d'infanterie indigène, avec l'ordre d'observer les mouvements de l'infanterie ennemie. Lui-même se met à la tête de sa cavalerie, consistant dans les 27ᵉ et 29ᵉ régiments de dragons, l'artillerie à cheval, les 1ᵉʳ, 4ᵉ et 6ᵉ régiments de cavalerie indigène, et une brigade d'infanterie sous les ordres du lieute-

nant-colonel Don. Le 31 octobre, il passe la Jumna à un gué à trois milles de Delhi. Le jour précédent la brigade de réserve avait déjà effectué le passage. Pour que rien ne ralentît sa marche, le général en chef se débarrassa d'une grande partie de son bagage. Il diminua de moitié le nombre des tentes. Pour réduire autant que possible les attelages, une ration de six livres de farine fut distribuée à chaque combattant; elle devait durer six jours et être porté par lui-même. Le 15 novembre, le général Lake arriva à Bagbut. On apprit là que la cavalerie mahratte, sous les ordres de Holkar, avait passé la Jumna dans le voisinage de Pannipput. Le lieutenant-colonel Burn à la tête son bataillon et de quelques troupes indigènes, avait quitté la capitale six jours auparavant pour se rendre à Sahranpoor; le magistrat civil de cette station venait d'être tout récemment assassiné par un parti de Sciks. La cavalerie de Holkar rencontra ce détachement et l'entoura complétement. Cependant le colonel Burn, parvenant à les tenir à quelque distance avec de la mitraille, se fit jour jusqu'à Shamlee; là, s'enfermant dans un petit fort aux murailles de boue, il se prépara à une vigoureuse défense. Le général Lake, apprenant la situation de ce détachement, marche immédiatement à son secours. Le 2, il campe au milieu de champs de badjera (*Holeus spicata* de Linné) d'une telle hauteur, qu'il dépassait en élévation les grenadiers de la plus haute taille. Ce fut une excellente nourri-

ture pour les chevaux. Le 3, Lake opéra sa jonction avec le colonel Burn. L'ennemi avait abandonné sa position à la seule vue des nuages de poussière que soulevait l'armée. Il se retira dans la direction de Jallahabad. Un grand nombre de Cipayes du détachement du colonel Burn étaient restés plusieurs jours sans toucher à une nourriture quelconque; leur religion leur interdisait de partager le repas de leurs camarades mahométans, qui se nourrissaient de bétail. Les habitants de Shamlee non seulement refusèrent de leur vendre des provisions, mais firent feu sur un parti envoyé par le colonel Burn pour en acheter. Renfermé dans son petit fort de terre, ce dernier ne pouvait en sortir. Lake lui témoigna sa satisfaction au sujet de sa belle défense. L'armée, se remettant en marche, arriva deux jours après à Serdanah, résidence de la begum Sumroo. Holkar s'y était, dit-on, rendu lui-même dans le but d'encourager la begum à se joindre à lui avec toutes ses forces.

La begum Sumroo, devenue célèbre dans l'histoire de l'Indostan, était la veuve d'un homme natif de Trèves, dont le nom était Walter Reinhardt. Il entra d'abord au service des Français, qui le désignèrent, dit-on, sous le nom de *Sombre*, à cause de la couleur de son visage. Les Indous en firent Sombroo et par cantraction Somroo, nom sous lequel il fut connu. A la mort de son mari, la begum succéda au commandement exercé par celui-ci, et

fut confirmée dans le jaghire qui lui avait été accordé pour leur entretien par Nujeeft-Khan. Elle déploya en toutes circonstances une grande énergie d'esprit, surtout pendant les dernières révolutions qui signalèrent le règne de Shah-Alaum. N'ayant plus autre chose à donner que des titres, ce dernier lui accorda celui de zeebal-nissa, *ornement de son sexe*. Au milieu des convulsions de l'empire, elle parvint à conserver son territoire et à l'améliorer d'une manière sensible. Descendue d'une ancienne famille mogole, nourrie par conséquent dans la foi musulmane, elle embrassa ouvertement le christianisme et fit tous ses efforts pour le propager dans ses États. A cette époque, elle avait environ cinquante ans; elle était de taille moyenne, et paraissait belle encore, en dépit d'un climat qui flétrit d'ordinaire si promptement la beauté des femmes. Sa principauté de Sherdannah était un district d'une médiocre étendue, mais d'une extrême fertilité; cultivé avec beaucoup de soin, il produisait en abondance des grains de toute espèce, du coton, du tabac, des cannes à sucre, etc. La ville de Sherdannah bien située, d'une importance assez considérable, possédait un fort bon arsenal, une fonderie de canons, etc. A cette époque, les troupes de la begum se composaient de 5 bataillons de Cipayes bien disciplinés, avec environ 40 pièces d'artillerie, commandés par des officiers européens. Dans les dernières années, la begum avait habité principalement Delhi, où elle se fit

construire un magnifique palais. Dans cette retraite elle passa plusieurs années en paix sous la protection du gouvernement britannique; mais ce ne fut que bien long-temps après l'époque où nous sommes. La begum avait à côté d'elle un homme qui pouvait la servir dans tous ses projets d'amélioration, et dont la destinée fut singulière : c'était Georges Thomas, simple déserteur anglais, qui devint son généralissime, son premier ministre, et l'aida puissamment dans l'exécution de tous ses projets.

Le général se mit à la poursuite du corps d'armée commandé par Holkar, où se trouvait principalement sa cavalerie; le général Frazer, de son côté, à celle de l'autre corps d'armée. Ce dernier corps, presque entièrement composé de l'infanterie et de l'artillerie mahratte, avait pris position dans le territoire du rajah de Bhurtpoor. Le général Frazer, arrivé à Govordown le 12 novembre 1804, campa à peu de distance de l'ennemi. Ce dernier avait son front protégé par de vastes marais, ses derrières par un étang profond, sa droite par un village fortifié, sa gauche par la célèbre forteresse de Deeg. Les forces des Mahrattes consistaient en 24 bataillons, un corps considérable de cavalerie, et 160 pièces de canon; celles du général Frazer, en deux régiments européens et 6 bataillons de Cipayes. Malgré son infériorité numérique, il se décida à attaquer le lendemain; ayant laissé deux bataillons à la garde des bagages, il se mit en marche

à trois heures du matin. Après avoir fait un grand détour pour tourner le marais qui couvrait le front de l'ennemi, la colonne anglaise arriva au point du jour au village formant l'extrême droite de l'ennemi. Le 76e régiment charge à la baïonnette, s'empare du village, descend rapidement la pente opposée de la colline, charge la première rangée de canons, que l'ennemi abandonne après deux décharges. L'autre régiment de ligne suit ce mouvement, et, à peine au sommet de la colline, voit le 76e déjà au milieu de l'armée ennemie. Il se précipite à son secours, suivi lui-même par les Cipayes. Après avoir enlevé l'artillerie de la première ligne, les Anglais demeurent exposés à un feu très vif des pièces de la seconde. Le major-général Frazer a la cuisse emportée d'un boulet de canon et le commandement passe au lieutenant-colonel Monson ; toutes les batteries sont successivement emportées ; les Anglais poursuivent les Mahrattes jusque sous les murs du fort, dont le canon les force à s'arrêter quelque temps. La gauche de ceux-ci essaya de traverser le marais, mais ne put y parvenir qu'avec de grandes difficultés, en l'encombrant de cadavres. La 3e brigade, laissée à la garde du bagage, arrivée bientôt sur le terrain, fait enlever l'artillerie et relever les blessés. La perte des Anglais se monta à 643 hommes tués et blessés. Parmi eux se trouvaient plusieurs officiers supérieurs. La blessure du major-général Frazer, jugée mortelle dès le premier moment, mêla quelque tris-

tesse à l'enivrement de la victoire; c'était un officier distingué, auquel l'armée portait beaucoup d'affection. Il mourut effectivement quelques jours après. Les Mahrattes laissèrent 2,000 hommes sur le champ de bataille, tant tués que blessés ou noyés. Les Anglais dressèrent leurs tentes au centre même de la position de l'ennemi.

En quittant Serdannah, le général Lake se rendit à Merat. Holkar s'était déjà présenté devant cette ville; mais, en trouvant les portes fermées, et voyant un bon nombre d'ennemis qui garnissaient les remparts, il passa sans risquer aucune tentative sérieuse pour s'en emparer. Merat avait été une des premières conquêtes de Mahmoud de Ghizni, qui la prit en 1018. Timour la détruisit en 1399; Elle fut rebâtie pour être dévastée plusieurs autres fois. Le climat en est salubre et le pays qui l'entoure bien cultivé; elle était en 1809 le quartier-général de la division d'avant-garde de l'armée. Le général Lake, après avoir laissé le colonel Burn avec un détachement, continua sa marche sur Harper; il y arriva le 9, et le jour suivant continua sa poursuite. A la tête de 25 à 30,000 hommes, Holkar parcourait alors en tout sens le pays, ravageant les moissons et brûlant les villages. Le général Lake campa ce soir-là à Mallarghur; le 11, à Shekarpoor, après avoir passé la rivière Galiné; le 12, dans le voisinage d'un fort nommé Komona, possédé par un zemindar réfractaire. Le fort fut réduit, mais il coûta quelques hommes. Il arriva

quatre jours après devant Allygungee, qui brûlait encore. Le loisir de piller la ville ayant manqué à Holkar, il s'était hâté d'y mettre le feu, afin d'empêcher du moins l'ennemi de profiter du butin qui lui échappait; lui-même avait pris position à Furnkabad. Trente-six milles séparaient les deux armées.

La distance était grande, mais comme pour cette raison même elle laissait Holkar en pleine sécurité, le général Lake résolut de tenter une entreprise hardie. A 9 heures du soir, après avoir donné quelques instants de repos à ses troupes, il se met en route, laissant en arrière tentes et bagages. Les cavaliers à peine en selle, les fantassins à leurs rangs, arrive la nouvelle de la bataille de Deeg. Cet incident redouble l'ardeur des troupes; impatientes d'en finir d'un seul coup avec les fatigues et les périls de la campagne, elles se mettent joyeusement en route. Les têtes de la colonne attaquent le camp mahratte au moment où le soleil apparaissait à l'horizon. Enveloppés dans leurs manteaux, les soldats dormaient encore, loin de leurs armes et de leurs chevaux. Une décharge de l'artillerie à cheval, tirée à mitraille dans l'endroit le plus populeux de leur camp, leur donna l'éveil. Ils saisissent leurs armes, s'efforcent de prendre leurs rangs. Le 8e régiment de dragons, qui marche en tête de la colonne, sabre tout ce qu'il rencontre; les autres régiments le suivent; en peu de temps un grand nombre de morts et de blessés encombrent la place; Holkar avait

reçu, la nuit précédente, la nouvelle de la bataille de Deeg; il s'amusait alors à voir danser de belles filles; en proie à une sombre agitation, il se retira aussitôt sans communiquer la nouvelle à aucun de ses chefs. Le feu commence; ceux qui l'entourent lui assurent que c'est le général Lake à la tête de son armée. Il se refuse à le croire, alléguant la distance qui la veille encore le séparait des Anglais. Ne pouvant plus douter de la vérité, il s'élance à cheval; il essaie de rallier une partie de ses troupes et ne peut y parvenir. L'esprit tout rempli de fâcheux pressentiments, se sentant sous la main de la destinée, il s'enfuit en toute hâte avec ce qu'il peut rassembler de monde. Il passe la Calini, et prend la route de Manipoor. Le reste de l'armée, abandonnée à elle-même, se retire dans toutes les directions, et ne tarde pas à se disperser, toujours poursuivie par la cavalerie anglaise. Quand celle-ci s'arrêta, elle avait exécuté une marche de soixante-dix milles, ou 23 lieues et demie, l'une des plus extraordinaires dont l'histoire fasse mention. Mais c'est que le général Lake était un homme à enflammer toute une armée de sa propre ardeur. La perte des Mahrattes fut de 3,000 hommes, celle des Anglais de 30 tués ou blessés; mais ce ne fut pas tout, la désertion se multiplia dans les rangs de Holkar; en peu de jours sa cavalerie tout entière fut annulée, anéantie. Le lendemain de ce combat, le général Lake fit tirer trois saluts royaux en l'honneur de trois victoires : l'un pour la bataille

de Deeg, livrée par le major-général Frazer; l'autre pour la prise de Chandore par le colonel Wallacé; le troisième enfin pour son propre succès: singulière et glorieuse coïncidence.

Le corps ennemi battu par le général Frazer chercha immédiatement une retraite sous les murs de Deeg, forteresse appartenant au rajah de Bhurtpoor. Les Anglais ayant tenté de le poursuivre, la garnison les accueillit avec un feu d'artillerie et de mousqueterie qui les obligea de rétrograder. Après sa défaite de Furruckabad, Holkar se dirigea lui-même de ce côté en toute hâte. Deeg est une ville considérable, entourée de marais et d'étangs qui en rendent l'abord difficile une grande partie de l'année. Nujeeff-Khan, visir de l'empereur, s'en empara en 1776, après un siége d'une année; mais elle revint peu de temps après au rajah de Bhurtpoor. Une citadelle défend la ville tandis qu'elle-même est entourée d'un rempart en terre, avec des bastions et un fossé profond, excepté à un angle se terminant à une colline rocailleuse, assez élevée, appelé Shah-Bouri. Le général Lake, aussitôt qu'il apprit la marche de Holkar, se mit à sa poursuite. Le 28, il passa la Jumna, sur un pont de bateaux, à trois milles de Mutra, et rejoignit le corps d'armée du général Frazer; tous deux se retrouvant sous les plus heureux auspices, avec des sujets de félicitations réciproques. Les batailles de Deeg et de Furuckabad, décisives pour le destin de Holkar, changeaient la face des choses et le ca-

ractère de la guerre. Naguère le plus puissant des princes de l'Inde, Holkar se trouvait à peine alors en seconde ligne. Le rajah de Bhurtpoor, d'abord allié des Anglais, puis de ce dernier, devenait en réalité le conducteur, le chef véritable de cette guerre.

Le rajah de Bhurtpoor est un des principaux chefs des Jauts, d'origine indoue ; ayant émigré sur les bords de l'Indus, ceux-ci formèrent dans un court intervalle un État indépendant et puissant, au centre des contrées montagneuses d'Agra et de Delhi. Cet État comprenait une étendue de cent soixante milles en longueur sur cinquante de large. Il s'étendait des deux côtés de la Jumna, jusque dans les environs de Gwalior et de la cité impériale. Le vol et le brigandage faisaient leurs principaux moyens d'existence. Ayant amassé de grandes richesses et consolidé leur pouvoir, ils érigèrent des forteresses. Peu de temps après la mort d'Aureng-Zeb, ils s'aventurèrent sous la conduite d'un de leurs chefs, nommé Chural-Mun, à attaquer les troupes impériales ; le succès couronna fréquemment cette audace. Ayant ainsi grandi en force et en richesse, ils devinrent une sorte de nation. En 1756, sous Soorajee-Mull, qui prit le titre de rajah, ils établirent leur capitale à Agra. A la mort de ce chef, ils se virent dépouillés d'une partie du territoire conquis par eux sur le fameux visir Nujeeff-Khan. Demeurés fidèles à leur caractère primitif, on les vit, au milieu des dis-

cordes de l'empire, prendre parti, au gré de leurs intérêts, tantôt pour une faction, tantôt pour une autre. Le rajah alors régnant, petit-fils de Soora-jee-Mull, se nommait Runjeet-Sing. Il possédait plusieurs forteresses dans le voisinage d'Agra et de Mutra, sur la rive droite de la Jumna. La possession de ce territoire fut garantie au rajah par le général Lake; de plus, cession lui fut faite par les Anglais de quelques autres territoires; enfin le gouvernement anglais lui fit remise du tribut qu'il devait aux Mahrattes. Malgré ces bons procédés des Anglais, Holkar ne se fut pas plustôt mis en hostilité avec eux, que Runjeet-Sing manifesta des dispositions à se joindre à lui. Le 1er août 1804, quelques lettres adressées par lui à Holkar furent saisies sur l'un de ses agents. Dans ces lettres, il était question d'une vaste confédération des princes indigènes pour combattre et détruire la puissance anglaise dans l'Inde. A la bataille de Deeg, sa cavalerie combattit avec celle des Mahrattes; après la bataille, son artillerie fit feu sur les Anglais qui poursuivaient les fuyards. Le général Lake, après avoir demandé à ce sujet des instructions au gouverneur-général, se décida, sans les attendre, à l'attaquer sur-le-champ. Il partit donc de Mutra, et alla prendre position devant Deeg le jour suivant. Il poussa de là des reconnaissances dans toutes les directions, mais attendit, pour commencer le siége, l'arrivée de la réserve et de l'artillerie, demeurées à Agra. Le 13 décembre, il prit enfin une position

définitive; les travaux du siége commencèrent immédiatement.

Le 13, à onze heures du soir, un détachement sous les ordres du colonel Don prit possession d'un bois choisi comme un endroit favorable pour commencer les travaux. On s'en empara sans tirer un coup de fusil. Cependant la cavalerie resta toute la nuit avec ses chevaux sellés, dans le cas où l'on aurait besoin de secours. Les pionniers ouvrirent la tranchée et travaillèrent avec grande ardeur. Ils firent une tranchée de 300 verges de longueur, une batterie de mortiers et une autre batterie pour 2 canons de 6, avant le lever du soleil. Le même jour, une batterie de brèche fut élevée à 750 verges de la redoute royale, ouvrage avancé où l'on voulait pratiquer la brèche. Complétée dans la nuit du 16, cette batterie commença son feu dès le lendemain; elle était composée de 6 canons de 18, de 4 de 12, et de 4 mortiers. Leurs résultats furent absolument nuls pendant quelques jours. Une autre batterie de 3 canons de 18 fut construite pendant la nuit du 19 au 20, à la gauche des autres, et plus rapprochée des remparts, qu'elle prenait d'enfilade. Les assiégés avaient placé de leur artillerie en dehors de la place; à l'abri de celle des assiégeants par les accidents du terrain, ils faisaient un feu très bien dirigé sur ces derniers. Le 23 décembre, la brèche parut praticable; on crut l'artillerie ennemie réduite au silence; le général Lake disposa tout pour l'assaut. Le déta-

chement chargé de ce service fut divisé en trois colonnes : celle de droite, sous les ordres du capitaine Kelly, consistait en 4 bataillons du régiment européen de la Compagnie, et 5 bataillons du 12ᵉ régiment d'infanterie indigène; celle-ci avait ordre d'enlever les batteries ou les tranchées à la gauche de l'ennemi, et qu'il avait construites hors de la place; celle de gauche, commandée par le major Radcliffe, en 4 compagnies du régiment européen de la Compagnie et 5 compagnies du 12ᵉ régiment d'infanterie indigène; elle était destinée à enlever des batteries protégeant la droite de l'ennemi. La colonne du centre, sous les ordres du colonel Macrae, était composée des compagnies de flanqueurs du 22ᵉ régiment de ligne, du 76ᵉ et de celle du régiment européen de la Compagnie, plus du 1ᵉʳ bataillon du 8ᵉ régiment d'infanterie indigène; celle-ci devait attaquer la brèche de front. Les trois détachements atteignirent les points d'attaque un peu avant minuit. Chacune des colonnes exécuta ces ordres avec une égale bravoure et d'abord avec égal bonheur. Exposé à un feu très bien nourri de canon et de mousqueterie qui le prenait en flanc, obligé de cheminer sur un terrain entrecoupé de ravins, le parti assaillant n'en prit pas moins possession de la brèche. Les deux autres colonnes emportèrent les batteries, et poursuivirent l'ennemi la baïonnette dans les reins jusqu'au pied des remparts. La citadelle, fortement bâtie, en bon état, bien armée, entourée par un fossé en

maçonnerie, sé trouvait au centre de la ville; mais l'ennemi l'évacua dès la nuit suivante. Dans le voisinage de la citadelle était le palais du rajah, d'une architecture noble, élégante, contenant une magnifique salle d'audience, et plusieurs autres appartements richement décorés.

Le général en chef, après la prise de Deeg, se porta immédiatement devant la ville de Bhurtpoor. C'était une ville célèbre et encore vierge. Considérable par elle-même, la place renfermait alors une nombreuse garnison. Les traaaux du siége commencèrent le 4 janvier, et, deux jours après, une batterie de brèche de 6 pièces de 18 ouvrit son feu. Ce même jour, une autre batterie de 8 mortiers jeta quelques bombes dans la ville. La canonnade continua sans interruption des deux côtés jusqu'au soir du 9. La brèche dans la muraille de la ville parut alors praticable; et le général en chef, toujours impétueux dans ses résolutions, craignant d'ailleurs qu'une traverse ne fût élevée pendant la nuit, résolut l'assaut pour le jour même. A sept heures du soir, les détachements chargés de ce service se mettent en marche sur trois colonnes. A la gauche, le lieutenant-colonel Byan, avec 150 Européens et un bataillon de Cipayes, avait ordre de s'emparer d'un ouvrage avancé à la droite de l'ennemi; à la droite, le major Hawkes, avec 2 compagnies du 75e et un bataillon de Cipayes, celui d'enlever les pièces avancées de l'ennemi: tous deux, ayant atteint ce but, devaient ensuite

s'efforcer d'entrer dans la ville avec les fugitifs; une troisième colonne, celle-ci au centre, sous les ordres du lieutenant-colonel Maitland, consistant dans les compagnies de flanqueurs des 22e, 75e et 76e régiments, le tout montant à 500 hommes, et un bataillon de Cipayes, était chargée d'escalader la brèche. A huit heures, ces trois colonnes débouchèrent des tranchées. Aussitôt commença un feu terrible d'artillerie et de mousqueterie. En raison de l'irrégularité du terrain, elles arrivèrent en désordre au point d'attaque, et laissèrent beaucoup de monde en chemin. De la colonne du centre, 23 hommes seulement parvinrent à gagner le pied de la brèche; les détachements de droite et de gauche se portent à leur secours; mais la confusion qui, dès le début, s'était mise dans les troupes, n'avait pu que s'accroître pendant la nuit, en raison de la difficulté du chemin et du feu de l'ennemi. Les obus et la mitraille pleuvent sur ces troupes entassées sur la brèche. Le colonel Maitland redouble d'efforts; il gagne la tête des siens, s'élance et touche au sommet de la brèche; mais, en ce moment, il tombe mortellement blessé. Un grand nombre d'officiers et de soldats furent atteints, et il fallut renoncer à cette tentative. Alors des cris déchirants s'élevèrent de la brèche : les assiégés massacraient les blessés qu'on avait été obligé d'y laisser. La perte des assiégeants fut de 456 hommes tués ou blessés.

Le siége n'en continua qu'avec plus de vigueur.

L'ennemi ayant réparé la brèche déjà faite, Lake tenta d'en faire une seconde dans une autre partie de la muraille, un peu plus sur la droite. Il fait encore élever dans cette direction une nouvelle batterie de 2 pièces de 24 et de 4 de 18; puis placer plusieurs pièces de 18 de manière à prendre d'enfilade les défenses de l'ennemi, ainsi qu'à protéger les parallèles. Toutes ces batteries ouvrirent effectivement à la fois leur feu, mais qui demeura absolument sans résultats. Le 18 février, l'armée reçut un renfort; le général Smith arriva avec trois bataillons de Cipayes appartenant à la garnison d'Agra, et 100 convalescents européens; le tout formant environ 600 hommes. Peu de jours après survint un nouveau renfort commandé par un chef nommé Ismaël-Bey, d'abord partisan du rajah, puis l'ayant abandonné. Le rajah négociait avec Ameer-Khan, alors dans le Bundelcund, pour en obtenir des secours. Séduit par les promesses du rajah, à la tête de toutes ses forces, il marche au secours de Bhurtpoor. Le feu des assiégeants ne se ralentissait pas. Éclairé par le mauvais succès de l'attaque précédente, le général en chef voulut connaître exactement l'état de la brèche, avant d'en risquer une seconde. Trois soldats appartenant à la cavalerie indigène se chargent volontairement de cette tâche difficile; revêtus d'habits du pays, ils sortent à cheval des tranchées sur les trois heures, et se dirigent vers la place. Les bataillons de Cipayes tirent sur eux comme sur des déserteurs, mais avec des

armes chargées seulement à poudre. A leur arrivée sur le bord du fossé, ils demandent qu'on leur montre le chemin pour entrer dans la place, afin d'échapper aux Européens et aux Banchut-Feringhees, terme injurieux dont se servaient entre eux les soldats à l'égard des indigènes. L'ennemi, sans se douter du stratagème, leur indique le chemin qui conduit à l'une des portes. Les trois soldats le suivent, examinent la brèche, le fossé, et, ayant vu tout cela suffisamment, s'enfuient au grand galop vers les tranchées. L'ennemi, reconnaissant la ruse, fait un feu très vif; toutefois, ils revinrent sans qu'un seul d'entre eux eût été touché : tant le hasard de la guerre se plaît parfois à respecter la témérité.

Selon le rapport de ces soldats, la brèche était d'un accès facile, le fossé ni large ni profond. En conséquence, le général Lake ordonne un second assaut. 150 hommes du 76e, 120 du 75e, 100 du 1er régiment européen de la Compagnie, furent chargés de cette opération. Ils devaient être soutenus sur la brèche par les régiments qui fournissaient ces détachements, de plus par les seconds bataillons des 9e, 15e et 22e d'infanterie indigène. A trois heures après midi, l'opération commença sous la protection du feu des batteries; mais le fossé récemment inondé n'était plus guéable. D'un autre côté, des ponts portatifs récemment préparés demeurèrent inutiles. Les soldats se jettent à l'eau, et en nageant gagnent la brèche. Le colonel

Macrae, qui commandait l'opération, se hâte de faire sa retraite vers les tranchées; retraite qui est accompagnée d'un feu d'artillerie et de mousqueterie vif et meurtrier de la part de l'ennemi. 20 officiers et 573 soldats demeurèrent sur le champ de bataille. Holkar et Ameer-Khan, à la tête de leur cavalerie, se montraient disposés à engager le combat; toutefois, ils s'en abstinrent. Le général en chef publia un ordre du jour le lendemain, dans lequel il louait hautement la conduite des troupes, malgré le peu de succès qui l'avait couronnée.

Le même jour, un détachement fut envoyé à la rencontre d'un convoi annoncé depuis quelque temps. Ameer-Khan, qui de son côté en avait eu connaissance, se proposait de l'enlever. Au point du jour, à la tête de 8,000 hommes, il l'attaqua effectivement et à l'improviste. Ne montant qu'à 1,400 hommes, ce détachement ne pouvait suffire à protéger, à couvrir des milliers de bœufs. Il prit position dans un village fortifié, parvint à repousser plusieurs tentatives de l'ennemi et à le forcer de battre en retraite. L'affaire durait ainsi depuis quelques heures, lorsque tout-à-coup des nuages de poussière se montrent à l'horizon du côté du camp anglais. Les soldats ne doutent pas que ce ne soit le général Lake qui arrive à leur secours; ils poussent de grands hourras; puis, impatients de se signaler sous les yeux du général, ils font une sortie sur l'artillerie de l'ennemi, et l'enlèvent à la baïonnette. Ce n'était pas le général

Lake, mais un détachement de cavalerie envoyé par lui, qui tomba à l'improviste sur l'ennemi surpris et en fit un grand carnage. Ameer-Khan commandait en personne. Il se dépouille des habits de son rang, jete ses belles armes, endosse des vêtements vulgaires, et se mêle à la foule des fugitifs; toutefois il n'échappa pas sans difficulté. Il perdit son palanquin, ses équipages de guerre, et une collection d'armes magnifiques dont les Anglais se plurent à faire des trophées. La perte des Anglais fut seulement de 8 Cipayes tués et de 26 blessés. Le 24, Ameer-Khan fit la même tentative sur un autre convoi. Le rajah de Bhurtpoor, Ameer-Khan et Baddajee-Scindiah, tous leurs différents corps de cavalerie essayèrent de l'intercepter à moitié chemin d'Agra. L'attaque commençait à peine, que le général Lake se montra à la tête de sa cavalerie et de deux régiments d'infanterie; les assaillants ne jugèrent pas à propos de pousser plus loin leur entreprise. Ils continuèrent d'escarmoucher sans oser en venir à une action décisive. Le 6 février, les Anglais changèrent de position, se portant un peu au sud-est sur la droite, après avoir chassé de ce terrain la cavalerie de Holkar et de Ameer-Khan. De nouveaux efforts furent alors faits pour continuer le siége avec plus de vigueur que jamais. Les soldats firent une immense quantité de fascines pour les batteries; les ouvriers fabriquèrent des radeaux pour passer le fossé, enfin de ces sortes de bateaux de cuir et d'osier, semblables à ceux des anciens

rible. Il cherche un autre chemin, arrive jusqu'à la pièce, la saisit avec sa trompe, et la tire avec son affût en dehors du banc de sable.

Le 17, le général Smith arrive à Amroa, qu'il trouva dans la consternation. S'étant emparé de trois des principaux habitants de la ville, Ameer-Khan les avait emmenés avec lui en otage, avec le projet d'en tirer une forte rançon. Le 18, il arriva à Morandabad, où l'on trouva des traces récentes de ses dévastations. Le collecteur anglais ayant eu la précaution d'entourer sa maison d'une sorte de fortification, Ameer-Khan, averti de l'approche des Anglais, n'eut pas le temps de s'en emparer. Smith atteignit Rampoor, où il prit position, à un mille et demi de la ville, sur les bords d'un ruisseau. La ville avait su se mettre à l'abri d'une surprise de Ameer-Khan, qui se vit forcé de s'éloigner sans avoir pu la piller ou la rançonner. Autrefois la capitale de Fyzoola-Khan, fameux chef de rohillas dont nous avons déjà parlé, Rampoor était encore celle de son successeur, bien déchu d'ailleurs de l'autorité jadis exercée par son grand-père. En dépit des nombreuses révolutions qui jadis avaient détruit leur gouvernement, ruiné leur patrie, les Rohillas conservaient encore les traits de leur caractère primitif. Ils étonnaient les Anglais par leur taille élevée, leur air martial, la fierté de leurs traits. Le pays entier montrait un luxe de végétation, une richesse de territoire, une magnificence de climat, suffisant pour justifier le

surnom de *jardin de l'Indostan* que les habitants se plaisaient à lui donner. De Rhampoor, l'armée, marchant au sud-est, arriva à Sheerghur. Au dire de quelques témoins oculaires, elle assista pendant ce temps à un magnifique spectacle. Devant elle se trouvaient les montagnes de Kumaon ; à trente ou quarante milles au-delà, une autre chaîne de montagnes plus élevées, couvertes de verdure sur leurs flancs ; au-delà enfin, aux extrémités de l'horizon, l'Hymalaya gigantesque, entouré d'une ceinture de nuages, avec tous ses sommets couverts d'une neige éternelle étincelant alors de mille feux. Le soleil, en ce même moment au-dessus du gradin le plus élevé de ce magnifique amphithéâtre, épanchait dans tous les sens des torrents de lumière, roulant çà et là leurs flots enflammés au-dessus des ombres épaisses projetées par les montagnes où l'armée se trouvait encore comme ensevelie. A la vue de ces magnificences de la nature, les soldats battirent des mains, comme les vétérans français à l'aspect des pyramides de l'Egypte. L'armée prit position à Sherghur, afin d'obtenir des renseignements sur les mouvements de Ameer-Khan.

Ce dernier se trouvait en ce moment au pied des montagnes au nord de l'armée anglaise, situation où il n'était nullement redoutable ; le général Smith se décida en conséquence de demeurer à Sherghur, d'où il lui était facile de couvrir les principales villes de la province. Le 25, il rétrograda jusqu'à

Millick, petit village où il campa. Puis il reprit immédiatement sa marche rétrograde jusqu'à Morandabad. Là de mauvaises nouvelles vinrent attrister l'armée ; deux nouveaux assauts tentés contre Bhurtpoor avaient échoué. Comme, peu de jours auparavant, la fausse nouvelle de la prise de la ville s'était répandue dans l'armée, la vérité n'en parut que plus cruelle. Le général Smith se porta successivement sur Badalli, puis sur Sheeroot, d'où Ameer-Khan n'était qu'à neuf milles. Laissant ses bagages en ce dernier lieu sous la protection d'une réserve, Smith marche contre ce dernier ; ils se trouvèrent en présence dans l'après-midi. Ameer-Khan avait pris position dans les environs du village de Afzulghur, où il se trouvait formé sur deux lignes. Le détachement anglais consistait en 1,400 hommes de cavalerie régulière et quelques cavaliers irréguliers ; il se forma aussi sur deux lignes. L'avant garde, sous les ordres du capitaine Philpot, devait protéger la droite. La cavalerie irrégulière, sous les ordres du capitaine Skiner, couvrait le flanc gauche. Loin de refuser le combat, Ameer-Khan attendit de pied ferme les Anglais. La première ligne marchant au grand trot fut promptement arrêtée par un profond fossé qui l'empêcha de charger. A ce moment, des soldats en embuscade, assis pour la plupart au fond de ce fossé, se présentèrent, agitant des drapeaux blancs, on les prit d'abord pour des amis ; mais ils chargèrent bientôt les Anglais étonnés et surpris ; ce qui causa un moment de confusion.

Pendant ce temps, deux corps de cavalerie, l'un sous la conduite d'Ameer-Khan, l'autre sous celle de son frère Shahamut, essayèrent de prendre en flanc les Anglais, mais sans succès. Ameer-Khan se trouva si vivement repoussé, qu'il se vit dans l'obligation de faire une retraite précipitée. Le désordre se mit dans le reste de ses troupes, et la fuite devint générale. D'ailleurs, la cavalerie anglaise exténuée de fatigue, ne put poursuivre les fuyards. Ameer-Khan laissa plusieurs de ses principaux officiers sur le champ de bataille. Le général Smith, se mettant dès le lendemain du combat à la poursuite de l'ennemi, campa le 4 mars à Sheerghur, et le lendemain à Moraudabad, où ce dernier avait passé la veille. Après avoir laissé dans cette place les blessés anglais, le général Smith, dans l'appréhension que Ameer-Khan ne voulût envahir le midi de Rohilcund, alla prendre position à la tête de l'armée, sur les bords de la Ramgonga. Dans cette position, il surveilla tous les gués de cette rivière de telle sorte que Ameer-Khan ne pouvait la passer sans combattre; toute retraite vers le nord lui était demeurée interdite. Le 9 mars, l'armée anglaise campa à six milles de Sumbul. Ameer-Khan errait alors çà et là sans plan arrêté; abattu par ses défaites multipliées, il était tombé dans une sombre et silencieuse tristesse. Beaucoup de ses partisans, surtout parmi les habitants de Bundelcund, s'empressaient de le quitter en même temps que la fortune. Il voyait son armée réduite

des deux tiers et sa réputation militaire perdue, après tant de défaites par des troupes numériquement fort inférieures aux siennes; enfin, il ne pouvait se dissimuler que sa cruauté à l'égard des femmes et des enfants qu'il se plaisait à mutiler, ne l'eût rendu odieux au peuple. Des plaintes de toute nature, contenues pendant sa prospérité, éclataient alors hautement et de toutes parts. Toujours suivi par les troupes anglaises, pouvant à peine piller çà et là quelques villages, ne pouvant forcer les portes des villes qui se fermaient à son approche, il avait ainsi manqué son but principal, celui d'amasser de l'argent. Après quelques jours, et cette poursuite devenant inutile, Smith passa la rivière à Mutra, et après avoir rencontré çà et là quelques cavaliers ennemis, effectua son retour le surlendemain au camp de Bhurtpoor.

L'armée qui avait continué le siége de Bhurtpoor se trouvait alors en position au nord et à l'est de cette ville. Deux jours après le départ du détachement du général Smith, elle avait reçu un renfort de Bombay, amené par le général Jones, à travers la province de Malwa, l'empire mahratte, les États héréditaires de Holkar et de Scindiah. Cette division consistait en 4 bataillons de Cipayes, le 86e régiment de ligne, 8 compagnies du 65e, avec de la cavalerie de Bombay et environ 500 cavaliers irréguliers. Le siége fut continué. La meilleure harmonie régnait entre les différents corps, présage d'ordinaire presque assuré des suc-

cès militaires. Tous étaient animés d'une grande ardeur. La division de Bombay se montrait impatiente de faire ses preuves sous les yeux des troupes du Bengale. De leur côté celles-ci, toutes fatiguées, tout épuisées qu'elles fussent, manifestaient une impatience extrême de venir enfin à bout d'une entreprise où se rencontrait une résistance inaccoutumée. La difficulté des approches ayant fait manquer le dernier assaut, on résolut de faire des tranchées régulières, de construire les batteries plus près du corps de la place. Le 11 février, une batterie de 6 pièces de 18, une autre de 9 mortiers de différents calibres, ouvrirent leur feu à 400 verges du corps de place. Une troisième batterie, celle-ci de 2 canons de 12, ouvrit son feu plus près encore. Les approches arrivèrent bientôt jusqu'au fossé, les ingénieurs comptaient beaucoup sur une mine qui devait renverser la contrescarpe dans le fossé, et rendre plus faciles les accès du rempart. Le 21 au soir, les assiégés firent une sortie; leurs tirailleurs trouvèrent moyen de se glisser jusque dans les tranchées, désertes en ce moment. Ils démolirent cette mine sans difficulté, et enlevèrent ou brisèrent les instruments de travail. Peu après, le reste des troupes destinées à la sortie se mit en mouvement. De l'endroit où ils étaient cachés, les assiégés escaladent les batteries. Armés de longues piques, ils tuent ou blessent plusieurs soldats; mais, chargés par un détachement sous les ordres du lieutenant Wilson, ils sont contraints de battre

en retraite. Les batteries anglaises recommencent alors leur feu, pour élargir et compléter la brèche. A trois heures et demie de l'après-midi, les préparatifs sont faits pour un nouvel assaut. Les troupes anglaises sont partagées en trois colonnes; l'une, sous les ordres du colonel Don, chargé de l'assaut au corps de place; la seconde, de l'attaque des ouvrages extérieurs, sous ceux du capitaine Grant; la troisième, sous la conduite du colonel Taylor, de celle des portes de la ville, qu'on disait d'un accès facile. Le capitaine Grant devait agir le premier, 50 hommes chargés de fascines le précèdent, ils les jettent dans le fossé et l'attaque commence. Mais le terrain était fort inégal; de plus, on craignait une mine; les têtes de colonne n'avançaient qu'avec lenteur, indécision; quelques soldats parviennent, toutefois, à gagner le pied de la brèche qu'ils trouvent impraticable; d'autres, au moyen de pierres saillantes, essaient d'escalader un bastion qui se trouve à droite; quelques uns réussissent et déploient pour un moment les couleurs du 12e régiment, mais en raison de leur petit nombre ils se voient bientôt forcés d'abandonner ce poste. En ce moment, plusieurs mines pratiquées sous la brèche jouent toutes à la fois, c'eût été le moment de s'élancer; loin de là, les soldats hésitent, murmurent, reculent. Quatorze officiers se précipitent en avant, dans l'espoir de les déterminer, déjà ils ont atteint la crête du bastion; mais le colonel Don, qui voit l'inutilité de cet effort, les rappelle et com-

mence la retraite. La colonne du capitaine Graut, plus heureuse, s'était emparée de onze canons qui furent portés au camp. La troisième colonne, commandée par le lieutenant-colonel Taylor, égarée par son guide, chargée en même temps par un parti de la cavalerie ennemie, manqua son objet; en outre, elle eut à souffrir d'un feu très meurtrier de la ville. La perte des Anglais monta à 90 Européens et 130 indigènes tués, 176 Européens et 556 indigènes blessés : en tout 894 hommes hors de combat.

Le général Lake modifia alors quelque peu son système; il crut possible de pratiquer un accès à ce bastion dont nous venons de parler. Il fit diriger le feu de l'artillerie sur une de ses faces; la brèche une fois faite, en dépit des désastres précédents, Lake résolut un dernier assaut pour le jour suivant. A la parade, le général se présente aux troupes. Il s'adresse à ceux qui ont fait manquer l'assaut; mais il leur parle plutôt avec bonté et regret qu'avec sévérité. Il exprime son chagrin que leur désobéissance à leurs officiers les ait exposés à flétrir les lauriers qu'ils avaient conquis en tant d'occasions; il veut cependant, dit-il, leur donner le moyen de laver cette tache et de prendre une éclatante revanche; il ajoute qu'il ne veut que des volontaires pour *la besogne du soir*. Les soldats s'écrient d'une voix unanime qu'ils le sont tous. Le lieutenant Templeton se présente volontairement aussi pour conduire les enfants perdus. Les batteries font une large brèche au pied du bas-

tion. On espérait voir le sommet s'en affaisser dans le fossé; cette attente ne se réalise pas; toutefois le projet d'attaque ne fut point abandonné. Le détachement chargé de l'exécuter consistait en tous les Européens, 2 bataillons d'infanterie indigène, 2 bataillons du 75e et du 86e, 1 bataillon de grenadiers et une compagnie de flanqueurs. Il se met en marche à trois heures de l'après-midi, sous les ordres du brigadier-général Monson. En passant devant le général en chef, cette troupe pousse de grands hourras. De tous les rangs s'élève le cri de vaincre ou mourir. La conduite de ces braves gens ne démentit pas ces paroles. Mais le bastion était fort escarpé, endommagé seulement au pied; parvenus sur la brèche, les assaillants se trouvaient à couvert du feu des défenseurs, mais dans l'impossibilité d'en gagner le sommet. Les soldats montent sur les épaules les uns des autres; ils fichent leurs baïonnettes dans la muraille, et, à l'aide de ces deux moyens, essaient de gravir. Ils sont renversés par de longues poutres et de grosses pierres qu'on fait rouler du haut du bastion. D'autres essaient de monter à l'aide de trous pratiqués par les boulets; ne se présentant à l'ennemi qu'un seul, deux à la fois tout au plus, ils sont facilement renversés. Chacun de ceux qui tombent en entraîne plusieurs autres dans sa chute. Les assiégés, du haut d'un bastion voisin et qui n'a pas souffert, font un feu continuel. Le lieutenant Templeton, ce jeune officier qui s'était si noblement offert à con-

duire la tête de colonne, atteint le sommet du bastion; il déploie les couleurs britanniques; mais au même instant il tombe frappé mortellement. Le major Menzi, qui tente de le remplacer, subit le même sort. La mitraille pleut du bastion voisin; du haut des remparts roulent de grosses pierres, des balles de coton enflammées enduites d'huile et de poix, de la résine enflammée, des pots remplis d'artifice, dont l'explosion est terrible. Les soldats irrités de tant d'obstacles, redoublent d'efforts, leur courage s'exalte jusqu'à l'héroïsme, s'exaspère jusqu'au désespoir. Des Cipayes, désespérant du succès, se précipitent au milieu des ennemis, et se font tuer pour ne pas survivre à la retraite. Le colonel Monson reçut plusieurs blessures. Touché de tant de dévouement, après deux heures d'efforts inutiles, le général Lake donna l'ordre de la retraite, et les Anglais regagnèrent les tranchées épuisées et sanglants. Ils laissaient sur le champ de bataille 997 hommes.

Le général en chef ne jugea plus à propos de renouveler d'aussi terribles efforts. Une partie de l'artillerie était hors de service. Des détachements furent envoyés pour chercher des vivres. Le 24, l'armée prit une nouvelle position au nord-est de Bhurtpoor, harrassée vivement par la cavalerie de l'ennemi. Le siége fut converti en blocus; mais on s'occupa des moyens de le reprendre avant peu avec une nouvelle énergie. La nécessité d'en finir devenait de plus en plus impérative. Des con-

vois avec des approvisionnements de tout genre, de l'artillerie de siége, des munitions de Futtyghur et d'Allyghur, arrivèrent journellement au camp. On fit des fascines, on amassa du bois pour l'érection de nouvelles batteries. Le rajah, qui de son côté comprenait que sa défense, tout heureuse qu'elle eût été jusque là, loin d'être éternelle, ne pouvait manquer de le conduire à se trouver avant peu dépouillé de toutes ses possessions, se montrait fort désireux d'un accommodement. Il voyait son pays dévasté, ses villages ruinés, ses terres en friche. Holkar et Ameer-Khan, par suite de leurs défaites récentes, se trouvaient, et pour long-temps, hors d'état de lui rendre le moindre service. Le rajah savait que les moyens de prolonger la lutte ne manqueraient point au général en chef. Il savait encore, car c'était chose connue dans l'Inde, que le caractère anglais ne cédait guère aux difficultés. Prenant occasion de l'élévation du général Lake à la pairie pour lui envoyer une lettre de félicitation, il lui fit en même temps des ouvertures de paix. Comme preuve de sa bonne foi, il offrait de se rendre lui-même de sa personne au milieu du camp anglais. Les négociations pour la paix commencèrent immédiatement.

Pendant la durée de ces négociations, la cavalerie détachée à la poursuite de Ameer-Khan revint au camp. Le général Lake la renforça de quelques troupes disponibles, et se mit immédiatement en marche dans le but d'attaquer Holkar. Ce dernier,

avec ce qui lui restait de forces, avait pris position à huit milles environ de Bhurtpoor; le colonel Don devait attaquer la droite de l'ennemi, les autres troupes les tourner par leur gauche. Holkar avait appris ce mouvement; ses dispositions étaient faites pour battre en retraite à l'approche des Anglais. Ceux-ci le poursuivirent et lui tuèrent 200 hommes; mais il fut impossible au général Lake de joindre le corps d'armée principal. Deux éléphants, une centaine de chevaux, une cinquantaine de chameaux, tombèrent dans ses mains. Holkar se retira au sud-ouest de Bhurtpoor, où il se crut plus en sûreté. Le 2 avril le général Lake essaya une nouvelle entreprise; cette fois Horkar fut surpris : la cavalerie anglaise était déjà au milieu de son camp, que ses cheveaux n'étaient pas encore bridés. La première ligne anglaise était formée de l'escadron de droite de chaque régiment; elle chargea, soutenue par la seconde ligne. Holkar laissa sur le champ de bataille environ un millier des siens, et fut vivement poursuivi l'espace de sept à huit milles. Son bazar tout entier tomba entre les mains de l'ennemi; d'ailleurs, sa situation était devenue fort critique, il était abandonné de ses alliés; il avait perdu toute son artillerie. Les forteresses dont il avait hérité de ses pères se trouvaient aux mains de l'ennemi; la désertion allait s'accroissant chaque jour dans son armée d'une manière effrayante. A peine restait-il autour de lui 7 à 8,000 hommes de cavalerie et 5 ou 6,000 d'infanterie. Lui qui avait

pu se flatter un moment de ruiner à jamais la puissance anglaise et de régner sur l'Indostan, il en était réduit à n'avoir plus de lieu où reposer sa tête en sûreté.

Le 8 mars, le général, changeant encore une fois de position, vint reprendre celle qu'il avait occupée précédemment. Le rajah crut voir dans ce mouvement un indice de renouvellement d'hostilité : aussi se hâta-t-il de signer les préliminaires d'un traité; il envoya même au camp anglais le troisième de ses fils comme otage. Reçu par le colonel Lake, fils du général en chef, le jeune prince fut conduit au quartier-général, où se trouvaient deux tentes pour son usage. Il était âgé de vingt-cinq ans, vêtu d'un costume blanc fort simple, n'ayant avec lui qu'une suite peu nombreuse. L'artillerie et le reste de l'équipage de siége, aussitôt après la cessation des hostilités, furent dirigés sur Agra, ainsi que les malades et les blessés. Aucune difficulté sérieuse ne s'opposant aux négociations, le traité fut bientôt difinitivement conclu. Les articles principaux étaient les suivants : « La forteresse de Deeg demeurait dans les mains des Anglais; le rajah s'engageait à n'avoir aucune correspondance, aucun lien avec leurs ennemis; à ne recevoir aucun Européen à son service sans leur autorisation; à payer à la Compagnie 20 lacs de roupies, dont 3 argent comptant. Enfin, comme garantie de l'exécution de ces conditions, il consentait à livrer en otage un de

ses fils, qui résiderait constamment à côté de l'officier commandant les forces britanniques à Delhi ou bien à Agra. Ainsi finit ce siége mémorable, le plus long et le plus sanglant qui eut jamais lieu dans l'Inde. Il avait duré trois mois et vingt jours, coûté aux Anglais 3,100 hommes et 103 officiers tant tués que blessés. Cependant nul doute que le premier assaut n'eût réussi, sans le désordre qui se mit parmi les assiégeants à leur arrivée sur la brèche; mais cette premiere journée inspira du courage aux assiégés, et de la défiance aux Anglais.

La situation du gouvernement anglais dans l'Inde n'avait jamais été aussi brillant qu'à l'époque où nous sommes parvenus; mais l'administration intérieure, l'état des provinces ne s'en trouvait pas moins dans un état à provoquer les justes alarmes de tout homme d'État. La reforme judiciaire et financièr de lord Cornwallis avait eu d'immenses résultats en général peu heureux que nous allons retracer brièvement. Le fond du projet de lord Cornewallis, nous l'avons dit, consistait à établir, au moyen des zemindars, une grande aristocratie territoriale. Il avait déclaré les zemindars propriétaires des terres dont ils paieraient l'impôt au gouvernement. Le cas où ils ne paieraient pas cet impôt avait dû être prévu, ce qui avait conduit à chercher quelque moyen de les y contraindre, ou d'en dédommager le gouvernement. Ce moyen consistait à faire vendre de leurs terres une portion équivalente à leur dette; mais les formes compli-

quées de la justice auraient sans doute apporté de grands retards à cette opération, on les supprima. Aussi cette vente de terres ne tarda pas à s'accélérer rapidement. En 1796, la quantité de terres mises en vente représentait une rente de 28,700,061 roupies, ce qui, par rapport au revenu total, faisait un dixième de la totalité des trois provinces de Bengale, Bahar et Orissa. Bientôt, grâce aux progrès toujours accélérés de cette opération, l'ancienne classe des zemindars, avec laquelle on s'était flatté de fonder une aristocratie durable, marcha tout au contraire vers une destruction rapide. En 1802, sir Henry Strachery disait devant le parlement : « Les zemindars ont subi une ruine presque universelle ; si quelques uns d'entre eux survivent, ils sont réduits à la même condition et placés à une aussi grande distance de leur maître que leurs plus misérables ryots (cultivateurs). »

Les zemindars ne possédaient d'aucune manière les conditions morales nécessaires au rôle qu'on leur donnait tout-à-coup. En supposant même que ces conditions ne leur eussent pas manqué, leur ruine n'en eût pas été moins inévitable, au moins suivant toutes probabilités. Voici comment ; les zemindars subissaient de nombreux retards pour le paiement de ce qui leur était dû par les ryots ; ils n'en pouvaient apporter dans ce qu'ils avaient à payer au gouvernement. Au moyen de procédés de justice et de vente fort expéditifs, le gouvernement se faisait promptement payer d'eux

en mettant leurs terres en vente. Les zemindars, obligés d'avoir recours à la mesure de l'expropriation pour les ryots, subissaient, au contraire, les lenteurs et la complication de la procédure ordinaire. Or, en raison de ces formes, les décisions des cours étaient d'une excessive lenteur; en moins de deux années, l'accumulation des causes arriérées menaça d'arrêter le cours de la justice. Dans un seul district, celui de Burdwan, le nombre de procès pendants devant les juges ne s'élevait pas à moins de trente mille. En comparant ce nombre de procès à celui jugé par la cour dans un temps donné, il devint évident qu'aucun espoir de jugement ne restait aux derniers venus, eussent-ils vécu un siècle. Ce n'était rien moins que l'abolition de fait de toute dette vis-à-vis des zemindars; on comprend combien les effets de ce système durent être terribles. Le collecteur de Midnapore, dans une réponse à une enquête du gouvernement, disait en 1802: « Tous les zemindars avec lesquels j'ai eu quelques rapports soit dans ce district, soit dans quelque autre, sont unanimes dans leur manière de voir par rapport aux règlements maintenant en vigueur pour la collection des revenus publics. Ils disent tous qu'aucun système n'avait jamais été à ce point oppressif et destructeur; que la coutume ancienne de les emprisonner pour arrérages de revenus était en comparaison toute pleine de douceur et d'indulgence; que, bien que ç'ait été sans aucun doute l'intention du gouvernement de leur être favorable en

abolissant cette coutume, ils savent trop, par une douloureuse expérience, que le système de vente qui lui a été substitué dans le cours d'un fort petit nombre d'années a suffi pour réduire le plus grand nombre des plus riches et des plus anciens zemindars du Bengale à la misère, à la mendicité; que ce système a produit plus de bouleversements dans la propriété territoriale du Bengale qu'il n'en est jamais arrivé, dans le même espace de temps, à aucune époque, et en aucun lieu du monde. » Sir Henry Strachery dit encore devant la chambre des Communes : « Autrefois les chefs mahométans et les zemindars indous étaient les hommes considérables du pays. Ces deux classes sont aujourd'hui ruinées de fond en comble, détruites à jamais. »

Chose bizarre, les ryots n'avaient pas moins à souffrir que les zemindars de ces nouveaux règlements. Lord Cornwallis et ceux qui l'aidaient ne doutaient pas que le zemindar, devenu propriétaire, n'eût intérêt à les ménager. D'ailleurs il avait été établi qu'une pottah, qu'une patente, serait donnée aux ryots, et que cette pottah serait invariable. Or ici se rencontrait une singulière contradiction; le zemindar, ne pouvant plus augmenter la rente payée par le ryot, devait faire tous ses efforts au besoin pour le renvoyer, afin de louer sa terre plus cher à un autre, seul moyen qui lui restait d'accroître son revenu. Le bénéfice étant certain toute les fois que la main-d'œuvre se vendait à meilleur marché

qu'à l'époque de la conclusion du premier bail. D'un autre côté, s'il est vrai qu'en forçant les zemindars à s'adressant aux tribunaux, les ryots l'entraînaient à sa ruine, la perte n'était pas moins funeste pour eux dans beaucoup de cas. Grevés par les frais de justice, ayant dissipé en procès l'argent qui leur eût suffi à payer la taxe, ils étaient obligés d'emprunter à de très gros intérêts, et se trouvaient ainsi chargés de dettes qui les conduisaient à la ruine. D'un autre côté, ce même délai de la loi mettait le ryot à la merci du zemindar, en ce sens qu'il était obligé de lui intenter (au zemindar) un procès interminable si le zemindar violait le contrat par quelque côté, ou même allait à déposséder, ce qui arrivait souvent.

En 1799, on songea à revenir sur les dispositions de la loi. Un nouveau règlement fut publié dont le préambule portait : « Que les pouvoirs accordés aux zemindars pour la collection de leurs rentes s'étaient trouvés insuffisants dans quelques cas; que les nombreuses, excessives ventes de terre, dans le courant de l'année, produisaient de funestes conséquences soit à l'égard des revenus publics, soit à l'égard des propriétaires, soit à l'égard des tenanciers, dans les fixations de revenus déjà faites pour le territoire; qu'il était notoire que les zemindars louaient leurs propres terres, sous de faux noms, dans le but de se procurer par de frauduleux moyens une réduction dans le taux de l'impôt qui se trouvait à leur charge. Comme remède à ce

mal, l'usage d'une procédure plus sommaire fut accordé aux zemindars, ainsi que le pouvoir de vendre pour réaliser leurs rentes. Ils acquéraient de la sorte, à l'égard des ryots, le pouvoir que le gouvernement s'était réservé vis-à-vis eux. Aussi les ryots allaient-ils se trouver sans réserve à la discrétion des zemindars, ce qui était un autre inconvénient. Ces derniers pouvant mettre en vente les terres des ryots, sans l'intermédiaire d'une cour de justice, se trouvaient tout-à-coup revêtus d'un pouvoir exorbitant, tyrannique, dont ils devaient abuser, parce que depuis long-temps toute tradition était perdue, tout équilibre détruit, toute barrière morale détruite. La loi anglaise devint ainsi tout-à-coup un instrument terrible; dans les mains des zemindars, ruinant les ryots, dans celle des ryots les zemindars. Sous la domination mogole, rien n'était chose plus aisée pour le zemindar que de faire rentrer l'impôt. Le moyen consistait en un certain nombre de garnisaires, qu'il envoyait chez les fermiers en retard. Ce nouveau pouvoir de vendre les terres, dont la loi nouvelle armait le zemindar, était bien supérieure à celui-là; toutefois l'effet produit fut beaucoup moindre. C'est que dans le premier cas les rapports des zemindars et des ryots étaient le résultat d'une longue durée, que l'habitude l'avait sanctionné et mis d'un côté un certain ascendant moral. Aujourd'hui cette force morale n'existait plus. L'équilibre une fois détruit, le législateur, s'évertuant à jeter des poids tantôt

du côté du zemindar, tantôt du côté du ryot, ne pouvait parvenir à le rétablir.

Les réformes judiciaires de lord Cornwallis n'avaient pas eu de résultats plus avantageux. Sous la domination mogole, les seuls juges étaient les collecteurs. Frappé tout à la fois de cette absence d'administration judiciaire et de cette dernière anomalie, lord Cornwallis entreprit d'y suppléer. Il créa dans ce but un grand nombre de tribunaux et des juridictions diverses. Mais les juges obligés de s'entourer de formalités légales, ne se trouvèrent en mesure de prononcer que sur un bien petit nombre de cas. D'un autre côté, les délais nécessaires et inhérents à ce mode de procédure apportaient tant d'encouragements à des procès de mauvaise foi, que le nombre des jugements demeura bientôt excessivement inférieur à celui des procès. Bientôt les tribunaux n'existant plus que de nom, devinrent inabordables de fait dans beaucoup d'endroits. Pour remédier à cet inconvénient, on imagina de mettre une sorte d'impôt sur les plaideurs; tout commencement de procédure dut être accompagné de certains déboursés qui varièrent suivant le degré de juridiction. Dès 1795, on eut recours à cet expédient; on y revint beaucoup plus tard en 1811; expédient fort singulier, toutefois en ce qu'il consistait à écarter des tribunaux une grande partie de la population, à la mettre hors la loi. Certaines mesures furent prises, à la vérité, en faveur des personnes qui se présenteraient en

caractère de pauvres, mais tout-à-fait inefficaces. Malgré tous les efforts de la cour de justice, malgré l'augmentation des dépenses, le nombre des procès ne fit qu'augmenter de plus en plus. En 1802, il montait à un chiffre tellement exagéré, que l'imagination se refusait à le croire, à en juger par analogie avec l'Europe. Dix ans après le mal s'était aggravé. A cette époque, les directeurs s'exprimaient de la sorte : « Nous sommes réellement fâchés de l'accumulation de tant de causes non jugées. Nous nous demandons s'il ne serait pas mieux de laisser les indigènes à leurs tribunaux arbitraires et expéditifs, que de les blesser dans leurs sentiments et leur faire tort dans les propriétés en imposant un délai sans terme à leurs contestations, sous prétexte de leur rendre une justice plus impartiale. » On ne pouvait mieux dire. Une augmentation du nombre de juges sembla bien d'abord un moyen de sortir d'embarras, mais cette augmentation aurait dû se faire dans une telle proportion, que la cour des directeurs reculait devant cette charge.

La même raison fit augmenter les crimes de diverses natures à des degrés effrayants. Sir Henry Strachery, un juge, dans une déclaration devant le parlement, disait : « Depuis l'année 1793, les crimes de tout genre sont augmentés ; je suis porté à croire qu'ils augmentent encore. L'accroissement de cette année est douteux; mais nul ne peut nier qu'immédiatement après 1793, pendant cinq ou six ans, il a été manifeste et rapide ; que, depuis,

aucune diminution notable n'a pris place. » Les crimes et délits de tout genre, surtout les vols faits par bandes et à main armée, ne connaissaient plus de limites. Les voleurs, constitués en une sorte de caste, s'associaient par confédération; ils commettaient leurs vols, accompagnés de meurtres et d'incendie, avec une combinaison de forces auxquelles rien ne pouvait résister. Sous la nouvelle législation ils augmentèrent à un degré dont aucun exemple n'avait jamais été vu nulle part. Un des juges de Calcutta dans un rapport officiel au gouverneur-général s'exprimait de la sorte : « Le crime de decoity (vol par bandes à main armée) a, je pense, beaucoup augmenté sous l'administration anglaise. Le nombre d'accusés dans les six stations de cette division est de 4,000. Outre cela, quelques centaines ont été bannies dans ces dernières années; mais le nombre de ceux qui ont été condamnés, tout grand qu'il paraisse, est pourtant peu considerable en proportion de ceux qui sont coupables de ce crime. A Midnapore, je trouve dans les registres de la police que dans l'année 1802, une période de paix et de tranquillité, il y a eu non moins de quatre-vingt-treize vols, le plus grand nombre commis, comme d'usage, par de grandes bandes. Parmi les coupables de cinquante et un de ces vols, pas un seul ne fut pris; dans les quarante-deux autres, on en a saisi tout au plus un ou deux. Il n'y a pas à croire que crime de decoity soit plus fréquent à

Midnapore que dans aucun autre district de cette province; au contraire, je crois qu'il l'est moins, excepté peut-être à Beerbhoom; à Bardwa, ils sont certainement trois ou quatre fois plus nombreux.» Associés par grandes bandes, s'emparant d'un certain nombre de propriétaires, ils menaient ceux-ci en lieu sûr, et là obtenaient par la torture la révélation des trésors ou d'effets précieux cachés; animés par quelque désir de vengeance, ils leur infligeaient en outre les plus atroces tourments, les plus affreux supplices.

LIVRE XVIII.

SOMMAIRE.

—

Mouvement de retraite du général Lake. — L'armée prend ses cantonnements. — Le tombeau d'Ackbar. — Réapparition d'Holkar. — Poursuite de Holkar par l'armée anglaise. — Les facultés de Holkar commencent à se troubler. — Discussion avec Scindiah. — Jonction de Scindiah et de Holkar. — Lord Wellesley rappelé en Angleterre. — Lord Cornwallis lui succède. — Système politique de lord Cornwallis. — Concessions à Scindiah. — Concessions à Holkar. — Concessions aux autres princes de l'Inde. — Traité avec Scindiah et Holkar. — Mort de lord Cornwallis. — Sir Georges Barlow lui succède. — Abandon du système de non-intervention à Hyderabad et à Poonah. — Administration de lord William Bentinck à Madras. — Système d'administration et de justice, et collection des revenus de cette présidence. — Révolte dans des troupes indigènes à Velore. — Arrivée de lord Minto à Calcutta. — Situation générale de l'Inde à cette époque. — Nouvel arrangement avec le peschwah et ses feudataires. — Mission en Perse. — Mission dans le Caboul. — Ameer-Khan menace les rajahs de Berar et de Nagpoor. — Suite de l'histoire d'Ameer-Khan. — Mécontentement dans l'armée de Madras. — Expédition dirigée contre Java, alors en possession des Français. — Débarquement. — Prise de Batavia. — Combat de Welterwreden. — Lignes de Cornelis. — Prise de ces lignes par l'armée anglaise. — Le général Janssens. — Opération de la flotte anglaise. — Affaire de Jutloo. — Reddition de l'île et capitulation du général Janssens. — Situation financière du gouvernement de l'Inde.

(1805—1811.)

LIVRE XVIII.

La paix conclue avec le rajah de Bhurtpoor, le général Lake commença aussitôt son mouvement de retraite. Se mettant en marche le 22, l'armée passa successivement par Gossamy, Nehmada, Parbutty, Dholpore. Le 28, le général en chef passa la Chambul avec l'artillerie à cheval et le corps de réserve; le reste de l'armée le jour suivant. La Chambul, rivière considérable, prend sa source au cœur de la province de Malwa, à quinze milles de celle de la Nerbudda, et, après avoir parcouru dans la direction du nord-est quelques unes des provinces les plus fertiles de l'Indostan, se décharge dans la Jumna à vingt milles au-dessous d'Étawah; son cours est d'environ quatre cent quarante milles. Le général opéra sa jonction avec le

colonel Martindal, qui depuis quelques jours avait pris position sur le bord de la rivière avec un détachement composé de 10 bataillons de Cipayes, 2 escadrons de cavalerie indigène, 1 escadron de la garde du gouverneur-général, 20 pièces de canon, et de la cavalerie irrégulière. Le colonel Martindal avait pour mission de surveiller les mouvements de Scindiah. Celui-ci, encouragé par le mauvais succès des armes britanniques devant Bhurtpoor, se donnait en effet beaucoup d'agitation pour organiser une autre confédération mahratte. Une lettre de la main du rajah de Bhurtpoor, interceptée par les Anglais, avait révélé ce projet. Dans cette lettre, il encourageait le rajah de Bhurtpoor à la résistance et lui donnait l'assurance d'un prompt secours. Lui-même se targua de certaines prétentions sur la forteresse de Gwalior. Il mit le comble à ses mauvais procédés en s'emparant de la personne d'un résident anglais, M. Jenkins, dont il laissa piller les équipages. Lord Lake demanda à Scindiah réparation de cet outrage, le menaçant, en cas de refus, de la reprise des hostilités : menaces ou remontrances qui demeurèrent également sans résultat. Le colonel Martindal ayant pris une forte position sur les bords de la Chambul, Scindiah demeura campé à Sanbulghur, à environ trente-deux milles de ce dernier. A la nouvelle de la jonction du corps de Martindal à l'armée du général Lake, il battit en retraite dans la direction de Kottah. En ce moment plusieurs des

chefs confédérés qui s'étaient joints à lui l'abandonnèrent pour se réfugier dans le camp anglais, Parmi ces derniers se trouvait un des plus braves officiers de Jeswunt-Row-Holkar. Dans un moment où, par un hasard fatal, il tenait à deux mains la poignée de son sabre, un même coup de canon les lui enleva. Malgré cette terrible mutilation, il n'en continua pas moins à guerroyer, même à se faire remarquer par une indomptable activité. On lui passait la bride de son cheval autour de son bras mutilé; il le poussait au plus fort de la mêlée, et, bien qu'il ne pût plus frapper, il encourageait les siens par ses ordres, ses cris, son mépris du danger. Cette désertion devenant contagieuse, l'armée de lord Lake se grossit tous les jours d'un nombre immense d'auxiliaires. Elle montait en ce moment à 30,000 soldats; suivie d'ailleurs d'une autre armée de 300,000 combattants. Toute cette multitude campait ensemble dans une plaine de sable, sur des rochers nus, au milieu desquels coulait la Chumbul.

Dans les premiers jours de mai, le général en chef passa en revue l'armée de Bundelcund, dont la tenue et la discipline lui parurent mériter tous ses éloges. La cavalerie irrégulière, commandée par le colonel Shepherd, lui sembla digne des mêmes louanges. Le 7, le rajah de Gohut vint faire une visite au général. Il était accompagné de son fils, enfant de quatre ou cinq ans. Le général s'occupa de l'enfant, auquel il fit quelques

caresses, et, s'étant assis, le mit sur ses genoux. L'enfant, après s'être amusé avec l'épée et les boutons de l'habit du général, s'endormit. Le général le retint dans ses bras pour l'empêcher de tomber. Le rajah et sa suite considérèrent long-temps ce tableau, et se plurent à voir dans le tranquille sommeil goûté par l'enfant dans les bras du général un présage de la paix réservée aux États du rajah sous la protection britannique. Un traité venait en effet d'être signé entre le rajah et le gouvernement britannique. Le premier s'engageait à retenir à son service 3 bataillons de Cipayes. Le 10 mai, les différentes divisions de l'armée commencèrent à se séparer, pour retourner à leurs cantonnements respectifs. La division de Bombay, sous les ordres du général Jones, se dirigea vers Ramporah. Le 12, l'armée du Bundelcund, toujours sous les ordres du colonel Martindal, commença sa marche vers Gwalior. Le 26, la cavalerie et la réserve, sous les ordres du commandant en chef, se mirent en mouvement. Le détachement du lieutenant-colonel Bowyer reçut l'ordre de se rendre à Gohut, celui sous les ordres du général Dowdeswell de rejoindre la cavalerie le jour suivant. Le corps du général Smith, qui faisait partie de l'aile droite de l'armée, était déjà à Dholpore. Ces trois corps s'y trouvèrent réunis à la fin de mai. L'armée en partit aussitôt et campa à Muncah, grande ville sur la route d'Agra; elle arriva ensuite à Poorah. Elle campa ce jour-là en divisions séparées, suivant leurs desti-

nations respectives : l'une, sous les ordres du général Dowdeswell, composée de 3 régiments de dragons et de l'artillerie à cheval, des 1er et 4e de cavalerie indigène, le parc, 2e régiment, le 2e bataillon du 9e, et le 2e bataillon du 22e régiment d'infanterie indigène. Le reste de l'armée, sous les ordres du général en chef, prit ses cantonnements à Mutra et dans les environs. L'armée, ainsi rassemblée sur la rive ouest de la Jumna, se trouvait toute prête à agir suivant les circonstances.

Une partie des troupes anglaises cherchait et trouvait un abri contre les vents et les pluies de la mousson dans les palais en ruines d'Akbar, dans la résidence du Futtypore-Syera, séjour favori de l'impératrice sa femme. D'autres troupes étaient campées parmi les ruines des palais des anciens grands seigneurs mogols, autour d'Agra et de Mutra. Trois régiments de cavalerie, les 8e, 24e et 25e de dragons, avec leurs bagages et de l'artillerie, eurent en partage le tombeau d'Akbar à Secundra; bâti par lui vingt à vingt-cinq ans avant sa mort, à la place d'un jardin de plaisance appartenant à sa mère; magnifique autrefois par sa beauté et le luxe de sa végétation, mais alors converti en champ de manœuvres. Le corps du bâtiment était devenu lui-même une caserne pour les soldats. Le mausolée consistait en quatre étages, diminuant graduellement de largeur, ayant à chacun plusieurs petites tours surmontées de coupoles; la hauteur du dernier étage était de 120 pieds au-dessus du

sol. Au centre se trouvait la tombe d'Akbar, d'un beau marbre blanc. Cinq voûtes partant du vestibule conduisaient à vingt appartements différents, où reposaient les restes des fondateurs de grandes familles; ils sont tous ornés de belles sculptures reposant sur des pavés en mosaïque. Le dernier étage se trouvait terminé par une magnifique terrasse, en granit entremêlé de marbre blanc et noir, au centre de laquelle se trouvait un magnifique cénotaphe d'une seule pierre, placé perpendiculairement au-dessus de la tombe du roi. Une multitude de minarets et de coupoles de toutes dimensions achevaient de donner à l'édifice un caractère de grandeur et d'élégance. Les officiers logeaient pour la plupart dans les tombeaux des omrahs voisins de celui d'Akbar. Ces habitations silencieuses d'un peuple silencieux étaient maintenant pleines de bruit et de mouvement, habitées par des hommes vivant de la vie la plus active, cherchant à se dédommager des fatigues de la campagne pendant ces moments de repos. On ne pouvait, dit-on, considérer tous ces contrastes sans une profonde émotion.

Cependant il arrivait dans le gouvernement un changement d'une grande importance. Dès le mois de décembre 1803, lord Wellesley avait annoncé aux directeurs son intention de retourner en Europe. Les hostilités qui suivirent l'engagèrent à différer l'exécution de cette résolution. Dans le mois de mars 1805, tout en exprimant à la cour

des directeurs ses inquiétudes croissantes sur le mauvais état de sa santé, le besoin qu'il éprouvait de la refaire dans un climat plus doux et d'être délivré des soins et des soucis du gouvernement, il énonçait pourtant son intention de ne pas déserter son poste; il était résolu à ne pas quitter l'Inde avant que la paix ne fût assise sur des bases solides et permanentes. Mais des mesures avaient été prises dès cette époque pour un changement d'aministration dans l'Inde. Les directeurs et les ministres s'alarmaient depuis quelque temps de l'accroissement de la dette et des difficultés pécuniaires qui entouraient la Compagnie; on commençait à désirer la paix. L'opinion publique, toujours prête à s'en prendre aux hommes des nécessités politiques, voyait dans lord Wellesley un ambitieux et prodigue administrateur. La plus grande partie de son administration s'était trouvée employée à la guerre, à la conquête. On croyait que cela tenait au caractère de l'homme; on s'obtinait à croire qu'il avait fait naître volontairement la guerre, bien qu'en définitive il se fût seulement borné à en apercevoir de bonne heure l'imminente nécessité. Un grand nombre de gens arrivèrent à penser, à dire que les intérêts britanniques n'auraient jamais de sécurité tant que lord Wellesley demeurerait à la tête des affaires. Or, un des prédécesseurs de ce dernier, lord Cornwallis, s'était toujours montré modéré dans sa politique, opposé à la guerre et à tout accroissement de territoire; l'opinion publique, par

un de ces engouements qui lui sont familiers, se plaisait à en faire l'homme de la paix. On sait comme la fantaisie populaire est portée à personnifier les idées. En ce moment lord Cornwallis parut le seul homme capable de faire refleurir la paix dans l'Orient. Courbé sous les ans, glacé par l'âge, gémissant sous le poids des infirmités, étranger depuis long-temps aux affaires de ce pays, lord Cornwallis n'en sembla pas moins le remède à tous les maux de l'Inde. Il fut nommé gouverneur-général, et arriva à Calcutta le 30 juillet 1805.

Ce même jour, lord Cornwallis prit son siége au conseil, prêta serment, puis entra en fonctions. En rendant compte de ses premières démarches à la cour des directeurs, il disait : « Je trouve avec grand chagrin que nous sommes encore en guerre avec Holkar, et que c'est tout au plus si nous pouvons nous dire en paix avec Scindiah. En conséquence, je me suis résolu à me transporter immédiatement dans les provinces supérieures, afin de pouvoir profiter de l'intervalle que la saison pluvieuse amènera dans nos opérations militaires pour m'efforcer, si toutefois la chose est possible sans aucun sacrifice de notre honneur national, de mettre fin par des négociations à la situation actuelle. Il me semble que le plus brillant succès ne saurait nous apporter aucun bénéfice solide; mais la continuation de cet état de choses ne saurait manquer de nous envelopper dans des difficultés pécuniaires que nous ne serions peut-être pas à

même de surmonter. » Ce qui le frappa d'abord fut l'état délabré des finances. Il en écrivait, dès le 9 août, en ces mots à la cour des directeurs : « Le résultat de l'enquête que j'ai commencée n'a produit que les résultats les plus décourageants. Je suis persuadé qu'à moins que quelques promptes mesures ne soient immédiatement prises pour réduire les dépenses, il serait impossible de pouvoir recommencer une guerre avec Scindiah et les États confédérés avec lui. » La seule source d'économie qui se présentât à l'esprit de lord Cornwallis fut une réduction aussi considérable que possible dans les troupes irrégulières. Dans la dernière guerre, lord Wellesley, dans la vue de diminuer le pouvoir des Mahrattes, avait cherché à attirer au service anglais une bonne partie des troupes et des officiers au service de ces princes. Il réussit si bien, que le nombre de ceux qui passèrent au service des Anglais devint fort considérable, ce qui accrut la dépense dans la même proportion. Déjà lord Wellesley avait été obligé de la réduire. Cette dépense, élevée un moment à 580,000 roupies par mois, avait été plus tard réduite à 390,000; même à ce taux, elle parut excessive à lord Cornwallis : « Ces troupes, disait-il, seraient certainement moins formidables au gouvernement britannique en rase campagne que nourries de la sorte à ses dépens. » Cependant, pour les renvoyer, il fallait les payer. Lord Cornwallis eut recours à un expédient assez hardi : il retint l'argent que la Compagnie envoyait

à la Chine. Quant aux alliances, la politique de lord Cornwallis différait aussi essentiellement de celle de son prédécesseur. Il ne prétendait en aucune façon se servir de la faiblesse du gouvernement du peschwah, pour s'immiscer dans le gouvernement intérieur des États mahrattes; il considérait, au contraire, comme un inconvénient d'être obligé de s'en mêler. Il écrivait au résident : « Nous sommes placés dans cette alternative, ou de nous mêler de toutes les querelles et de tous les désordres résultant de l'administration inefficace ou relâchée du peschwah, ou bien de tolérer que le gouvernement de Sa Hautesse soit sans cesse à la veille d'être complétement renversé par l'anarchie et la rébellion. Dans de telles circonstances, une alliance avec le peschwah, loin d'être profitable à la Compagnie, doit nous entraîner dans d'inextricables difficultés et devenir pour nous un pesant fardeau. » Il pensait de même par rapport à l'alliance intime avec le nizam; aussi écrivait-il à ce propos au résident britannique à Hyderabad : « Le gouverneur-général voit avec beaucoup de peine le degré d'influence exercé par le gouvernement britannique par l'intermédiaire de ses résidents sur l'administration intérieure d'Hyderabad. » Il écrivait à la cour des directeurs dans des termes à peu près identiques. La diminution des forces à payer, la renonciation aux alliances intimes comme renfermant des chances de guerre; c'étaient là les deux pivots sur lesquels tournait le système politique de lord Cornwallis.

La première mesure à prendre dans ce système, c'était de régler d'abord le différend avec Scindiah. Lord Cornwallis voyait deux obstacles pour arriver à ce but : la détention, par Scindiah, du résident anglais, auquel il avait jusque là refusé de rendre la liberté; la prise de possession par le gouvernement anglais de la forteresse de Gwalior et de la province de Gohut. Sur ces deux points, il se résolut à céder à Scindiah. Il écrivait à la cour des directeurs : « Je crois nécessaire de vous apprendre que je suis décidé à transiger sur la demande qui a été fréquemment faite de la mise en liberté du résident britannique, s'il est prouvé que ce soit là le seul obstacle d'un arrangement satisfaisant de nos affaires avec Dowlut-Row-Scindiah. » Quant au second point, il dit encore : « C'est mon opinion bien arrêtée qu'il est désirable pour nous d'abandonner notre possession de Gwalior et de Gohut, même indépendamment de tout arrangement avec Scindiah. Je n'hésite nullement à prendre la résolution de transférer à Dowlut-Row-Scindiah la possession de cette forteresse et de ce territoire. » De plus, lord Cornwallis consentait à lui accorder la faculté de placer des troupes dans les districts qui lui étaient réservés dans le Doab comme propriété de sa famille, Dolapoor, Barre et Kerre. De son côté, Scindiah aurait été tenu de renoncer aux jaghires, pensions, stipulations, etc., etc., qui lui avaient été accordées par le premier traité; à faire une pen-

sion de 3 lacs de roupies au rajah de Gohut; à indemniser du pillage de la résidence anglaise. Par rapport à Jeswunt-Row-Holkar, lord Cornwallis avait l'intention de lui restituer tous les territoires conquis sur lui par les armes anglaises. Deux objets importants restaient encore à régler : 1° les petits princes des environs de la Jumna, avec lesquels le gouvernement anglais avait contracté des alliances; 2° les territoires à l'est et au midi de Delhi dont le gouvernement anglais n'avait pas encore disposé. Lord Cornwallis se proposait d'abandonner ces deux objets. Il proposait de distribuer ce dernier territoire à ces petits princes comme un dédommagement de l'alliance anglaise et des avantages qu'ils en auraient pu tirer. Lord Cornwallis voulait sur toutes choses que le gouvernement britannique fût exempté de toute obligation de défendre un territoire quelconque.

Lord Cornwallis fit écrire à Scindiah dans cet esprit. Dans cette lettre Scindiah était sollicité de relâcher le résident britannique; et assurance lui était donnée que dans ce cas lord Lake serait autorisé à ouvrir avec lui une négociation dont la conclusion serait probablement la restitution de Gwalior et de Gohut. Mais cette lettre n'était pas encore parvenue à sa destination, qu'un changement s'était opéré dans les conseils de Scindiah. Le ministre de ce dernier qui avait été partisan de l'alliance avec Holkar fut renvoyé. Il se réfugia dans le camp de celui-ci, alors dans le voisinage, mais qui offrit

aussitôt de lui refuser asile et de l'expulser. Ce procédé plut à Scindiah. Cependant son nouveau ministre lui conseillait d'arranger ses différends avec le gouvernement anglais. Mais un ennemi du ministre disgracié, Monshee-Kavel-Nyne, se trouvait dans le camp anglais, où il avait cherché et trouvé un refuge. Dès que lord Lake aperçut les dispositions pacifiques de lord Cornwallis et les changements qui s'étaient faits dans l'esprit du gouvernement, il songea à tirer parti du fugitif. Un des parents de ce dernier fit comprendre à Scindiah combien il lui serait facile d'entrer en négociations avec les Anglais par son intermédiaire, et de se tirer par là de tant d'embarras menaçants. Scindiah suivit promptement cet avis; il envoya immédiatement des propositions par l'intermédiaire de Kavel-Nyne. Lord Lake conservait ainsi l'avantage du terrain : aussi répondit-il qu'il n'écouterait rien jusqu'au renvoi du résident britannique. Le résident fut immédiatement relâché. Déjà il était en marche pour le camp lorsque lord Lake envoya à Scindiah un plan d'arrangement territorial, qui, selon lui, pouvait régler tous leurs différends. Ce plan était déjà en route avant que lord Lake n'eût reçu la lettre du gouverneur-général à Scindiah et la nouvelle instruction dont nous venons de parler. Lord Lake comprit tout le mauvais effet que ne pourrait manquer de produire sur l'esprit des Mahrattes ce désir empressé de la paix manifesté par lord Cornwallis. D'un autre côté, la con-

tradiction qui existait entre ses demandes et celles de Cornwallis n'aurait pas manqué de les frapper en leur révélant le peu d'accord régnant dans les conseils britanniques. Dailleurs, lord Lake était lui-même fortement frappé des inconvénients de la politique de lord Cornwallis. Il prit le parti de retenir la lettre de ce dernier à Scindiah. Il s'en excusa auprès du gouverneur-général en lui apprenant le changement survenu dans la situation des affaires, et en lui communiquant le plan d'arrangement récemment envoyé à Scindiah. Lord Lake représentait ensuite à lord Cornwallis l'inconvénient qu'il y aurait pour les intérêts britanniques à permettre aux Mahrattes de conserver des établissements dans les provinces supérieures de l'Inde. Il s'efforçait encore de lui démontrer combien ce serait chose incompatible avec la justice et l'honneur du gouvernement britannique, plus tard extrêmement nuisible à ses intérêts, que l'abandon de toute alliance avec les petits princes de l'Inde compromis vis-à-vis les Mahrattes, par suite de leur confiance dans le gouvernement anglais.

Le gouverneur-général n'était plus en état d'écouter ces remontrances lorsqu'elles lui parvinrent. Sa santé, altérée dès son départ d'Angleterre, avait rapidement décliné depuis son arrivée à Calcutta. Le 27 septembre, il se trouva trop mal pour continuer son voyage. On le transporta à Gazeepore, ville du district de Benarès. Il éprouvait pendant la matinée, même une partie de la journée, une

sorte d'insensibilité générale. Vers le soir, se ranimant quelque peu, il se faisait habiller, écoutait la lecture des dépêches, et donnait des instructions sur les réponses à faire. On dit que, malgré cette lutte avec la maladie, son esprit ne laissait pas que de montrer de temps à autre quelques lueurs de sa vigueur première. Après avoir ainsi langui pendant un mois et quelques jours, il expira, le 5 octobre, avec le même calme qu'il avait vécu. Suivant ses intentions, il fut enterré à Gazeepore : « Que l'arbre demeure là où il tombera, » avait-il dit. La mort de lord Cornwallis affligea profondément ses amis, et tous ceux qui l'approchèrent ; mais il s'en faut qu'elle fût un malheur public. Le système de concessions dans lequel il était engagé ne pouvait réussir, et, s'il eût réussi, aurait été fatal à la puissance anglaise. On peut dire cependant, au grand honneur de lord Cornwallis, que les hautes et nobles qualités de son caractère atténuaient, autant que faire se pouvait, ce qu'il y avait de faux et d'erroné dans ses dernières vues. Deux seuls membres du conseil civil se trouvaient en ce moment à Calcutta ; comme le plus ancien, sir Georges Barlow prit provisoirement les rênes du gouvernement. Il partageait les vues de son prédécesseur, et montra tout d'abord la résolution de continuer le même système, c'est-à-dire d'abandonner toute alliance avec les petits princes de l'Inde, et de renoncer à toute prétention sur les territoires à l'ouest de la Jumna. Il écrivait à lord Lake : « Cette

résolution est fondée sur la connaissance que j'ai de la conformité de ces principes généraux avec l'intention de la législature et les ordres positifs de l'honorable cour des directeurs; elle l'est aussi sur mon intime conviction que c'est là le seul moyen d'établir sur une base solide la puissance britannique dans l'Inde. » Après la mort de lord Cornwallis, le système politique dont il avait été le représentant le plus illustre était donc aussi vivace que jamais.

Holkar, après sa fuite de l'Indostan, chez les Rajpoots, avait réussi à rassembler quelque artillerie et un certain nombre de soldats. Alors il s'était déterminé à marcher au nord, en recherche de pillage et de conquêtes; ainsi qu'il le disait lui-même, tous ses États se trouvaient maintenant sur la selle de ses chevaux. Il évita la division du major-général Jones, partie de Rampoorah pour se mettre à sa recherche; il évita de même celle du colonel Bell, et se montra tout-à-coup au nord-ouest de Delhi, à la tête d'un nombreux rassemblement, traînant avec lui soixante pièces de canon. A cette nouvelle, le général Lake n'hésita pas à mettre en mouvement toutes les forces britanniques. Il se proposait d'empêcher les Seycks de se prononcer pour les Mahrattes; en un mot, de détruire dans son germe cette nouvelle coalition. Les troupes cantonnées à Agra, à Secundra, reçurent l'ordre de se rassembler à Mutra le 10 octobre. Un fort détachement sous les ordres du général Dow-

deswell reçoit en même temps l'injonction de marcher à Shanpoort pour protéger le Doab par le nord. Lord Lake lui-même marcha vers Delhi avec le reste de l'armée. La garnison britannique de Deeg en fut retirée, la forteresse rendue au rajah. Arrivé à Delhi, lord Lake s'empressa d'aller rendre visite à l'empereur; l'armée continua sa marche par Tarpoliah, Allipore, Beronteka Seraï, Souniput, petite ville à trente milles au nord-ouest de Delhi : Souniput ancienne capitale fondée par cet aventurier anglais dont nous avons déjà parlé, George Thomas; Panniput, si célèbre par le grand nombre de batailles qui y ont été livrées; passa par Chourah, puis arriva le 20 à Carnawl, frontière septentrionale du district de Delhi, et touchant aux provinces des Seicks. Passant par Azimabad et Tannassar, elle traversa la rivière Sursooty auprès d'une petite ville nommée Phoait. Le jour suivant, elle campa à cent cinquante-quatre milles de Delhi, auprès de Pattyalaga, capitale d'un chef seick régnant sur ce pays, et la plus florissante du district de Sirkind. Dans une conférence avec ce rajah, lord Lake en apprit le refus des seicks de se joindre à Holkar. L'armée passa ensuite à Nabeh, puis à Amirghur, marchant le long du grand désert de sable qui s'étend depuis les rivages de l'Indus jusqu'à une distance de cent milles de Delhi. C'était une contrée déserte et désolée, dépouillée de verdure et d'arbres, à l'exception de quelques chétifs et rares arbustes, croissant çà

et là. A l'horizon, des montagnes de sable donnaient l'idée d'une succession de vagues de l'Océan qui auraient été tout-à-coup frappées d'immobilité. A chaque instant de nombreux phénomènes de mirage se jouaient de l'armée ; des rivières, des lacs, des forêts, imitaient la réalité de manière à tromper les gens les plus habitués à ce genre de merveilles. A la vue de ces lacs, de ces ruisseaux, qui paraissaient rouler une eau limpide, les soldats poussaient des cris de joie et battaient des mains. Impatients de s'y plonger, et de s'y désaltérer à longs traits, ils se précipitaient à grands pas de ce côté; au moment de l'atteindre la vision disparaissait, les laissant dans l'étonnement et le désespoir.

Le colonel Burn, à la tête d'un détachement, avait été chargé de s'emparer de l'artillerie de Holkar; ce but manqué il rejoignit l'armée à Rawseanah. Le 2 décembre, l'armée atteignit Ludheana, située sur les bords de la Suttlège, vis-à-vis une île formée par la rivière. Là elle fit une halte de deux jours; puis un bataillon de Cipayes traversa la rivière en bateaux, et, parvenu de l'autre côté, protégea le passage du reste de l'armée qui le suivit. Le lendemain, après avoir campé à Kerenah, l'armée, continuant sa marche, arriva dans le Punjab, ou contrée des Cinq-Rivières. Ce pays était dans le meilleur état de culture, abondait des plantes et des végétaux qui se trouvent dans le reste de l'Inde. Pendant la durée de cette marche, la discipline la plus sévère fut observée par l'armée:

aussi, malgré la fierté des habitants et leurs dispositions guerrières, sa marche ne fut-elle nullement inquiétée. Elle marchait au contraire au milieu de l'abondance de toutes choses, les habitants des campagnes s'empressant d'apporter des vivres, qui leur étaient régulièrement payés. A Jumshire, sur la Byne, l'avant-garde de l'armée anglaise aperçut un moment l'arrière-garde de Holkar; mais il disparut tout-à-coup et sa trace fut de nouveau perdue. Le 9 décembre, l'armée campa sur les rives de la Beyah, l'ancienne Hyphasis, ayant dans le lointain, au nord, les nombreux et gigantesques sommets de l'Hymalaya. Holkar avait alors pris position à moitié chemin de Lahore, capitale des Seicks, et du camp anglais, en un lieu appelé Amrutsir, ou *Eaux de l'immortalité*, dénomination empruntée à un magnifique étang qui se trouvait dans le voisinage. A cette époque, les fréquents revers essuyés par Holkar, joints à l'usage immodéré des liqueurs fermentées, finirent par jeter quelque trouble dans son esprit. D'un caractère mobile, et toujours sous l'influence de quelque passion violente, on le voyait toujours dans les extrêmes; quelquefois il traitait avec bonté les prisonniers; le plus souvent il se livrait à leur égard aux plus atroces cruautés. Parfois il se plaisait à se revêtir d'habillements splendides, à faire briller sur lui l'or et les diamants; d'autres fois il parcourait le camp monté sur un petit cheval sans selle, sans étriers,

vêtu en simple soldat. Jadis il s'était montré plus subtil, plus fertile en ressources qu'aucun chef de Mahrattes, et c'est par là qu'il s'était rendu redoutable aux Anglais. Mais les moments où il jouissait de son sang-froid, non seulement devenaient de plus en plus rares, mais ne laissaient pas d'être empreints de traces des excès précédents.

La conclusion du traité avec Scindiah, même à la condition d'entrer dans le système d'alliance subsidiaire, ne créa aucune chance favorable à la fondation d'une paix solide. Avant la signature du traité, des difficultés s'étaient élevées par rapport au fort de Gwalior et au territoire de Gohut, qu'il espérait obtenir du gouvernement britannique. Suivant Scindiah, ces territoires étaient pour lui d'une telle importance, qu'il ne pouvait conserver sa situation en les abandonnant. Ces discussions, commencées dès le mois de février 1804, furent soutenues avec infiniment de vivacité par les ministres de Scindiah, elles n'empêchèrent pas cependant la signature du traité défensif. Les ministres de Scindiah avaient déclaré que quelque convaincus qu'ils fussent de la justice de leurs droits, et du préjudice énorme qui résulterait pour Scindiah de l'abandon de ces droits, ils ne voulaient pas que cela devînt une raison d'interrompre des relations pacifiques si heureusement établies. Le 21 mai 1804, les conditions du traité auxquelles il était obligé de se soumettre lui furent en conséquence communiquées. Toutefois, la paix ne repo-

sait pas sur des fondements bien solides; aucune disposition vraiment amicale n'existait entre les deux gouvernements. Dans une lettre du 18 octobre 1804, Scindiah énonçait déjà ses griefs au sujet du traité. Il se plaignait que le gouvernement britannique n'eût pas soldé des troupes à son service; qu'il en eût mal usé par rapport à Gwalior et à Gohut, qui jadis lui avait appartenu à lui-même; que le rajah de Joodpore eût été compris dans la liste des princes protégés par le gouvernement britannique, quoique ce rajah fût son tributaire; que les terres reconnues comme sa propriété particulière, à lui Scindiah, n'eussent pas été restituées, malgré de formelles promesses, ni les pensions stipulées acquittées; enfin, que le gouvernement anglais n'eût pas accordé à ses États la protection qu'il leur devait, mais les laissait au contraire à la merci des troupes de Holkar.

A la date de cette lettre, Scindiah abandonnant Boorhanpore, s'était porté sur la Nerbudda; il s'occupa d'en opérer le passage à la tête de son armée. Sur les représentations très vives du gouvernement britannique, il parut abandonner ce projet; il manifesta même l'intention de retourner dans la capitale de ses États, et d'y donner ses soins à l'arrangement de ses affaires. Toutefois, il prit la direction de Bapaul. Avec ou sans son consentement ses troupes pillèrent la ville de Sangur, place appartenant au peschwah: de plus, une partie de ses troupes irrégulières attaqua et pilla la

maison du résident anglais. Il devint manifeste que son intention était de profiter du désordre qui devait suivre la levée du siége de Bhurtpoor pour attaquer l'armée anglaise. De son côté, le gouverneur-général répondait, le 14 avril 1805, aux griefs allégués par Scindiah contre le gouvernement britannique par l'exposition des griefs du gouvernement britannique contre Scindiah. Il lui reprochait d'être demeuré à Boorhanpore jusqu'à la fin de l'année 1804, au lieu de s'être rendu subitement à sa capitale, en conséquence de ses promesses; d'avoir toléré dans son camp un wackel d'Holkar, malgré les remontrances réitérées du résident anglais. Il se plaignait encore que les officiers de Scindiah à Oujein eussent été un obstacle aux opérations du colonel Murray; que deux des commandants de Scindiah eussent déserté l'armée britannique pour se réunir à l'ennemi; que Scindiah, tout en se plaignant de sa pénurie de moyens, n'en eût pas moins augmenté son armée à mesure que diminuait celle de l'ennemi, par là donnant lieu de craindre quelque trahison; enfin, que l'habitation du résident britannique eût été pillée sans qu'aucune démarche eût été faite pour prévenir ou punir cet attentat. Le gouverneur-général énonçait encore beaucoup de sujets de plaintes, mais d'une moindre importance. Il terminait en disant à Scindiah : « Par tous ces actes, Votre Hautesse a manifestement violé non seulement les conditions du traité d'alliance dé-

fensive, mais même celles du traité de paix. La longanimité du gouvernement britannique empêche seule le renouvellement de la guerre. »

Le 22 mars 1805, on dut croire effectivement au renouvellement de cette guerre. Scindiah annonça tout-à-coup et officiellement au gouvernement britannique sa résolution de marcher sur Bhurtpoor, avec l'intention d'interposer sa médiation pour la paix entre les parties belligérantes. A ce sujet, le gouverneur-général écrivait : « Marcher à la tête d'une armée au siége des hostilités, dans le but d'imposer une médiation non sollicitée, eût été un acte non seulement inconséquent par rapport à la nature de ses engagements, mais attentatoire à l'honneur en même temps que dangereux pour les intérêts de la Grande-Bretagne. » Le gouverneur-général n'en était pas moins résolu à éviter la guerre. Il se contenta de se mettre en mesure de s'emparer immédiatement des possessions de Scindiah, dans le cas où ce chef pousserait les choses jusqu'à ces dernières extrémités. Les officiers commandant les forces auxiliaires à Poonah et à Hyderabad reçurent l'ordre de se mettre en mesure d'occuper avec leurs troupes les positions les plus favorables à l'envahissement des possessions méridionales de Scindiah. Le commandant en chef fut autorisé à s'opposer à la marche de Scindiah sur Bhurtpoore et de la considérer comme un commencement d'hostilité. Quelques démonstrations de ce côté avaient été effectivement faites par Scindiah ; sur les remontrances du rési-

dent britannique, il changea tout-à-coup de projet et parut revenir à des dispositions plus pacifiques. Le résident fut chargé de dire à Scindiah que cette sorte d'excuse était acceptée. Le 2 avril, ce dernier, marchant dans une direction rétrograde, s'avança sur Subbulghur. Le 5, dans une conférence avec le résident anglais, il promit d'attendre en ce lieu certains subsides sollicités par lui du gouverneur-général.

Le 11 avril 1805, le général Lake reçut une lettre où on lui annonçait qu'un ministre de Scindiah se rendait à Bhurtpoore. Le général répliqua que, la paix étant conclue entre cette principauté et le gouvernement britannique, la mission d'un ministre de Scindiah auprès du rajah était inutile. Le ministre n'en continua pas moins d'avancer jusqu'à une petite distance de Bhurtpoore. Il sollicita une entrevue du rajah, que celui-ci refusa. Le ministre de Scindiah retourna auprès de son maître; mais Holkar, qui, à la soumission du rajah, s'était trouvé dans l'obligation de quitter Bhurtpoore, rejoignit le ministre de Scindiah avec 3 ou 4,000 cavaliers en mauvais état. C'était à peu près tout ce qui lui restait de forces. Tous les deux se dirigèrent vers le camp de Scindiah. Des lettres de celui-ci, interceptées par les Anglais, et dont nous avons déjà parlé, prouvèrent une coïncidence parfaite entre les vues de ces deux chefs. Il était évident qu'ils voulaient unir leurs forces pour obtenir de meilleures conditions de paix, ou pour augmenter leurs

facultés de faire la guerre. Tous deux se flattaient de se trouver en mesure de prévenir un arrangement entre le gouvernement britannique et Runjet-Sing. Ameer-Khan, de son côté, se rendit aussi au camp de Scindiah. Celui-ci donna au résident britannique des prétextes spécieux pour faire à chacun d'eux un cordial accueil; il affirmait que, grâce à son intervention, Holkar avait renoncé à son projet de tenter une invasion sur le territoire anglais. Mais, quittant Bhurtpoore le 21 avril, l'armée anglaise se mit tout-à-coup en route dans cette direction. Le général en chef fit prévenir le résident anglais de quitter immédiatement le camp de Scindiah. Le jour suivant, le 29, après quelques désordres parmi leurs troupes, résultant de la crainte d'une attaque des Anglais, Scindiah et Holkar commencèrent leur retraite avec une grande précipitation. Ils continuèrent ce mouvement pendant plusieurs jours malgré la grande chaleur et les difficultés du terrain. A plusieurs reprises, le résident anglais demanda à quitter le camp de Scindiah, mais cette demande fut éludée.

A cette époque d'importantes négociations furent ouvertes entre Scindiah et le gouvernement britannique. Le représentant de Scindiah était Monshee-Kavel-Nyne; celui du gouvernement britannique le lieutenant-colonel Malcolm, agent politique du gouverneur-général, sous la direction suprême de lord Lake. Le 23 novembre, la minute d'un traité définitif, où le mot d'alliance offensive et

défensive se trouvait omis de propos délibéré, fut conclu aux conditions suivantes : 1° Gwalior et la plus grande partie de la province de Gohut furent abandonnées par les Anglais, non comme obligation du précédent traité, mais par des considérations d'amitié ; 2° la rivière de Chambul fut déclarée limite entre les deux États, comme fournissant une limite distincte de démarcation ; 3° Scindiah renonçait à tous les jaghires, pensions, aussi bien qu'aux districts, considérés comme sa propriété particulière, qui lui avaient été réservés par le traité précédent ; 4° le gouvernement anglais prenait l'engagement de lui payer une pension annuelle de 4 lacs de roupies ; d'assigner des jaghires à sa femme et à sa fille, à la première de 2 lacs, à la seconde de 1 lac de roupies ; 5° le gouvernement britannique s'engageait à ne faire aucun traité avec les rajahs de Odeypoor, Joadpoor, Kottah et autres chefs tributaires de Scindiah ; à ne se mêler en aucune manière des conquêtes faites par Scindiah sur la famille Holkar, entre les rivières Taptee et Chambul ; 6° enfin le gouvernement britannique exigeait que Sirjée-Rao-Gautka, qui, comme ministre de Scindiah, s'était toujours montré ennemi des Anglais, fût à jamais banni de ses conseils. Tel était du moins le traité, tel qu'il fut d'abord négocié, mais une modification survint, sous cette forme il parut au gouverneur-général imposer au gouvernement anglais la protection des États et chefs au nord de la Chumbul, depuis Kottah jusqu'à

la Jumna : il insista sur ce qu'un article fût inséré pour écarter l'idée de cette protection, décidé qu'il était à ne pas l'accorder.

Cependant Holkar était complétement désappointé dans ses espérances d'être secouru par les chefs des seicks. Réduit bientôt à toutes les extrémités de la détresse, il n'avait plus, suivant son expression favorite, que ce qui tenait sur la selle de ses chevaux. Il envoya un agent pour demander la paix au général anglais. Celui-ci, par ses instructions, se trouvait dans l'obligation d'accorder à Holkar des conditions plus favorables que ce dernier n'était en droit de l'espérer ; aussi les négociations furent promptement terminées. Par un traité signé le 24 décembre, Holkar renonçait à tous ses droits sur toutes les places au nord de la Chumbul ; à toutes ses prétentions sur Poonah et le Bundelcund ; à tout ce qui se trouvait en la possession, ou seulement sous la protection du gouvernement britannique ; enfin, il s'engageait à ne recevoir aucun Européen à son service sans le consentement des Anglais. De son côté, le gouvernement anglais prenait l'engagement de ne s'interposer en quoi que ce fût dans aucune des possessions ou des dépendances de Holkar ; de plus, de restituer les forteresses et territoires capturés par les forces britanniques au midi des rivières de la Taptee et de la Godavery. Holkar promettait encore, dans un article à part, de ne jamais admettre sous aucun prétexte dans ses conseils Sirjee-Row-Gantka. Di-

sons cependant qu'au bout de peu de mois ce dernier article fut annulé, tant de ce traité que de celui avec Scindiah, où il se trouvait de même. Sir George Barlow fit aussi encore une autre modification à ce traité : il abandonna le territoire de Holkar au nord de la Chumbul, dans la crainte que ce territoire, réservé aux Anglais par les négociateurs, ne les entraînât dans des dépenses et des embarras, peut-être des guerres, qu'avant tout il voulait éviter.

Sir Georges Barlow avait pour base fondamentale de sa politique de rompre tous les engagements pris par le gouvernement britannique avec les chefs et les États du second ordre situés entre les frontières du Doab et les Mahrattes. Lord Lake fit à ce sujet de nombreuses remontrances, en faveur des rajahs de Boondee et de Jeypore. Il représentait que le district de Boondee, bien qu'il ne fût pas d'une étendue fort considérable, n'en était pas moins d'une grande importance, en tant que commandant certaines passes donnant accès dans l'intérieur de l'empire. Il disait encore comment le rajah, par des services éminents rendus aux Anglais, par son dévouement à leurs intérêts, se trouvait exposé à une haine violente de la part de Holkar, dont il était tributaire. Il rappela les secours fournis au colonel Monson dans sa retraite par le rajah ; il répéta plus d'une fois qu'il n'y avait ni justice, ni honneur, ni prudence même, à abandonner ainsi un allié à la vengeance d'un ennemi.

La résolution de sir George Barlow demeura invariable. Ce rajah, au commencement de la guerre avec Scindiah, était entré dans un système d'alliance défensive avec l'empire britannique. Pendant un temps, on ne tira pas grand parti de cette alliance; mais, au moment où les armées réunies de Scindiah et de Holkar se trouvaient sur les frontières de Jeypoor, il arriva que l'armée de Bombay, alors dans le voisinage de la capitale, en tira une grande partie de ses approvisionnements; en cette occasion, lord Lake assura le rajah de la protection du gouvernement britannique. Plus tard, Holkar, passant à quelque distance de sa capitale, le général Lake l'engagea de nouveau à remplir les devoirs d'un allié fidèle; prompt à se rendre à cette invitation, le rajah se hâta de rejoindre en personne l'armée de Bombay. Abandonné du gouvernement britannique, il ne pouvait donc guère manquer de se trouver exposé à une attaque immédiate de Scindiah ou de Holkar; mais ce fut sans succès que lord Lake mit tout cela sous les yeux du gouverneur-général. Bien plus, dans sa hâte d'annuler, d'effacer pour ainsi dire, jusqu'aux dernières traces de toute influence britannique, sir Georges Barlow ne voulut même pas consentir à ce que la dissolution de cette alliance fût tenue quelque temps secrète, seulement jusqu'à l'éloignement de Holkar, qui devait cependant avoir lieu dans un assez bref délai, aux termes du traité. Sir George Barlow, regardant encore les traités avec le rajah de Bhurtpoore

comme imposant des obligations au gouvernement britannique, donna des instructions au général en chef pour qu'il eût à traiter avec ce dernier sur de nouvelles bases ; c'est-à-dire de lui offrir une considérable cession de territoire comme dédommagement de l'alliance qu'il proposait de rompre. Mais ici le danger des concessions parut trop considérable à lord Lake. Il le représenta sous des couleurs tellement alarmantes à sir Georges, que celui-ci, tout en demeurant inébranlable dans sa résolution, consentit pourtant à en différer jusqu'à nouvel ordre l'accomplissement.

Le traité, ratifié par le gouverneur-général, arriva au camp dans la matinée du 25 décembre ; et la paix alors établie dans toute l'Inde fut saluée par plusieurs salves de l'artillerie anglaise. Les lieux où se trouvait l'armée, ces bords de l'Hyphasis où les Européens pénétraient pour la première fois, ajoutaient à la solennité de cet événement. Les seicks, alors campés dans le voisinage de celui des Anglais, eurent à cette occasion le spectacle d'une grande revue européenne qu'ils avaient souvent désiré. La promptitude, la variété, la précision des manœuvres, les étonnèrent et les charmèrent. L'un d'eux se prit même tout-à-coup à s'écrier : « Grâce au ciel, nous ne sommes point en guerre avec les Anglais ! » Au bout de quelques jours, le waekel d'Holkar revint au camp ; mais au lieu de présenter la ratification du traité telle qu'elle était attendue, il eut recours à des objections, à des

évasions. Le général en chef lui enjoignit de se retirer, et les négociations cessèrent ; alors il montra un écrit de la main de Holkar. Dans ce nouveau document, ce dernier engageait son agent à obtenir de meilleurs termes s'il y avait lieu, dans le cas contraire à se contenter de ceux convenus. L'authenticité de ce nouveau document parut douteuse; l'ordre de s'éloigner fut répété à l'envoyé de Holkar. Il fut en même temps averti que l'armée marcherait dès le lendemain vers les Ghauts, et qu'elle passerait immédiatement la rivière si le traité n'était pas signé dans le délai de deux jours. Joignant l'effet à la menace, le général Lake commença ce mouvement sous les propres yeux du négociateur. Mais dès le jour suivant, le traité, ratifié, lui fut présenté en grande cérémonie. A droite du général se trouvaient les chefs des seicks, qui laissèrent voir toute la joie que leur causait cet événement ; à gauche le colonel Malcolm et le négociateur mahratte. D'abord les envoyés mahrattes présentèrent à lord Lake une lettre de Holkar, dans un sac de soie brodé ; lettre où ce dernier exprimait ses pacifiques dispositions et son désir de vivre en bonne amitié avec le gouvernement britannique. Le traité lui-même fut livré au général Lake, et au même instant un salut royal fut tiré. La renonciation de Holkar à toutes prétentions sur les districts de Ramporah, Lakharie, Sumeydee, Bhamungaum, Dae, blessait à la fois l'orgueil et les intérêts de Holkar. Le traité, sous tous les autres

rapports, différait peu de celui fait avec Scindiah. En général, ils étaient plus favorables à ces chefs que ceux-ci ne pouvaient s'en flatter. Un envoyé anglais, chargé de le rapporter à Holkar, fut reçu dans le camp avec toutes les démonstrations de joie possibles. Les principaux officiers de Holkar exprimèrent à diverses reprises leur satisfaction. Le seul Ameer-Khan demeurait à part, vivement blessé de n'avoir pas été compris dans les négociations, et retenant à peine l'expression de son mécontentement. Il laissa même échapper quelques menaces. Faisant allusion à l'humilité de sa situation actuelle, il lui arriva de dire : « Après tout, une mouche peut bien tourmenter un éléphant. » Nous avons dit comment d'une situation vulgaire, parvenu par son courage et ses talents au commandement d'un certain nombre d'aventuriers, Ameer-Khan était entré de bonne heure au service de Holkar. Il y demeura après la conclusion de la paix. Après avoir ainsi glorieusement terminé sa tâche, le général Lake commença son mouvement de retraite. La paix avait été conclue aux lieux mêmes où Alexandre éleva douze autels en l'honneur de sa conquête. Le génie de l'antiquité et le génie moderne venaient pour ainsi dire de se rencontrer dans ce lieu solennel, au sein de cette Inde si pleine de merveilles et de mystères.

Le passage de lord Wellesley dans les affaires de l'Inde laissa de profondes traces. Après avoir passé des mains des Mahrattes dans celles des Fran-

çais, enlevé définitivement à ceux-ci, devait devenir, à compter de ce moment, l'instrument passif et docile des Anglais. Le subahdar du Deccan reçut une force auxiliaire permanente devant être entretenue au moyen de provinces enlevées à la domination de Tippoo. La complète réduction des chefs mahrattes, Scindiah, Ragogee-Bouslah et Holkar, délivra le subahdar du Deccan de toute alarme par rapport à sa sûreté future, en donnant à ses sujets une tranquillité qui jusqu'alors leur était étrangère. Sur les ruines du gouvernement de Tippoo, la famille des anciens rajahs de Mysore remonta sur le trône, sous la tutelle du gouvernement anglais. Dans le Carnatique l'autorité de la Compagnie remplaça celle du rajah; l'usure et l'oppression donnèrent quelque relâche à cette belle contrée; les adversaires du nouvel arrangement eux-mêmes ne pouvaient en contester les résultats favorables. Ces nouvelles conquêtes, s'unissant aux anciennes, rendaient les Anglais les maîtres, à peu de chose près, de toute l'étendue des côtes, des bouches du Gange à celles de l'Indus. Le gouvernement subordonné de Bombay, au moyen de nouvelles alliances, s'était agrandi du territoire du Guzerate et de celui de Gwickar. Après avoir hésité long-temps, grâce à sa faiblesse naturelle, à entrer dans un traité d'alliance défensive avec le gouvernement britannique, le peschwah en était enfin devenu un allié fidèle et utile. En revanche ses États, jusque là journellement ravagés par ses grands

vassaux, jouissaient enfin de quelque tranquillité. La force auxiliaire anglaise au service du peschwah, stationnée à quarante milles au nord de Poonah, formait, avec la force auxiliaire employée à Hyderabad, une ligne complète de défense. Elle couvrait les frontières du peschwah et du nizam, assurait la domination anglaise dans les États de ces princes ainsi que dans tout le midi de la péninsule.

Dowlut-Row-Scindiah ne pouvait manquer d'être mécontent de la cession de Gwalior et de Gohut; il faisait tour à tour ses efforts pour reconquérir ces territoires à l'époque où lord Wellesley quitta l'Inde, mais n'était nullement en mesure de renouveler les hostilités. De son côté Jeswunt-Row, de la situation de prince régnant, était descendu à celui d'un chef commandant un corps de partisans, n'ayant plus d'espoir ou de ressources que dans le pillage. Il était pour toujours hors d'état de soutenir une guerre régulière avec les troupes britanniques. Sa dernière campagne, que nous avons racontée, ne fut qu'une fuite depuis le moment où il se présenta au nord de Delhi jusqu'à Amrutsir dans le Penjaub, où le dernier traité fut conclu avec lord Lake. Après l'anéantissement de la puissance française et l'expulsion des Mahrattes, les Anglais demeurèrent établis sans contestation, dans toute l'étendue du Doab, et sur la rive droite de la Jumna. Sous leur protection une ligue de petits États, depuis les montagnes de Cumaoun jusqu'au Bundelcund, furent constitués, comme une barrière

contre les pillages futurs des Mahrattes; la riche province du Bundelcund fut elle-même subjuguée et occupée. Le territoire cédé par le visir en 1801 reçut de nouveaux arrangements administratifs qui augmentèrent de beaucoup son revenu. Enfin, grâce surtout à la vigueur, à l'énergie de lord Wellesley, le gouvernement anglais exerçait alors une autorité prépondérante et incontestée sur tous les États de l'Inde. Le mécontentement de Scindiah et de Holkar pouvait bien produire quelques embarras passagers de finances; il n'y avait plus à en redouter de dangers sérieux.

Sir George Barlow était allé aussi loin que possible dans le système de neutralité, le rêve chéri de lord Cornwallis. Mais nous en avons signé l'apogée. Une crise survenue à Hyderabad contraignit bientôt le gouverneur-général à l'abandonner. Meer-Allum, le ministre du nizam, avait perdu la confiance de son souverain inconsidéré; la disgrâce s'en était suivie, puis une apparente réconciliation. L'adversaire du ministre, le rajah Mohiput-Ram, Indou d'une grande influence, fut renvoyé de la cour à son gouvernement de Berar. Mais le nizam n'était pas sincère dans les bonnes intentions affichées par lui à l'égard de Meer-Allum; il voulait le renverser. Or la disgrâce de celui-ci faisait du même coup la perte du parti anglais auquel il était attaché. Tout partisan qu'il fût du système de non-intervention, sir George Barlow se décida donc à s'en départir en cette occasion. Il écrivait à la cour des

directeurs : « Dans cette conjoncture extraordinaire, il n'est besoin d'aucun argument pour démontrer le danger de laisser dans un état de solidité apparente, mais de décadence réelle, notre alliance avec l'État de Hyderabad ; car, l'événement survenant d'une guerre, non seulement les secours auxquels le traité nous donne droit seraient hors de notre disposition, mais notre force auxiliaire se trouverait placée dans un pays ennemi, par conséquent exposée à tous les hasards d'une situation semblable, sans l'avantage d'une ligne de postes, de l'établissement de dépôts, ou de moyens quelconques de communication avec le territoire de la Compagnie. Il n'y a donc pas de moyen terme : nous devons abandonner l'alliance du nizam ou faire tous nos efforts pour la replacer sur ses fondements réels, en usant du poids et de l'influence que nous donne notre situation politique. » Sir George Barlow examinait ensuite s'il était convenable d'abandonner ces alliances ou de les cultiver. Il conclut à ce dernier parti ; c'est-à-dire à l'abandon du système de non-intervention, ce que d'ailleurs il ne cherche nullement à dissimuler. « Il est vrai, dit-il, que l'adoption d'une semblable ligne de conduite est une déviation du système de non-intervention par rapport à l'administration intérieure de Sa Hautesse ; système qui a été établi comme un principe de sage et équitable police. Mais l'adoption de ce système supposait une juste conception, de la part de Sa Hautesse, des vrais principes et

des avantages solides de cette alliance, et une sincère disposition à la maintenir. » La cour des directeurs, dans son ardeur d'application du système de non-intervention, désirait depuis long-temps l'annulation du traité de Bassein. Elle continuait en effet à envisager ce traité du même point de vue étroit qui l'avait d'abord portée à s'y opposer; elle en écrivit dans ce sens au gouverneur-général. Sir George Barlow, qui maintenant voyait la chose de plus près, plaida fortement pour le maintien de ce traité. Or, c'était là une grave déviation au système de non-intervention; c'était, pour mieux dire, son annulation, car il s'agissait de s'en écarter sur les deux points les plus importants, les cours de Poonah et d'Hyderabad.

Gouverneur à Madras, lord William Bentinck contribua avec beaucoup de zèle à toutes les mesures qui produisirent le succès des armées dans le Deccan. L'armée du Deccan dispersée, et les opérations contre Holkar confinées dans l'Indostan, lord William, après avoir organisé un corps de réserve, donna son attention tout entière à l'administration intérieure de son gouvernement. Les affaires de Tanjore l'occupèrent d'abord. Dès 1800, l'administration de ce pays avait été cédée à la Compagnie; le collecteur des revenus sembla même montrer quelque empressement à établir cette autorité nouvelle sur toute l'étendue de la province. Il fut alors arrêté qu'un système de rentes payables en argent serait substitué, à l'expiration des baux, à

celui alors existant, qui consistait à payer en nature. Avant que cette mesure ne fût mise à exécution, il se forma entre les serviteurs du collecteur et les tenanciers ou propriétaires de terres, une coalition qui amena de grandes diminutions dans les revenus publics. Tous s'entendirent de manière à diminuer la portion des revenus affectée à la Compagnie. D'après une enquête faite sur ce sujet, la dilapidation, en deux années et demie, ne monta pas à moins de 3 lacs et 10,000 pagodes. Lord William Bentinck, pour remédier à tout ce mal, voulut appliquer le principe de la responsabilité. Il voulut que le collecteur, qui, suivant toute apparence, ignorait ces fraudes, fût rappelé. Ce dernier fit des représentations; il fit observer que le mal ne venait point du gouvernement, mais des dispositions vicieuses des habitants de Tanjore. « Je ne saurais le nier, écrivait lord Bentinck, je suis même porté à croire qu'il y a beaucoup de dépravation à Tanjore, et il en sera toujours ainsi où aura existé long-temps un despotisme oppressif; le mensonge, la fraude, la finesse, sont alors les seules armes du faible contre le fort. »

Un point de quelque délicatesse occasionnait une différence d'opinions entre les membres du gouvernement civil et le général Stuart; il s'agissait de l'exercice du patronage militaire. Pour couper court à toute discussion, lord William pria deux membres civils du conseil de réglementer la matière sans qu'il s'en mêlât. En conséquence,

ces deux membres prirent une résolution qui fut envoyée en Angleterre pour recevoir la confirmation de la cour des directeurs. En octobre 1804, le major-général Cradock remplaça le général Stuart comme commandant en chef; après avoir pris son siége, il s'adressa aussitôt à lord William Bentinck, lui déclarant sa résolution de ne pas demeurer dans l'Inde si le règlement en question était maintenu. Lord William Bentinck offrit d'abandonner le patronage tout entier aux mains de sir John Cradock, dans la vue de conserver l'harmonie entre les fonctionnaires. Le patronage militaire lui passa donc tout entier, mais à la vérité par arrangement privé, tandis qu'il eût voulu que ce fût comme arrangement public, chose qu'il prétendait nécessaire à la dignité de sa situation. Mais sur ce point lord William ne voulut pas céder. Il craignait, non sans raison, que cetté versatilité d'opinions ne fît tort au gouvernement. La cour des directeurs partagea l'avis de lord William Bentinck; elle envoya un nouveau règlement au sujet du patronage militaire. Sir George Cradock y fit de nombreuses objections. En 1804, la présidence souffrit beaucoup d'une disette de grains. Lord William Bentinck combattit les funestes effets du fléau avec beaucoup d'habileté et de succès, se servant de son autorité de manière à maintenir le grain à un taux modéré. Grâce à ses soins, du riz arriva en grande quantité de Calcutta. L'établissement de Pondichéry était toujours sous l'autorité anglaise. M. Followfied

fut envoyé par la Compagnie pour y établir une cour de justice. Dans cette occasion, comme toujours, lord William montra un grand esprit de modération et de conciliation. Un des membres proposés pour remplir des places de juges était supposé être demeuré très attaché au gouvernement français; on prétendait qu'il n'avait voulu accepter cette place qu'à certaines conditions, etc.; ce dernier démentit ces assertions, et offrit de prendre par écrit tous les engagements qu'on voudrait. Lord William s'empressa de refuser, ajoutant qu'il ne voulait d'autre engagement que la simple parole de ce magistrat.

En ce moment le système judiciaire et celui de la collection des revenus attirait toute l'attention du gouvernement. Dans le Bengale, le système des zemindars l'avait emporté; des taxations permanentes avaient été formées avec cette classe de tenanciers. A Madras, la question était beaucoup plus compliquée, parce que les terres se trouvaient de natures plus diverses; on distinguait les circars du nord, les anciens jaghires de la Compagnie, les terres sous l'administration directe de la Compagnie, les terres comprises sous la dénomination de territoire cédé, etc. La cour des directeurs s'était montrée disposée, en 1786, à appliquer à Madras le système des baux alors pratiqué au Bengale. Le manque de connaissances positives, de renseignements certains, avait empêché d'arrêter un plan d'opérations uniforme. Dans les circars du nord, les zemindars étaient un obstacle invincible à toute

amélioration réelle, parce qu'ils commençaient par rendre impossible toute enquête détaillée. Aussi les autorités anglaises avaient-elles considéré comme préliminaire indispensable à toute autre mesure la réduction de leur pouvoir militaire. Mais la situation des finances de la Compagnie, l'aspect du pays, qui présentait de nombreux obstacles à l'emploi des troupes, l'union tacite de tous les fonctionnaires indigènes, nécessairement jaloux de tout accroissement de pouvoir de la Compagnie, tout cela s'était réuni pour faire obstacle à la mesure proposée, et la rendre impraticable. Ignorants des langues du pays, les employés supérieurs se trouvaient inévitablement à la merci de leurs employés secondaires. A Bombay, il y avait encore moins de chance de parvenir à administrer un peu tolérablement les districts nouvellement acquis sur la côte de Malabar.

Persuadé de cette incapacité des employés civils de Madras à s'acquitter de leur emploi, lord Cornwallis chargea le capitaine Read et neuf autres officiers de l'arrangement définitif des revenus. Tous savaient la langue du pays, étaient au courant des mœurs, des usages, des croyances des indigènes. Leur zèle et leur habileté devaient assurer le succès de leurs travaux. Leurs premières investigations portèrent d'abord sur la division primaire de la moisson, la nature des produits, et la manière de tenir les comptes des revenus : système d'examen qui les mettait dans l'obligation de retracer l'ori-

gine et le progrès de toutes les institutions civiles de la contrée. Voilà un champ de blé. La manière dont le blé est produit, dont il est partagé et consommé, n'était-ce pas là en définitive toute l'histoire de l'administration de ce pays? Ils s'appliquèrent à comparer la théorie et la pratique de tout système de collection qu'ils trouvèrent exister soit sous les mahométans, soit dans les États de Tippoo. Le système qu'ils formèrent alors devint la règle généralement suivie dans Dindigul, Coïmbatore, Canara, et les districts cédés. Le Bengale ayant changé encore une fois, en 1799, son système de collection, la présidence de Madras voulut adopter ce nouveau système. Assez d'attention n'avait pas été donnée à la différence de la constitution de la propriété et des tenures de terres dans l'un et l'autre pays. Les autorités de Madras se déterminèrent par conséquent à conserver jusqu'à nouvel ordre l'ancien système de collection.

La cour des directeurs avait à cœur qu'une fois le système établi, il fût définitivement suivi; elle comprenait qu'elle perdait à la fois considération et argent à l'instabilité alors existante. Cependant on s'aperçut bientôt qu'on n'avait pas encore de documents suffisants pour établir une taxation permanente. Une commission fut nommée en 1799 pour réaliser les recommandations du bureau des revenus dans les districts composant les circars du nord. Les circars de Guntoor furent affermés en proportion de ce qu'ils l'avaient été depuis treize

ans; la taxation définitive fut introduite dans les jaghires et autres anciennes possessions de la Compagnie. En 1802, une portion considérable de terres nouvellement acquises était tenue par des polygards ou chefs militaires. Par suite de l'impossibilité d'entrer dans un plan détaillé de location de terres, elles furent généralement affermées aux taux prévalant dans le pays. Ceux qui se présentaient pour leur location se trouvaient dans une situation analogue à celle des polygards. Aussitôt que les circonstances le permirent, on fit des taxations par village; tout chef de village était tenu de fournir un certain impôt, qu'il répartissait ensuite entre les ryots au prorata des terres qu'il leur sous-louait. Mais ce système avait un inconvénient : les registres de perception abondaient en fraudes pratiquées par les chefs de village. On l'abandonna aussitôt que possible. On y substitua celui-ci : le collecteur ou percepteur entra dans un arrangement direct et individuel avec chacun des ryots compris dans les limites de sa collection. Comme il tendait à supprimer tous les profits que faisaient les tenanciers et les loueurs de terres, il rencontra beaucoup d'opposition. Sir Thomas Munro fut un des fonctionnaires employés le plus efficacement à la réalisation de ce plan. Une connaissance pratique de la langue du pays, des intentions droites, une grande activité de corps et d'esprit, étaient indispensables à un collecteur pour que les ryots pussent y avoir quelque bénéfice, et la Com-

pagnie aussi, par la suppression des profits intermédiaires. Ces qualités étaient, à un degré remarquable, celles de sir Thomas Munro. Toutefois l'expérience ne tarda pas à démontrer les graves et nombreux inconvénients de ce système.

Lord William Bentinck sentait de plus en plus que la taxation définitive employée au Bengale ne pourrait pas s'appliquer à une grande partie du territoire de la présidence de Madras. Il résolut de se rendre à Calcutta pour faire des représentations et présenter quelques modifications sur la continuation de l'arrangement direct avec les ryots. Le gouvernement suprême prit une décision analogue à ses représentations; et celui-ci s'en retourna à Madras par les circars du nord. Il pensait qu'il y avait un grand avantage au système suivi; ce système était, en effet, fondé sur l'intérêt personnel, le mobile le plus constant et le plus puissant des actions humaines. Chaque ryot, sûr d'avoir à payer seulement la taxe qui lui était imposée par le collecteur, devait faire des efforts pour augmenter son revenu, afin d'avoir pour gain la différence. Lord William Bentinck se détermina donc à adopter ce mode d'administration. Décidé à juger autant que possible par lui-même de l'état des choses, il résolut de visiter Malabar et Canara, et les districts cédés, accompagné de M. William Thackeray. Ce dernier préparait des objections au système des zemindars, et des considérations en faveur d'un mode de taxation permanente, directement convenue avec les ryots.

Mais lord Bentinck ne put accomplir ce projet : une révolte, éclatée tout-à-coup à Velore en 1806, le rappela à Madras avant qu'il eût visité le Malabar et Canara. Ce ne fut qu'avec beaucoup de répugnance qu'il abandonna ce projet. Il pensait que la présence du gouverneur devait être profitable en faisant une impression favorable à la fois sur les fonctionnaires secondaires et les administrés. Au reste, le rapport qu'il se proposait de faire lui-même le fut par M. Thackeray, qui conclut aussi à l'arrangement annuel et à la taxation directe du ryot par le collecteur. En 1808, ce mode de collection fut pourtant mis de côté; on en revint à la taxation par village. Cependant le colonel Munro, et c'était la meilleure autorité qu'on pût avoir, était pour la taxation annuelle. Le rapport de M. Thackenay, quoique fait en 1807, ne fut connu de la cour des directeurs qu'en 1810. Les opinions soutenues par lord William Bentinck et le colonel Munro avaient alors en leur faveur d'avoir passé par l'épreuve de l'expérience.

La forteresse de Velore, à la fin de la guerre avec Tippoo, en 1799, avait été fixée pour la résidence de la famille de Tippoo-Sultan ; elle fut au moment de devenir, quelques années après, le théâtre de fort graves événements. Le major-général sir John Cradock ayant pris possession de sa charge s'étonna de l'absence de tout code militaire. Il entreprit d'y suppléer, et ce fut l'objet d'un projet de recueil de lois, règlements, ordres du jour, etc., qu'il fit pa-

raître en 1805. Tout ce qu'il avait voulu, disait-il, c'était la réunion collective de différents ordres déjà publiés ayant par conséquent la sanction du gouvernement. Toute nouveauté dont il croirait l'introduction nécessaire ne manquerait pas, ajoutait-il, d'être soumise à l'approbation du gouverneur avant d'être mise en pratique. Or, dans les nouveaux ordres émanés du général Cradock, il s'en trouvait un conçu en ces termes : « Les Cipayes sont tenus de paraître à la parade le menton rasé, et la moustache de la lèvre supérieure coupée d'après le même modèle; il leur est ordonné de ne jamais porter soit leurs boucles d'oreilles, soit les marques distinctives de leurs castes, quand ils sont en uniforme. Un turban d'un nouveau modèle sera de plus ordonné pour les Cipayes. » Parfaitement ignorant des choses de l'Inde, amoureux de l'uniformité européenne, le général Cradock n'attacha aucune importance à cette disposition réglementaire. Mais de graves symptômes de mécontentement ne tardèrent pas à éclater dans toutes les garnisons, surtout à Velore. Le 7 mai, le bataillon, appelé à recevoir le nouveau turban, manifesta plusieurs signes de mauvaise volonté et d'indiscipline. Il fallut avoir recours à des mesures répressives. Par un singulier accident, ce fatal et nouvel article du règlement avait été comme glissé parmi les anciens, où il était demeuré inaperçu, et, sanctionné par le gouvernement, il n'avait été lu par aucun de ses membres. Le général Cradock institua aussitôt une cour d'enquête pour remonter

aux causes de l'insubordination. Les officiers non commissionnés qui avaient refusé de porter le turban furent dégradés; l'adoption immédiate du turban par le bataillon indiscipliné fut promptement exigée. La cour d'enquête condamna, en outre, dix-neuf des plus mutins à recevoir un certain nombre de coups de fouet. Grâce fut faite à dix-sept; les deux autres reçurent 900 coups chacun. La subordination parut rétablie; mais ce n'était qu'une trompeuse apparence.

Un mécontentement universel continuait d'exister contre le nouveau turban. Le bruit se répandit, en outre, parmi les Cipayes, qu'il était question de les forcer à embrasser le christianisme. Le conseil du gouvernement fit en conséquence une proclamation dans laquelle les assurances plus positives étaient données aux Cipayes qu'il n'existait aucune intention dans le gouvernement d'établir de changement d'uniforme quelconque, surtout incompatible avec les lois, les usages et la religion du pays. Le général Cradock jugeant cette proclamation inutile, puisque la mutinerie semblait apaisée, ne la publia pas. Mais au moment même où il transmettait cette assurance au gouvernement, la sédition éclata plus vive et plus menaçante que jamais. A deux heures du matin, une attaque subite fut faite contre la garnison européenne. 14 officiers commissionnés, en y comprenant le colonel Faucourt, 99 officiers non commissionnés furent massacrés, et 15 autres mouru-

rent de la suite de leurs blessures. Le conseil, prêtant l'oreille à ce terrible avertissement, adopta la résolution de retirer le nouveau turban, et de permettre aux Cipayes de reprendre l'ancien. Mais on craignait que ce ne fût pas la seule cause de de l'insurrection. Les princes de la famille de Tippoo habitaient Velore ; toute espérance pour l'avenir, tout mécontentement du présent, devait presque inévitablement se rattacher à eux. On prit le parti de les éloigner et de les envoyer au Bengale. Ils furent en conséquence embarqués sur *le Culloden*, et confiés à un détachement sous les ordres du colonel Gillepsic. Mais l'idée que c'était le projet du gouvernement de les contraindre à embrasser le christianisme se répandit de plus en plus parmi les troupes indigènes. Une cour martiale instituée par le général en chef condamna à la peine de mort quelques uns des principaux chefs de la révolte, ou de ceux paraissant tels. Les autres, au nombre de 600, furent emprisonnés dans des forteresses du voisinage, jusqu'à ce que le gouvernement eût décidé sur le parti convenable à prendre à leur égard. A Hyderabad, la même cause produisit la même agitation, et fut sur le point d'amener les mêmes résultats. La garnison, montant à 10,000 hommes, donnait les signes les moins équivoques de mécontentement. On s'attendait à la voir se soulever d'un moment à l'autre. Le colonel Montrose, voulant éviter d'en venir à de terribles extrémités, s'entendit avec le résident et prit sur

lui de suspendre l'exécution des nouveaux ordres. A l'instant même le mécontentement s'apaisa et tout indice de révolte disparut.

Le général Cradock voulait faire exécuter par détachements aux différentes divisions de l'armée les Cipayes condamnés à mort par le conseil de guerre. Le conseil de Madras se refusa à sanctionner cette mesure; il alléguait, avec toute raison, que ce serait témoigner une défiance injurieuse à la majorité des troupes indigènes. Cradock demandait encore la radiation des régiments coupables des états de l'armée; cette mesure, approuvée par le conseil, fut annulée par le vote décisif de lord William Bentinck. On en référa au gouvernement du Bengale, qui prononça dans le sens de la majorité; la radiation fut donc exécutée. Deux officiers fort distingués furent alors chargés d'apprécier, avant leur mise en jugement, le degré de culpabilité respective des prisonniers. Mais on vit bientôt que le même sentiment les avait poussés à la révolte tous à la fois; d'ailleurs, faute de témoins, aucun de ces hommes n'aurait pu être condamné par une cour martiale. Il fallut donc abandonner encore ce projet de les mettre en jugement. Le général Cradock sollicita du gouvernement du Bengale leur bannissement; celui-ci penchait pour une amnistie. Lord William Bentinck était d'avis d'un emprisonnement temporaire qui permît d'agir suivant les circonstances; avis adopté par le conseil et qui finit par prévaloir auprès du gouvernement suprême.

En conséquence, les accusés furent provisoirement emprisonnés. Malgré cette mesure de douceur, l'agitation continua quelque temps encore dans les différents cantonnements des troupes indigènes.

Un frère de Purneah, ce ministre, qui à une autre époque avait rendu de grands services à sir Arthur Wellesley, fut soupçonné de prendre part à ces menées. Purneah, au lieu de chercher à disculper son frère, se borna à demander l'examen de la conduite de celui-ci par un conseil composé seulement d'officiers anglais; l'enquête dirigée de cette façon eut effectivement lieu, et le résultat en fut favorable à l'accusé. Le gouvernement de Madras fit alors tous ses efforts pour effacer l'impression fâcheuse qu'une semblable accusation avait dû produire sur la population indigène; l'officier commandant à Mysore qui avait soutenu l'accusation fut rappelé. Le commandant en chef attribuait à cette mansuétude de lord William à l'égard des indigènes, le mauvais état des affaires; ce dernier n'en persista pas moins dans ce système; il se borna à isoler les uns des autres les mécontents en les entremêlant avec des troupes européennes. En ce même moment, Palamcottah voyait se passer dans ses murs un événement fort extraordinaire. L'officier commandant prit la résolution de désarmer tout son corps; il sépara les Indous des Musulmans; il arma les premiers; chassa les autres du fort, et en prit possession avec ses fidèles Indous et quelques Européens. Il prétendit, dans sa lettre

au gouverneur de Ceylan, qu'il avait découvert une grande conspiration; il demandait en toute hâte l'aide des Européens. Le général Maitland, qui commandait à Ceylan, fit parvenir immédiatement cette nouvelle en Angleterre, sans qu'elle eût passé par l'intermédiaire du gouverneur de Madras. Cette affaire n'avait pas elle-même aucune consistance, mais comme elle arrivait en même temps que la nouvelle de la sédition de Velore, les directeurs imaginèrent que les deux événements tenaient aux mêmes causes; ils s'en exagérèrent l'importance. Bientôt ils songèrent à leur expédient ordinaire dans toutes les situations difficiles, le rappel et le remplacement du gouverneur. Peu à peu cependant toutes les appréhensions réciproques n'avaient pas tardé à se dissiper de côté et d'autre; les Cipayes finirent par se persuader qu'aucune tentative ne serait faite pour leur ôter le libre exercice de leur religion; les officiers purent se livrer au sommeil sans avoir de pistolets sous leur oreiller.

Le gouvernement suprême du Bengale envoya des ordres pour le bannissement des prisonniers. Lord William Bentinck fit des objections à cette mesure, qu'il trouvait impolitique. Le commandant en chef au contraire, le général Cradock, l'approuvait; c'était l'avis que lui-même avait d'abord essayé de faire prévaloir. La majorité du conseil se rangea néanmoins à l'avis de lord William, qui consistait à faire des représentations sur ce sujet au gouvernement suprême; lord Minto, alors

nommé gouverneur-général, venant à toucher à Madras en ce moment même, donna son approbation aux mesures de mansuétude de lord William. Mais, dès la nouvelle de la mutinerie de Velore, la cour des directeurs avait pris le parti de rappeler ce dernier, et avec lui le général Cradock, M. Petrie devant remplir par *interim* la charge de gouverneur. Les honneurs inhérents à la charge de gouverneur, aux termes des lettres de la cour des directeurs, devaient être continués à lord William pendant tout le temps de son séjour à Madras; il les refusa, n'étant point satisfait des termes de la lettre de rappel. Il était d'usage aussi que le gouverneur remplacé continuât les fonctions jusqu'à l'arrivée de son successeur, ou du moins jusqu'à son départ. En dépit de ces précédents, lord William Bentinck cessa immédiatement les siennes. Sir John Cradock hésita quelques instants à abandonner le commandement des troupes du roi, sur l'ordre des directeurs; mais le conseil se croyait en droit de prendre telle mesure qu'il jugerait convenable pour le contraindre à l'obéissance; il le fit savoir à sir John Cradock, qui se résigna à obéir. Un des griefs ostensiblement reprochés par les directeurs à lord William Bentinck, était son voyage à Calcutta. Ce voyage violait, dit-on, l'obligation imposée par le parlement aux gouverneurs, de ne communiquer entre eux que par l'intermédiaire des conseils. On lui reprochait encore l'emploi des militaires dans les fonctions

civiles, en dépit de la nature des choses qui l'exigeait impérieusement. On lui faisait enfin un dernier tort de cette insurrection des Cipayes, à laquelle nous avons vu combien il était étranger. Au reste, nous verrons lord William Bentinck reparaître plus tard dans de plus hautes fonctions sur ce grand théâtre de l'Inde.

Lord Minto succédait à sir Georges Barlow en qualité de gouverneur-général. Après avoir touché à Madras au commencement de l'année 1807, il arriva à Calcutta le 21 du même mois. Partisan du système de neutralité politique et de non-intervention, lord Minto se montrait décidé à marcher sur les traces de lord Cornwallis et de sir Georges Barlow. Mais en ce moment ce système se trouvait d'une exécution plus difficile que jamais, sinon tout-à-fait impossible. Déjà sir Georges Barlow s'était vu forcé de renoncer au système de non-intervention pour les États de Poonah et d'Hyderabad. Deux années s'étaient à peine écoulées depuis le traité de paix conclu avec Scindiah et Holkar, et c'était plus de temps qu'il n'en fallait pour apprécier le mérite du système suivi. Les provinces de Malwa et le Rajpootana se trouvaient dans un état déplorable. La cavalerie irrégulière licenciée à la fin de la guerre, des hordes barbares appartenant à des nations différentes, n'ayant d'autre but que le pillage, promenaient en tous sens leurs dévastations. L'armée de Holkar, après la démence qui le frappa, s'était dispersée, débandée tout entière. Scindiah,

d'éviter la guerre, en raison des dépenses qu'elle entraîne, et parce qu'au fond toute guerre leur semblait plus ou moins injuste, n'en étaient pas moins résolus, il faut le dire, à demeurer fidèles aux anciennes promesses, aux alliances précédemment contractées. Ainsi ni la cour des directeurs ni le bureau du contrôle ne se trouvaient complétement satisfaits des mesures qui avaient suivi la conclusion de la paix avec Holkar et Scindiah. Des doutes s'étaient élevés dans beaucoup d'esprits si ce n'avait pas été un grand tort et une violation de la foi promise que de rompre l'alliance avec Jeypore. Selon la cour des directeurs, le rajah de cette principauté avait failli à ses engagements pendant la guerre avec Holkar; mais comme en même temps ce rajah n'en avait pas moins fourni, sur la demande du général Lake, des secours aux Anglais vers la fin de la guerre, elle inclinait à croire que ce prince n'en devait pas moins continuer à jouir de la protection britannique. L'abandon subit de cette alliance paraissait tout à la fois en contradiction soit avec les engagements pris, soit avec la justice. Selon les directeurs, le rajah, dans tous les cas, se trouvait au moins en droit de s'attendre à ce que le gouvernement anglais ne rompît pas cette alliance avant d'avoir arrangé par sa puissante médiation toutes les difficultés alors existantes entre lui et Scindiah. Ils écrivaient dans ce sens au gouverneur-général. La cour des directeurs se montrait encore préoccupée de la mauvaise impression que pourrait faire

l'annulation d'un article d'un traité conclu par lord Lake. Article excluant de la cour de Scindiah, Sirjee-Kow-Ghatkia, l'ennemi, l'adversaire déclaré des Anglais. Mais ces craintes, fort légitimes d'ailleurs, n'en cédaient pas moins chez les directeurs à un très vif désir d'éviter pour l'avenir toute extension de l'influence britannique. Ils reculaient à la pensée de se faire les successeurs immédiats du grand Mogol; ils n'osaient se saisir de ce pouvoir dont l'immensité avait quelque chose d'effrayant pour l'imagination. Et pourtant cette situation dont la seule pensée suffisait en quelque sorte à les troubler, n'en était pas moins en grande partie réalisée. La puissance anglaise avait bien certainement remplacé, à peu près en tout et partout, celle du grand Mogol. Lord Cornwallis avait bien tenté d'arrêter, à deux reprises différentes, ce cours inévitable des choses : d'abord dans la guerre avec Tippoo, en dernier lieu par la dissolution de la plupart des alliances défensives, mais toujours sans succès. Plus récemment encore, sir Georges Barlow n'avait pas été plus heureux dans la même tentative. Les directeurs et lord Minto ne s'en proposaient pas moins de marcher de nouveau dans la même voie. Lord Minto avait pour mission de maintenir la paix dans l'Inde sans se saisir de la suprématie politique, de conserver la paix en se refusant à toute extension de pouvoir, à toute alliance.

Certains changements survenus dans le gouver-

nement du nizam étaient de nature à amener quelques modifications dans ses relations avec les Anglais. Ameer-Alaum, premier ministre de ce prince, mourut à la fin de l'année 1808, et ce fut un événement malheureux pour les intérêts britanniques. Pendant une administration de trente années, Ameer-Alaum n'avait jamais cessé de se montrer tout dévoué aux Anglais. A sa mort, plusieurs compétiteurs se présentèrent pour les charges qu'il laissait vacantes. Moucer-ul-Mulk le remplaça comme ministre, Chaud-u-Lal comme dewan ; arrangement qui constituait une sorte de compromis entre le nizam et les Anglais. Le nizam favorisait Moueer-ul-Mulk, et les Anglais Chaud-u-Lal. Mais celui-ci succéda en réalité au pouvoir du ministre décédé. Le nizam s'était engagé à laisser conduire toutes ses affaires d'État par le dewan. Toutefois le ministre nominal ne pouvait manquer de faire des efforts pour arriver à la réalité du pouvoir dont on ne lui donnait que la seule apparence. De cette situation combinée avec la faiblesse du nizam et le manque de dignité du dewan, devait résulter un grand nombre d'intrigues compliquées, une position fausse pour tout le monde. D'un autre côté, sir Georges Barlow se montrait bien résolu à ne se mêler en aucune façon, sous aucune condition, de l'administration intérieure du pays. Toute l'action du gouvernement anglais à Hyderabad se borna, en conséquence, à la réforme de l'établissement militaire; ce qui d'ailleurs fut exécuté avec un plein

succès. Des corps nombreux furent disciplinés par des officiers anglais ; une armée régulière ne tarda pas à exister. Le dewan acquiesçait volontiers à tout ce qu'on lui demandait, soit pour la nomination des officiers, soit pour la solde et l'équipement des troupes nouvelles ; il voulait s'assurer l'appui des Anglais contre ses nombreux ennemis. Le nizam, dont quelques uns ont été jusqu'à prétendre que la raison était troublée, vivait dans un état de sombre mélancolie. La noblesse était tombée dans un état absolu de dégradation. Le dewan, ses parents, ses favoris, un petit nombre de banquiers, prospéraient seuls au milieu de la désolation générale. L'appui du gouvernement anglais l'affranchissait de ces craintes de la disgrâce qui sont le frein de la toute-puissance des ministres dans des États despotiques. C'était là, il faut le dire, le mauvais côté de l'influence anglaise sur l'administration intérieure du pays. Aussi lord Minto ne tarda pas à comprendre cet état de choses et à le déplorer. Mais le modifier était difficile, ou du moins l'aurait obligé à sortir des limites dans lesquelles il voulait renfermer son influence.

A Poonah, aucun événement de quelque importance ne survint. En diverses occasions, le peschwah essaya de faire revivre les anciennes relations fédérales qui jadis avaient existé entre les États mahrattes. Il en fut empêché par le gouverneur-général. Au reste, une seule question requérait une intervention décidée, celle concernant les chefs feu-

dataires appelés les jagheerdars du Midi. Depuis le traité de Bassein, les nouveaux devoirs de ces chefs étaient devenus le sujet de discussions irritantes, source de troubles et de dissensions fréquentes. Ces puissants feudataires, tout en se disant sujets du peschwah, n'avaient montré depuis bien des années qu'un faux semblant de soumission, tantôt obéissant aux ordres venus de Poonah, tantôt les enfreignant, selon l'exigence de leurs propres intérêts. Le résident britannique à Poonah proposait, par ordre de lord Minto, une réconciliation aux conditions suivantes : le mutuel oubli du passé; — l'abandon réciproque de toute réclamation pécuniaire; — la garantie de certaines terres qui leur avaient été concédées pour tout le temps qu'ils serviraient le peschwah avec fidélité; — l'abandon réciproque de toute usurpation; — le service des réfractaires quand le peschwah en aurait besoin, avec toutes les forces dont il leur était possible de disposer. De son côté, le gouvernement anglais leur promettait de se constituer garant de leur sûreté personnelle et de celle de leur famille aussi longtemps qu'ils se conformeraient à ces conditions. Le résident britannique demandait que la force fût employée au besoin pour contraindre les jagheerdars à accepter ces conditions; mais il demandait aussi que, dans le cas où le peschwah refuserait son consentement, ce refus fût considéré comme un motif suffisant pour lui retirer l'assistance de ce gouvernement dans le cas d'hostilités survenant

entre ce prince et ses grands feudataires. Or lord Minto écrivit au résident qu'à ses yeux le peschwah avait un droit incontestable aux services et à l'obéissance des jagheerdars, ces derniers se trouvant ses feudataires ; que le gouvernement britannique ne pouvait lui refuser l'aide et le secours auxquels il avait droit par le traité de Bassein. D'ailleurs lord Minto avait de grandes appréhensions qu'une guerre quelconque ne vînt mettre le peschwah hors d'état de remplir ses engagements à l'égard du gouvernement britannique ; mais le peschwah ne se laissa persuader qu'avec une extrême difficulté de soumettre ses prétentions et ses droits sur les jagheerdars à l'arbitrage du gouvernement britannique. Dans le premier moment, il ne voulait entendre aucune proposition qui n'impliquerait pas leur soumission immédiate à son autorité et la confiscation de toutes leurs terres par la force des armes. A la fin cependant toutes les objections furent levées. Le résident fit signifier aux jagheerdars d'apparaître personnellement à Pinderpore ; lui-même se rendant de son côté à cette place, ainsi que le peschwah et les forces auxiliaires. Là ils furent sommés de restituer au peschwah les terres possédées par eux sans sunnuds (c'est-à-dire sans titre de dotation) ; on les menaça de faire marcher les troupes en cas de refus. Après avoir tenté de résister, ils ne tardèrent pas à en comprendre l'inutilité. Un arrangement définitif, rendu difficile par le caractère des parties et la

nature même de l'objet en question, fut enfin conclu.

Sir Georges Barlow, comme nous l'avons dit, dans son empressement à conclure la paix, avait retiré la protection anglaise aux petits chefs du midi de la Suttlège. Runjeet-Sing, rajah de Lahore, toujours aux aguets des moyens d'étendre son pouvoir, profita de cette résolution de sir Georges pour intervenir par deux fois dans les querelles de ces chefs. Il les contraignit d'accepter son arbitrage. D'abord cette conduite ne fut pas remarquée; mais bientôt lord Minto ne put se dissimuler qu'elle était chez Runjeet-Sing le résultat d'un plan arrêté. En conséquence, il résolut de s'opposer aux progrès ultérieurs de cette politique. Runjeet-Sing, en se mêlant aux affaires de ces petits princes seicks du midi de la Suttlège, ne pouvait manquer de demeurer en définitive maître de leurs États, ce qui le mettrait en contact avec la domination anglaise. Lord Minto crut plus profitable d'étendre la protection anglaise sur ces petits princes, et de les maintenir comme une barrière entre le rajah et les Anglais. Lord Minto assembla en conséquence un corps de troupes considérable sur la frontière. Dans le premier moment, le rajah parut décidé à tenter la fortune des armes; mais presque immédiatement il fit au contraire un mouvement rétrograde. Le corps principal de l'armée anglaise retourna dans ses cantonnements. Sir David Ochterlony, à la tête d'un détachement, continua d'occuper une position permanente

sur la rive gauche de la Suttlège, à Loodana. On vit bien alors que cette tentative de Runjeet-Sing, d'étendre son pouvoir sur le territoire situé entre la Jumna et la Suttlège, tenait uniquement à la résolution annoncée par les Anglais de renoncer à toute influence sur les petits princes de ces contrées. L'indépendance d'un État à l'égard d'un plus fort était une idée qui ne pouvait entrer dans des têtes indoues. Peu après ces événements, une mission fut envoyée à Lahore au sujet d'une invasion française qu'on ne cessait de redouter, et un traité fut conclu entre Runjeet-Sing et le gouvernement anglais. Les Anglais prenaient l'engagement de ne point intervenir dans les affaires intérieures de Lahore, et le rajah celui de ne jamais maintenir sur la rive septentrionale de la Suttlège une force plus considérable que celle nécessaire à l'administration intérieure de ses districts situés de ce côté. Les Anglais, aussitôt le traité conclu, s'empressèrent de retirer une portion des troupes qu'eux-mêmes avaient dans ces environs, ce qui acheva de convaincre Runjeet-Sing de leur bonne foi et de leur modération, du moins par rapport à lui.

Cependant Napoléon, au milieu de ses vastes projets, en même temps qu'il parcourait en vainqueur les capitales de l'Europe, ne perdait pas tout-à-fait de vue l'Orient. Un des rêves de son enfance avait été d'y réaliser une grande destinée. Mis en inactivité de service après le siége de Toulon, il songea, dit-on, à passer en Turquie. Plus tard

il fit reprendre ce projet d'une invasion en Égypte, remontant déjà au siècle de Louis XIV, mais qu'il créa de nouveau pour ainsi dire en le réalisant. On sait le mot singulier qu'il laissa échapper à propos du siége de Saint-Jean-d'Acre et de sir John Smith : « Cet homme m'a fait manquer ma fortune. » Aussi, même sur le trône impérial, l'Orient venait-il quelquefois se mêler à toutes ses préoccupations. En 1808, il envoya à la cour de Perse une ambassade dans le but d'établir une alliance qui lui permît d'attaquer plus tard les Anglais dans l'Inde. Justement alarmé de cette nouvelle, lord Minto résolut aussitôt une démarche analogue, afin de contre-carrer les projets des Français, de contre-balancer leur influence. Cette mission fut confiée au colonel, depuis sir Georges Malcolm, et ne pouvait être én meilleures mains. Le colonel Malcolm s'avança jusqu'à Aboushir ; mais, arrivé là, il ne put obtenir la permission de se rendre à Téhéran. Le shah voulait que la négociation fût d'abord ouverte avec son fils, vice-roi de Shiras. L'envoyé anglais déclina cette proposition. « La dignité de la nation anglaise, disait-il, ne peut permettre à son représentant de traiter dans une ville de province avec un simple dignitaire de l'empire, tandis que l'envoyé d'une autre puissance traite dans la capitale avec le souverain lui-même. » Ces représentations n'amenèrent néanmoins aucun résultat, et le colonel Malcolm n'eut plus qu'à s'en retourner à Calcutta. Lord Minto s'occupa tout aus-

sitôt des préparatifs d'une expédition destinée à s'emparer d'une île dans le golfe Persique. Ne pouvant attendre de secours de la France dans cette occasion, le shah se serait probablement trouvé heureux de regagner, au prix de quelque concession, cette alliance anglaise si récemment dédaignée. Mais un autre ambassadeur, sir Hartsfort Jones, sur ces entrefaites, venait d'être envoyé auprès du shah par le ministère anglais. Il se rendit directement à Téhéran. Le projet d'expédition de lord Minto n'eut point son approbation. D'ailleurs le crédit de l'ambassade française avait beaucoup baissé; il fut facile à l'envoyé anglais de conclure avec la Perse un traité d'alliance. Au moyen de ce traité, la Perse devait recevoir un subside de 200,000 livr. sterl. par an pendant qu'elle serait en guerre avec la Russie. Elle s'engageait de son côté à aider les Anglais à repousser toute tentative d'invasion française dans l'Inde. Les mêmes alarmes d'une invasion française suggérèrent l'idée d'une autre ambassade à la cour de Caboul. L'envoyé fut l'honorable M. Elphinston, depuis gouverneur de Bombay. La race fière, guerrière, ignorante des Afghans se trouva alors pour la première fois en contact avec le gouvernement anglais. Leur pays fut exploré, et leur gouvernement étudié.

De nouvelles relations s'établirent encore avec une autre race de montagnards également guerrière, les Ghoorkas; possédant la province du Népaul, ils commirent à plusieurs reprises des actes d'agres-

sion dans les provinces de Gorruckpore et de Sarun. Le gouvernement anglais n'y vit d'abord que des actes d'indiscipline de la part des officiers commandant sur les frontières ; mais bientôt la hardiesse et la fréquence de ces tentatives leur donnèrent un caractère plus sérieux et plus alarmant. Lord Minto se crut obligé d'avoir recours à un langage menaçant, même à des préparatifs de guerre, qui toutefois n'eurent pour le moment aucune suite. A cette époque, les affaires de Oude réclamaient non moins impérieusement la sollicitude du gouverneur-général. Le visir n'avait d'autre moyen de maintenir en repos ses États que ceux empruntés par lui au gouvernement britannique ; aussi les révoltes des zemindars étaient-elles fréquentes. Lord Minto essaya de remédier à cet état de choses. D'après ses instructions, le résident britannique à Lucknow proposa au visir l'établissement d'un nouveau système d'administration. D'abord le visir parut prêter une oreille favorable à cette proposition ; puis, avant que rien n'eût été fait, il changea tout-à-coup d'avis. Le résident lui reprocha vivement cette versatilité ; il indiquait en même temps au gouverneur-général le refus positif et ferme de tout concours des troupes anglaises comme le seul moyen capable de vaincre l'obstination du visir. Mais, aux termes de ses instructions et du traité avec le visir, lord Minto ne se crut pas autorisé à pousser les choses jusque là. Suivant ce dernier, les abus de l'administration du visir, l'appui à lui accordé

par les Anglais, donnaient bien le droit à ces derniers de solliciter une réforme, de mettre en avant tous les arguments possibles pour la faire adopter; mais non d'aller au delà. D'un autre côté, il était bien évident que tout nouveau plan d'administration introduit dans les États du visir, non seulement sans le consentement de ce dernier, mais contre sa volonté, ne pouvait manquer d'être illusoire quant à ses avantages. Le pouvoir achevait d'échapper aux mains débiles de ces visirs dont les ancêtres avaient été jadis tout-puissants; seulement les Anglais voulaient bien consentir à faire encore l'aumône de quelque respect à ces princes qui ne l'étaient plus que de nom. L'empereur de Delhi, Shah-Alaum étant mort sur ces entrefaites, fut remplacé par son fils Akbar-Shah, qui à son tour désigna pour son héritier l'aîné de ses fils. Le gouvernement anglais accorda en conséquence à ce dernier un supplément de pension de 10,000 roupies par mois.

Les États rajpoots, à cette époque, étaient en proie à des troubles fort sérieux. Les rajah de Jeypore et de Joudpoor avaient des prétentions rivales à la main de la fille du rajah d'Odeypoor. Cette dernière famille tenait le rang le plus élevé parmi les Rajpoots. La tradition la faisait descendre de ce Porus adversaire d'Alexandre-le-Grand, dont il arrêta les progrès; aussi cette alliance était-elle le plus grand honneur auquel pût aspirer un prince de ces tribus. La princesse, nommée Kishen-

Kower, ajoutait à l'illustration de cette grande naissance le don d'une beauté extraordinaire; elle avait été fiancée à Bheem-Sing, rajah de Joudpoor. Celui-ci étant mort, eut pour successeur un parent éloigné, Maun-Sing; mais, deux années après, Sevajee-Sing, ancien ministre du rajah décédé, produisit un enfant de ce prince réel ou supposé. Un parti se forma pour soutenir ses droits. Comme moyen d'en venir à son but, l'ancien ministre fit tous ses efforts pour rendre implacables ennemis les princes de Joudpoor et de Jeypoor. Sachant que Maun-Sing nourrissait l'espérance d'obtenir la main de la princesse d'Odeypoor, Sevajee-Sing poussa le rajah de Jeypoor à la demander lui-même en mariage. Ce prince, charmé par tout ce qu'il entendait de la merveilleuse beauté de la princesse, donna dans le piége; une négociation fut ouverte avec le rajah d'Odeypoor, pour la main de sa fille. Déjà le mariage paraissait assuré, lorsque tout-à-coup la négociation fut rompue par les manœuvres de Sevajee-Sing. Les deux rivaux en appelèrent bientôt aux armes pour décision de leurs querelles. Tous deux recherchèrent l'appui du gouvernement anglais; mais celui-ci prit, dès le commencement de l'affaire, la résolution de demeurer neutre. Scindiah donna à l'un de ses princes, le rajah de Joupoor, les bandes disciplinées dont il ne savait que faire pendant la paix. Holkar fit à l'autre un présent plus funeste encore dans la personne d'Ameer-Khan et de ses afghans. Alors commença une guerre

longue, acharnée, qui amena la ruine, la dépopulation, en quelque sorte l'anéantissement des deux États.

Les choses en étant à ce point, Sevajee-Sing mit de nouveau en avant le prince posthume dont il soutenait les prétentions. Déserté de la plupart des chefs, Maun-Sing se vit obligé d'abandonner le champ de bataille suivi d'un petit nombre d'adhérents. Poursuivi jusqu'à Joudpoor, il vit tous ses États livrés au pillage, et son rival Jugguz-Sing élevé au trône. Doué d'un grand courage personnel, il ne désespéra pourtant pas de sa cause; il fit à Ameer-Khan des propositions qui furent écoutées; sous prétexte d'arrérage de solde de ce dernier, se sépara de l'armée, puis se mit à lever indistinctement des contributions sur les districts de Joudpoor et de Jeypoor. Ce dernier fit ses dispositions pour l'attaquer; mais, prévenu par Ameer-Khan lui-même, fut défait. Ameer-Khan pouvait alors se porter sans obstacle jusqu'à Jeypoor, où régnait la plus extrême consternation; il se contenta néanmoins d'en piller les environs. Cette nouvelle n'en causa pas moins un grand effroi à Jugguz-Sing; il fit d'immenses promesses aux auxiliaires envoyés par Scindiah à condition qu'ils le reconduiraient en sûreté dans sa capitale, et se hâta de se faire précéder par le canon et les dépouilles prises dans sa première action. Quelques chefs demeurés fidèles à Maun-Sing, mais devenus l'objet de ses soupçons, ce qui les avait éloignés de Joudpoor, se détermi-

nèrent à donner à leur prince une preuve convaincante de leur attachement. Ils concertèrent une attaque, défirent complétement les troupes du rajah de Joudpoor et reprirent quarante pièces de cânon ainsi que beaucoup d'autre butin, dont ce dernier s'était emparé. Ayant après cela effectué leur jonction avec Ameer-Khan, ils marchèrent en triomphe avec ce chef jusqu'à Joudpoor. Ces événements rétablirent la fortune de Maun-Sing; mais il n'en comprit pas moins qu'il ne pouvait jouir que d'une sûreté précaire pendant la vie de son ennemi mortel Sevajee-Sing. Ce chef s'était réfugié dans Nagore; le rajah engagea Ameer-Khan à marcher contre lui, lui faisant une avance de 2 lacs de roupies, lui promettant fortune et faveur comme récompense de cette entreprise en cas de succès. Ameer-Khan entreprit cette tâche; mais en vint à bout par la ruse plutôt que par la force. Ayant été prendre position à quelques milles de Nagore, il afficha d'abord un grand mécontentement des procédés de Maun-Sing; bientôt il fit des ouvertures d'alliance à Sevajee-Sing. D'abord ce dernier soupçonna la trahison; mais sur la parole personnelle de l'envoyé de Ameer-Khan, il se laissa surprendre la promesse d'une entrevue avec ce dernier. A force de protestations de dévouement et d'amitié, Ameer-Khan parvint à apaiser les soupçons de Sevajee, à l'attirer dans son camp. Ainsi maître de lui, il le fit assassiner avec la plus grande partie de ceux qui l'avaient accompagné.

A cette époque, Holkar acheva de perdre la raison. Ameer-Khan en profita pour établir plus fortement que jamais son influence à la cour de ce prince, puis essaya plus tard de poursuivre séparément les objets de son ambition. Il commença par menacer le rajah de Berar, auquel il réclamait de fortes sommes au nom de Holkar. Le rajah ne sollicita pas le secours du gouvernement britannique; mais le gouverneur-général, lord Minto, ne pouvait contempler avec indifférence l'armée de Ameer-Khan, incessamment grossie de Pindarries, campée sur les bords de la Nerbudda, toute prête à envahir la province de Nagpore. La véritable question, en effet, n'était pas de savoir si l'on secourrait ou non le rajah de Berar, mais si l'on permettrait à un ambitieux chef musulman d'établir son autorité sur les ruines de la domination du rajah, sur des territoires contigus à ceux du nizam; la communauté de religion, la réunion des ressources locales de ces chefs, pouvaient conduire, en effet, à la formation de projets de nature dangereuse pour la Compagnie. Lord Minto jugea donc avec raison la circonstance grave. Il se hâta d'assembler sur la frontière de Berar une force considérable sous le commandement du colonel Close. Le rajah se trouva d'autant plus heureux de ce secours des Anglais que le service fut tout-à-fait gratuit. Le gouverneur-général avait pris la résolution de ne demander aucune compensation soit d'argent, soit de territoire. Lord Minto, aussitôt qu'il

crut possible de mettre en mouvement ce corps d'armée, écrivit à Ameer-Khan; il le sommait de vider le territoire de Nagpore. Il écrivit dans le même sens à Jeswunt-Row-Holkar, au nom duquel Ameer-Khan prétendait agir, dans le but de savoir de Holkar lui-même si c'était avec ou sans son autorisation qu'il se permettait d'agir de la sorte. Pour toute réponse, Ameer-Khan refusa de reconnaître au gouvernement anglais le droit d'intervenir dans ses discussions avec le rajah de Berar. Il y joignait la menace d'envahir le territoire de la Compagnie en cas d'hostilités commencées par les troupes anglaises. La réplique de Holkar, ou pour mieux dire de son ministre, fut conçue en termes fort différents; elle contenait le désaveu le plus positif de la conduite de Ameer-Khan. Malgré la fierté de son langage, n'osant demeurer sur les frontières de Nagpore, ce dernier ne tarda pas à faire un mouvement rétrograde. Le colonel Close, renforcé d'un détachement sous les ordres du lieutenant-colonel Martindale, encouragé d'ailleurs par cette circonstance, pénétra aussitôt dans la province de Malwa. Il occupa Seronge, la capitale de Ameer-Khan, dont la perte parut alors imminente; mais un changement dans la politique du gouvernement supérieur devint tout-à-coup son salut.

Lord Minto, se décidant à intervenir en faveur du rajah de Berar, se proposait la dispersion ou la destruction de l'armée d'Ameer-Khan. Des instructions furent envoyées en conséquence

au colonel Close. Après plus amples réflexions, lord Minto, considérant la grande étendue de ce plan d'opérations, l'extrême complication des intérêts en jeu, l'accroissement inévitable de dépenses qui en résulterait, limita son plan à ce seul objet : l'expulsion des envahisseurs du territoire du rajah. Le colonel Close conservait d'ailleurs plein pouvoir d'agir suivant ses premières instructions, dans le cas où le premier plan pouvait être exécuté sans les inconvénients redoutés du gouverneur-général. A la vérité, c'était imposer une grande responsabilité à un simple officier que de le laisser ainsi sans ordre précis ; aussi le colonel Close se borna-t-il à protéger le territoire du rajah. Ameer-Khan put se retirer avec une armée en assez bon état pour suivre de nouveaux projets d'ambition. Le gouverneur-général, dans la crainte du retour d'un danger semblable pour la saison prochaine, entra en négociations avec le rajah de Nagpore ; il lui offrit le secours permanent d'un corps de troupes anglaises. Le rajah se montra d'abord opposé à cette proposition. La discipline observée par les troupes anglaises le réconcilia plus tard avec cette idée ; d'ailleurs s'il voulait les troupes, c'était à condition de n'entrer pour rien dans leurs dépenses. Or, le gouverneur-général ne pouvait céder entièrement à cette prétention. Après quelques pourparlers il finit toutefois par consentir à se charger d'une partie de cette dépense ; mais de nouveaux événements firent re-

tirer les troupes avant que le traité n'eût été signé.

La cour des directeurs partagea de son côté l'avis de lord Minto sur l'avantage d'une alliance défensive avec le rajah de Nagpore; c'était bien là cependant sacrifier encore une fois ce système de neutralité politique et de renonciation à toutes les alliances que la cour des directeurs, le parlement, avaient sans cesse recommandées; qu'ils avaient spécialement chargé lord Minto d'appliquer. Au reste, de nouvelles et de plus importantes déviations à ce système n'allaient pas tarder à devenir nécessaires. La dissolution de l'Etat de Holkar, les désordres intérieurs qui déchiraient ceux de Scindiah, l'esprit séditieux manifesté par plusieurs des feudataires du nizam, une armée considérable sous les ordres de Ameer-Khan, annonçaient de grands événements dans un avenir rapproché. Au dire de beaucoup, Ameer-Khan nourrissait aussi au fond du cœur le projet d'une restauration du pouvoir mahométan dans tout l'Indostan. Jadis un mendiant renommé par sa sainteté lui avait dit: « Tu t'assiéras un jour sur le trône de Delhi. » Les partisans du chef de Pindarries allaient répétant cette prédiction çà et là. Le moment eût été sans doute favorable pour l'exécution de semblables projets, tout gigantesques qu'ils fussent. Mais il s'en fallait du tout au tout qu'Ameer-Khan fût à la hauteur de ce rôle. Ne cessant jamais d'agir au nom de Holkar, il borna constamment toute son ambition à être un chef de bande plus considérable que les autres.

A cette époque, une réconciliation si long-temps désirée fut effectuée avec les rajahs de Jeypoor et d'Odeypoor : des circonstances en firent une cruelle et touchante tragédie. On imagina de cimenter cette réconciliation par un double mariage : Jugguz-Sing devait épouser la fille de Maun-Sing, et ce dernier la sœur de Jugguz-Sing. Mais, pour l'accomplissement de ces doubles noces, la mort de Kishen-Kower, la belle princesse de Odeypoor, parut un sacrifice nécessaire à l'honneur des prétendants qui se l'étaient disputée, et aussi un garant de leur tranquillité future. Ameer-Khan se trouvait à Odeypoor au moment où se discuta cette question de vie ou de mort ; on lui reprocha d'y avoir pris une part active. Il représenta aux conseillers du prince la difficulté d'établir jamais une paix durable tant que la cause de la guerre subsisterait. Il insista auprès du rajah sur l'impossibilité de donner jamais sa fille en mariage à un autre chef sans offenser les deux plus puissants princes de Rajpootana. L'orgueil de famille venait ajouter tout son poids à ces arguments fondés sur la politique ; dans l'Inde, c'est une tache, une disgrâce, un déshonneur pour une famille que d'avoir parmi ses membres une fille non mariée. Aucun de ces raisonnements, aucune de ces menaces n'avaient pu l'emporter dans le cœur du malheureux père sur la voix du sang. Mais une sœur de Kishen-Kower se trouva plus accessible aux terribles arguments du point d'honneur et de la politique. Au nom de leur

père, de leur famille, de leur tribu, elle pria, elle somma Kishen-Kower de prévenir les malheurs que menaçaient de produire ces dons pour elle si funestes de la naissance et de la beauté. Elle lui présenta le breuvage empoisonné. La grandeur d'âme de la princesse se trouva au niveau de sa destinée. D'une main assurée, saisissant la coupe fatale, elle la vida tout entière; puis, par un douloureux retour vers le monde qui s'allait fermer pour elle, elle s'écria: « Voilà donc la fête nuptiale qui m'était réservée! » La cruelle nouvelle ne tarda pas à se répandre d'abord dans le palais et bientôt dans tout Odeypoor. L'extraordinaire beauté, les nobles qualités, la grandeur d'âme, la jeunesse de la victime excitaient dans tous les cœurs l'horreur et la pitié. De tous côtés s'élevaient de grands cris de douleur, des lamentations sans fin; c'était à qui plaindrait sa fatale destinée, à qui célébrerait son courage, à qui prodiguerait la menace et l'injure aux auteurs, aux conseillers de ce cruel sacrifice... Frappée du même coup, la malheureuse mère survécut à peine quelques jours à sa fille bien-aimée, sa joie et ses délices.

Un des grands d'Odeypoor, Adjeit-Sing, qui possédait un crédit sans limites sur l'esprit du rajah, avait été dans cette circonstance le misérable instrument d'Ameer-Khan. En revanche, un autre chef d'une famille puissante eut une conduite bien différente. Sugwan-Sing, chef de Karraduz, déjà courbé par l'âge, eut à peine appris ce qui se

passait, qu'il monte à cheval et s'élance vers Odeypoor. Arrivé au seuil du palais, sans s'arrêter à aucune forme d'étiquette, il s'avance vers le prince, assis en ce moment au milieu de plusieurs de ses ministres, paraissant en proie à une violente affliction. Il demande : « La princesse est-elle morte ou vivante? » Adjeit-Sing l'engage à ne pas troubler un père dans sa douleur. Alors le vieux chef détache le sabre qui pend à son côté, il défait son bouclier, et, les déposant aux pieds du rajah, lui dit d'un ton à la fois calme et résolu : « Pendant plus de trente générations mes ancêtres ont loyalement servi les vôtres. Il ne m'est pas permis d'exprimer ce que je sens : je le sais. Mais je dois pourtant ajouter ceci : c'est que ces armes ne seront jamais employées à votre service. » Puis, se retournant vers Adjeit-Sing : « Quant à vous, misérable, qui avez jeté cette ignominie sur le nom du rajah, que la malédiction d'un père retombe sur vous! Puissiez-vous mourir sans enfants! » Ayant ainsi parlé, il se retire et laisse l'assemblée entière frappée d'horreur, de crainte et de respect. Il vécut encore long-temps; il continua à demeurer feudataire du rajah; mais rien ne put le déterminer à reprendre jamais les armes pour son service. Le dernier enfant d'Adjeit-Sing mourut peu de mois après; on ne douta pas que ce ne fût l'accomplissement de la malédiction prononcée par Seewan-Sing. Après le dénouement de cette tragédie, Ameer-Khan quitta Odeypoor pour se rendre à

Joudpoor. Dès ce moment, la querelle était terminée entre Jeypoor et Joudpoor; aussi passa-t-il tour à tour, avec ses bandes de mahométans, au service des différents princes du Rajpootana, selon les chances de pillage et de butin qu'il en espérait.

La nomination de sir Georges Barlow comme gouverneur-général ne fut pas confirmée par la couronne. En revanche il fut appelé, peu après, à remplacer lord William Bentinck dans le gouvernement de Madras. Il se rendit à ce nouveau poste dans le mois de décembre 1807. En ce moment se trouvaient soulevées plusieurs questions d'une nature épineuse, les unes relatives au dépôt des grains, les autres à un nouvel arrangement pour les dettes du nabob du Carnatique, etc., etc. Il existait encore certaines difficultés d'une autre nature. Le général Hay Mac Dowall avait succédé au général Cradock dans le commandement des troupes; mais, en dépit de tous les précédents, il ne fut pas nommé membre du conseil. Mac Dowall fit d'abord quelques démarches pour obtenir réparation de ce procédé; n'ayant pu y réussir, ne voulant pas être, suivant ses propres expressions, le premier officier général qui aurait accepté une situation dépouillée de ses prérogatives honorifiques, il résigna son commandement. Mais avant que cette démission ne fût acceptée, diverses circonstances achevèrent de mettre la mésintelligence entre l'autorité civile et l'autorité militaire, car l'armée tout entière partageait le mécontentement de son général en chef. Alors sur-

vint un nouvel incident qui eut quelque importance.

Le quartier-maître-général de l'armée, discutant quelques détails de service avec le prédécesseur de Macdowal, recommanda l'abolition d'un marché alors en vigueur pour les tentes. Dans son opinion ce système tendait à placer en contradiction les intérêts privés de l'officier et ses devoirs publics. Il consistait, en effet, à ce que les chefs de corps se chargeaient, moyennant certaine somme, de la fourniture et du transport des tentes. Le général Cradock demanda un rapport à ce sujet, et ce rapport, par suite de son départ, fut remis au général Mac-Dowal. Ce dernier fut irrité; il regarda les insinuations du quartier-maître comme injurieuses pour le commandant en chef, comme tendant à jeter des soupçons sur les commandants de corps; il le mit aux arrêts. Cet officier en appela au gouvernement, lui demandant protection et défense. Le légiste conseil du gouvernement fut consulté; on lui demanda son opinion sur la légalité de ce procédé. Celui-ci répondit que le papier en question, car la réponse du quartier-maître-général avait été faite par écrit, ne justifiait pas les accusations portées contre ce dernier; que ces accusations ne portaient sur aucun fondement; que le quartier-maître-général devait être soutenu dans l'exercice légal de son autorité. Le juge avocat-général fut du même avis; il dit que, « toutes les fois que la loi enjoint un devoir, elle doit protéger l'agent qui

l'accomplit ; que tel était le cas du quartier-maître-général. » Le gouvernement recommanda instamment au commandant en chef la levée des arrêts du quartier-maître-général. Le général Mac Dowall refusa à plusieurs reprises de se rendre à cette invitation; les arrêts n'en furent pas moins levés par une décision spéciale du gouvernement. Comme représailles le général Mac Dowall envoya, par l'intermédiaire du gouvernement, une adresse à la cour des directeurs, signée d'un grand nombre d'officiers de l'armée de Madras; cette adresse énonçait une quantité de griefs, dont ceux-ci croyaient avoir à se plaindre, et en première ligne l'exclusion du général du conseil. Après cela, le général Mac Dowall s'embarqua pour l'Europe, le 28 janvier, sans attendre que sa démission eût été officiellement acceptée. Il laissa derrière lui un ordre du jour dans lequel la conduite du quartier-maître-général était fortement condamnée. Or, de l'ensemble de ces circonstances diverses, un grand mécontentement était né, s'était développé parmi les officiers de l'armée. Prenant parti pour le général en chef, chacun d'eux se considérait comme personnellement offensé par l'exclusion de ce dernier du conseil. Cette animosité, quelquefois assoupie, mais toujours existante entre l'autorité civile et l'autorité militaire, éclata de nouveau; un moment vint où tous les corps d'officiers se trouvèrent à peu près en révolte ouverte contre le gouvernement. C'était un de ces moments où le

prétexte le plus frivole, la circonstance la plus inattendue suffit à produire des catastrophes sans fin, de terribles révolutions. Aussi lord Minto, se hâtant de quitter Calcutta, arriva immédiatement à Madras. A son arrivée, les choses avaient déjà repris un meilleurs cours, il s'empressa de l'annoncer aux directeurs, attribuant d'ailleurs cet heureux résultat à la fermeté de sir Georges Barlow. Il disait à cette occasion : « La nécessité de mutuelles concessions dans les discussions et les altercations qui surviennent parmi les hommes est indispensable ; les éléments mêmes de la nature humaine le veulent ainsi. Cependant les révoltes et les séditions militaires sont au petit nombre des exceptions qu'il faut faire à ce salutaire principe. La révolte d'une armée qui se propose d'en imposer au gouvernement exclut tout compromis, tout moyen terme : c'est un de ces maux pour lesquels il n'est d'autre remède qu'une résistance ferme, vigoureuse, inébranlable. »

La France, alors aux prises avec l'Europe entière, ne pouvait s'occuper de ses possessions d'outre-mer, d'ailleurs en petit nombre. A son passage pour se rendre dans l'Inde, lord Minto avait déjà pris possession de l'Ile-de-France et de Bourbon, qui, dénuées de moyens de défense, étaient tombées sans coup-férir. En 1809, une autre expédition avait été envoyée, sous les ordres de l'amiral Drury, pour prendre possession de l'île de Macao, à l'entrée de la rivière de Canton. La con-

quête s'en fit sans difficulté; mais l'impression qu'elle produisit sur l'esprit des Chinois arrêta tout-à-fait le cours du commerce. Les Chinois ne voulurent consentir à entamer des relations avec les nouveaux venus qu'à la condition que l'expédition s'éloignerait. Il fallut subir cette condition. Cette tentative pour faire un établissement permanent en Chine fut donc non seulement inutile, mais nuisible; elle effraya les Chinois, et les remplit pour long-temps de défiance à l'égard des Anglais. La perte de Bourbon et de l'Ile-de-France n'avait pas suffi à anéantir complétement la puissance française dans l'Orient. La conquête de la Hollande par la France, qui amena plus tard la réunion des deux pays, fit passer dans les mains de celle-ci la possession des îles à épices. Inutiles en ce moment pour la France, dont la guerre continentale absorbait toute l'activité, ces colonies pouvaient devenir fort importantes entre ses mains en cas de paix avec l'Europe. Ces considérations déterminèrent lord Minto à s'occuper de la conquête de Java, le plus considérable de ces établissements. On savait sa garnison composée seulement d'un très petit nombre de jeunes soldats récemment arrivés d'Europe et nullement acclimatés; elle avait pour gouverneur le général de division Janssens, d'origine belge. Les préparatifs de cette expédition se trouvaient déjà en partie faits à l'époque du départ de lord Minto de Calcutta; ils furent achevés pendant son séjour à Madras. A son départ de cette

dernière ville, il alla se réunir à la flotte alors assemblée.

Cette flotte était composé de 100 vaisseaux, y compris les chaloupes canonnières; elle arriva dans la baie de Batavia le 4 août 1811. L'armée fut immédiatement divisée en quatre brigades: une formant l'avant-garde, deux le corps de bataille, la quatrième la réserve. L'avant-garde était commandée par le colonel Gillepsie, le corps de bataille par le major-général Wetherall, la réserve par le colonel Wood; le lieutenant-général sir Samuel Auchmuty commandait en chef. Lord Minto après avoir résolu l'expédition comme gouverneur-général, l'accompagnait en simple volontaire. Le total de l'armée montait à 11,960 hommes, savoir: 5,344 Européens, 5,777 indigènes. *La Léda*, qui avait déjà fait une reconnaissance de la côte, la rangea de nouveau; elle se plaça de manière à protéger le débarquement à la gauche, tandis que quelques chaloupes canonnières faisaient le même office à la droite. Le village de Chillingching, à dix milles environ à l'est de Batavia, fut choisi comme point de débarquement. Les difficultés du lieu empêchaient qu'il ne fût gardé; aussi l'armée prit-elle terre sans obstacle. Sous les ordres du colonel Gillepsie, l'avant-garde se porta aussitôt en avant et prit position au-delà du village, de manière à protéger la formation du reste de l'armée. Des difficultés du local, un vent assez violent qui s'éleva, empêchèrent le débarquement de s'exécuter tel

qu'il avait été d'abord résolu. Les bateaux se dirigèrent en toute hâte et avec ordre vers le rivage, où d'ailleurs aucune résistance ne les attendait.

L'on prit terre dans une contrée basse, entrecoupée d'étangs, de marais, de canaux. Malgré ces difficultés, avant la nuit, l'infanterie et l'artillerie se trouvaient déjà débarquées; les avant-postes poussèrent à deux milles en avant. Les troupes furent divisées en deux corps, dont l'un se porta sur la route de Cornelis, l'autre sur celle de Batavia, la gauche sur la première, la droite sur la seconde. N'ayant pas eu le temps d'exécuter de reconnaissance, le général en chef n'était pas sans inquiétude. La moindre alerte pouvait jeter dans les rangs un désordre dont les conséquences eussent été fatales; mais il n'en fut rien. Une patrouille de quelques hommes fut tout ce que l'on rencontra d'ennemis; à la vérité une fusillade s'ensuivit où quelques hommes furent tués. Le 5, l'armée se rapprocha de Batavia; les chevaux de l'artillerie et ceux de la cavalerie débarquèrent. Le général Wetherell prit position sur la route de cette ville, ayant sa gauche appuyée à un canal, sa droite à la mer. La réserve demeura au point de débarquement pour être à même de se porter où besoin serait; bientôt on apprit qu'une colonne ennemie se dirigeait sur Chillingching. L'avant-garde se porta immédiatement à sa rencontre; mais on sut qu'elle rétrogradait, n'ayant eu probablement d'autre projet que de s'opposer au débarquement, ce dont il n'é-

tait plus temps. La chaleur était excessive; des hommes frappés du soleil, après avoir chancelé quelques instants comme s'ils eussent été ivres, tombaient çà et là dans les rangs. Le général songea à se porter en avant. D'après des ordres sévères, tous les gens suivant l'armée, tous ceux qui ne portaient point fusil, durent se charger d'un fardeau; les soldats eux-mêmes n'en furent pas exempts. L'armée put ainsi emporter avec elle pour dix jours de vivres. Le 6, le colonel Gillepsie poussa une reconnaissance jusqu'aux faubourgs de Batavia, et prit position à six milles de là; l'inaction de l'ennemi, une grande fermentation régnant dans la ville, déterminèrent le général en chef à effectuer la nuit suivante le passage de la rivière d'Aujole, qui la couvrait. Dans la soirée, l'avant-garde commença son passage; il fut effectué à minuit, sans obstacle de la part de l'ennemi. Au point du jour, les avant-postes de l'armée anglaise touchaient déjà les faubourgs de la ville. Les ponts qui traversent les canaux arrosant le pays avaient tous été brisés ou brûlés par les Français; mais ils voulaient pour le moment s'en tenir à ces obstacles sans risquer une action. Le corps de bataille suivant de près l'avant-garde, passa la rivière; l'arrière-garde suivit. Le 8, le général en chef fit faire une sommation à la ville: une députation composée des principaux magistrats de Batavia se rendit auprès de lui et réclama sa protection. Les Français se trouvaient en position aux environs de la ville, dans le camp re-

tranché de Welterwreden. Les habitants de Batavia avaient été contraints de l'évacuer par le général Janssens, afin qu'ils ne pussent donner aux Anglais ni secours ni nouvelles. La ville était absolument déserte, les aqueducs qui y conduisaient l'eau brisés ; chaque maison ne contenait qu'une fort petite quantité de vivres ou d'eau, proportionnée au nombre de ses habitants ; toutes choses qui rendaient nécessaire de n'agir qu'avec beaucoup de prudence. Aussi le général en chef se décida-t-il à n'envoyer d'abord en ville qu'un détachement fort peu considérable et seulement pour examiner ce qui s'y passait. Dans sa marche vers la ville, ce détachement aperçut un grand nombre d'éclaireurs français, qui, à son approche, se retirèrent dans la direction de Welterwreden. Le détachement arriva sans difficulté à la maison de ville de Batavia, mit un terme au pillage auquel les Malais commençaient à se livrer ; déjà, en effet, de nombreux magasins contenant des marchandises coloniales avaient été enfoncés et dévastés. Arborées aussitôt sur les édifices publics, les couleurs britanniques furent saluées par le feu de tous les vaisseaux en rade. Dans l'après-midi, l'avant-garde entra dans la ville, se forma en bataille devant l'hôtel-de-ville, et s'alla loger immédiatement dans les différents quartiers. Cependant l'ennemi n'était qu'à trois milles environ ; on pouvait s'attendre à une attaque pendant la nuit : chose d'autant plus à craindre qu'il y avait à peine 800 hommes et pas

une seule pièce d'artillerie dans toute la ville. Toutes les précautions d'usage furent donc prises pour prévenir une surprise. De plus, le capitaine Rabimon, aide-de-camp de lord Minto, alla porter une sommation au général Janssens; conduit, comme d'usage, les yeux bandés, cet officier entendit, en traversant le camp, beaucoup de mouvements de troupes et de bruit de voitures : l'attente où l'on était d'une attaque nocturne se trouva confirmée.

A onze heures, les troupes s'assemblèrent en silence sur la grande place en avant de l'hôtel-de-ville. A peine atteignaient-elles le lieu de rassemblement que les têtes de colonnes ennemies parurent; elles ouvrirent un feu de mousqueterie sur les troupes stationnées au pont conduisant de Walterwreden à la ville. Le colonel Gillepsie sortit de la ville à la tête d'un détachement avec l'intention d'attaquer les Français en flanc; ce mouvement eut un plein succès: le feu cessa pendant le reste de la nuit. Protégés par les maisons, les Anglais ne perdirent pas un seul homme. Il leur était ordonné de ne pas faire feu, pour éviter d'enseigner aux assaillants la situation de leurs différents postes; ils devaient se contenter de repousser à la baïonnette les attaques des Français. Au reste, cette résistance suffit à étonner ces derniers : ignorant les renforts nouvellement arrivés, ils ne supposaient la ville occupée que par deux seules compagnies. A la vérité, la plupart des Anglais ne

se trouvaient pas en état de faire grande résistance. A défaut d'eau, les maisons de Batavia recélaient en abondance des liqueurs spiritueuses, dont les soldats avaient été à même de faire usage, c'est-à-dire abus. Après que cette attaque eut été repoussée, les troupes n'en demeurèrent pas moins sous les armes le reste de la nuit Le lendemain arrivèrent de nombreux détachements d'artillerie et de cavalerie. La nuit suivante, un Malais fut arrêté au moment même où il mettait le feu à un magasin qui contenait une grande quantité de poudre à canon : c'était le 10 août, à deux heures après minuit. On relevait les gardes, par suite d'une attaque méditée sur les positions de l'ennemi ; c'est là ce qui le fit découvrir, et sauva sans doute une grande partie de la ville, bâtie en bois. L'incendiaire fut pendu le lendemain ; mais il s'en fallut de peu qu'au lieu d'une ville florissante, les Anglais n'eussent conquis qu'un monceau de cendres.

Le pont sur la rivière d'Anjole avait été renforcé de manière à devenir capable de porter de l'artillerie. Le 10 août, l'armée effectua ce passage. L'avant-garde, sous les ordres de Gillepsie, composée de 1,000 Européens et de 450 Cipayes, prit immédiatement la route de Welterwreden. Elle s'avança dans un profond silence, trouvant la route bordée d'un grand nombre de magnifiques maisons, mais toutes également désertes ; seulement on aperçut de temps à autre certains si-

gnaux faits avec des lumières bleues, rouges, etc. Au point du jour, elle atteignit Welterwreden, et le trouva en grande partie abandonné. Les Français s'étaient contentés d'y laisser un détachement peu considérable; ils avaient pris une situation plus forte sur la route de Cornelis, à un mille de là. L'armée anglaise marcha aussitôt dans cette direction. Les Français avaient leur droite appuyée à la Slokau, leur gauche à la grande rivière. Un abattis de bois interceptait la route conduisant de Welterwreden à Cornelis; derrière l'abattis se trouvait une batterie de 4 pièces d'artillerie à cheval prête à se porter où besoin serait; l'infanterie française occupait deux villages des deux côtés de la route. Aussitôt que les deux armées se trouvèrent en présence, l'action s'engagea par l'artillerie. Pendant ce temps, le colonel Gillepsie, au lieu d'attaquer de front, en dépit de tous les obstacles que présentait le terrain, conçut l'idée de tourner par la gauche la position de l'ennemi. Il s'empara des villages, qui furent réduits en cendre. De celui de gauche, les troupes anglaises chargèrent l'artillerie à la baïonnette et l'enlevèrent. En ce moment même le commandant en chef arriva sur le champ de bataille; il avait devancé de sa personne son corps d'armée dans le but de diriger l'action, déjà décidée d'ailleurs, du moment que la gauche de l'ennemi se trouvait tournée. La retraite celui-ci ne tarda pas effectivement à s'opérer sous les ordres du général Jumel. Abandonnant en même

temps son quartier-général de Struiswick, le général Janssens se retira à Cornelis. Le reste de l'armée anglaise étant alors arrivé sur le champ de bataille, l'avant-garde poussa plus loin; elle poursuivit l'ennemi jusque sous les canons de Cornelis, qui ne cessèrent de tirer tout le reste du jour. Dans l'arsenal de Welterwreden, il se trouva plus de 300 pièces de canon d'ordonnance, et une grande quantité de munitions et d'approvisionnements de toute sorte. Les conséquences morales de l'action furent encore plus importantes que ces avantages matériels. Les Français prirent le parti de se renfermer au-dedans de leurs ouvrages, et d'abandonner la paisible possession de Batavia à l'armée envahissante; leur perte fut de 500 hommes et de 4 pièces d'artillerie légère, celle des Anglais de 17 hommes tués et de 72 blessés. Un autre fort grand avantage de la capture de Welterwreden fut la possession d'un cantonnement extrêmement salubre, chose fort rare dans ce pays, et qui le rendait un point essentiel dans tout système de défense de la colonie. Aussi, en cas d'attaque, le général Daendels, prédécesseur du général Janssens dans le gouvernement de Java, avait-il formé le projet d'abandonner tout d'abord Batavia. Il comptait se retirer à Welterwreden, donner le temps au mauvais air de la ville d'agir sur les conquérants, puis, le moment venu, de reprendre l'offensive. C'était aussi le plan de campagne de Janssens.

Cornelis était un camp retranché couvert par deux rivières, l'une à l'ouest, l'autre à l'est; un grand nombre de redoutes et de batteries en défendaient les approches; l'ensemble de ces lignes n'occupait pas moins de cinq milles d'étendue; elles étaient garnies de 280 pièces de canon; à la vérité, c'était le dernier refuge des Français; leurs troupes, entièrement composées de recrues nouvelles, se trouvaient dans un état de santé déplorable. Le général Janssens, au moyen de quelques ordres du jour, s'efforçait de leur inspirer une ardeur, une confiance dans les succès que sans doute lui-même ne partageait plus. Il entrait aussi dans de nombreux détails sur les mesures à prendre pour la mise à exécution du plan général de défense que nous venons d'indiquer. Ce plan était à coup sûr fort bien imaginé quant à son idée fondamentale : occuper une bonne position dans l'intérieur du pays et dans une situation salubre était certes chose bien préférable à la possession ou à la défense de Batavia; le séjour de cette ville ne pouvait manquer de devenir en peu de temps funeste à une armée envahissante; mais son exécution, il faut le dire, n'avait point entièrement répondu à sa conception. La position choisie par le général Daendels, trop rapprochée de Batavia, avait l'immense inconvénient de laisser à l'ennemi la faculté des transports par eau jusque dans son voisinage. Il eût fallu la choisir, tout au contraire, à trente ou quarante milles dans l'intérieur. Les fatigues de

la route, les difficultés du transport, le climat surtout, ne pouvaient manquer de devenir dans ce cas bientôt funestes aux conquérants. Peut-être aussi était-ce une faute du général Janssens, que d'avoir en quelque sorte exagéré le plan, en n'essayant pas de défendre les approches de Batavia, ce qu'il pouvait faire avec fort peu de monde. La seule mesure de défense poursuivie avec activité fut la destruction des magasins de Batavia. On livra aux flammes l'immense magasin de la citadelle, rempli de denrées précieuses; ceux de l'intérieur de Batavia ne pouvaient être brûlés sans danger pour le reste de la ville; mais on détruisit, on gâta, on dispersa tout ce qu'ils contenaient.

Jaloux de ne rien laisser au hasard, sir Samuel Auchmuty se décida à reconnaître exactement la position des Français; il s'occupait en même temps avec une extrême activité de rassembler ses moyens d'attaque. Il fit débarquer l'artillerie de siége et rassembla de nombreux matériaux pour l'érection des batteries. Ces préparatifs, qui d'abord semblaient ne devoir prendre que quelques jours, consommèrent beaucoup de temps en raison de différents obstacles qui survinrent. Cependant, immédiatement après l'affaire du 10, l'armée anglaise avait pris position à 800 verges environ des lignes françaises. La réserve, demeurée d'abord à Chillingching, la rejoignit; l'artillerie de siége fut mise en état. Pendant ce temps, une correspondance assez active se poursuivait entre le général Janssens et le général

Auchmuty au sujet de l'échange des prisonniers. Le 15 août était alors une grande époque pour les Français ; on se rappelle avec quelle pompe, quel enthousiasme les armées de Napoléon célébraient sa fête dans la plupart des capitales de l'Europe. Cette poignée de Français exilée au bout du monde ne manqua point à ces solennités. Des décharges d'artillerie et de mousqueterie entremêlées de cris de *vive l'empereur!* remplirent toute cette journée. Le 19, les assiégés, au moyen d'une communication entre la Slokau et la grande rivière, essayèrent de remplir les fossés de leurs retranchements ; mais ils ne tardèrent pas à abandonner ce projet, s'apercevant du dommage qu'en recevaient les remparts. Ils tentèrent alors d'inonder le terrain occupé par les avant-postes anglais : deux tranchées creusées pour aider les communications, servir d'abri aux troupes et garder les batteries se trouvèrent tout-à-coup remplies d'eau ; mais à cela se bornèrent les effets de l'inondation. Des batteries furent commencées dans la nuit du 20 au 21. Une batterie de 12 canons de 18 dut jouer sur la gauche des retranchements des assiégés ; une seconde batterie de 8 canons de 18 à la gauche de cette première batterie, et, à la gauche encore de celle-ci, une troisième batterie composée de 9 mortiers ou obusiers.

Les troupes qui jusque là avaient marché sous les ordres du colonel Gillepsie, furent chargées de la garde des tranchées. Les travailleurs purent con-

tinuer leur ouvrage pendant toute la nuit sans être inquiétés. Dans la matinée du 21, les batteries ne se trouvaient pas encore terminées. Les assiégés, depuis l'ouverture de la tranchée, entretenaient un feu assez vif pendant toute la journée, mais en général devenaient silencieux pendant la nuit. Ce jour-là, ayant découvert les travailleurs au point du jour, ils ouvrirent un feu plus vif encore que de coutume, qui endommagea les batteries en construction et fit éprouver de grandes pertes aux troupes. Les batteries furent achevées dans la nuit du 21 au 22; les canons, transportés à bras par les marins, et montés dans la journée du 23. Ce même jour, une expédition hardie fut tentée par les Anglais. Un détachement considérable se cacha dans les jungles sur le front des batteries. Pendant ce temps, une forte colonne, avec quatre pièces d'artillerie à cheval, fit un long circuit pour aller attaquer la gauche du camp retranché. Le feu commencé par ce détachement devait avertir celui caché dans les jungles d'ouvrir le sien. Mais la colonne de droite se trompa de chemin à cause de l'obscurité; le détachement caché, s'impatientant de ce délai, attaqua sans attendre le signal convenu. Une des batteries tomba momentanément au pouvoir des Français; toutefois ils en furent bientôt repoussés sans avoir eu le temps d'enclouer les canons. La colonne de droite, après avoir passé toute la nuit en marches et contre-marches, se retrouva au point du jour à peu près au lieu d'où elle était partie.

Cette colonne se résolut alors à attaquer de front; mais les Français n'attendirent pas la charge, et se retirèrent après avoir tiré quelques coups de canon. Le colonel Gibbs, cantonné dans un village sur le chemin de Welterwreeden, fut lancé en avant pour incommoder la retraite des assiégés. Ceux-ci, s'apercevant du mauvais succès de leur sortie, commencèrent un grand feu de toutes leurs redoutes. 40 pièces de gros calibre ne cessèrent de jouer toute la journée, et tuèrent 150 hommes aux assaillants.

Sir Samuel Auchmuty se décida pour le 24 à une attaque générale. Une décharge de toute son artillerie, à laquelle les assiégés répondirent immédiatement, annonça ses intentions. Le feu continua avec une grande vivacité des deux côtés. Les Français se trouvaient supérieurs en nombre de canons, mais inférieurs quant à leur service; aussi leurs redoutes les plus avancées furent-elles successivement réduites au silence. Avant la fin de la journée, la plupart de leurs canons étaient démontés, plusieurs de leurs batteries gravement endommagées. La nuit s'écoula en préparatifs pour la journée du lendemain. L'artillerie anglaise ayant fait des pertes considérables, il fallut remplacer les soldats tués ou blessés par des hommes pris à cet effet dans les différents régiments. Au point du jour, le feu recommença avec une grande vigueur. Un allée qui conduisait du camp anglais à Struiswich fut tellement endommagée par le

feu des combattants, que tous les arbres en furent brisés, et par leurs débris portèrent longtemps témoignage de cette terrible scène. Les Français essuyaient de grandes pertes tant en hommes tués qu'en pièces mises hors de service; mais il devint évident que les batteries anglaises ne pouvaient obtenir d'effet décisif à la distance où elles se trouvaient, il fallut songer à les rapprocher de la place. D'un autre côté, l'état de fatigue et d'épuisement où se trouvaient les troupes, les grandes chaleurs, dont l'effet était désastreux, tout cela faisait redouter au général en chef d'imposer à l'armée de nouveaux travaux. Les assiégés, mettant le temps à profit, avaient creusé sur leur front un double fossé, et élevé au-delà quelques ouvrages avancés. Ne voulant pas leur laisser le temps d'ajouter encore à leurs moyens de défense, le général en chef prit la résolution de faire donner un assaut général. Mais on ne possédait que des données fort incomplètes sur la force des assiégés. Le général Daendels et son successeur avaient pris de telles précautions sur ce point, que les habitants de Batavia l'ignoraient eux-mêmes complétement. On ne connaissait aussi qu'approximativement la force réelle de leur position et la disposition des ouvrages; on savait seulement qu'il fallait d'abord franchir un premier retranchement, puis qu'au-delà se trouvait une autre ligne de redoutes.-Toutefois, d'après les raisons déjà dites, le général en chef se décida à tenter une attaque.

Des quatre faces dont se composait le camp retranché des Français, celle de droite, faisant face à la *Slokau*, était sans nulle comparaison la plus faible. D'un autre côté, il avait été possible d'en faire une reconnaissance plus exacte que des autres; on croyait même qu'il ne serait pas fort difficile de s'emparer par surprise d'une de leurs redoutes les plus avancées. Cependant sir Samuel Auchumty n'osait en faire faire une reconnaissance détaillée, de peur d'attirer l'attention de l'ennemi sur ce point. Un déserteur, d'origine hollandaise, le sauva de cet embarras en lui donnant tous les renseignements désirés; il indiqua les défenses de la redoute et un pont qui l'unissait aux autres ouvrages. Ces révélations, mettant fin à toute indécision, l'entreprise fut résolue pour le 26 août. Le colonel Gillepsie, à la tête d'un détachement composé de l'infanterie de l'avant-garde et d'une partie de la brigade du colonel Gibbs, fut chargé de cette opération. Le jour indiqué, au coup de minuit, ces troupes se mirent en mouvement guidées par le déserteur dont nous avons parlé. Il leur fallut faire un détour de plusieurs lieues à travers une contrée difficile, entrecoupée de ravines, de clôtures, de plantations de bétel, etc. Souvent le sentier se rétrécissait de telle sorte qu'il ne donnait plus passage qu'à un seul homme de front. La colonne chemina donc aussi lentement que possible. Toutefois, en raison des obstacles multipliés de la route, un grand intervalle ne tarda pas à se former entre la tête et la

queue de la colonne. A un carrefour où plusieurs routes se croisaient, le chemin se trouva tout-à-coup perdu. Après avoir hésité quelque temps, le guide confessa son ignorance sur la direction à prendre. On tint un moment conseil. Un officier peu de jours auparavant chargé d'une reconnaissance crut reconnaître le véritable chemin dans celui de droite. Peu d'instants après, le guide, à l'aspect de certains objets qui l'avaient frappé dans sa fuite, confirma cette opinion. Déjà la tête de la colonne touchait aux ouvrages des Français; mais on apprit en même temps que la queue se trouvait encore fort en arrière. En proie à ces mille anxiétés qui assaillent un chef dans ces terribles moments où se décide le sort d'une grande entreprise, Gillepsie ordonne un mouvement rétrograde. Il se met en communication avec la queue de la colonne, qui marchait à grands pas pour le rejoindre. Mais le jour approchait, et avec lui la nécessité de prendre un parti définitif. Encore quelques instants, et le détachement ne pouvait manquer d'être découvert par les Français. D'un autre côté, la retraite n'était pas sans dangers; enfin aucune chance de succès ne restait aux attaques secondaires, dans le cas où aurait échoué l'attaque principale. Le colonel Gillepsie, par cette dernière raison, crut les inconvénients d'une attaque moindres que ceux d'une retraite. En ce moment la lueur douteuse du crépuscule découvrit les vedettes françaises à la gauche de la route; elles

crient : Qui vive? Un piquet commandé par un officier se trouvait établi auprès de la principale redoute. De là se fait entendre ce même cri : Qui vive? Alors Gillepsie se décide. Pour toute réponse, il donne aux siens l'ordre de marcher en avant. Le mouvement s'exécute avec une telle rapidité, qu'aucun des hommes du piquet n'en échappa ; tous furent tués ou faits prisonniers.

Au bruit de cette attaque, une lueur soudaine éclate sur tous les points de la ligne des Français. Ils jettent des pots à feu dans toutes les directions pour éclairer l'approche de l'ennemi et font une décharge générale de leur artillerie. Les boulets passent par-dessus la tête du détachement. D'ailleurs les assiégés de la redoute la plus voisine de celui-ci n'eurent pas le loisir de recharger. Les assaillants comprenant que tout dépend de ce moment l'attaquent à la baïonnette avec une telle impétuosité, qu'elle est aussitôt enlevée, et la garnison faite prisonnière. Cette redoute se trouvait au-delà de la Slockau par rapport au camp des Français. Aussi Gillepsie se hâta-t-il de s'assurer le passage de la Slockau. Défendu par 4 pièces d'artillerie à cheval, ce point était en outre flanqué par plusieurs batteries. S'étant assuré du passage, il tourne immédiatement à gauche, et attaque une seconde redoute située au-dedans de la ligne des retranchements. Un combat acharné suivit. La garnison de la redoute était nombreuse, et bien que surprise, se défendit vaillamment. Elle fut pour-

tant emportée; mais plusieurs officiers payèrent ce succès de leur vie. Pendant ce temps les troupes commandées par le colonel Gibbs avaient pris à droite après avoir passé le pont et attaqué une autre redoute située de ce côté, et qui malgré sa défense vigoureuse fut de même enlevée; mais alors éclata tout-à-coup une épouvantable explosion. Le magasin à poudre de cette redoute prit feu; un grand nombre de bombes et d'obus furent enflammés, et retombèrent en pluie également fatale aux assiégés et aux assiégeants; catastrophe suivie pendant quelques minutes d'un silence effrayant. Le terrain demeura jonché de cadavres défigurés, de membres épars, amis et ennemis, entassés pêle-mêle. Eloigné du lieu de l'explosion, le colonel Gibbs fut renversé de cheval par le contre-coup, mais sans être blessé; même accident arriva à quelques autres. Deux officiers français qui s'étaient juré de ne jamais tomber vivants aux mains des Anglais, avaient mis le feu à ce magasin. Un redoublement d'activité dans le feu des assiégés suivit cette explosion; néanmoins Gibbs continua son mouvement par la droite, Gillepsie par la gauche. Ils emportèrent successivement toutes les batteries, puis se trouvèrent en face du parc d'artillerie des Français. Leur cavalerie, formant leur gauche, se disposait à charger; elle en fut empêchée par un feu très vif et bien dirigé. Gillepsie s'avance alors vers la quatrième redoute, qu'il attaque avec le même succès, mais avec les mêmes difficultés

que les autres. Le petit fort de Cornelis ne résista pas davantage. Dès ce moment le général français n'eut plus qu'à ordonner la retraite.

Après le succès de l'attaque principale, les divers détachements chargés de faire des démonstrations sur d'autres points opérèrent leur jonction. A la tête des dragons et d'un petit détachement d'artillerie à cheval, Gillepsie poursuivit l'ennemi pendant l'espace de dix milles ; le général Janssens et ses principaux officiers essayèrent plusieurs fois de rallier leurs troupes, mais ne purent en venir à bout. A un lieu nommé Campony-Macassar, les Français, sous la protection de charrettes brisées, de haies épaisses, et de quatre pièces d'artillerie à cheval, essayèrent toutefois quelque résistance. Conduite par le colonel Gillepsie, la cavalerie anglaise les chargea plusieurs fois par les avenues qui conduisaient à ce poste, les contraignit de l'évacuer ; puis les poursuivit avec une grande ardeur jusqu'à la moitié de la route de Cornelis à Buitenzorg, où la lassitude des chevaux l'obligea de s'arrêter. Peu de fugitifs atteignirent ce dernier endroit, poste d'une grande force à trente-cinq milles de Batavia. Que le général Janssens eût pu conduire jusque là une retraite en bon ordre, et rien n'était encore décidé pour le sort de Java, malgré le résultat de cette journée. Mais le plus grand nombre de fuyards échappés au fer et au feu de l'ennemi se dispersant aussitôt, chercha un refuge dans les bois et les jungles ; bien peu atteignirent

Buitenzorg. Six mille prisonniers tombèrent aux mains des Anglais; parmi eux se trouvaient deux généraux, deux aides-de-camp du général Janssens, le commandant du génie, le commissaire-général, les chefs des différentes administrations, 5 colonels, 4 majors, 21 lieutenants-colonels (chefs de bataillon), 60 capitaines, 124 lieutenants, etc.; 280 pièces d'artillerie furent prises soit dans le fort de Cornelis, soit dans les différentes redoutes. Un détachement de cavalerie peu considérable parvint seul à gagner Butenzorg en conservant quelque ordre. Le général Janssens et le général Jummel se trouvèrent plusieurs fois au milieu des dragons anglais; ils n'échappèrent qu'en se mêlant, à pied, dans le jungle, à la foule des simples soldats. La perte des Anglais fut de 500 hommes tués ou blessés, parmi lesquels 48 officiers. La force de l'armée française consistait en 8,000 hommes, celle de l'armée anglaise en 9,500. Mais la première comptait un petit nombre d'Européens, encore affaiblis par le climat, malades, incapables de combattre. Les troupes anglaises, au contraire, se trouvaient en majorité composées d'Européens; elles étaient parfaitement acclimatées, de plus, l'élite de ces armées qui venaient de faire les dernières guerres de l'Inde.

Le général Janssens s'arrêta à Buitenzorg; déjà deux fois des propositions de paix lui avaient été adressées, au moment où l'armée parut devant Batavia, et après l'affaire du 10 août; un aide-de-

camp de lord Minto lui fut de nouveau envoyé. La réponse du général Janssens fut également négative; il se flattait de conserver assez de ressources pour fatiguer la fortune ennemie. Le jour suivant, c'est-à-dire le 28 août, n'ayant pu parvenir à réunir des débris de son armée qu'un petit nombre de cavaliers, il se dirigea immédiatement à leur tête vers l'est, accompagné par le général Jummel. Le même jour l'avant-garde anglaise prit possession de Buitenzorg; les Français travaillaient encore aux fortifications de cette place, susceptible de devenir une forteresse redoutable si le temps n'eût manqué pour l'achever. L'intention du général Janssens avait été de s'y retirer dans le cas où il se serait trouvé dans l'obligation d'abandonner Cornelis. Le désordre de la retraite, qu'il ne put effectuer régulièrement, la poursuite vigoureuse de la cavalerie anglaise, dérangèrent ce projet; Buitenzorg fut occupé sans coup férir. Il s'y trouva quarante-trois pièces de canon, et des approvisionnements considérables de toutes sortes.

Deux frégates françaises, *la Nymphe* et *la Méduse*, bloquées dans le port de Sourabaya, réussirent à s'en échapper; l'une d'elles était montée par un aide-de-camp du général Janssens, chargé d'aller apprendre en France les tristes nouvelles de Batavia. Dans ses dépêches, le général Janssens annonçait sa détermination de demeurer dans l'île le plus long-temps possible; il se flattait de trouver des ressources parmi les habitants, et de les

entraîner à fatiguer les Anglais par une guerre de détail. Déjà les Français avaient noué des intelligences avec quelques uns des princes du pays ; ils comptaient quelques alliés. Sir Samuel Auchmuty, informé de la fuite du général Janssens et de la direction prise par lui, se hâta d'envoyer par mer un détachement à Cheribon, que sa situation rendait alors importante. La chaîne de montagnes qui court du nord au midi de l'île approche tellement près de cette place, qu'elle commande les communications entre l'est et l'ouest de l'île; dans le but d'éviter cette chaîne de montagnes, il a fallu faire passer dans son voisinage la grande route qui va de l'est à l'ouest. Deux frégates, des troupes de marine et un bataillon de Cipayes, commandés par le colonel Wood, furent employés à ce service; le fort de Cheribon se rendit à la première apparition de l'escadre. Le général Janssens avait passé par cette place deux jours avant, dans sa route vers l'est. Le général Jummel devait y passer aussi pour rejoindre Janssens; il ignorait complétement qu'elle fût alors aux mains des Anglais; il ne l'apprit qu'en devenant leur prisonnier. Jummel avait pris le commandement des troupes à leur sortie de Buitenzorg; mais une révolte éclata parmi les Malais; ils refusèrent d'obéir, ce qui le mit dans l'obligation d'aller rejoindre le général Janssens afin de partager sa mauvaise fortune. La prise de Cheribon entraîna la reddition du peu de cavalerie qui restait encore au général Janssens. Au-

cun détachement, même aucun individu isolé, ne pouvait plus passer à l'est; ceux qui voulurent le tenter partagèrent le sort du général Jummel, car la route qui passait par Cheribon était la seule qui menât de l'ouest à l'est de l'île. Bientôt il n'y eut plus un seul homme armé dans la partie occidentale de l'île. Sir Samuel Auchmuty commença promptement ses préparatifs pour se mettre en mesure de suivre le général Jaussens dans la partie orientale de l'île. Le général quitta Batavia le 5 septembre; le rendez-vous des troupes était à Zebayo. Il avait pris la résolution de débarquer sur ce point, présumant que le général Janssens se rendrait à Sourabaya, et ferait ses efforts pour défendre cette place et le fort de Ludowyck. Mais Janssens était à Samarang, avec l'intention de n'y faire qu'un court séjour, et de se diriger sur Solo, la capitale de l'empire. Sir Samuel, en l'apprenant, se dirigea aussitôt sur la première de ces îles, où se trouvait une partie de l'escadre anglaise; l'amiral avait jugé convenable, en effet, de s'emparer d'un port pour la mauvaise saison. On apprit là qu'il existait beaucoup d'effervescence parmi les indigènes; les Européens étaient, disait-on, menacés d'un massacre général à Batavia.

Nous avons dit comment trois fois déjà des propositions de paix avaient été adressées au général Janssens. Bien que toutes eussent été repoussées, sir Samuel se décida à lui en adresser de nouvelles; l'amiral se joignit à lui dans cette démarche.

Le porteur de la dépêche trouva le général Janssens entouré d'un nombreux état-major. Quelques troupes se trouvaient, en outre, campées dans le voisinage. La lettre de sir Samuel Auchmuty finissait par ces mots : « Assez, monsieur, a été fait pour la gloire ; songez maintenant aux intérêts de ceux qui se trouvent sous votre protection. En vous soumettant à une destinée devenue inévitable, arrêtez la main des misérables en ce moment peut-être baignés dans le sang des colons; les troupes anglaises seront heureuses d'être alors employées à leur protection. Mais si vous continuez à être sourd aux cris de détresse d'un peuple opprimé, si le sang doit être versé sans nécessité, si les indigènes sont laissés libres de piller et de massacrer les Européens de Java, nous vous en rendrons responsables, vous et vos adhérents actuels. C'est notre ferme volonté de prévenir ces horreurs. Votre persévérance dans une cause sans espoir ne doit pas rendre nos efforts inutiles. » Le général en chef et l'amiral demeuraient fidèles dans ce langage au système de politique européenne qui avait toujours voulu tenir les indigènes en dehors des guerres où se décidait leur sort. Le général Janssens répondit : « Les fidèles vassaux du gouvernement ont la même cause à défendre que moi-même ; je leur dois la même protection qu'aux sujets directs de Sa Majesté l'empereur et roi. Je ne suis point insensible aux maux endurés par les habitants de la colonie, mais il n'est pas en mon pou-

voir de les soulager. J'ai une trop haute opinion de Votre Excellence pour ne pas être assuré qu'en même temps qu'elle combat ceux qui ont les armes à la main, elle saura protéger les paisibles colons et les indigènes qui se trouvent dans les lieux occupés par les troupes de Sa Majesté britannique, et pour ne pas prévenir les horreurs qui ne sont pas les résultats nécessaires de la guerre. »

Après ce dernier refus de traiter, l'amiral en chef occupa Solo. Sir Samuel Auchmuty se proposait de l'y poursuivre ; mais comme les transports qui devaient lui amener des troupes n'arrivaient pas, il ne put se mettre en route que le 12. A son arrivée devant la ville, il la trouva déjà abandonnée, et les grands ouvrages qui la protégeaient démantelés. Le général Janssens, après avoir rassemblé une force assez considérable en grande partie composée d'indigènes commandés par leurs princes, avait pris position à quelque distance. Parmi les alliés, se trouvait le prince Prang-Wedom, à la tête de 1,500 hommes, la plupart à cheval ; il avait le grade de colonel dans l'armée française. Sir Samuel se décida pourtant à attaquer. Les troupes furent débarquées le 13. Le 14, plusieurs vaisseaux ayant paru à l'horizon, le général différa de s'engager plus avant ; il se flattait que ce pourrait être un renfort attendu depuis quelque temps. Pendant ce temps, l'amiral s'occupait des préparatifs d'une attaque sur Ludowick. Les renforts attendus une fois reçus, sir Samuel

se décida à marcher plus avant. L'avant-garde se mit en marche le 16 septembre, à deux heures du matin, et après une marche de six milles à travers un pays fort difficile et fort montueux, aperçut l'ennemi à Jattoo. Le colonel faisant halte s'occupa de reconnaître l'ennemi. Le général Janssens avait pris position sur les sommets de quelques collines fort escarpées, à quelques milles de Samarang, à cheval sur la route de Solo. Des abatis d'arbres protégeaient son front; ses flancs se trouvaient défendus par de grandes difficultés de terrain; on ne pouvait le tourner qu'au moyen d'un circuit de plusieurs milles; 30 pièces de canon établies sur des plates-formes occupaient les intervalles des troupes. Enfin, une petite vallée séparait les deux armées. La position du général Janssens parut tellement formidable aux officiers anglais qu'ils la jugèrent au premier aspect inattaquable de front. Sir Samuel se décida pourtant pour ce dernier parti. Il ne pouvait plus espérer de renfort; des délais à attaquer auraient révélé sa faiblesse à l'ennemi, dont il ne pouvait tourner les flancs; enfin les succès des jours précédents avaient nécessairement enflammé le courage de ses troupes, abattu celui des Français. En conséquence, il envoie un détachement avec deux canons occuper une hauteur qui semblait commander la gauche de l'ennemi; le reste de l'artillerie reçut l'ordre d'attaquer de front, en tirant par-dessus la vallée. Au premier feu de ces pièces, l'avant-garde, sous les ordres du

colonel Gibbs, se précipita à travers la vallée, et, par la grand'route, elle atteignit le sommet des hauteurs, puis s'arrêta quelques instants pour reprendre haleine et donner le temps au corps d'armée de la rejoindre. Les Français, surpris, n'eurent pas le temps de faire feu, ou du moins de renouveler leur feu avant que les assaillants n'en fussent à couvert ; seulement ils commencèrent une canonnade parfaitement inoffensive. La confusion et le désordre qui suivent toujours une attaque à l'improviste chez les troupes attaquées, le feu de l'artillerie anglaise, l'avant-garde ennemie déjà sur les hauteurs, l'aspect imposant du corps d'armée, qui au-delà s'avançait en bon ordre sur une longue colonne, tout cela les frappa d'étonnement et paralysa leurs moyens de défense. Encouragés par le premier succès, à peine le corps d'armée eut-il gagné le sommet des hauteurs, que l'avant-garde les descendant rapidement se précipita à l'attaque. Mais l'ennemi ne l'attendit pas ; les Javanais et les Malais rassemblés avec tant d'efforts par le général Janssens s'enfuirent dans toutes les directions ; ils n'emmenèrent pas un seul de leurs canons. Le colonel Gibbs se porta aussitôt sur Ouarang, petit fort carré sur la route de Solo ; mais il se trouva déjà évacué.

Après avoir fait de vains efforts pour rallier le reste de son armée et de ses alliés, Janssens fut chercher un asile dans le fort de Salatiga ; il s'y trouva seul, abandonné, déserté du peu de soldats

qui l'avaient accompagné jusque là. Le même soir, il envoya demander à sir Samuel une cessation momentanée des hostilités afin de régler les conditions d'une capitulation. Cette proposition convenait à merveille au général anglais, qui devait craindre de s'aventurer plus loin dans l'intérieur. Cependant quelques difficultés s'élevèrent : le général Janssens demandait à capituler avec lord Minto, alors à Batavia, c'est-à-dire à trois cent cinquante milles de là. Le général Auchmuty craignait, en accordant ce délai, que Janssens ne parvînt à rassembler quelques troupes, et à se diriger sur Solo ou Sourabaya. Dans ce cas, la guerre se serait peut-être prolongée quelque temps encore. Or, l'approche de la mousson, l'insalubrité du climat aurait peut-être amené quelque nouvelle chance favorable aux Français. Sir Samuel Auchmuty répondit que c'était avec lui seul que le général Janssens devait s'attendre à traiter. Il ajouta que la cessation des hostilités ne s'étendrait sous aucun prétexte au-delà de vingt-quatre heures. Sir Samuel faisait connaître ensuite les conditions principales devant servir de base à toute négociation : elles étaient : « Que le traité comprendrait Java et toutes ses dépendances ; que tous les militaires deviendraient prisonniers de guerre ; que le nouveau gouvernement demeurerait libre d'agir comme il l'entendrait sur tous les points ; que d'ailleurs la dette publique serait garantie et le papier-monnaie liquidé. » Le général Janssens

fit de fortes objections aux clauses du traité concernant la dette publique; il réclama une entrevue du général anglais. Celui-ci la déclina; il fit signifier sa résolution de n'admettre aucune modification aux conditions précédentes. Il se mit en même temps en marche vers Salatiga. Déjà même il avait fait quelques milles, lorsque la ratification arriva. En envoyant cette ratification, le malheureux général français écrivait : « Si j'ai demandé à traiter d'une capitulation, c'est que toutes mes ressources étaient épuisées. S'il m'en fût resté, je ne me serais jamais rendu. Dans une situation semblable, je ne pouvais donc prétendre à dicter les articles d'une capitulation. Toutefois, une chose m'a affecté, je l'avoue; c'est le refus de Votre Excellence d'avoir avec moi un entretien; cela ne l'eût engagée en rien. La prolongation ou la suspension de l'armistice m'était tout-à fait indifférente. N'ayant plus un seul soldat, il n'y avait plus pour moi possibilité de résistance. Je suis convaincu que si Votre Excellence m'eût accordé cet entretien, elle eût consenti, sans abandonner aucun des avantages que son gouvernement venait de gagner, à m'accorder une capitulation dont les termes eussent été moins durs et moins humiliants pour moi. » — Il ajoutait : « Je me soumets, parce que je préfère à mes propres intérêts de mettre un terme au malheur des colons et de mes compatriotes. En ce moment, il est également impossible d'améliorer ma situation ou de la rendre

pire. Je n'ai plus qu'à attendre vos ordres pour ma future destination, sur laquelle je suis parfaitement indifférent. Je dois seulement prier Votre Excellence d'adoucir autant qu'elle croira pouvoir le faire la condition des officiers qui ont eu le malheur de servir sous mes ordres. »

Sous la modération des expressions, se font sentir toute la douleur et toute l'amertume qui remplissaient alors le cœur du général Janssens. Cependant, même dans son malheur, la conscience d'avoir fait son devoir en général et en soldat eût dû lui apporter quelque consolation ; elle doit lui valoir quelque sympathie de la part de ceux qui savent honorer le courage indépendamment du succès. Son plan de campagne était judicieusement conçu, il l'exécuta avec habileté, il sut de plus soulever et réunir à sa cause les habitants de l'île, chose beaucoup plus importante. Mais nous l'avons dit, ce qu'il avait avec lui d'Européens ne consistait qu'en nouvelles levées chaque jour décimées par le climat, ou bien en indigènes nullement dressés à l'européenne : que pouvait-il faire en face de vieilles troupes européennes acclimatées depuis long-temps, ayant fait les dernières guerres de l'Inde? Un exprès fut immédiatement envoyé à l'amiral pour le prier de suspendre les hostilités. Celui-ci était arrivé le 17 à Zedayo; le 18, c'est-à-dire le jour même de la capitulation d'Onarang, il fit débarquer 500 hommes. Sourabaya, à la nouvelle de la capitulation, se rendit sans résis-

tance. Le fort Ludovick suivit cet exemple; ce qui acheva la réduction complète de tous les postes occupés par les Français dans l'île de Java. La capitulation comprenait, outre Batavia, Macassar, Timor et toutes les autres dépendances du gouvernement de Batavia. Ces îles furent successivement occupées par les troupes anglaises. Ainsi fut perdu pour la France ce grand établissement, trop éloigné d'ailleurs et trop en dehors de ses habitudes guerrières et commerciales, pour qu'il soit permis de croire qu'elle en eût jamais retiré une véritable utilité. Le général Janssens partit immédiatement pour l'Angleterre. On peut regretter, en l'honneur de la générosité anglaise, que les procédés de sir Samuel Auchmuty n'eussent pas été d'une nature plus propre à adoucir l'amertume d'une défaite que ne pouvaient prévenir ni le courage, ni l'habileté de son ennemi.

L'île de Java est divisée dans toute sa longueur par une chaîne de montagnes, allant de l'est à l'ouest, le centre de cette chaîne se trouve le point le plus élevé de l'île. Les sommets d'un grand nombre de ces montagnes sont des cratères de volcans maintenant éteints, qui dans les temps reculés ont couvert l'île entière de lave et de cendre. Le climat de Java est varié; le long des côtes il est chaud et humide, mais à mesure qu'on avance dans l'île, il devient plus sec et plus froid. Peut-être n'y a-t-il aucune autre contrée du globe comparable à celle-là pour la richesse de ses produits.

Les basses terres sont couvertes de champs de riz, à tous les degrés de croissance et de maturité, depuis le moment où il sort de terre en herbe verdoyante, jusqu'à celui où il va tomber sous la faux en gerbe dorée; des fruits et des légumes de toutes sortes remplissent les jardins; des multitudes de cocotiers bordent tous les champs; les montagnes sont couvertes d'arbres de toute sorte dont le plus grand nombre est admirablement propre aux constructions navales. On y trouve encore une immense quantité de bambous, de bétel, de benjoin odorant dont la gomme forme une branche lucrative de commerce; les épices, girofle, cannelle, muscades, etc., sont une autre source de richesses. La population entière de Java montait à 5 millions d'habitants, dont les colons européens ne formaient qu'une imperceptible fraction. Elle se divisait en indigènes et en étrangers, généralement compris sous la dénomination de Malais, quoi qu'il s'en fallût de beaucoup que ceux-ci appartinssent tous à cette nation. Habitant les bords de la mer, où ils se livrent à la pêche et au commerce, ces derniers deviennent de plus en plus rares à mesure qu'on avance davantage dans les terres. La population de l'intérieur est au contraire composée d'indigènes, ou de Javanais qui se livrent à l'agriculture. L'empereur, ou souverain, est en droit le propriétaire du sol; toutefois il en distribue des portions à certaines familles, sous forme de majorats, transmissibles de mâle en mâle; il en résulte une classe

intermédiaire ou de noblesse entre le cultivateur et le souverain. Il y a de plus une innombrable classe d'officiers et de fonctionnaires à divers degrés, chargés de percevoir le revenu au nom de ce dernier. Dans certaines parties de l'île, le cultivateur, ayant une portion de terrain suffisante à nourrir deux buffles, ne retire, pour lui et sa famille, que le quatorzième des revenus de sa terre (1). Le village javanais forme une petite communauté, qui ne manque pas de ressemblance avec le village indou; les habitants nomment à leur choix un chef ou maire, chargé de la police du village, de la collection ou impôts, etc.

Sous le gouvernement hollandais, chaque branche de revenu était affermée aux enchères; il en était de même de la collection des droits sur l'opium, l'arack, les nids d'oiseaux si chers aux gastronomes chinois. Nulle part le régime exclusif sur lequel a été fondé jusqu'à présent le gouvernement colonial n'a été poussé aussi loin qu'à Java. Batavia, l'entrepôt de toutes les productions des Moluques, recevait la récolte des épiceries tout entière. On chargeait chaque année sur les vaisseaux ce qu'on jugeait nécessaire à la consommation de l'Europe, puis on détruisait le reste. C'est ce commerce qui faisait la prospérité, on pourrait dire l'existence même de la Compagnie des Indes; c'était lui seul qui la mettait à même de soutenir la dépense de

(1) *Mémoire sur la conquête de Java*, par Thorn.

son administration et de son gouvernement. La police de ce commerce était singulière; après avoir chassé les Espagnols et les Portugais des Moluques, les Hollandais comprirent que cela ne suffisait pas à rendre le commerce des épices exclusif. Le grand nombre de ces îles en rendait la garde presque impossible; il ne l'était pas moins d'empêcher un commerce de contrebande des insulaires avec la Chine, les Philippines, Macassar, etc. La Compagnie devait craindre davantage encore qu'on lui enlevât des plants d'arbres, et qu'on ne parvînt à les faire réussir ailleurs. Elle prit alors un parti extrême, ce fut de détruire, autant qu'elle le put, les arbres à épices dans toutes ces îles, et de n'en laisser subsister que sur quelques unes qui fussent petites et faciles à garder. Alors il ne s'agissait plus que de bien fortifier ces dépôts précieux. Pour atteindre ce but, il lui fallut désintéresser les chefs dont les plants faisaient la totalité ou la plus grande partie du revenu. Quelquefois elle brûla les plants de ceux des chefs qui se trouvaient moins forts qu'elle, et refusaient de les lui vendre. D'autres fois, elle employa la ruse : les plants à épices, dépouillés de leurs feuilles encore vertes ne tardent pas à périr; elle savait cette circonstance ignorée des indigènes. Elle en profita pour acheter les feuilles vertes à des prix extrêmement élevés. De cette façon, elle parvint bientôt à tenir dans ses mains tout ce qu'il existait de ces plantes précieuses. Alors elle consacra l'île de Ceylan à la

culture de la cannelle; les îles Banda à celle de la muscade; les îles d'Amboyne et d'Urcaster à celle du girofle, sans qu'il fût permis d'avoir de la girofle à Banda ni de de la muscade à Amboyne. Les autres établissements des Hollandais dans les Moluques avaient pour objet d'empêcher les autres nations de s'y établir, de découvrir et de brûler au fur et à mesure tous les arbres à épices. La récolte en épices se faisait en décembre; à cette époque, les gouverneurs d'Amboyne et de Benda rassemblaient tous les fonctionnaires sous leurs ordres; plusieurs jours se passaient en réjouissances et en festins; puis ils partaient sur de grands bateaux, pour assister à la récolte de la partie des épices conservées, pour détruire et brûler l'autre. L'industrie de l'homme, qui partout ailleurs se propose d'aider à la fertilité de la nature, avait ici pour objet de la combattre et de la resserrer; singulière lutte qui se renouvelait d'année en année, entre l'avarice insatiable du monopole et la puissance productive d'un sol d'une inépuisable fertilité.

Batavia, appelée autrefois la reine de l'Orient, avait vu depuis plusieurs années sa prospérité décroître. A cette époque, elle était encore riche, populeuse et centre d'un commerce immense. Les rues de Batavia étaient larges, droites, et pour la plupart bordées d'un canal et d'arbres. Par la construction et la forme des édifices, elle rappelait une ville hollandaise, qu'on s'étonnait de retrouver

dans le voisinage de l'équateur. On y retrouvait aussi tout le luxe et les habitudes de la vie européenne. La population, singulièrement variée, se composait de Hollandais, de Portugais, des descendants de ceux-ci et de femmes indigènes, d'habitants des autres îles de l'archipel, d'Arabes qui avaient fait autrefois le commerce exclusif de cette partie du monde; de Javanais ou indigènes, livrés en général à la culture et aux arts manuels; de Malais, c'est-à-dire d'habitants de la presqu'île de Malaca ou de ses environs, puis étendu à tous les étrangers; enfin de Chinois, de beaucoup plus nombreux, car ils dépassaient le nombre 100,000. Le commerce et l'industrie de la colonie se trouvaient presque entièrement dans leurs mains; avant l'établissement des Européens, ils avaient de plus affermé tous les revenus et percevaient les impôts. L'amour du lucre entassait dans les rues de Batavia cette population venue de tous les coins du monde, et que l'insalubrité du climat et les maladies qui en sont le résultat nécessaire, éclaircissaient régulièrement à certaines époques de l'année. Le grand nombre de canaux, de rizières, d'eaux stagnantes qui entourent Batavia, combinés avec la grande chaleur du climat, en ont toujours fait effectivement l'un des endroits les plus malsains du globe. Dans certains mois de l'année, on ne pouvait, suivant l'assertion d'un voyageur, se trouver à un dîner de dix personnes sans avoir la certitude morale d'accompagner, dans le courant de la semaine, l'un des con-

vives à sa dernière demeure. Là il n'était nullement besoin de la présence du cercueil pour que l'idée de la mort vînt se mêler à la joie des festins.

Disons un mot maintenant de l'état financier de la Compagnie, depuis les derniers jours de l'administration de lord Cornwallis jusqu'à la fin de la guerre avec les Mahrattes. En 1793-4, les revenus de l'Inde montaient à 8,276,770 livres sterl.; les dépenses de toute nature, les intérêts de la dette, s'élevaient à 6,633,951 livr. sterl. Il y eut par conséquent un surplus de revenus ou un bénéfice de 1,642,819 livres sterling. Mais on pourrait croire que ce bénéfice tenait à des causes accidentelles; il s'évanouit, en effet, dès 1797 et 1798, où il se trouva au contraire un déficit dans les revenus, ou un surplus dans les charges. Dans cette dernière année, les revenus montèrent à 8,059,880 livres sterling, la totalité de charges à 8,178,626 livres sterling; les charges surpassèrent par conséquent les bénéfices de 118,746 livres sterling. Cela ne fit qu'augmenter pendant l'administration de lord Wellesley. Dans l'année 1805-6, où se termina son administration, les revenus montèrent à 15,403,409 livres sterling, les dépenses à 15,672,017 liv. sterl.; le déficit était donc de 268,608 livres sterling. Si nous comparons la dette à ces époques, nous aurons les résultats suivants : en 1793, la dette, tant en Angleterre que dans l'Inde, se montait à 15,962,743 livr. sterl.; en 1797, à 17,059,192 livres sterling; en 1805, à 31,638,827 livres sterling.

Il est juste de faire observer que ce fut un temps de guerre; on sait d'ailleurs combien les chiffres peuvent mentir. D'un autre côté, il est bon de remarquer que le mouvement des affaires, développé dans l'Inde pendant tout ce temps, a peut-être produit en Angleterre un bénéfice plus considérable que ce déficit apparent.

LIVRE XIX.

SOMMAIRE.

Nouveaux troubles dans Java. — Expédition dans l'île de Sumatra. — Massacre des Hollandais. — Déchéance de l'ancien souverain et couronnement du nouveau. — Hostilités dans Java avec le sultan de Mataram. — Prise du chef rebelle Bangoor-Rangin. — Retour de lord Minto en Europe. — Caractère général de son administration. — Comment il se trouve obligé de revenir au système politique de lord Wellesley. — Renouvellement du privilége de la Compagnie en 1813. — Nomination du marquis de Hastings au poste de gouverneur-général. — Discussions survenues entre le gouvernement anglais et celui de Népaul. — Origine des Goorkhas. — Suite de leurs discussions avec le gouvernement britannique. — État des affaires à l'arrivée du marquis de Hastings. — Des commissaires anglais et goorkhas sont chargés d'une nouvelle délimitation de frontières. — Les commissaires goorkhas rompent les conférences. — La guerre est résolue dans une assemblée générale des chefs goorkhas. — L'armée anglaise se dispose à entrer en campagne. — Composition de cette armée et répartition de ses différents corps. — Entrée en campagne. — Siége de Nalapanee. — Le fort Jythuck. — Lettre de Umuz-Singh un des chefs goorkhas à la cour de Katmendoo. — Division d'Ochterlony. — Ramaghur. — Division du Gournekpoor. — Division de la frontière de Sarun. — Détachements des capitaines Blackney et Sibley. — Fin de la première campagne. — Situation générale de l'Inde britannique. — Organisation militaire et tactique des Goorkhas. — Ouverture de la seconde campagne. — Opération contre le fort Jythuck. — Opération d'Ochterlony. — Les deux armées se trouvent en présence; leurs positions respectives. — Négociations commencées. — Dispositions des esprits à Katmendoo. — Préparatifs des Goorkhas. — Combat de Hureehurpoor. — Conclusion de la paix. — Relations du Népaul avec la Chine. — Une entrevue entre des chefs Goorkhas et des kants, fonctionnaires chinois. — Embarras pécuniaires. — Affaires de Oude.

(1811—1813.)

LIVRE XIX.

L'empire de Java ayant été ainsi enlevé aux mains des Français, le repos ne fût pas long. Après l'avoir conquis sur les Français, il fallut la conquérir de nouveau sur ses propres habitants. Le sultan de Djocjocarta, le plus puissant, le plus turbulent des princes du pays, en était aussi le chef nominal. Il nourrissait depuis long-temps des dispositions hostiles aux Européens établis à Java. En les voyant se combattre entre eux, il se flatta de l'espérance de profiter de ces désordres pour les expulser tous; dispositions qu'il avait déjà laissées paraître sous le dernier gouvernement. A peine les Anglais se trouvèrent-ils en possession de leurs conquêtes qu'elles éclatèrent de nouveau. M. Raffles, nommé lieutenant-gouverneur de Java, jugea

convenable d'examiner les choses de plus près; dans le mois de décembre 1811, il se rendit à la cour du sultan pour fixer définitivement les relations existantes entre les deux gouvernements. Cette démarche amena la conclusion d'un traité, qui parut tout à l'avantage des intérêts britanniques. Dans ce traité, la souveraineté des Anglais sur l'île de Java fut reconnue par le sultan, tous les droits et avantages possédés par les gouvernements hollandais et français furent transférés à la Compagnie. Il lui transféra en outre la régulation des droits des douanes, la collection des tributs dans l'intérieur de la domination du sultan, l'administration générale de la justice dans les cas où les intérêts britanniques seraient en jeu. A la facilité avec laquelle il accepta ces conditions on put croire qu'elles lui convenaient. L'escorte du gouverneur, fort peu considérable, n'aurait pas été en mesure de contraindre sa volonté. Cependant des signes de mécontentement éclatèrent à plusieurs reprises parmi les gens de son escorte, dans l'intérieur même de la salle où se passait l'entrevue.

Les circonstances devaient sembler favorables au sultan pour chasser les Européens de Java. Les querelles de ces étrangers entre eux avaient réveillé le sentiment de nationalité chez les indigènes. La population tout entière de l'île se montrait animée du plus vif désir de s'affranchir du joug étranger. D'ailleurs beaucoup d'autres embarras se joignaient à ceux-là pour le gouvernement anglais. Un grand

nombre de mécontents, parmi lesquels se trouvaient plusieurs Français, s'étaient réfugiés dans les montagnes d'Indramayo. Ils avaient pour chef un certain Bangoor-Rangin, qui, se donnant pour prophète, savait leur inspirer un dévouement et un fanatisme aveugles. Plein de ruse et de bravoure, même de talents, il déjoua pendant six ans tous les efforts du gouvernement anglais pour s'emparer de sa personne. Les forces dont il disposait s'accrurent tellement, qu'il menaça le fort et la ville d'Indramayo. Un détachement de Cipayes, sous les ordres du capitaine Pool, fut immédiatement envoyé de Batavia pour renforcer la garnison de cette dernière ville; un autre détachement d'Européens et d'indigènes, sous ceux du capitaine Ralph, se mit de même en campagne avec l'ordre d'attaquer les rebelles. Celui-ci rencontra tout-à-fait à l'improviste un corps considérable de ces derniers; 2,000 mousquets ouvrirent tout-à-coup leur feu sur les Anglais, tandis qu'ils traversaient avec grand'peine des champs de riz, où la marche était difficile pour aborder l'ennemi. La baïonnette dispersa bientôt les Javanais, dont un grand nombre demeurèrent sur la place. La perte des Anglais ne se monta qu'à 59 hommes tant tués que blessés. Bangoor-Rangin parvint à s'échapper de sa personne; mais cet échec reçu par ses troupes n'en fut pas moins décisif: ses partisans cessèrent de le croire un chef invincible et infaillible. L'île de Sumatra voyait alors d'autres scènes plus sanglantes et plus affreuses. A Palim-

bang, les Européens et les indigènes de la factorerie hollandaise ayant été massacrés par les ordres du sultan, une expédition fut envoyée à Batavia pour réprimer ou venger ces désordres; elle fut commandée par Gillepsie récemment promu au grade de général. Elle mit à la voile le 20 mars 1813; des vents contraires allongèrent de beaucoup la durée du passage; le 3 avril, elle se trouva contrainte de jeter l'ancre dans l'île de Nauka. Des tentes furent aussitôt dressées sur le rivage, et l'on construisit des baraques pour protéger les soldats contre la chaleur brûlante du soleil ou l'air glacé de la nuit. L'île, toute couverte de bois, n'avait d'autres habitants que des animaux sauvages. Le 9, un coup de vent d'une violence extrême menaça d'engloutir la flotte tout entière; le 15 elle put cependant mettre à la voile et vint peu après jeter l'ancre devant Palimbang. Des pirogues armées se montrèrent à l'embouchure de la rivière, on en prit une; l'équipage des autres, effrayé, se jeta dans les jungles qui bordaient la rivière. L'éloignement du rivage de Palimbang, le peu de renseignements recueillis sur ce pays forçaient à beaucoup de précautions. Le sultan ayant envoyé dans l'intérieur de l'île ses femmes et ses trésors, se préparait à une vigoureuse résistance; les retards essuyés par la flotte lui donnaient le temps de préparer tout ce qu'il avait de moyens disponibles. Demeuré de sa personne à Palimbang, il cessait d'envoyer de nombreux messagers aux Anglais.

Le premier de ceux-ci vint demander au commandant anglais dans quelles intentions il se présentait dans l'île. Gillepsie répondit qu'il n'expliquerait les intentions de son gouvernement qu'au sultan lui-même. C'était le 19 avril; le 21, un autre messager se présenta porteur d'une nouvelle lettre où le sultan le complimentait sur son heureuse arrivée dans la rivière de Soodang; il se disait l'ami des Anglais. Gillepsie répondit qu'il espérait être à Palimbang dans deux jours; que là il ferait au sultan en personne des communications de grande importance; il donnait en même temps aux habitants de Palimbang l'assurance de la protection britannique. L'envoyé du sultan ne s'était point encore remis en route avec cette réponse qu'un troisième se présenta avec une autre lettre, demandant une explication immédiate. Tous deux s'en retournèrent ensemble sur les cinq heures du soir. La flottille mit à la voile aussitôt que la marée le permit, et le 22 avril, au lever du soleil, découvrit le fort de Borang qui défendait la ville; mais, la marée manquant, elle se trouva obligée de s'arrêter à environ cinq milles. Dans le courant de l'après-midi, deux officiers anglais en firent la reconnaissance; plusieurs batteries flottantes, soutenues par des pirogues armées, en défendaient les approches, par un feu croisé sur toute la largeur du passage. De nombreuses pièces de canon placées sur le rivage enfilaient en outre le canal par où les Anglais devaient s'acheminer. Des

brûlots étaient échelonnés de distance en distance, tout prêts à être lancés dans des directions différentes. Des piles de bois, entassées dans la rivière, soit devant le fort, soit devant les batteries du rivage, en rendaient l'abordage impossible aux bateaux; sur toute la côte on apercevait çà et là des détachements de soldats, s'occupant des préparatifs de la défense. A tous ces obtacles il faut ajouter celui du temps, qui dès le début était défavorable à l'expédition; tantôt c'étaient des pluies tombant avec une violence extrême, tantôt les chaleurs brûlantes et malsaines d'un soleil équatorial. Cependant rien ne ralentissait l'ardeur des marins ou des soldats.

Le 22 au soir, un nouvel envoyé du sultan arriva de Palimbang. Le sultan serait charmé, disait-il dans cette nouvelle lettre, de recevoir à Palimbang son bon ami le commandant des Anglais; seulement il le priait de congédier sa nombreuse suite, dans l'appréhension que la présence des troupes européennes n'amenât quelques troubles; il l'engageait à venir seul, ce qu'il pouvait faire sans crainte et sans défiance. Gillepsie répliqua en demandant le libre passage de la rivière, et de plus des otages comme preuve de la bonne foi du sultan. L'ambassadeur y consentit aussitôt, offrant en même temps de mettre les Anglais en possession des batteries ainsi que des bâtiments qui les défendaient. Comme gage de la sincérité de cette promesse, un personnage portant le titre de

commandant de ces batteries, et qui avait accompagné le messager, demeura après son départ pour y conduire les Anglais. Le lendemain, deux officiers se dirigèrent vers le vaisseau arabe dans le but de l'examiner ainsi que les batteries; ils rencontrèrent des canots qui les avertirent de ne pas aller plus loin. Les pirogues armées firent aussi un semblant de résistance. De nombreux signes de mécontentement se manifestèrent dans les batteries; des cris hostiles se firent entendre. Pendant ce temps, Gillepsie avait fait les préparatifs nécessaires. Deux autres officiers anglais furent envoyés aux batteries avec l'officier javanais laissé comme otage. Il s'agissait de demander une réponse décisive, à savoir, s'ils voulaient livrer le passage à la flotte anglaise ou résister. Gillepsie se montra tout prêt à se porter immédiatement en avant. Au point du jour du 24, le chef commandant les batteries se présenta et offrit de livrer les batteries et les autres moyens de défense; elles furent en conséquence occupées immédiatement par les troupes anglaises. Saisie de terreur à l'approche soudaine des Anglais, la garnison se dispersa. Tous les canons furent pris, au nombre de 102, encore chargés et pointés. Le soir, les troupes se rembarquèrent et continuèrent leur chemin ; mais, à une petite distance, des feux parurent dans toutes les directions; l'ennemi mit le feu à un grand nombre de brûlots dans la vue d'incendier, s'il était possible, l'escadre anglaise; à l'aide de bateaux

légers on parvint néanmoins à les tenir au large.

Le sultan avait jusque là considéré Borang comme une formidable barrière qui ne lui laissait rien à craindre pour sa sûreté personnelle. A la nouvelle de la capture de ce fort par les Anglais, il se sauva immédiatement à Palimbang. Gillepsie poussa aussitôt plus avant avec les bâtiments légers. La nouvelle du départ du sultan, d'abord douteuse, ne tarda pas à se confirmer. Mille autres bruits d'une nature alarmante se joignaient à celui-là; on disait que la plus grande confusion régnait dans la ville; on allait jusqu'à affirmer qu'elle se trouvait livrée au pillage et à l'assassinat. Suivant quelques uns, et ceux-là paraissaient les mieux informés, tous les riches Chinois logeant dans un quartier séparé devaient être massacrés pendant la nuit par les partisans du sultan; toutes ces nouvelles, en arrivant à Gillepsie, le rendaient de plus en plus impatient de prévenir ou d'arrêter ces scènes terribles. Cédant enfin à un sentiment d'humanité, il mit pied à terre, et, à la tête d'un détachement de grenadiers et de quelques officiers, se dirigea en toute hâte vers Palimbang. A peine était-il hors de vue qu'un coup de canon se fit entendre du côté de l'ennemi, ce qui produisit une vive anxiété parmi les marins de la flotte; ils craignirent quelque trahison, quelque embûche. Un nouveau détachement s'embarqua en toute hâte sur quelques bateaux légers, qui firent force de voiles pour rejoindre Gillepsie et ses compagnons. L'aspect du pays était

effrayant. Un orage terrible éclatait au ciel, et de longs éclairs déchiraient les nues; des deux côtés de la rivière, une multitude confuse bordait le rivage, faisant entendre des cris et des menaces; des lueurs rougeâtres erraient çà et là dans la campagne. De nombreuses bandes armées se pressaient en désordre autour du chef anglais, lui adressant mille et mille menaces. Accompagné de huit ou dix soldats ou officiers, Gillepsie, le front toujours calme, n'en continuait pas moins de s'avancer en toute hâte vers Palimbang. A peine y fut-il parvenu qu'il se dirigea vers le palais. La première cour était rouge de sang; laissant quelques uns de ses compagnons dans cette première enceinte, il pénétra dans l'intérieur du palais qui, livré au désordre, au pillage, étalait un spectacle affreux : laissant voir çà et là des groupes de cadavres baignés dans leur sang. Le feu avait pris ou avait été mis dans plusieurs endroits de la ville, la pluie qui tombait par torrents ne pouvait en arrêter ou seulement en retarder les progrès. Déjà l'intérieur du palais était menacé; les toits des maisons voisines s'enfonçaient de temps à autre avec un grand fracas, pendant que les craquements des bambous dont elles étaient bâties semblaient des décharges de mousqueterie. Après avoir dévoré les bâtiments extérieurs, l'incendie commençait à gagner le lieu où se tenaient les Anglais. Mais il fallait y rester; on ne pouvait en sortir sans se mêler à une multitude hostile où les assassins devaient abonder. ...

A la lueur des torches, Gillepsie reconnut soigneusement toutes les avenues du palais. A l'exception d'une seule, il ferma et barricada toutes les entrées; toutefois, à peine ces précautions pouvaient-elles paraître suffisantes à écarter des inquiétudes trop bien fondées. Mais à minuit des cris de bon augure se firent entendre : ils annonçaient l'arrivée d'un détachement du 89e régiment, montant à 60 hommes. Le palais était compris dans l'enceinte d'un fort ou citadelle garni de 110 pièces de canon; par cette action hardie, le colonel Gillepsie s'en empara sans perdre un seul homme. Le nombre des Anglais, si peu considérable, avait été grossi par l'imagination populaire. D'ailleurs la rapidité des mouvements de Gillepsie, la dispersion des soldats du sultan, la terreur panique dont elle frappa la population, enfin le succès qui d'ordinaire accompagne l'audace, toutes ces circonstances concoururent à faire réussir l'entreprise. Les mesures les plus promptes et les plus décisives furent aussitôt prises pour rétablir l'ordre et la tranquillité. Les habitants reprirent confiance; une partie de ceux qui s'étaient sauvés dans les bois revinrent peu à peu dans leurs maisons; bientôt même la masse du peuple laissa percer sa satisfaction d'être délivré de la domination du sultan. Le fils aîné de ce prince, Pangarang-Battoo, était en outre l'objet de la haine universelle; c'était lui dont le libertinage avait amené le dernier massacre des Hollandais.

Le prince, dans une de ses excursions nocturnes, tenta de faire violence à la femme d'un marchand indigène. Les cris de la femme et de son mari attirèrent une patrouille de Hollandais, car la scène se passait dans leur factorerie, et ceux-ci le poursuivirent tellement de près, qu'il ne leur échappa qu'en se jetant à l'eau. Il se réfugia, mais non sans difficultés, dans un bateau, à l'ancre à quelque distance du rivage. Irrité de sa mésaventure, on l'entendit faire à plusieurs reprises le serment d'anéantir tout l'établissement hollandais. Deux jours après, le sultan envoya inviter le chef de cet établissement à se rendre à son palais de Palimbang; ce dernier, malgré la prière de ses amis, obéit à cet ordre. Pendant ce temps, des Malais armés s'étaient introduits un à un dans l'enceinte européenne. Se trouvant en force, ils se saisirent des Hollandais, les embarquèrent sur des pirogues préparées à cet effet, et les descendirent jusqu'auprès de Soosang où ils furent poignardés avec des crics, déchirés, soumis à toutes sortes de tortures. Pas un n'échappa. Une femme européenne ayant suivi une pirogue où se trouvait son mari, partagea le sort de ce dernier, elle et ses enfants. Les autres femmes, chassées de l'établissement, ainsi que leurs enfants, se virent dans la nécessité de se sauver dans les bois; scène d'horreur qui avait suivi de près la conquête de Java par les Anglais. Cette circonstance avait paru favorable, en effet, au sultan pour se soustraire au pouvoir de l'étranger, et ré-

tablir sa propre autorité sur les ruines des établissements européens. Il se flattait de devenir indépendant en détruisant leurs forteresses. Il espérait aussi pouvoir piller à sa fantaisie les vaisseaux qui font le commerce de ces mers.

Le 28 avril, le pavillon britannique fut arboré sur le palais du sultan avec un salut royal. Le même jour, Pangarang-Adipati, frère du sultan, invité par le commandant anglais à une conférence, fit connaître qu'il se rendrait à cette invitation. Ce prince passait pour avoir un caractère doux et modéré; il s'était efforcé, disait-on, de dissuader le sultan du massacre des Hollandais, motifs qui faisaient désirer à Gillepsie de le mettre à la tête d'un nouveau gouvernement. A son arrivée au lieu de la conférence, Gillepsie alla le recevoir à la porte de la salle d'audience, pendant qu'on lui faisait un salut de dix-neuf coups de canon. Après quelques minutes d'audience publique, le prince et le général anglais passèrent dans un autre appartement, où s'ouvrit une longue conférence. Le prétendant ne pouvait qu'être promptement d'accord avec celui qui voulait le mettre sur le trône; mais le caractère malais, plein de ruse et de fourberie, ne rendait pas facile la tâche de former un gouvernement. Les princes expulsés rôdaient autour de Palimbang à la tête de quelques troupes. On apprit en outre que des armes en grande quantité étaient secrètement portées dans la maison de Pangarang-Adipati. Les gardes envoyés pour s'assurer du fait

entrèrent dans la maison à l'improviste. Plusieurs chefs y étaient alors rassemblés pour délibérer ensemble sur les arrangements proposés. Surpris de l'entrée de ce détachement, un des chefs frappa de son cric l'officier qui le commandait; celui-ci répondit par un coup de sabre; un soldat qui se trouvait près de lui perça le Malais de sa baïonnette. Profitant de ce désordre, Pangarang-Adipati s'échappa. Un chef arabe ayant servi de guide aux Anglais le jour de la prise de Palimbang, assistait à cette réunion. Désarmé, il parvint néanmoins à se rendre auprès de Gillepsie, à qui il apprit ce qui se passait. Peu après, les soldats du détachement revinrent portant en trophées de riches armes, des sabres, des poignards, etc., etc., ornés de diamants. Gillepsie acquit la preuve que les chefs se trouvaient assemblés dans le seul but de délibérer sur les affaires de l'État; que d'ailleurs ils étaient favorables, non hostiles aux Anglais. L'explication fut un peu tardive pour le chef blessé; il mourut peu d'instants après, et sa mort produisit une certaine agitation parmi le peuple. Les Anglais se hâtèrent de répandre des proclamations propres à le calmer, ils restituèrent à leurs propriétaires les riches armes enlevées par les soldats, et peu à peu la confiance se rétablit. On fit des préparatifs pour le couronnement du nouveau sultan, pendant que l'ancien, à la tête de quelques partisans dévoués, errait çà et là dans les bois. Ce dernier possédait encore des trésors considérables, mais il les

avait fait soigneusement enfouir, puis mettre à mort tous ceux employés à ce travail, de sorte que lui seul en conservait le secret.

Le 14 mai fut choisi pour le couronnement, car c'était nouvelle lune, et le peuple espérait par là rendre cet astre favorable au nouveau monarque. Ce jour venu, Gillepsie lut au peuple assemblé une proclamation dans laquelle il déclarait déchu du trône, à cause de ses crimes, de ses cruautés et de ses rapines, l'ancien sultan, et proclama le nouveau. S'adressant alors au peuple, il demanda par un interprète à la foule assemblée : « Est-ce votre désir à tous que Pangarang-Adipati règne sur vous? » De bruyantes acclamations de consentement répondirent, car Pangarang-Adipati jouissait d'une grande popularité. Alors le colonel Gillepsie conduisit ce dernier vers le trône, placé sur une estrade élevée. Un salut royal fut tiré, et le pavillon du sultan arboré sur le palais à la place de celui d'Angleterre. Placé sur son trône, le roi reçut les hommages de ses nouveaux sujets. Les officiers européens passèrent les premiers; ils saluèrent le sultan, qui le leur rendit en ôtant son chapeau à l'européenne, puis allèrent se placer du côté opposé de la salle. Les indigènes se présentèrent ensuite dans leur ordre de préséance, les uns baisant les mains, les autres les genoux du nouveau souverain. La cérémonie achevée, tous s'assirent. Au moyen d'un interprète, le colonel Gillepsie, prenant de nouveau la parole, s'adressa au sultan en ces termes : « Au nom de

Sa Majesté britannique et de l'honorable Compagnie des Indes orientales, je vous place, vous, Pangarang-Adipati, sur le trône de votre frère Mahmoud-Badruddim, déposé pour ses actes de féroce cruauté, et je vous déclare dûment institué sultan de Palimbang et de ses dépendances, sous le titre de sultan Ratee-Acmeth-Najmuddin. Puissiez-vous vivre long-temps pour jouir du rang élevé auquel la nation anglaise vous a appelé! Que Dieu veille sur vos actions et dirige vos conseils! Puisse le juste châtiment du dernier sultan (qui, en écoutant de mauvais conseillers et de méchants hommes, a appelé sur sa tête la vengeance d'une grande et puissante nation), puisse cet exemple être pour vous un avertissement salutaire qui vous fasse éviter de semblables erreurs! Que votre règne soit heureux et prospère! Puissiez-vous contribuer, par votre justice et votre bonté, au bonheur et au bien-être de vos sujets! Puissent-ils avoir lieu de bénir le peuple qui vous place sur le trône!» Après ce discours, le sultan descendit du trône. Le prenant par la main, Gillepsie le conduisit jusqu'à un escalier au pied duquel son bateau attendait. Au moment où il quittait le rivage, les bricks de guerre et les sloops qui couvraient la rivière le saluèrent d'une salve royale. Le 16, le colonel Gillepsie et tous ses officiers furent invités à un grand banquet chez le sultan. Le jour suivant, les troupes s'embarquèrent pour Batavia, d'où elles ne tardèrent pas à être dirigées sur Samarang, au centre

même de l'île. Là, de nouveaux dangers les attendaient.

Après avoir réussi à dépouiller de ses États le prince de Jacatra, dont ils détruisirent la capitale, les Hollandais dirigèrent leurs attaques contre le Soosoohoon. Mais, dans cette occasion, n'osant employer la force ouverte, ils eurent recours à la ruse. Un des membres de la famille de ce prince s'étant révolté, les Hollandais lui offrirent contre le rebelle un secours qu'il accepta avec empressement. Par un revirement de politique, et dans le but d'affaiblir le prince qu'ils avaient d'abord servi, ils se joignirent plus tard au chef rebelle. Une guerre où la victoire demeura à la cause embrassée par eux, fut suivie de la paix. Le prince conserva l'ancienne capitale de Solo, avec le titre d'empereur. Pour prix de leur coopération dans la guerre, les Hollandais se firent adjuger la totalité de la côte du nord, seule partie de l'île propre au commerce et par conséquent la seule à leur convenance. Une souveraineté indépendante et considérable fut créée en faveur du rebelle, qui prit le titre de sultan de Mataram et fixa sa résidence à Djocjocarta. Le nouveau sultan et les Hollandais cessèrent bientôt de vivre en bonne intelligence; des querelles et des discussions survinrent. Le général Daendels, alors gouverneur de la colonie, fit une expédition dans le but de rétablir la bonne harmonie entre eux. On conclut un arrangement qui parut de nature à tout concilier; mais la haine du sultan subsista

avec le souvenir de son humiliation; d'ailleurs, il ne cessait de nourrir au fond du cœur le projet de renverser le pouvoir des Européens et de les expulser de Java. Or le moment paraissait favorable à l'exécution de ce projet. L'inimitié qui naguère le rendait ennemi de l'empereur de Solo céda à ce sentiment de nationalité; une même haine de l'étranger les rapprocha. Les liens d'une étroite féodalité encore existantes entre tous les États indigènes de Java les unissaient dans une vaste confédération dont les chefs pouvaient disposer d'une force considérable. Les établissements européens disséminés le long d'une côte de sept cents milles d'étendue couraient donc un imminent danger, et demandaient de vigoureuses mesures de défense. Sous peine de tout compromettre, les autorités anglaises durent prendre un parti sans attendre l'arrivée des troupes de Sumatra. Le 17 juin, le lieutenant-gouverneur, depuis sir Stampfort, alors M. Raffles, et le commandant militaire arrivèrent à Djocjocarta avec toutes les forces disponibles qu'ils purent rassembler. Le sultan, déjà prêt à entrer en campagne, envoya sur-le-champ un corps de cavalerie considérable pour intercepter les communications des Anglais avec leurs magasins, couper les ponts, dévaster le pays, etc., etc.

Gillepsie, récemment arrivé, accompagné d'une cinquantaine de dragons, alla lui-même reconnaître la route; il rencontra un gros corps de cavalerie du sultan. Hésitant à commencer les hostilités, il les

exhorta à retourner chez eux; ils répondirent en lançant avec leurs frondes, dont ils se servent avec une merveilleuse adresse, quelques pierres aux dragons. Ces derniers ne répondirent pas. Le colonel leur adressa de nouvelles représentations. Ils semblèrent y céder; puis, avec ces brusques changements d'humeur habituels à ces peuples, ils revinrent sur leurs pas, et, avec leurs pierres, blessèrent quatre hommes et un sergent. Les mêmes symptômes d'hostilité se manifestèrent dans d'autres endroits où plusieurs patrouilles se trouvèrent aussi subitement attaquées. Les dragons se virent obligés de se faire un chemin le sabre à la main au milieu d'une multitude immense. Le jour suivant, le lieutenant-gouverneur se flattait pourtant encore d'éviter l'effusion du sang. Il envoya un messager au sultan, porteur d'une demande d'accommodement. Mais ce chef, devenu plus arrogant par cette démarche, demeura sourd à sa proposition, et renvoya le messager avec insulte et menaces. Il devint évident que la crise ne pourrait finir que par un conflit à main armée.

Les troupes anglaises se trouvaient alors fort peu nombreuses, mais aguerries et animées d'une résolution intrépide. Elles consistaient en une partie du 14e régiment d'infanterie, une partie de l'infanterie légère du Bengale, le troisième bataillon de volontaires, de l'artillerie en petite quantité, deux compagnies de dragons; le reste des forces anglaises n'était attendu que pendant la nuit. Les Anglais occupaient un fort jadis

bâti par les Hollandais. Ceux-ci, dès qu'ils contractaient une alliance avec un chef quelconque du pays, ne manquaient jamais de bâtir un petit fort dans le voisinage de la capitale, précaution qui les en rendait presque inévitablement les maîtres. Le sultan résidait avec toute sa cour dans une sorte de çitadelle ou d'enceinte fortifiée appelée *cratten*. Celle-ci, ayant trois milles de circonférence, était entourée d'un rempart épais, d'un large fossé et de bastions, le tout défendu par 100 pièces de canon. L'intérieur se divisait en cours nombreuses défendues par de hautes murailles, chacune susceptible d'une longue défense. La garnison de la place montait à 6 ou 7,000 hommes. Le sultan, qui, après la petite escarmouche de la journée, se croyait déjà victorieux, envoya dès le même jour un parlementaire aux Anglais. Il les sommait de se rendre à discrétion. La nuit venue, ces derniers furent attaqués sur plusieurs points; mais sur tous ils repoussèrent l'ennemi. Toujours bercé par les mêmes espérances chimériques, le sultan, dès le lendemain, envoya de nouveau sommer les Anglais, au moment même où ceux-ci s'occupaient des préparatifs de l'assaut. L'étendue de la place rendait fort difficile l'exécution de cette entreprise, qu'il fallait néanmoins tenter à tout prix; le sort de la colonie tout entière dépendait de son issue. A Bantaram, à Cheribon, à Sourabaya, un nombreux parti s'étant récemment formé contre les Anglais, n'attendait que l'occasion d'éclater. Déjà à

Sourabaya, les Cipayes avaient été attaqués pendant la nuit. Les Hollandais, effrayés, s'attendant à un massacre général, s'étaient hâtés de s'enfermer dans leurs maisons. Mais les troupes campées dans leur voisinage eurent le temps d'arriver, et le tumulte s'apaisa pendant la journée. Un prêtre était le principal auteur de cette tentative. Dans un songe récent, ce prêtre avait vu, suivant ce qu'il racontait, deux aigles voler à la rencontre l'un de l'autre des extrémités de l'horizon. Ces deux aigles, dont l'un blanc, l'autre noir, s'étaient long-temps combattus à forces égales au milieu des airs; mais, à la fin, l'aigle noir, saisissant son adversaire dans ses serres vigoureuses, le déchirant d'un bec impitoyable, l'avait mis en pièces. Allusion facile à saisir. Aussi les peuples de Java tournaient-ils en ce moment les yeux vers Djocjocarta dans la plus grande anxiété. Nulle tranquillité pour la colonie n'était à espérer tant que le sultan demeurerait à la tête de forces considérables. Les Anglais se trouvaient donc dans une de ces situations périlleuses où la prudence elle-même commande de hasarder beaucoup.

Un détachement sous les ordres du lieutenant-colonel Watron fut désigné pour l'attaque. Ce détachement arriva au point désigné pour l'escalade sans avoir été découvert. La tête des colonnes était justement occupée à planter les échelles lorsque l'alarme fut donnée. Le fort fit feu immédiatement; mais cela ne ralentit point l'ardeur des

troupes. Le lieutenant-colonel parvint à gagner le sommet du rempart à la tête de quelques grenadiers. Les assiégés, surpris, abandonnent les remparts et se réfugient dans une mosquée, où par les embrasures ils se défendirent trois heures entières ; au bout de ce temps la victoire se décida enfin pour les Anglais, et le sultan se vit dans l'obligation de se livrer à eux. La disproportion du nombre des assaillants à celui des assiégés rendit cet assaut une des actions les plus glorieuses de la guerre. Les assiégés, outre l'avantage de la situation, étaient 17 contre 1, et 100,000 hommes erraient aux environs de l'armée anglaise, n'attendant pour l'attaquer que le moment de sa retraite, qui fût ainsi devenue impossible; aussi le mot d'ordre était-il : *la victoire ou la mort*. La vérité de cette terrible alternative étant évidente pour le moindre soldat, aucun d'eux n'eut, dit-on, seulement la pensée de quitter son rang pour le pillage. Les femmes du sultan, encore dans l'intérieur du palais, ne reçurent pas le moindre outrage. Le sultan, exilé à l'île de Galles, eut pour successeur le prince héréditaire, qui prit en montant sur le trône le nom et le titre de Hamang-Cubuana le troisième. Également étonné et effrayé du résultat de cette campagne, l'empereur de Solo accepta promptement les conditions de paix offertes par le gouvernement britannique. Les autres princes indigènes se hâtèrent de suivre cet exemple, et la suprématie anglaise sur l'île de Java fut haute-

ment proclamée. La prise de Bagoor-Rangin, ce chef rebelle dont nous avons parlé, qui eut lieu peu de jours après, acheva de rétablir la tranquillité dans toute l'île.

De retour en Angleterre, en 1813, lord Minto mourut peu après d'une maladie soudaine. Arrivé dans l'Inde avec l'intention de continuer son prédécesseur, il ne tarda pas à en différer beaucoup : c'est qu'il sut modifier ses plans et ses projets suivant les circonstances; preuve infaillible d'un esprit supérieur. D'abord il voulut sincèrement la mise en pratique d'un système de neutralité politique; il abandonna ce système dès qu'il en eut aperçu les inconvénients. Chose bien autrement difficile, il eut encore l'habileté de faire goûter cette variation d'idées aux autorités d'Angleterre, de faire approuver par eux des mesures en contradiction manifeste avec leurs premières instructions. Au reste, la responsabilité la plus menaçante ne l'eût pas effrayé. Nul ne sut faire parler l'autorité britannique un langage plus hardi, plus élevé. Promptement revenu à comprendre l'utilité des alliances subsidiaires, il écrivait à ce sujet : « Il ne s'agit nullement de mettre en question la politique de ses alliances subsidiaires; encore moins est-il question de la grande et favorable influence sur la condition de l'empire britannique dans l'Inde dans le passé et dans le moment actuel. Cette politique eût ajouté à notre pouvoir et à nos ressources; elle eût éloigné pour tou-

jours de nous des dangers beaucoup plus grands qu'aucun de ceux qui pourraient résulter des inconvénients qu'on lui attribue. » Dans une lettre aux directeurs à propos de la balance des pouvoirs, ce rêve long-temps chéri des hommes d'État de l'Angleterre par rapport à l'Inde, il disait : « Toutes les opinions tombent d'accord sans doute qu'une balance de pouvoirs, entre des États unis par des liens de commerce et de politique, est le meilleur sinon le seul moyen de sécurité contre les funestes effets de l'ambition ou de la haine réciproque. Mais, pour être efficace, une balance de pouvoirs doit être formée sur des principes de convention, tels que ceux qui existaient sur le continent européen avant la révolution française. Il faut que ce système se trouve en harmonie avec un droit public des gens, une reconnaissance implicite des droits et des devoirs réciproques de chaque État, qui restreigne leur propre ambition ou l'ambition de leurs voisins. Et à aucune époque de l'histoire de l'Inde nous ne rencontrons l'existence d'un tel système de fédération ou balance des pouvoirs entre États étrangers ; et, à la vérité, il n'aurait pas été compatible avec le caractère, les principes ou la constitution des États qui ont été établis sur le continent de l'Inde....... » L'administration de lord Minto fut sous quelques rapports un système de transaction ; elle marqua le retour de la politique négative de lord Cornwallis et de Barlow à la politique active de Wellesley, lui-même continuateur

de celle de lord Clive et de Warren Hastings. Avec l'autorité que donne une grande considération personnelle, lord Minto tint d'abord d'une main aussi impartiale que ferme la balance entre les systèmes de Cornwallis et de Wellesley, et, par la force des choses, ce dernier l'emporta.

A la fin de février 1813, la Compagnie des Indes sollicita du parlement le renouvellement de ses privilèges. Le 13 mars 1813, lord Castlereagh présenta à la chambre, en comité secret, une série de résolutions contenant les modifications à faire au système existant; à la requête de la Compagnie, des témoins furent entendus. Les grandes questions de monopole, ou de liberté, de droit commun ou de privilége, se trouvèrent de nouveau en présence, furent de nouveau débattues. Le premier des témoins qui vint prêter à la Compagnie l'appui de son témoignage, fut Warren-Hastings : que les temps étaient changés depuis le moment où il vint pour la dernière fois à cette barre! L'empire, jusqu'à un certain point créé par lui, atteignait alors des destinées que lui-même n'aurait osé rêver. La plupart de ses illustres accusateurs, Burke, Fox, son douteux allié Pitt, n'étaient plus sur ces bancs; après avoir triomphé de leurs puissantes inimitiés, il leur survivait à tous, comme par une dernière sorte de triomphe. A peine eut-il paru à la barre, que l'assemblée, par un mouvement spontané de respect et de curiosité, se leva tout entière; hommage tardif au grand homme trop

long-temps méconnu. Le résultat des interrogatoires des témoins fut immédiatement publié. Présenté le 26 juin, le nouveau bill passa le 13 juillet à la chambre des Communes, et peu de jours après, sans modification aucune, à celle des Lords.

Les modifications apportées au régime de la Compagnie se trouvaient en petit nombre. Le commerce avec l'Inde demeurait libre aux vaisseaux d'un certain tonnage; moyennant une licence accordée par la cour des directeurs; sur le refus de ces derniers, il y avait faculté d'appel au bureau du contrôle. Les contestations pour tout ce qui regardait l'Inde, en matières commerciales ou autres, étaient soumises à la même autorité. Les comptes de la Compagnie durent être présentés sous deux chapitres différents et principaux : le revenu territorial, le revenu commercial. Le bureau du contrôle reçut une autorité spéciale pour disposer de l'excédant des revenus territoriaux et commerciaux, après que les conditions d'appropriation auraient été soigneusement observées. Les emplois de gouverneur-général, de gouverneur, de commandant en chef, étaient soumis à l'approbation de la couronne; les appointements et les démissions d'employés de toute sorte au bureau de contrôle. La cour des directeurs ne pouvait accorder aucune somme au-delà de 600 livres sterling sans son consentement. Depuis long-temps de nombreuses pétitions adressées au parlement demandaient des missionnaires pour l'Inde; les hommes religieux s'étonnaient que les con-

quêtes de la foi fussent demeurées en arrière de celles de la politique. Les conversions des Indous au christianisme étaient, en effet, fort peu nombreuses ; cependant on ne pouvait accuser de ce résultat la tiédeur des directeurs et des employés de la Compagnie. Dès les premiers temps de l'existence de celle-ci, certaines mesures avaient été prises pour la prédication du chistianisme soit parmi des employés, soit parmi les indigènes. Par la charte de 1698, la Compagnie était tenue d'entretenir un ministre et un maître d'école dans chaque garnison ou factoterie d'un ordre supérieur, et de fournir un local pour la célébration du culte; elle était tenue en outre de avoir un chapelain dans tout vaisseau au-dessus de 500 tonneaux. Après la réunion des deux Compagnies en 1708, le chapelain prenait place après le cinquième membre du conseil à la factoterie. La Bible fut traduite dès lors dans la plupart des langues de l'Indostan et depuis répandue avec profusion. La charte de 1813 ajoute à ces mesures la création d'un établissement épiscopal.

Le marquis de Hastings, alors comte de Moira, fut nommé au gouvernement-général de l'Inde le 18 novembre 1812; lord Minto lui remit le gouvernement le 4 octobre 1813. Les affaires du Népaul attirèrent d'abord l'attention de lord Hastings. Les Goorkhas qui l'habitent, tirent leur nom d'une province ainsi appelée, dont ils sortirent il y a soixante-dix ou quatre-vingts ans, réduisant successivement

de proche en proche les chefs des montagnes voisines ; ils sont Indous, et ceux de la vallée du Népaul sectateurs de Boudha. A cette époque, leur domination s'étendait à l'est jusqu'à la rivière Tœsta, à l'ouest jusqu'à la Suttlège ; du nord au midi depuis les hautes terres de la Tartarie et du Thibet jusqu'aux plaines de l'Indostan. Tout le pays montagneux et difficile faisant la frontière septentrionale de l'Indostan, se trouvait en la possession de cette nation guerrière, et cinquante ans leur avaient suffi pour ces immenses conquêtes ; c'est qu'ils avaient pratiqué une politique semblable à celle qui allait mettre les Anglais en possession de l'empire de l'Indostan. Les rajahs, leurs voisins, en général en mauvaise intelligence avec leurs sujets, souvent avec leurs propres familles; aucune confédération ne les unissait contre l'ennemi extérieur auquel aucun d'eux n'était en mesure de résister seul, pourvu que ce dernier eût été redoutable. Or, c'était le cas des Goorkhas, braves, rusés, et possédant une armée régulière. Parmi les rajahs qui se trouvaient sur les frontières, les uns ou les autres ne manquaient pas de réclamer leur secours; ils l'accordaient volontiers, mais sous des conditions qui au bout d'un certain temps ne manquaient pas de les mettre en possession d'une partie et souvent de la totalité des ressources et des territoires de ceux qu'ils avaient secourus. Prythee-Nuragun-Shah fut celui qui fonda le pouvoir de sa nation, en ayant eu l'idée d'armer

et de discipliner ses soldats à l'européenne. Dans une guerre de dix années, commencée vers 1760, il subjugua par leur moyen la vallée du Népaul. Le gouvernement anglais, pendant la durée de cette guerre, essaya bien de secourir la dynastie qui régnait à Katmandoo; mais ce fut sans succès. A sa mort, Prythee-Nuragun-Shah fut remplacé sur le trône par son fils Singh-Purtap; puis, quelques années après, par son petit-fils Run-Bahadur; ce dernier encore enfant, ce qui amena des troubles. Son oncle et la veuve de son frère se disputèrent long-temps la régence, que la mort de celle-ci finit par laisser au premier; ayant atteint l'âge d'homme, Run-Bahadur se saisit ensuite du sceptre, puis, devenu peu après insupportable à ses sujets, se fit chasser du trône vers 1800, et se réfugia à Benarès.

A cette époque, pendant la durée de l'exil de Run-Bahadur, un traité de commerce fut passé entre le gouvernement britannique et la faction alors dominante chez les Goorkhas. Le capitaine Knox fut nommé résident à Katmondoo en 1802, puis rappelé deux ans plus tard. Le monarque exilé reparut au milieu de ses sujets, devenus oublieux pendant son absence de ses torts passés, et remonta sans difficulté sur le trône. Mais ces mêmes dispositions de cruauté qui l'en avaient fait chasser, il les rapportait plutôt exaspérées qu'adoucies par l'exil. Les grands de la cour formèrent une nouvelle conspiration. Elle fut découverte; alors ceux qui y

avaient pris part, se voyant trahis, résolurent de vendre au moins chèrement leur vie. L'un d'eux, proche parent du rajah, se précipitant sur lui en plein durbar, lui asséna un coup de son sabre recourbé, d'une telle force, qu'il le fendit, assure-t-on, jusqu'au milieu du corps. Un affreux tumulte, un carnage sans but, s'ensuivirent et devinrent funestes à la plupart des grands de l'État, à la famille royale presque tout entière. Un fils de Run-Bahadur, encore enfant, en échappa seul, parce qu'on eut le temps de le cacher dans l'appartement des femmes; il monta sur le trône peu de jours après, sous le nom de Kurman-Jodth-Bikrum-Sah, et se trouvait encore mineur à l'époque où nous sommes parvenus. Une aristocratie composée des plus grands officiers de l'armée, quelques parents éloignés du rajah et quelques brahmes, exerçaient le pouvoir. L'un d'eux, Been-Scin-Tahapa, sous le titre européen de *général*, ayant aidé jadis au salut du rajah, possédait la plus grande part d'influence dans le gouvernement. Un de ses parents, Umur-Sing-Tahapa, long-temps à la tête de l'armée, avait acquis tout le territoire possédé par les Goorkhas à l'ouest de la Gogra. Aussi se tenait-il dans une sorte d'indépendance à l'égard du gouvernement à Katmondoo. Au reste, la suite des événements montrera facilement le genre de relations qui existaient entre eux.

La chaîne de montagnes habitée par les Goorkhas est bordée, à sa base méridionale, par une magni-

fique forêt. Les bateaux qui naviguent dans la partie supérieure du Gange, et même jusqu'à Calcutta, sont presque sans exception faits du bois q'uelle fournit. D'ailleurs cette forêt est d'un grand prix. Elle abonde en éléphants d'une espèce inférieure à ceux du reste de l'Indostan ou de Ceylan, mais dont les dents sont plus estimées que toutes les autres. Au-delà de la forêt, du côté de l'Indostan, est une plaine ouverte appelée Turae, précieuse surtout par les pâturages qu'elle donne pendant les mois d'avril et de mai. A cette époque les vents périodiques brûlants ont en général détruit les pâturages des régions plus méridionales ; les Bindjarries de Malwa, et même de la partie plus septentrionale de cette province, viennent y faire paître leurs troupeaux ; et le tribut levé sur eux à cette occasion par les zemindars des frontières est une excellente branche de leurs revenus. Le sol de cette plaine est extrêmement riche sur toute son étendue; l'insalubrité du climat empêche pourtant l'établissement des grandes villes ; la population change d'habitation selon la saison, se portant tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Depuis un temps immémorial, le pays situé au bas de la montagne appartient à de petits rajahs indous, parmi lesquels la prairie et la forêt de Turae ont formé de tous temps un sujet de contestations perpétuelles. Ceux de la plaine et ceux de la montagne ne cessent de s'en disputer telle ou telle partie. Ces derniers, certains d'un refuge assuré, se livraient au

pillage, à la déprédation, rançonnant à leur gré qui bon leur semblait. Aussi chaque rajah des montagnes avait-il presque nécessairement sous sa domination une partie de la forêt et de la prairie de Turae, qu'il s'efforçait d'étendre de plus en plus, suivant les circonstances, par la politique ou les armes. Les rajahs de la plaine pouvaient bien, à la vérité, pénétrer aussi dans les montagnes; mais ce cas était fort rare. Pendant des siècles, la guerre continuait de la sorte sur la frontière, de père en fils. Les empereurs mogols n'eurent jamais l'idée d'ajouter la partie montagneuse de ce district à leur empire; ils se contentèrent de soumettre les rajahs de la plaine; devenus tributaires de l'empire, ceux-ci n'en poursuivirent pas moins avec ceux des montagnes leurs guerres héréditaires. Tout se passa long-temps comme si la conquête mogole n'avait pas eu lieu. Mais une circonstance nouvelle ne tarda pas à se présenter; la plaine tomba au pouvoir des Anglais, pendant que les montagnes du côté opposé se trouvèrent graduellement envahies par les Goorkhas qui finirent par établir leur souveraineté sur tous ces petits rajahs des montagnes. Imitant la politique mogole, le gouvernement britannique n'intervint pas dans les affaires intérieures des rajahs de la plaine; il se contenta d'un tribut qui fut déterminé par un arrangement perpétuel. De leur côté, les Goorkhas, à mesure qu'ils soumettaient un rajah des montagnes, exterminaient sa famille. En héritant de ses posses-

sions, il héritait aussi de ses prétentions sur les États des rajahs ses voisins, puis aussi des discussions, des contestations qu'il pouvait avoir eues avec eux. Par là ils se trouvèrent en rapport avec les zemindars des Anglais. Ceux-ci, incapables d'entrer en lutte contre de tels ennemis, se voyaient contraints de se soumettre à toutes leurs exigeances. Les zemindars comprenaient fort bien qu'à moins de circonstances tout-à-fait exceptionnelles, il leur était interdit de compter sur la protection du gouvernement anglais. Ce gouvernement ne perdait rien, en effet, à toutes les extorsions dont les zemindars pouvaient avoir à se plaindre, pourvu que le tribut qui lui était dû continuât de lui être également payé. D'un autre côté, il inclinait à regarder comme exagérées (ce qu'elles étaient nécessairement fort souvent) les plaintes et les réclamations de ses zemindars. Enfin il était bien aise de conserver de bonnes relations avec des voisins aussi puissants et surtout aussi turbulents que les Goorkhas.

Le rajah de Chumparum, résidant à Betia, était perpétuellement en guerre avec le rajah de Muckwanpoor, celui-ci résidant dans les montagnes. Quelques portions de la Turae constituaient les points en litige. Chacun d'eux avait des prétentions à la souveraineté d'un district appelé Suneroun, où se trouvent les ruines d'une ancienne capitale dont le souvenir même a péri. Un musulman, nommé Abdallah, obtint en jaghire deux sous-

divisions de ce district, Rootsehut et Puchroutа. Le rajah de Betia, ayant lui-même des prétentions sur ce territoire, résista; toutefois il finit par donner un sunnud pour ces mêmes terres à cet Abdallah, qui dès lors dut se croire en sûreté dans sa possession. Le sunnud donné par Muckwanpoor, de plus ancienne date que l'autre, fut accueilli le premier à Moorshedabad, ce qui impliquait jusqu'à un certain point le droit qu'on avait eu de le donner. Mais, en 1763, Prythee-Nuragun, ayant subjugué le rajah de Muckwanpoor, réclama une supériorité féodale sur le possesseur du jaghire; il résolut de le reprendre, et s'en mit effectivement en possession. Il se saisit même en outre de vingt-deux villages, en dehors de ce jaghire, qu'il réclama comme faisant partie du Rootsehut. Abdallah invoqua la protection du gouvernement anglais qui prit effectivement sa défense. Une déclaration de guerre s'ensuivit en 1767, puis une expédition commandée par le major Kinloch ne réussit pas à pénétrer dans les montagnes; en revanche il occupa la totalité de la plaine Turae, comme dédommagement pour le gouvernement britannique. Abdallah réclama son jaghire. Rootsehut et Puchroutа lui furent en conséquence abandonnés. La paix se fit avec les Goorkhas. Ceux-ci envoyèrent aussitôt un agent qui réclama le territoire donné à Abdallah comme faisant partie des États du Muckwanpoor. Le rajah de Betia s'opposa à ce que cette réclamation fût admise. Une longue contestation

s'ensuivit. En 1781, M. Hastings, plutôt pour en finir que par conviction d'un droit, décida que Rooteehut et Puchrouta appartenaient aux Muckwanpoor, et ne faisaient pas partie de Beatia ou du Champarum.

Tant que dura cette contestation, les Goorkas manifestèrent les meilleures dispositions à l'égard d'Abdallah. Le principal titre sur lequel ils appuyaient leur protection consistait dans quelques lignes gravées sur une plaque de cuivre donnée jadis à celui-ci par les rajahs de Muckwanpoor, et ils avaient besoin de son témoignage à ce sujet. Le procès gagné, ils l'expulsèrent et reprirent son territoire. Les vingt-deux villages saisis par eux à leur première invasion n'avaient jamais été abandonnés aux Goorkhas ou bien à Abdallah. Aucune demande ne fut faite à leur sujet; au contraire, depuis l'époque de l'expédition du major Kinloch en 1768, les revenus en avaient été touchés comme appartenant, ainsi que Rooteehut, aux districts de Suneroun. De plus, lors de la fixation du tribut perpétuel en 1790, ils formèrent une partie des terres pour lesquelles s'engagèrent le rajah de Betia : il en fut de même les années suivantes où les vingt-deux villages continuèrent à demeurer dans la possession du rajah. Le Rooteehut, qui dans l'origine avait sans doute appartenu au rajah de la plaine, fut ainsi transféré à celui de la montagne.

Sur la même frontière, les Goorkhas s'étaient mis d'une autre façon en possession des districts de

Bootwul et de Shecorai, des petits forts de Tilpoor et de Bunackpoor. Après avoir usurpé ces territoires, fait des arrangements avec les collecteurs, ils s'étaient eux-mêmes reconnus redevables de l'impôt dû par ces territoires à leurs possesseurs légitimes. A la vérité, ils ne payaient ce tribut qu'à leur corps défendant, et profitaient de toutes les circonstances de nature à leur permettre de s'en affranchir. A l'époque où les Anglais occupèrent Gouruckpoor, le rajah de Palpa, récemment chassé de sa principauté, avait été obligé de chercher un refuge à Bootwul, à l'entrée de la première passe des montagnes. Le collecteur du rajah s'engagea, vis-à-vis les Anglais, à un tribut annuel de 32,000 roupies; peu de temps après, le rajah confirma l'engagement. Le rajah mort, sa famille abandonna Bootwul à la Compagnie, et reçut une autre propriété comme dédommagement. En 1804, les Goorkhas ayant soumis le rajah de Palpa, réclamèrent Bootwul comme une partie du territoire de ce dernier; ils envoyèrent des collecteurs pour percevoir les rentes. Sir George Barlow réclama vivement contre ce procédé; il mettait même en avant certaines prétentions sur Sheeorai, proposant d'ailleurs d'y renoncer en échange de l'abandon de Bootwul. Les Goorkhas répondirent par l'offre d'affermer Bootwul, comme zemindars, aux mêmes conditions que celles acceptées par le rajah et son collecteur à la première fixation du tribut : cette offre fut refusée. L'affaire en était là lorsque sir

Georges Barlow passa au gouvernement de Madras. L'attention de lord Minto fut absorbée par d'autres sujets, et la chose en demeura là pendant quelques années. Enhardis par cette condescendance, les Goorkhas passèrent la rivière en 1810 et 1811, et commencèrent à occuper quelques villages. Le gouvernement britannique, qui en ce moment redoutait beaucoup la guerre, se contenta de réclamer une nouvelle délimitation de frontières; il désigna un commissaire chargé de s'acquitter de cette tâche conjointement avec des négociateurs nommés par le rajah de Katmundoo. Sur la frontière de Sarun les Goorkhas ayant fait une tentative semblable, s'étaient de même emparés de quelques uns des villages occupés dans le temps de Prythee-Nuragun : ils se mirent à y lever des taxes sous le prétexte que ces villages appartenaient au Rooteehut. Le rajah de Betia résista; une collision s'ensuivit. D'autres villages, au nombre de vingt-deux, subirent peu après le sort du premier. Les choses en étaient là quand le major Bradshaw, premier assistant du résident de Lucknow, et les négociateurs des Goorkhas, commencèrent à s'occuper de la délimitation des frontières réciproques.

Le résultat de l'examen des faits établit ce que nous venons de raconter pour Bootwul. Quant à Shecorai, il fut prouvé que les Goorkhas s'en étaient emparés seize ans avant la cession de Gourruckpoor aux Anglais; toutefois ce n'était qu'une usurpation à force ouverte. La propriété légale n'en pouvait

être raisonnablement constatée. Le major Bradshaw réclama en conséquence l'évacuation des deux territoires, ce dont les commissaires goorkhas demandèrent à référer à leur gouvernement. De son côté, le major soumit au gouverneur-général le résultat de ces négociations; il insistait énergiquement sur la nécessité d'obtenir la restitution des vingt-deux villages. Beaucoup de temps fut encore consumé en réponses évasives de la part des négociateurs goorkhas; le moment vint pourtant où il fallut donner un ultimatum définitif; alors feignant de se trouver tout-à-coup blessés de certains procédés du major, ils déclarèrent leur résolution de n'avoir plus désormais de rapports avec lui, puis se retirèrent subitement à Katmondoo. Lord Minto se trouvait au contraire parfaitement satisfait de la manière d'agir de Bradshaw; se rendant au conseil de celui-ci, il réclama du rajah, dans les termes les plus positifs, la restitution des deux territoires. Il disait : « Si la réparation des dommages endurés ne nous est pas faite; si des procédés semblables à ceux dont je me plains ne sont pas prévenus à l'avenir, le gouvernement britannique se verra dans la nécessité de ne plus compter que sur ses propres moyens pour assurer les droits et les propriété de ses sujets, sans aucun égard à votre propre gouvernement. » Malgré la fermeté de ce langage, toute chance d'un arrangement à l'amiable avec le Népaul ne tarda pas à s'évanouir. La dépêche de lord Minto avait été

écrite en juin 1813; la réponse des Goorkhas se fit attendre jusque dans le mois de décembre. Cette lettre, toute remplie de protestation de bonne amitié, n'en contenait pas moins un refus formel d'évacuer les deux territoires; d'ailleurs aucune raison n'était donnée, aucun droit mis en avant. A son retour, lord Hastings répondit par une nouvelle et plus formelle invitation d'évacuer les deux territoires. Les chefs des Goorkhas, à la réception de cette dernière sommation, tinrent une longue et solennelle assemblée, pour y débattre la grande question de la guerre ou de la paix : commencée à neuf heures du matin, la séance ne fut levée qu'à huit heures du soir.

Le rajah du Népaul soumit ainsi la question à l'assemblée : « Des disputes existent entre moi et le gouvernement anglais. Le gouverneur-général m'écrit qu'il a donné des ordres au juge et au collecteur d'établir leur autorité dans les terres en litige entre nous sur la frontière de Gouruckpoor. Il dit qu'il ne juge plus nécessaire de répéter son intimation à ce sujet. Alors que deviendra mon autorité de rajah? Dans mon opinion, nous devons en appeler aux armes. Délibérez et donnez-moi votre avis. »

Le général Beem-Scin-Thapa se levant, et le visage tourné du côté du rajah, dit : « Grâce à l'influence de votre fortune et à celle de vos ancêtres, il ne s'est jamais trouvé un ennemi de force à lutter contre le Népaul. Jadis les Chinois nous ont

fait la guerre ; qu'en est-il résulté, c'est qu'ils nous ont bientôt demandé la paix. Comment les Anglais seraient-ils en état de pénétrer dans nos campagnes? Sous vos auspices, nous serons en mesure de leur opposer une armée de 52 lacs de guerriers, avec laquelle nous les chasserons. Le petit fort de Bhurtpoor était l'œuvre d'un homme; cependant les Anglais, vaincus sur les glacis, renoncèrent à le conquérir. Nos montagnes sont l'œuvre de Dieu; comment les prendraient-ils? Donc je demande le commencement des hostilités. Après la guerre, nous ferons la paix à notre convenance. »

Kajee-Bundoi-Singh-Thapa dit : « Ce qu'a dit Bheem-Sein est bon. Alexandre a renversé des empires, mais il n'a pu établir son autorité dans nos montagnes. Cependant il y a une source d'appréhensions : les rajahs des montagnes ont été chassés de leur domination; et ils en découvriront les secrets passages. Ils seront les guides des Anglais dans ces régions. Si les rajahs s'unissent aux Anglais, ces derniers acquerront de la confiance et se fraieront de force leur chemin. Par cette raison je recommande pour un temps une politique de temporisation. Par la même raison l'abandon par nous d'une partie de ce qu'ils possèdent maintenant, me semble préférable à la guerre. Les machinations et les intrigues de nos ennemis se trouveront de cette façon plus sûrement déjoués. J'ai dit ce qui s'est présenté à mon esprit. »

Gooro-Bungnat-Pundit dit : « Je conçois que la

volonté du souverain domine toute autre considération; mais puisqu'on m'a demandé mon opinion, je dois la dire; ce sera ensuite l'affaire du rajah de l'adopter ou de la rejeter à son bon plaisir. Jusqu'à présent nous avons tendu à notre but tantôt par un chemin, tantôt par un autre, mais nous voici à un moment décisif. Sans un nouvel ajustement de l'affaire des frontières, les Anglais ne se retireront pas; voilà qui est certain. D'ailleurs aucune injure ne nous force encore à en appeler aux armes. Je propose donc que la moitié du territoire contesté soit abandonné comme prix de la paix. Ce n'est pas un sacrifice, car si les Anglais veulent la guerre, nous ne saurions conserver ces territoires. Nous ne pouvons les combattre dans les plaines de Turae. Dans les montagnes c'est autre chose et nous n'avons rien à craindre. Voilà mon opinion. Je suis prêt, au reste, à me rendre à de meilleurs avis ouverts par d'autres. »

Kajee-Dilbunjun-Pandee dit : « Le Gooroo a étudié les desseins et les procédés des Anglais, et il les croit décidément hostiles. C'est bien. Mais sommes nous inférieurs aux Anglais, pour que nous leur cédions? Ils ne peuvent envahir notre territoire. S'ils tentent de le faire, qu'ils soient repoussés. S'ils y pénètrent une fois, tout cet État sera jeté dans la confusion. Mais s'ils excitent des troubles, ne pouvons-nous leur rendre la pareille? Comment seront-ils capables de protéger leur propre territoire? »

Chontra-Bum-Sah, Kajee-Umur-Singh-Thapa, Hus-todeel, trois chefs importants, avaient chargé l'un d'eux de porter la porole. Celui-ci s'exprima en ces termes : « Nous en avons assez à gouverner le territoire que nous possédons ; mais si les circonstances entraînent à une guerre avec les Anglais, grâce à l'heureuse fortune du rajah, nous saurons vaincre et conquérir. Cependant le moment actuel n'est pas favorable. Les Anglais, voyant l'occasion bonne pour eux, se sont mis dans une attitude offensive. Si le combat s'engage, il sera désespéré. Ils ne seront satisfaits qu'en établissant leur propre pouvoir et leur autorité; ils s'allieront avec les rajahs des montagnes, que nous avons dépossédés. Jusqu'à présent c'est le daim que nous avons chassé; si nous nous engageons dans la guerre, préparons-nous à combattre le tigre. Si le rajah veut se rendre à notre avis, nous lui recommanderons l'abandon, pour le moment, de toutes les terres nouvellement occupées, de manière à éviter une rupture. Si les choses sont poussées à l'extrémité avec les Anglais, tout cet État sera jeté dans la confusion ; toutes choses dans les montagnes de l'ouest sont déjà dans le trouble et dans le désordre. D'autres provinces de notre territoire deviendront le théâtre des mêmes désordres. Quel est le grand avocat de la guerre, quel est celui qui propose de combattre et de soumettre les Anglais? C'est un homme nourri à là cour. Les périls et les fatigues d'une vie guerrière lui sont étrangers. A présent même qu'il parle

pour la guerre, c'est aux côtés de votre personne. Nous, nous avons passé notre vie dans les forêts, le fusil d'une main, la hache de l'autre. Nous menons encore le même genre de vie. Nous savons que la guerre est une rude entreprise : et si elle l'est pour nous, vieux guerriers, ne le sera-t-elle pas bien plus encore pour de jeunes recrues ? Il y a un vieux proverbe : « Ceux-là font le mieux les affaires de leur maître qui emploient le plus de prudence et de circonspection. Toutefois, je dois rendre grâce à l'heureuse influence de la fortune du rajah, en cas de rupture, le succès couronnera sans doute nos efforts. J'ai dit. »

Dans ce sénat guerrier, les avocats de la paix se trouvaient, on le voit, en grand nombre. Cependant les partisans de la guerre mettaient en avant qu'en demeurant dans leurs montagnes et leurs forêts, et se bornant à faire de là des excursions de pillage et de butin, la guerre serait plus profitable, plus avantageuse, que ne pouvait être la paix. Ils démontrèrent qu'en cette circonstance la paix était à tout jamais l'abandon de ce système d'usurpation continuelle, qui jusqu'alors leur avait toujours réussi. La guerre fut donc décidée dès ce moment, toutefois cette résolution fut long-temps tenue secrète. Les Goorkhas répondirent au gouverneur-général, au sujet de ses représentations sur Bootwal et Stecorai, par des lieux communs sur leur attachement au gouvernement britannique, leur désir de vivre en bonne intelligence avec lui, etc.;

mais pas un mot sur le sujet en litige. Dans sa lettre aux Goorkhas, le gouverneur-général fixait un terme pour l'évacuation du territoire contesté ; il les menaçait, ce terme passé, de le faire reprendre de vive force. Trois compagnies anglaises, à l'expiration de ce délai, se mirent effectivement en marche pour occuper ces terres. Les Goorkhas se retirèrent à mesure qu'elles avançaient. Non seulement ils ne tentèrent aucune résistance, mais ne firent même aucune remontrance sur l'occupation des territoires contestés. Les employés anglais entrèrent dans l'exercice de leurs fonctions sans la moindre difficulté; mais le détachement anglais eut à peine commencé son mouvement rétrograde, que ces fonctionnaires se virent entourés par les Goorkhas, qui les attaquèrent à l'improviste, leur tuèrent 18 hommes et leur en blessèrent 4. Le daroga, ou le chef de la Thana de Chitwa, fut massacré de sang-froid après qu'il se fut rendu. La saison était trop avancée pour que les troupes pussent entrer en campagne; il fallut abandonner pour le moment les territoires contestés. Peu de temps après, dans un des avant-postes surpris par les Goorkhas, 4 hommes furent tués et 2 autres blessés. Les choses prenaient absolument la même tournure sur la frontière de Sarun. En apprenant ces nouvelles, le marquis de Hastings se hâta de diriger de ce côté tout ce qu'il avait de troupes disponibles; toutefois, il différa toute déclaration de guerre, ou quoi que ce fût qui pût y rassembler. Il voulait donner

aux négociants engagés dans des affaires avec le Népaul le temps de se retirer. Au reste, d'autres agressions fort nombreuses avaient déjà eu lieu; mais il n'était besoin que d'en raconter les principales. Dès son arrivée dans l'Inde, lord Hastings forma la résolution de visiter les provinces de l'ouest. S'embarquant pour cet objet à Calcutta en juin 1814, il atteignit Capwore à la fin de septembre. A cette époque, le meurtre des fonctionnaires anglais que nous avons raconté avait déjà eu lieu. Lord Hasting poussa avec activité ses préparatifs de guerre; il s'agissait tout à la fois, d'un côté, d'entamer vigoureusement la guerre avec les Goorkhas, de l'autre de se mettre à l'abri d'une attaque des Pindarries qui ne laissait pas que d'être à redouter; on pouvait craindre que ceux-ci ne profitassent du moment où les troupes anglaises seraient employées dans une direction opposée pour faire une invasion dans l'intérieur du territoire de la Compagnie. Tout étant enfin disposé, le marquis de Hastings fit publier sa déclaration de guerre, datée de Lucknow, et du 1er novembre 1814.

Le théâtre de la guerre était une frontière d'environ six cents milles de longueur, formée par des montagnes et des forêts; les passages et les défilés les plus difficiles étaient occupés par les Goorkhas; cette circonstance jointe à beaucoup d'autres, surtout à leur caractère plein de ruse et d'audace, rendaient fort difficile la conception d'un plan de

campagne. Le marquis de Hastings se résolut pourtant à prendre l'offensive tout le long des frontières, c'est-à-dire depuis la Suttlege jusqu'à Cossee. Le colonel Ochterlony, qui commandait un poste établi en 1808 à Loodheeana, eut pour instruction de manœuvrer dans la contrée montagneuse qui borde la Suttlege; ses forces consistaient en 6,000 hommes environ d'infanterie et d'artillerie indigène. Le major-général Gillepsie en quittant Meeruth dans le Doab, avait ordre de se diriger sur le Dehra-Doon, riche vallée entre le Gange et la Jumna, entre les premiers rangs des montagnes; puis, rendu là, de diviser son armée en deux corps, dont l'un attaquerait Gurhwal et Sirinighur, et l'autre se dirigerait sur Nahn, à l'ouest de la Jumna, pour y seconder les opérations du major-général Ochterlony; 1,000 Européens, 2,500 indigènes, et quelque cavalerie, formaient cette division, soldats et officiers pleins de confiance dans leur chef. Un troisième corps d'armée rassemblé à Benarès et dans le Gouruckpoor, sous le major-général John Wood, devait pénétrer par le Bottwul dans Palpa; il consistait en un régiment d'infanterie du roi, 3,000 hommes d'infanterie indigène, un train d'artillerie de 7 pièces de 6 et 4 mortiers ou obusiers. Le corps d'armée principal, composé de 8,000 hommes, y compris un régiment d'infanterie du roi, devait se porter directement sur Katmondoo, la capitale du Népaul, par les passes de Gunduk et de Bagmuttee; le major-gé-

néral Marley la commandait. L'artillerie consistait en 4 pièces de 18, 8 pièces de 6, et 14 mortiers ou obusiers. A l'est, et au-delà de Kossee, 2,000 hommes, y compris un bataillon de district, se trouvaient sous le commandement du major Lutter, chargé de la défense de la frontière de Pooruca. Voilà l'ensemble des dispositions des Anglais pour cette campagne.

Les Goorkhas n'étaient pas des ennemis méprisables : cinquante années de guerre des montagnes leur en avaient donné une grande expérience ; leur armée, composée de soldats robustes, actifs, courageux, infatigables à la marche, avait l'habillement et la discipline européenne ; ils avaient de même adopté pour leurs grades les dénominations de général, colonel, capitaine. Cependant les pouvoirs ne se correspondaient pas exactement ; le titre de général n'appartenait qu'au général en chef, et celui de colonel à quatre officiers seulement ; les capitaines et les lieutenants sous les capitaines, commandaient de moindres corps, mais distincts les uns des autres. Leur manière de fortifier ou de défendre leurs montagnes était redoutable ; ils construisaient dans les défilés de ces montagnes une sorte de remparts en terre, soutenus par des troncs d'arbres couchés les uns sur les autres, ayant leur axe perpendiculaire à la ligne des assaillants ; puis sur le parapet de ce rempart ils plantaient une palissade très forte, garnies de meurtrières, et d'où, tout en demeurant à couvert, ils pouvaient faire un

feu meurtrier. Souvent ils fermaient avec ces palissades les défilés; d'autres fois ils les plaçaient sur des points élevés qui dominaient les passes où l'ennemi cheminait; souvent ils les combinaient ensemble de manière à avoir des feux croisés sur les points les plus accessibles. Se trouvant partout, en tous lieux, les matériaux de ces sortes de fortifications pouvaient être appliqués à toutes les formes de terrains. Enfin, cette sorte d'ouvrage jouissait encore du grand avantage de braver impunément l'artillerie légère.

Le 22 octobre, le major-général Gillepsie, se mettant en mouvement, s'empara de la passe de Keree, conduisant dans le Doon. Il se porta de là sur Dehra, la principale ville de la vallée, sans rencontrer d'opposition. La totalité de la contrée montagneuse à l'ouest du Gange se trouvait sous les ordres de Umur-Sing, qui lui-même avait préposé Bahadur-Sing à la défense de Doon, à la tête d'une force de 6,000 hommes. A environ cinq milles de Dehra, s'élevait une montagne de 5 ou 600 pieds de hauteur, ayant à son sommet une forteresse redoutable, nommée Nalapanee. Bahadur, en la choisissant pour sa résidence, fit tous ses efforts pour ajouter encore à sa force naturelle; à la vérité, plusieurs des ouvrages commencés par lui n'étaient pas encore terminés à l'arrivée du major-général Gillepsie dans leur voisinage. Ce dernier envoya immédiatement un détachement sous les ordres du colonel Mawbey pour s'emparer de la place; lui-

même, à la tête du corps d'armée principal, se dirigea sur Nahn. Après avoir reconnu la force et la situation de la place, le colonel Mawbey envoya demander de nouvelles instructions. Le général Gillepsie vint alors lui-même à la tête du reste de l'armée, et, après une courte reconnaissance, résolut l'assaut. Il établit à la hâte une batterie sur le sommet d'une montagne voisine, à la distance de 600 verges; il se proposait d'occuper les assiégés et de commencer la brèche. Pendant la nuit, il dispose sa division en quatre détachements qui, à un signal donné, devaient sortir simultanément des batteries et des vallées voisines pour se porter en avant; quelques compagnies munies d'échelles afin d'escalader les murailles. À dix heures du matin, aucune brèche n'existait encore. Irrité de ce résultat et cédant à l'impétuosité de son caractère, le major-général fait donner le signal une heure avant le moment convenu. Ce signal, consistant en un certain nombre de coups de canon, n'est entendu ou compris que par deux des colonnes d'attaque qui se trouvaient au nombre de quatre. Le commandant du fort, loin d'être pris au dépourvu, avait renforcé les remparts, embarrassé les approches de gros troncs d'arbres, placé quelques pièces de canon de manière à prendre les assaillants en flanc. Les colonnes s'approchent résolument sous le feu du rempart. Le lieutenant Ellis conduit les pionniers tout près des murailles, il plante les échelles. Mais alors quelques pièces

d'artillerie cachées par les abatis font un terrible feu de mitraille. Ellis, les pionniers, les premiers rangs de la colonne, sont renversés, balayés. Une attaque dirigée contre l'abatis échoue complétement; les troupes rétrogradent, et vont chercher un abri à quelque distance.

Gillepsie, demeuré tout ce temps dans les batteries, voit tout-à-coup les troupes en pleine retraite. Il s'élance aussitôt à la tête de trois compagnies du 53ᵉ, décidé à enlever le fort ou à mourir. Les troupes hésitent, un petit nombre de soldats suit le général, qui pourtant continue d'avancer; à la tête d'une centaine de dragons démontés du 8ᵉ régiment qu'il avait commandé, et qui l'auraient suivi en enfer, il arrive après des efforts inouïs jusqu'à quelques pieds de l'abatis. Alors il agite son chapeau en l'air et pousse un hourra, mais au même instant, frappé d'une balle au cœur, tombe roide mort. Son aide-de-camp subit le même sort; sur les 100 dragons qui l'ont suivi, en peu d'instants 60 sont mis hors de combat. Les officiers, qui comprennent l'inutilité de plus longs efforts, donnent l'ordre de la retraite, qui s'effectue en toute hâte. La perte des assiégeants fut de 5 officiers y compris Gillepsie, et 27 hommes tués, 15 officiers et 213 soldats blessés. Officier d'une bravoure et d'une résolution extrêmes, Gillepsie fut regretté de l'armée entière; c'était un de ces hommes indomptables que la guerre anime au lieu de fatiguer. Nous le retrouvons aussi ardent, aussi téméraire dans les

montagnes du Népaul que naguère dans les plaines brûlantes de Java. Le colonel Mawbey, du 53ᵉ régiment, le plus ancien officier du corps d'armée, prit le commandement. Il se retira aussitôt sur Dehra pour y attendre un train d'artillerie de siége qui devait venir de Delhi, le dépôt le plus voisin.

Ayant reçu le renfort attendu, le colonel Mawbey reprit immédiatement l'offensive. Deux jours après la reprise des opérations, une partie de la muraille extérieure se trouvant abattue, l'assaut fut ordonné. Les grenadiers du 53ᵉ escaladent la brèche, mais sont renversés; au lieu de les suivre, le reste des troupes engage, à quelque distance, un feu assez vif avec les assiégés. Ils leur tuent quelques hommes; mais eux-mêmes se trouvent exposés à un feu très vif de mitraille et de mousqueterie, en même temps qu'assaillis par une pluie de flèches et même de grosses pierres lancées par des machines. Les ordres et les exhortations des officiers ne peuvent décider les troupes à se porter en avant. Espérant les entraîner par son exemple, le lieutenant Harrington s'élance tout seul, il tombe aussitôt mortellement frappé. Le colonel Mawbey, dirige sur la brèche une pièce de campagne, dans le double but d'en éloigner les ennemis et d'en faciliter le passage aux assiégeants en les couvrant de fumée. La pièce atteint le pied de la brèche; l'officier qui la conduit est aussitôt renversé. Convaincus que la brèche est impraticable, les soldats

refusent d'avancer. La retraite est ordonnée; mais, en raison de la difficulté du chemin et de la situation des ennemis ne tarde pas à devenir plus périlleuse que ne l'eût été l'assaut. 4 officiers, 15 Européens et 18 indigènes sont tués; 7 officiers, 250 Européens et 221 indigènes blessés. Cette petite forteresse coûtait déjà plus de soldats à l'armée anglaise qu'elle-même n'en contenait. Convaincu de l'inutilité de toute attaque de vive force, le colonel Mawbey prit dès lors le parti de se contenter de bloquer la place et de la bombarder; moyen dont le succès fut complet. Au bout de trois jours la garnison abandonna la place. Le manque d'édifices à l'abri de la bombe rendait terribles, malgré son peu de durée, les effets du bombardement. Bahadur, le commandant, se retira à la tête de 70 hommes, seul reste d'une garnison de 600. A la tête de cette poignée de soldats, il traversa la ligne des postes anglais et rejoignit un détachement de 300 chevaux envoyé de Nahn à son secours. Depuis quelques jours, on les voyait errer dans la campagne; mais le colonel Mawbey n'avait pas jugé nécessaire de les faire suivre par un détachement. Quoi qu'il en soit, irrité de voir Bahadur s'échapper, le colonel Mawbey voulut essayer de le surprendre. Il proposa l'entreprise au major Ludlow, qui l'accepta avec empressement. Ayant marché toute la nuit du 1er décembre, le major arriva en effet, sans avoir été découvert, jusqu'au bivouac des Goorkhas; il les dispersa, en tua quelques uns et en prit un grand

nombre. Nalapanee, toute remplie de cadavres mutilés, de lambeaux de chair épars, offrit un spectacle affreux à ses conquérants. Un petit nombre de blessés se traînaient çà et là, consumés par une soif intolérable. 90 cadavres furent recueillis et brûlés, les blessés envoyés à l'hôpital, le fort rasé jusque dans ses fondements.

Après la chute de Nalapanee, Umur-Singh, le commandant de Goorkhas, celui qui jouissait parmi eux de la plus haute réputation, fut consulté par la cour de Katmandoo sur l'opportunité de la paix. La cour consentait à acheter cette paix par l'abandon de Dehra-Doon des montagnes à l'ouest de la Jumna, de plus par celui des terres contestées de Sarun et de Gouruckpoor. Umur-Singh était opposé à toute cession de territoire. Les négociations qu'il ouvrit avec Ochterlony laissèrent bientôt voir que son seul but était de découvrir l'étendue et la nature des prétentions des Anglais, soit pour le moment, soit pour l'avenir. Ceux-ci demandaient, avant tout, la cession d'une partie consisidérable des districts montagneux, à peine l'eût-il entendu ou deviné, qu'il répondit fièrement : « Depuis la Suttlège jusqu'à la Teesta, les Goorkhas disputeront chaque pouce de montagnes. S'ils sont chassés de là, ils se retireront sur la frontière de la Chine. » Il ajouta : « Cette contrée n'est ni riche ni peuplée comme le Bengale ou l'Indostan; mais elle contient des hommes dont aucun, tant que l'âme leur tient au corps, ne voudrait se soumettre

à vivre comme les rajahs de la plaine au milieu de leur luxe et de leurs richesses. » Umur-Singh refusa en définitive d'avoir de plus amples communications avec les Anglais. Il n'indiqua jamais au général Ochterlony aucune disposition à traiter sur les bases proposées par celui-ci ; en même temps il écrivait au rajah, sous la date du 2 mars, une lettre qui fut interceptée. Après avoir accusé au rajah la réception de ses ordres, il faisait, dans cette lettre, un grand nombre d'objections aux conditions proposées. Selon lui, les Anglais n'étaient pas gens à se contenter pour long-temps de ce qu'ils demandaient alors ; s'ils paraissaient le faire, ce ne serait que dans le but de se réserver les moyens d'en agir à l'égard des Goorkhas comme jadis à celui de Tippoo. Cependant la cession qu'on nous demande, porterait, disait-il, en s'effectuant, un coup terrible à leur puissance. Umur-Sing consentait bien cependant à ce que l'on abandonnât les territoires disputés dans la plaine ; la conservation des districts montagneux n'en aurait pas moins laissé la route ouverte aux Goorkhas à de nouvelles conquêtes. Aussi était-ce là les limites de ses concessions. Puis il continuait :

« ..... A cette mesure je n'ai nulle objection ; je ne me sens aucune animosité contre ceux qui se chargeront de l'accomplir ; mais je me sens au contraire au fond du cœur une haine déclarée contre tous ceux qui nous poussent à une réconciliation avec les Anglais, ne consultant que leur propre intérêt, et

oubliant leurs devoirs envers leur souverain. Si les Anglais n'acceptent pas nos conditions, qu'avons-nous à craindre? Les Anglais ont essayé de prendre Bhurtpoor d'assaut; et le rajah a détruit un régiment anglais et un bataillon de Cipayes. Depuis ce moment, ils ne se sont plus aventurés devant Bhurtpoor; et ainsi une seule forteresse a suffi pour mettre un terme à leurs progrès. Ils sont entrés dans le pays bas de Dhurma, mais leur armée, leur artillerie, leurs magasins, tout cela est détruit par le rajah, et maintenant celui-ci vit paisible et en repos au sein de ses États. Nos offres de paix, nos démarches de conciliation, seront considérées comme les résultats de la peur. Comment l'ennemi respecterait-il un traité conclu dans de semblables sentiments? Confions donc notre fortune à nos épées. Attaquons vigoureusement l'ennemi pour le contraindre à rentrer dans les limites de son propre territoire. S'il continue à avancer, aiguillonné par la honte de rétrograder après tant de préparatifs immenses, alors nous serons assez à temps d'abandonner les territoires contestés et d'ajuster nos différends. Et cependant telle est la renommée de nos épées et la terreur qu'elles répandent au loin, que Bahadur, avec une garnison de 600 hommes, a repoussé 3 ou 4,000 Anglais. Cette garnison était uniquement composée de vieilles bandes de Gouruckh et Kurrukh, recrutés parmi les habitants de notre ancien royaume et de ceux des contrées de Bheree et de Gurnwal, et

elle suffit à anéantir un bataillon, à écraser et éloigner l'autre. Mon armée est composée de soldats de même espèce; d'ailleurs, tous sont ardents au-dessus de toute expression, tous bouillonnent d'une égale impatience de rencontrer l'ennemi. Vous-même avez pour gardes les vétérans de notre armée, et n'avez point à craindre leur désertion. Vous avez une immense multitude de milice; vous êtes entouré des jageerdars, qui combattront jusqu'à la mort, les uns par honneur, les autres par intérêt. Assembler les milices des basses terres et combattre dans la plaine est impolitique... attirez l'ennemi dans les montagnes, et détruisez-le en détail, un à un.

» J'enverrai Ram-Doss (1) proposer au général Ochterlony l'abandon de notre part des terres disputées, et je vous ferai connaître la réponse qui sera faite à cette démarche. Tous les ronas, rajah et thakooraen, ont rejoint l'ennemi, et je suis entouré; néanmoins nous saurons combattre et triompher. Tous mes officiers sont animés des mêmes sentiments. Les Pundits ont annoncé le mois de Bysakh (2) comme particulièrement propice aux Goorkhas; et, en choisissant un jour heureux, nous devons vaincre, il n'est pas permis d'en douter. Je désire m'engager avec l'ennemi doucement et avec précaution; je ne puis toujours y réussir :

(1) Un de ses fils.
(2) Commençant le 10 ou 12 avril.

les Anglais sont ordinairement les premiers à commencer le combat. J'espère cependant réussir à éloigner la bataille jusqu'au mois de Bisakh, où je choisirai une occasion favorable. Quand nous aurons repoussé l'ennemi, ou Kunjooh (1) ou moi-même, selon que vous le désirerez, nous nous rendrons en votre présence. Dans la crise actuelle, il me paraît fort à propos d'écrire à l'empereur de la Chine, au lama de Lassa et autres lamas. Par cette raison, je prends la liberté de vous soumettre le projet d'une lettre à leur adresse. Vous pardonnerez, j'espère, toutes les erreurs qui pourraient s'y rencontrer. Je finis en prenant la liberté de vous recommander de nouveau et bien instamment d'envoyer une supplique à l'empereur de la Chine et une lettre au grand lama. »

Lord Hastings, voyant l'extrême résolution de l'ennemi, fit quelques modifications à son plan de campagne. Il donna l'ordre au colonel Mawbey de laisser un détachement peu nombreux chargé de la protection du Doon, et de se porter sur Nahn, où se trouvaient 2,300 hommes d'élite de l'armée goorkha. Le commandement de cette division, qui devait être renforcée, passait au major-général Martindall. Le colonel Mawbey, laissant le colonel Carpenter à Kalsee, à l'extrémité nord-ouest du Doon, rétrograda à travers la passe de Keree ; il quitta le Doon le 5 décembre, et entrant dans la vallée au-

(1) Un de ses fils.

dessous de Nahn, campa à Mogammd le 16. Nahn était à soixante-dix milles de distance : située sur une montagne de 2,000 pieds d'élèvation, elle n'avait pourtant pas paru assez forte à l'ennemi pour servir de centre à leurs opérations. Le commandant de ce lieu, Runjoor-Singh, reçut du généralissime des Goorkhas l'ordre de se porter à une position au nord de cette ville et d'occuper le fort de Jythuck ; situé au point d'intersection de deux chemins de montagnes, à 3,600 pieds au-dessus du niveau des plaines de l'Indostan, ce fort dominait une multitude de montagnes s'élevant tout à l'entour à des hauteurs diverses, dont l'armée occupait quelques unes. Ayant appris l'évacuation de Nahn, Martindall la fit occuper par un détachement, puis, à la tête du reste de l'armée, alla prendre position devant Jythuck. Deux détachements furent aussitôt formés pour aller occuper les sommets de deux montagnes, l'une au nord, l'autre au midi de ce dernier lieu ; le premier sous les ordres du major Richards, le second sous ceux de Ludlow. De l'artillerie de montagne et des éléphants accompagnaient ces deux détachements, mais ne purent les suivre ; un sentier à peine frayé, ne laissant passer qu'une seule personne de front, était le seul chemin praticable.

Parti à minuit, le major Ludlow rencontra à trois heures un poste avancé de Goorkhas, à environ un mille du point qu'il allait occuper ; ceux-ci se retirèrent sur ce point à mesure que l'avant-

garde du major avançait. Au haut de cette montagne se trouvaient un village et les ruines d'un temple : second poste, que les Goorkhas abandonnèrent comme le premier. Le major Ludlow, à la tête de ses grenadiers, poussa impétueusement en avant pour saisir le poste qui lui était assigné ; l'ayant atteint, il fit une halte pour attendre le reste du détachement. Un peu au-delà du terrain de cette halte, on aperçut un poste retranché. Échauffés par les succès de la journée, et voulant prendre leur revanche de Nalapanee, les Anglais se pressent en foule autour du major ; ils demandent à grands cris l'assaut. Le major accueille volontiers cette demande en harmonie avec son caractère ; en voyant les bonnes dispositions des soldats, il ne doute pas que ce retranchement ne puisse être emporté d'un coup de main, avant que les Goorkhas n'aient le temps de renforcer la garnison. Juspao-Thapa, l'un des meilleurs officiers des Goorkhas, commandait ce poste ; une partie de ses forces étaient rassemblées ou derrière ou tout autour des palissades, mais hors de la vue des assaillants. Les Anglais arrivent jusqu'à quelques verges de la palissade ; alors Juspao lance de tous côtés des détachements qui les cernent, les environnent, ouvrent un feu terrible dans toutes les directions à la fois ; après quelque hésitation, les grenadiers, surpris, étonnés, se retirent en désordre. Les Goorkhas, enflammés par le succès, s'élancent en dehors de la palissade, et les attaquent le sabre à la main. En peu d'instants le dé-

tachement a perdu tout le terrain qu'il avait gagné; il rétrograde jusqu'aux ruines du temple. L'infanterie qui s'y trouvait, composée pour la plus grande partie de Cipayes, à la vue de l'échec essuyé par les Européens, est elle-même saisie d'une terreur panique; le major n'en peut tirer le moindre secours. Dès ce moment la retraite ne fut plus qu'une véritable fuite. Quant au major Richards, il avait fait un circuit de seize milles avant d'atteindre le point où il devait se rendre. A huit heures du matin, parvenu au pied de la montagne qu'il s'agissait de gravir, il arriva sans difficulté jusqu'au sommet, distant de 800 verges de Jythuck. Il occupa avec un détachement une grande cavité, située 300 verges au-dessous, et remplie d'excellente eau. Tous ces arrangements furent complètement terminés dans la matinée; officiers et soldats commencèrent alors à s'étonner de ne rien savoir du major Ludlow et de son détachement.

Cependant Rungoor-Singh assembla toutes ses forces sur les glacis de Jythuck. Les Goorkhas s'avancent déterminément à l'attaque du sommet de la montagne occupée par les Anglais. La première décharge les disperse; mais, se servant avec une dextérité merveilleuse des moindres quartiers de roches, des moindres plis de terrain qui peuvent les protéger, ils font sur les Anglais un feu irrégulier, mais continu. Le temps se passe ainsi jusqu'à quatre heures. Les Goorkhas avaient chargé neuf fois et s'étaient vus repoussés tout autant. Le major

Richards, craignant de se trouver sans munitions, écrit au major Martindall pour demander du renfort. Les Goorkhas deviennent de plus en plus hardis. Pour concentrer ses forces, le major est obligé de faire revenir le poste qui garde la citerne; avant le coucher du soleil, il fait rassembler par des pionniers de grosses pierres, que la nature du lieu rend une arme redoutable. A sept heures, il reçoit des ordres positifs du major-général de se retirer; il n'avait perdu que 20 ou 30 hommes; toutefois, comme les munitions allaient manquer, comme aucun espoir de renfort ne restait, l'obéissance demeurait le seul parti. Mais il fallait passer par un sentier étroit, bordant de terribles précipices, difficile à passer même en plein jour. L'arrière-garde est obligée de charger sans cesse les Goorkhas; bientôt la moitié de ses soldats est hors de combat. Elle ne perd pas courage; mais l'officier qui la commandait est tué, puis, au même instant, celui qui le remplace; et alors il s'y met une confusion inévitable. Elle est enfoncée, dispersée; tout ce qui la compose, dans l'espace de quelques minutes, est tué, blessé ou prisonnier. La tête de la colonne atteignait fort heureusement alors le bas de la montagne, ce qui la sauva du sort de l'arrière-garde. Malgré ce mauvais succès, grâce à la prudence et à l'habileté du major Richards, les Anglais n'en demeurèrent pas moins convaincus de leur grande supériorité sur l'ennemi. La trop grande ardeur de Ludlow à l'attaque de la barricade

fut, en effet, la seule cause de l'échec de ce jour-là; s'il eût pris le temps de s'établir plus solidement à son premier poste, c'est-à-dire aux ruines du temple, il lui eût été facile de s'y maintenir, même en cas d'échec dans le coup de main qu'il tenta sur la palissade. Ainsi finirent dans ce quartier les opérations de cette division; aucune entreprise un peu considérable ne fut plus tentée par le major-général Martindall.

De son côté, le général Ochterlony était entré en campagne en même temps que Gillepsie. Ayant une assez haute opinion de Umur-Singh, le chef goorkha qui lui était opposé, il avait résolu d'agir avec beaucoup de prudence. Le 21 octobre, ce même jour où Gillepsie tombait à la tête de ses troupes, il atteignit Plasee, située dans une vallée dans l'intérieur des montagnes. Umur-Singh occupait en ce moment une très forte position dans les montagnes. Les montagnes de cette partie du Népaul courent du nord au nord-ouest, elles s'élèvent successivement d'étage en étage dont chacun forme une position forte par elle-même, de plus servant comme de poste avancé aux positions plus élevées. Ainsi Umur-Sing se trouvait alors à Urkee, et entre cette ville et Plasee où se trouvaient les Anglais, on voyait deux étages intermédiaires, tous deux inférieurs à Urkee, supérieur à Plasee, constituant chacun une excellente position. La moins élevée, c'est-à-dire la plus rapprochée d'Ochterlony, était défendue par les forts de Nalaghur, Ramghur,

Joorjoore, Chamba; l'autre supérieure à celle-là formée par les monts Maloun, derrière lesquels on voyait, d'un côté, Urkee, et de l'autre la capitale du rajah de Belaspoor; une fertile vallée séparait ces deux derniers. Le général anglais, suivant Umur-Singh, ne pouvait manquer de perdre beaucoup de temps pour gravir ces montagnes, et s'emparer des postes intermédiaires; aussi se tenait-il fort tranquille à Urkee. Ne voulant rien abandonner au hasard, Ochterlony se fraya une route avec de grands travaux jusqu'à Nalaghur, où il arriva avec son artillerie de siége le 1er novembre. Il fit une brèche aux murailles, et la garnison se rendit le 5; elle capitula aussi le même jour pour un poste retranché appelé Taragurh, qui occupait une des passes de cette rangée. Le même jour, Umur-Singh, laissant une petite garnison à Urkee, vint s'établir à Ramghur; position qu'il eût été d'une difficulté extrême d'atteindre du côté de la plaine. Après l'avoir reconnue, Ochterlony se décida à la tourner de manière à la dominer. Ces diverses chaînes de montagnes sont, en effet, autant de degrés inférieurs de l'Hymalaya: c'est un amphithéâtre de montagnes qui s'élève graduellement à partir de la plaine. Les plus éloignées sont aussi les plus élevées.

Ramghur formait à la droite de Umur-Singh. Ochterlony, en venant de Nalaghur, le tourna par la gauche. Dans le mois de novembre, il se saisit d'un point d'où il espérait pouvoir battre en brèche une

des palissades de cette aile. Le 26 novembre, après d'immenses travaux pour rendre la route praticable, une batterie fut construite pour 6 canons. Mais lorsqu'on commença à la faire jouer, on s'aperçut qu'elle était trop éloignée de Ramghur pour produire le moindre effet; le chef des ingénieurs s'avança à la tête d'un petit détachement pour reconnaître une autre position plus avancée. Les Goorkhas, apercevant ce mouvement, firent une sortie. Le détachement anglais chercha un abri derrière un vieux mur qui se trouvait en ce lieu. Un autre détachement fut aussitôt envoyé à son secours, car sa situation devenait critique. De leur côté, les Goorkhas, qui avaient reçu un renfort, entourèrent le parti anglais; et celui-ci, pour rejoindre le reste du corps d'armée, se vit dans l'obligation de se faire jour de vive force à travers les Goorkhas. Quoique habilement exécutée, cette retraite ne coûta pas moins de 75 hommes; elle eut de plus ce résultat fâcheux d'exciter l'enthousiasme, d'encourager la hardiesse de l'ennemi; elle leur parut une fuite. Le lendemain, les Goorkhas demandèrent la permission d'enterrer leurs morts. Le 2 décembre, le major-général Ochterlony se décida à faire un logement sur un point plus rapproché de Ramghur; opération fort difficile. Une seule route conduisait de la batterie à ce point, et cette route passait sous le feu d'un des principaux postes retranchés des Goorkhas. Cependant, comme c'était le seul moyen de causer un dommage sérieux à l'ennemi, ce fut

celui qu'il adopta, de l'avis des colonels Arnolds et Thompson. A cette époque, la nouvelle du second échec devant Nalapanee arriva à l'armée ; elle fut suivie de près de l'annonce d'un renfort, circonstances qui déterminèrent Ochterlony à différer de quelque temps l'exécution de son plan. Des doutes sérieux sur le succès définitif de l'expédition traversaient de temps à autre l'esprit du major-général Ochterlony. La discipline des Cipayes lui semblait parfois devoir être rester inutile contre l'adresse, la bravoure, la détermination de ces montagnards. Toutefois ce ne fut qu'à lord Hastings qu'Ochterlony communiquait de pareilles appréhensions ; il conservait au milieu de l'armée son calme et sa gaieté ordinaire.

En attendant l'arrivée du renfort, Ochterlony, négociant avec le rajah de Plasee, s'en fit un allié. Il obtint son aide pour percer une route praticable à l'artillerie. Ayant reçu quelque renfort d'artillerie, il détacha le colonel Tompson à la tête de 14 compagnies, deux canons et deux obusiers, avec ordre de s'emparer de deux postes retranchés à la gauche de l'ennemi. Cette opération exécutée, le détachement devait encore occuper un troisième point, celui-ci non retranché. Après avoir marché toute la nuit et une partie de la matinée, arrivé en face du premier poste, Thompson ne jugea pas prudent de tenter un coup de main. Se saisissant d'un point élevé, il attendit son artillerie, et, lorsqu'elle fut arrivée, ouvrit son feu sur le second poste pa-

lissadé. Les ouvrages des Goorkhas étant d'ordinaire à l'épreuve de l'artillerie, aucun résultat ne fut produit; ils l'évacuèrent néanmoins pendant la nuit. S'étant aperçu de leur retraite, Tompson, envoya occuper ce poste par un détachement. La nuit suivante fut employée par les Goorkhas à concentrer leurs forces. Au point du jour, d'un autre poste retranché qui dominait Ramghur, ils commencèrent une sérieuse attaque; mais le détachement était sur ses gardes; les assaillants, repoussés, laissèrent 150 hommes sur le champ de bataille. Les Anglais eurent 12 hommes tués et 157 blessés. Le major-général, entendant le feu, envoya des renforts; de plus, le fort fut palissadé et fortifié de nouveau.

Comme nous l'avons dit, Ramghur formait la droite de Umur-Singh et faisait face à la plaine. Le poste du colonel Thompson était en arrière du centre de l'ennemi; il pouvait tout à la fois lui couper les vivres sur la route de Urkee ou bien intercepter ses communications avec Belaspoor. S'apercevant de cet inconvénient, le général goorkha y remédia comme il suit : opérant une conversion sur Ramghur, demeurant toujours à sa droite, il fit un changement de front et se retrouva en face de l'ennemi. Or la montagne sur laquelle le colonel Thompson était placé ne donnait aucun moyen d'attaquer les palissades du camp retranché des Goorkhas dans cette nouvelle position. Un terrain absolument impraticable les protégeait; de plus,

circonstance plus avantageuse encore, ils couvraient Belaspoor, d'où venaient leurs approvisionnements. Ochterlony sut néanmoins les priver de tous ces avantages par une belle manœuvre. Abandonnant sa situation, il fit un long détour, et alla se poster dans les environs de Belaspoor, sur les hauteurs de Punalie, qui couronnent la ville de Belaspoor et la vallée de la Sutlèje; là il opéra sa jonction avec le colonel Thompson, couvrit Belaspoor, et se mit en mesure d'agir au nord-est des monts Maloun. Le colonel Arnold, laissé dans le camp retranché, abandonné pendant tout ce temps, était chargé de surveiller Umur-Singh, de suivre ses mouvements, de se trouver toujours prêt à l'attaquer en queue si lui-même tentait d'en venir aux mains avec le corps d'Ochterlony. Dans le cas où l'armée ennemie prendrait la route de Belaspoor, Arnold devait s'emparer des palissades abandonnées afin de les détruire. Aussitôt qu'il comprit l'objet de ce mouvement des Anglais, Umur-Singh se mit en marche avec toute son armée se proposant de s'emparer de la forte position des monts Maloun. Il abandonna, pour exécuter ce mouvement, un poste retranché fort important, Mungo-Ka-Der, dont le colonel Arnold s'empara le même jour; il laissa d'ailleurs de nombreuses garnisons dans les forts de Ramghur, Taraghur, Chamoa et Joojoore. Le colonel Cooper fit ses dispositions pour attaquer ces postes, et Arnold se dirigea sur Belaspoor. Il n'éprouva au-

cun obstacle de la part de la garnison de ces forts. Cependant il n'exécuta son mouvement qu'avec beaucoup de lenteur, les difficultés naturelles du terrain se trouvant alors fort augmentées par la pluie et la neige. Au commencement de février, il atteignit Tulsoora, point situé à l'extrémité de la chaîne des monts Maloun, et qui devait être le terme de son mouvement. Il réduisit presque immédiatement le fort de Butungurh, au-delà des monts Maloun, entre ces montagnes et Belaspoor. Les forts de Bungurh exigèrent un peu plus temps. Pendant ce temps, le général Ochterlony faisait ses efforts pour réduire le rajah de Belaspoor; et celui-ci, craignant de voir ses États conquis, sa capitale dans des mains ennemies, ne tarda pas à faire sa soumission. Cette campagne ajouta beaucoup à la réputation de courage et d'habileté d'Umur-Singh. Avec tout au plus 2,000 hommes sous ses ordres, il sut tenir tête au général anglais qui n'en avait pas moins de 7,000. Plus d'une fois il déjoua ses combinaisons, l'empêcha de rien effectuer de décisif, le tint constamment en haleine. Le succès de la campagne demeura indécis.

Le major-général J. S. Wood était entré en campagne vers la fin de décembre à la tête de la division assemblée à Gouruckpoor. Il se proposa de laisser Bootwul à droite et d'attaquer Nyakot, poste qui couronne les hauteurs à l'ouest de la ville. Mais une palissade avait été construite à l'ouverture de

la passe au milieu de laquelle Boowul est situé. Ce poste, appelé Jeejgurh, devait être d'abord emporté avant qu'aucune autre entreprise pût être tenté. Le 3 janvier, le major-général Wood se mit en mouvement à la tête de 21 compagnies dans le but de s'en emparer. Un brahme lui servait de guide; la route côtoyait la rivière Tenavee, et pendant sept milles traversait une forêt. Le général Wood s'attendait à traverser un pays découvert avant d'arriver à la palissade. Il marchait avec l'avant-garde, lorsqu'il se trouve tout-à-coup en face du poste retranché, d'où part aussitôt un feu bien nourri qui jette sur le carreau deux officiers et plusieurs soldats. Le 17e régiment, formant l'arrière-garde, arrive au pas de course sur le terrain et prend ses rangs : il repousse des détachements de Goorkhas qui s'étaient hâtés de faire une sortie. On gagne le sommet d'une colline, d'où l'on domine la palissade. Les Goorkhas ne songeaient point à la défendre; mais en arrière se trouvait une montagne d'où il leur aurait été facile de faire un feu meurtrier sur les Anglais demeurés possesseurs de la palissade. Cette circonstance détermina le général Wood à se retirer, et cette retraite donna à l'affaire, insignifiante en elle-même, toute l'apparence d'une défaite pour les Anglais. A la vérité, le général Wood lui-même sembla juger les choses ainsi. Abandonnant l'exécution des ordres qui lui avaient été donnés, il n'essaya plus de pénétrer dans les montagnes, et se tint constam-

ment sur la défensive. Le bruit public faisait l'armée des Goorkhas forte de 12,000 hommes, tandis qu'ils avaient à peine quelques centaines d'hommes de troupes régulières. Cette conduite méticuleuse du général enhardit l'ennemi, abattit le courage des siens; les Goorkhas se répandirent çà et là dans le pays, le pillant et le ravageant à leur guise. Cet état de choses dura pendant les mois de janvier, de février et mars. A cette époque, le général Wood reçut des renforts considérables; toutefois il n'osa pas reprendre l'offensive. Sur la frontière de Sarun, le major Bradshaw avait établi une chaîne de postes qui pendant quelque temps ne furent point inquiétés: toutefois, la fortune n'était pas plus favorable aux Anglais de ce côté que partout ailleurs.

Malgré ces succès, la cour de Katmandoo n'en éprouvait pas moins de graves inquiétudes sur l'issue définitive de la lutte. Elle ne voulait pourtant rien céder; aussi tous ses efforts tendaient-ils à faire traîner les choses en longueur, en ouvrant des négociations sans but, en offrant de frivoles concessions. Dans le mois de novembre un de ses envoyés, nommé Chundur-Seekur, demanda un sauf-conduit pour se rendre à Calcutta. Il était chargé de dépêches pour le gouverneur-général. Or ces dépêches ne consistaient qu'en une simple lettre de compliment à lord Hastings, sur sa nomination. Le major Bradshaw adressa à Chundur-Seekur, une copie de la déclaration de guerre

précédemment publiée, et refusa de le laisser passer à moins qu'il ne fût muni de pouvoirs pour traiter de la paix. La lettre fut envoyée au gouverneur-général, qui approuva la conduite du major Bradshaw; peu après, il permit cependant à Chundur-Seekur de demeurer sur la frontière. Le major Bradshaw se résolut à ne pas différer plus long-temps d'entrer en campagne, mais à attaquer le poste goorkha de Burhorwa, puis à occuper après cela toute la plaine de Turae. Le 25 novembre, ayant rassemblé ses forces, il attaqua ce poste, en tua le commandant et fit prisonnier Chundur-Seekur, qui s'y trouvait. Les instructions de l'envoyé furent saisies et achevèrent de rendre manifeste que l'objet de sa mission n'avait été autre que de gagner du temps. Le major Bradshaw eut 2 hommes tués et 14 hors de combat, les Goorkhas 75 tant tués que blessés. La plaine de Turae fut immédiatement évacuée par les Goorkhas, et annexée par proclamation au territoire britannique. Le major Bradshaw y établit les postes suivants : le capitaine Hay à Baragurhee, le capitaine Blackney à Sumunpoor, le capitaine Sibley, avec environ 500 hommes, à Pursa, sur la route conduisant à Hetounda.

Le général Marley arriva à Puchroute-Tuppa avec le corps d'armée principal le 12 décembre. Déjà une avant-garde avait poussé jusque là. Les Goorkhas ne manifestaient aucune envie de se défendre; seulement ils firent quelques tentatives

pour empoisonner les puits et les fontaines. Le général Marley forma son armée en trois divisions. Il se dirigea de sa personne, à la tête de 2,200 hommes, sur la passe d'Hétounda ; le colonel Dick, avec 1,500 hommes, devait prendre la route de Hureepoor, à l'est ; le major Rroughdge, avec 1,300 hommes, pénétrer dans la passe de Suckteeduree et Joorjooree, située entre les deux autres. L'arrière-garde, formée du reste de l'armée, se tint prête à se porter où besoin serait, surtout à maintenir les communications. Un poste commandé par le capitaine Sibley était à vingt milles à la gauche du corps d'armée principal ; un autre, sous les ordres du capitaine Blackney, à sa droite, mais tous deux isolés, tous deux sans aucun retranchement qui les défendit. Le général Marley employa le mois de décembre à faire les préparatifs de ce plan de campagne. Un corps d'armée goorkha s'assembla pendant ce temps à Muckwanpoor, sous un chef nommé Runder-Sing. Ce dernier, ayant une connaissance exacte des positions du capitaine Sibley et du capitaine Blackney, les fit attaquer par deux détachements de ses troupes.

Blackney fut complètement surpris ; lui et son premier lieutenant furent tués dès les premiers coups de fusil. Au bout de dix minutes, les Cipayes, dont une petite partie seulement avait eu le temps de prendre les armes, s'enfuirent dans toutes les directions. Les Goorkhas, ayant pénétré jusqu'au centre du camp, achevèrent de rendre la

confusion sans remède en mettant le feu aux tentes. Le capitaine Sibley, à Pursa, était mieux sur ses gardes. Plusieurs circonstances l'ayant mis à même de craindre une attaque, il avait demandé du renfort au général Marley. Celui-ci en avait envoyé sous les ordres du major Greenstreet. Malheureusement ce détachement campa en route, quoique la distance ne fût que de vingt milles; c'était la nuit du 31 décembre au 1er janvier. Le lendemain les Goorkhas attaquèrent sur trois colonnes. Sibley avait fait la faute de placer son avant-garde fort en avant du reste de son détachement; son arrière-garde, abandonnée à 70 cavaliers irréguliers, était encore un point vulnérable, surtout pendant une attaque de nuit. L'avant-garde repousse avec succès le premier choc des Goorkhas; le lieutenant Smith, qui la commande, comprenant cependant qu'il ne pouvait tenir long-temps, fait demander du secours. Sibley se met à la tête d'un détachement qu'il veut conduire lui-même; il reçoit une blessure à la cuisse, puis une seconde, celle-ci mortelle. Le feu éclate aussitôt sur les derrières et les flancs des Anglais. Des partis de Goorkhas se glissent entre l'avant-garde et le corps principal; d'ailleurs c'était sur l'arrière-garde que l'attaque principale se trouvait dirigée. Après avoir dispersé la cavalerie irrégulière des Anglais, ils pénètrent dans le camp et s'emparent du bazar. Le lieutenant Smith, à qui le commandement échut par la mort de Sibley, forme un

bataillon carré avec ce qui lui reste de troupes; il tient les Goorkhas à distance; mais ceux-ci, protégés par des troncs d'arbres, tiraient à coup sûr et sans risque aucun. Smith voyant tout perdu s'il ne parvient à les déloger, veut les charger à la tête des Cipayes; ceux-ci refusent d'obéir, et se contentent de tirer à distance jusqu'à ce que leurs munitions soient épuisées. Smith, désespéré, se voit obligé d'ordonner la retraite. Entièrement occupés du pillage, les Goorkhas ne l'inquiétèrent que fort peu; mais l'artillerie, les munitions, les approvisionnements de toute sorte furent perdus. La perte des Anglais fut de 123 hommes tués, 187 blessés; 77 manquant à l'appel, avaient probablement été faits prisonniers. Le major Greenstreet, entendant le bruit de l'artillerie dans la direction de Pursa, se mit promptement en marche; mais il était encore à trois milles du champ de bataille quand le feu cessa. De nombreux fuyards ne tardèrent pas à l'instruire du triste résultat de l'affaire.

Le général Marley attendait en ce moment un train de grosse artillerie, parti de Betia pour venir le rejoindre. Dans le but de couvrir ce mouvement, il renforça le poste de Baragurhee, puis manœuvra lui-même à l'ouest, disposé à le secourir au besoin. D'ailleurs l'audace, l'activité des Goorkhas lui en avaient singulièrement imposé. En dépit de ses instructions, il abandonna toute idée de pénétrer plus avant dans les montagnes. Le marquis de Hastings commença dès lors à concevoir de sérieuses

craintes sur le résultat de l'expédition. L'armée tout entière, partageant, exagérant les dispositions de quelques uns de ses chefs, avait perdu toute confiance en elle-même, cette première condition des succès militaires; l'audace, l'esprit d'entreprise paraissaient morts en elle. Ce fut en vain que toutes les stations militaires du Bengale et de Bahar furent mises à contribution pour fournir des renforts au général Marley; à peine se décida-t-il à exécuter quelques marches dans la plaine ouverte de Turae; il n'osa s'aventurer dans la forêt ni dans les montagnes. Enhardis de plus en plus par cette timidité, les Goorkhas parcouraient le pays à leur gré, venaient brûler des villages jusque dans le voisinage du camp anglais; menaçant Bagurhee, ils élevèrent un camp retranché à peu de distance. Enivré de ses succès, le rajah, ou, pour mieux dire, la cour de Katmandoo ordonna à Rhugut-Sing, qui commandait de ce côté, d'attaquer les cantonnements anglais, de prendre sur tous les points une offensive hardie. Des dépêches sous le sceau rouge, c'est-à-dire expédiées de la manière la plus solennelle en usage chez les Goorkhas, arrivaient journellement pour lui renouveller cet ordre. A même d'apprécier les difficultés de l'entreprise, satisfait de ses dispositions, Rhugut-Sing différa sagement de les mettre à exécution. Les courtisans, partout les plus hardis guerriers, attribuèrent sa prudence à la timidité. Ils le sommèrent de venir à la capitale expliquer sa désobéissance; mais ils

l'engageaient à ne paraître qu'en habit de femme, plus d'accord avec son caractère que l'attirail des guerriers. La conduite de Bunghut-Sing fut plus tard mieux appréciée de ses compatriotes; mais toutes les injures dont on l'assaillait en ce moment n'en manifestaient pas moins combien les Anglais étaient alors tombés dans l'opinion de leurs ennemis. Troublé de l'audace de ceux-ci, privé, dit-on, de ses conseils habituels, Marley, n'osant ou ne pouvant agir, prend tout-à-coup une résolution fort étrange. Il se dérobe à son armée, sans avoir prévenu personne, sans avoir remis son commandement aux mains d'un successeur. Lord Hastings, qui depuis long-temps hésitait à le remplacer, se hâta de le faire et désigna pour ce poste le major-général George Wood.

Les résultats de cette première campagne ne furent donc nulle part à l'avantage des Anglais. De leurs généraux, Ochterlony seul n'avait pas essuyé d'échec; toutefois il n'avait pas obtenu d'avantages; l'honneur de la campagne demeurait même à son adversaire. Le général Martindall essuya trois échecs, deux fois devant Nalapanee, un troisième devant Jythuck; il perdit le tiers de son monde. La division de Gourckpoore recula devant l'ennemi d'une façon qui donnait à sa marche rétrograde l'aspect d'une retraite, presque d'une fuite. Enfin l'armée de Sarun, cette armée qui devait pénétrer jusqu'à Katmandoo, désertée de son général, affaiblie de la perte de deux détachements de 500 hom-

mes, se trouvait réduite à l'inactivité la plus complète. Depuis Oude jusqu'à Rungpoor, les Anglais étaient tenus en échec par les Goorkhas, sans qu'il leur fût permis de pénétrer dans la forêt; leur territoire était en même temps journellement insulté, et avec impunité. Des bruits d'une nature alarmante, souvent absurde, mais n'en exprimant que mieux l'anxiété des esprits, circulaient journellement sur la frontière de Morung. Il est vrai de dire cependant qu'aucune portion de territoire n'était perdue pour la Compagnie; que de plus ils avaient conclu avec le rajah de Sikhun une alliance avantageuse. De ce côté encore une téntative d'irruption des Goorkhas avait échoué, et, les postes avancés ayant reçu des renforts, on jouissait de quelque sécurité.

Dans le premier moment, la guerre avec les Goorkhas ne produisit dans l'Inde aucune sensation. Les nombreux revers essuyés par les armes anglaises à son début ne tardèrent pas à éveiller l'attention des chefs indigènes; plusieurs d'entre eux se demandèrent dès lors si le moment n'était pas venu de se déclarer contre les Anglais, qu'ils ne pouvaient manquer de haïr en leur qualité d'étrangers. Runjeet-Singh avait une nombreuse armée à Lahore et paraissait prêt à quelque démonstration alarmante dans le nord-ouest; Ameer-Khan, ayant rassemblé de nombreux bataillons afghans, s'était porté à quelques marches d'Agra, et de là faisait des offres de service en termes fort ambigus. Le

durbar de Poonah et celui de Scindiah, dans leurs communications avec le gouvernement anglais, prenaient un ton presque menaçant. Toutes ces circonstances donnaient à la guerre actuelle une plus grande importance, et devaient déterminer le gouverneur-général à la poursuivre avec une vigueur plus grande encore. Malgré ces débuts désavantageux, malgré tant d'échecs inattendus, lord Hastings n'avait jamais douté d'ailleurs que cette guerre n'eût en définitive une issue favorable. Anglais et Cipayes au service britannique avaient depuis long-temps perdu l'habitude de la guerre; la nouveauté, l'étrangeté de la scène, l'aspect même de ces contrées montagneuses, toutes couvertes de forêts, commencèrent par les étonner. Leurs premiers revers contre des ennemis à demi barbares mêlèrent quelque crainte à cet étonnement; la confiance en eux-mêmes ne pouvait manquer de leur revenir. D'un autre côté, la manière de faire la guerre aux Goorkhas ne pouvait donner d'inquiétudes sérieuses; satisfaits qu'ils étaient d'avoir coupé un avant-poste, repoussé une attaque, détruit un détachement, l'idée ne leur venait pas de prendre une vigoureuse offensive sur une large échelle; se réduisant volontairement à une pure défensive, ils laissaient de la sorte l'ennemi toujours libre de les attaquer où et quand bon lui semblait. Depuis Clive jusqu'à lord Lawrence, les Anglais, habitués à marcher délibérément à l'ennemi, à le voir s'enfuir, quelle que fût sa supério-

rité, étonnés d'une résistance inattendue, passèrent, quelques uns du moins, et malheureusement parmi les chefs, de l'excès de la présomption à celui du découragement. Mais ces deux sentiments extrêmes étaient en définitive en désaccord avec le fond même du caractère anglais; c'est avec raison que lord Hastings se flattait de voir à la longue le succès couronner sa persistance.

Le général George Wood arriva le 20 février à l'armée récemment délaissée par Marley. Les différents renforts qui l'accompagnèrent ou le suivirent de près portèrent son armée à 13,000 hommes. Toutefois, craignant que la saison malsaine ne fût arrivée, il ne voulut rien tenter de décisif. Il se contenta d'exécuter quelques marches et contremarches jusqu'à la fin de la campagne. Dans le Goruckpoor, le major-général John-Sullivan-Wood brûla, comme représailles, un certain nombre de villages appartenant aux Goorkhas. Il marcha partout où devait se trouver l'ennemi, le plus souvent, à la vérité, trompé, égaré par de faux rapports; à la fin de la saison, c'est-à-dire dans le mois d'avril, il vint prendre de nouveau position devant Botwul. Le 17 avril, il ouvrit contre cette place un feu de toute son artillerie, mais sans produire de résultats; il dut se borner à ravager la portion de la plaine de Turae appartenant aux Goorkhas, puis se retira immédiatement dans ses cantonnements. Les divisions de l'ouest se montrèrent, au reste, moins découragées que celles de l'est et du centre.

Pendant ce voyage dans le Rohilcund, lord Hastings fit une reconnaissance exacte de la frontière de Kumaon, qui le borde au nord; il acquit la certitude qu'elle se trouvait presque entièrement dégarnie de troupes. En ce moment, la totalité des forces des Goorkhas faisait face en effet aux divisions britanniques opérant à l'est et à l'ouest. Une attaque sur ce point lui parut avoir l'avantage d'attirer de ce côté l'attention de l'ennemi, de l'empêcher en même temps de diriger aucun renfort sur Jythuck. On comptait en outre sur le concours des habitants de Kumaon qu'on savait au fond du cœur ennemis des Goorkhas, qui les tenaient dans un rude assujettissement, qui enlevaient femmes et enfants au gré de leurs caprices; la seule difficulté venait de l'absence momentanée de troupes régulières à employer à ce service. Les divisions engagées dans les montagnes demandaient sans cesse du renfort; et, d'un autre côté, les dispositions de la population des provinces ne permettaient pas d'affaiblir les garnisons. Dans ces conjonctures, lord Hastings résolut de se servir de la population autrefois si guerrière du Rohilcund, race faite dès l'enfance à se servir du mousquet et du sabre. Deux officiers habitués à ce genre de service, le colonel Gardner et le major Hearsey, furent employés à faire des levées de Rohillas contre le Kumaon : tous deux avaient long-temps servi dans les armées mahrattes. Le premier de ces officiers dut agir de Kasheepoore (district de Merodabad); le

second d'opérer contre Chumpaweet, à l'est de la province.

Le 11 février 1815, le colonel Gardner, accompagné d'un agent civil, ce dernier chargé de l'administration de la province, se mit en campagne. Il atteignit la première passe des montagnes, d'où il délogea un piquet de Goorkhas. Un détachement ennemi était retranché sur le sommet du Kat-kee-Nao, poste élevé qui dominait l'entrée de la passe; un autre détachement occupait le Gurhee ou le fort de Kotha, tout-à-fait sur la droite; la Kosila passait entre ces deux palissades ou camps retranchés. Après avoir reconnu les deux positions, le colonel Gardner marcha le long de cette rivière. Il se proposait de pénétrer entre ces deux postes pour se porter sur Almora. Une très forte pluie qui en ce moment commença, ne tarda pas à faire déborder la rivière. Dans la soirée, Gardner envoya un détachement dans la direction de Kotha menacer le poste; 200 Rohillas et 100 Mewaties marchèrent le long de la Kosila pour se saisir d'une forte passe appelée Thangura; d'où elle se précipite à travers un défilé commandé des deux côtés par de hautes montagnes. Mal dirigé par ses guides, ce détachement, ne put s'assurer de la passe des deux côtés de la rivière, et se contenta de s'établir sur une montagne qui la dominait au sud-est. Le second détachement envoyé dans la direction de Kotha s'arrête à une montagne appelée Rouseldeh, entre la passe de Than-

gura et Kotha, passe dès le matin occupée par l'ennemi. A la tête de 500 hommes, le colonel Gardner l'en délogea, puis rétrograda sur Thangura, où se trouvait son détachement. Le 20, les Koorkhas évacuèrent Kat-kee-Nao, et se retirèrent à Googur-Gurh, d'où ils furent délogés dès le soir même. Le jour suivant, 700 Rohillas campèrent aux environs de Seethee, et atteignirent le lendemain un point où se joignent deux routes conduisant l'une et l'autre à Almora. L'une d'elles était gardée par un sirdar goorkha à la tête des deux garnisons de Katnee-Nao et de Kotha. Après une courte halte, Gardner se dirigea aussitôt sur l'autre route, qui est aussi celle qu'on rencontre d'abord dans cette direction et qui, au sortir de la vallée, gravit aussitôt dans les montagnes. Cette marche longue et pénible consomma toute la journée. Au coucher du soleil, Gardner et son corps d'armée se trouvaient encore à six milles du sommet de la montagne de Choumer, qu'il voulait occuper; à peine 40 hommes purent-ils y arriver. Au point du jour, l'ennemi se dirigea vers le même lieu, conduit par Ungut-Syrdar, arrivé au moment même d'Almora avec un renfort. Ce poste était très faible, mais il s'y trouvait plusieurs étendards qu'ils eurent soin de déployer; il ne fut point attaqué. Le 28 seulement les vivres et les bagages purent atteindre le sommet du Choumon. Gardner avait été obligé d'établir des garnisons à Kat-nee-Nao et à Kotha. Il trouva prudent

d'attendre de nouveaux renforts avant de s'aventurer plus loin dans ces montagnes. 1,000 Patams, levés à Hâpur dans le Meeruth, étaient alors en route pour le rejoindre. Pendant cette halte, des escarmouches de peu d'importance eurent lieu ; et l'avantage demeura aux Rohillas. Durant ce temps, le major Hearsey avait pénétré dans la province de Kumaoun par la Kalee sans rencontrer d'obstacles. La population sembla même montrer quelques dispositions à se déclarer en sa faveur. Laissant la moitié de son monde à la garde de cette dernière passe; il se mit en mesure de coopérer avec le lieutenant-colonel Gardner en se portant sur Almora à l'est. Il établit dans ce but un blocus devant un fort nommé Kootulgurh, qui était sur son chemin.

Le mois de mars s'était passé de la sorte ; le colonel Gardner, ayant reçu ses renforts, trompa par un mouvement hardi le général goorkha ; il parvint à s'établir sur ses derrières dans le voisinage et presque en vue d'Almora. Gardner envoya un autre détachement se saisir au midi d'une montagne précisément en face, où se trouvaient les ruines d'un temple appelé Shee-ka-Devee; il faisait en même temps une démonstration sur Keompoor, dans le but d'arriver à Shee-ka-Devee. Trompés par ces diverses manœuvres, les Goorkhas se mirent eux-mêmes en mouvement; ils incendièrent leurs palissades, et se hâtèrent d'aller prendre position dans le voisinage de Shee-ka-Devee. Gardner

continuant à s'avancer hardiment, se fraya un chemin jusqu'au cœur même de la province de Kumaoun. Sa conduite conciliatrice envers les indigènes, portait de meilleurs fruits encore que sa hardiesse dans les opérations de guerre; les vivres abondaient dans son camp, et bientôt il lui devint facile d'obtenir des renseignements sur les mouvements de l'ennemi. A la fin de mars, un renfort assez considérable pour suffire à la conquête de la province entière se mit en route pour le rejoindre. Le colonel Jasper Nicolls commandait ce détachement composé de 2,000 hommes d'infanterie et 10 pièces d'artillerie de différents calibres, envoyées de Moradabad. L'état des affaires devant Jythuck, l'assurance que la tranquillité de l'Inde centrale ne serait pas troublée pendant la saison, avait permis au gouverneur-général de prendre cette mesure. Le 5 avril, Nicolls entra donc dans les montagnes et marcha pour opérer sa jonction avec le colonel Gardner; En ce moment un des chefs goorkhas, Ustee-Dul, à la tête d'un détachement, après avoir traversé la passe de Kalee, se dirigeait vers le major Hearsey. Instruit de ce mouvement, ce dernier marcha lui-même à la rencontre de l'ennemi avec un assez faible détachement; le reste de ses forces disséminé çà et là, se trouvait employé à la garde de différents postes; formés de nouvelles levées, les Rohillas se troublèrent au premier feu. Le major fut blessé et fait prisonnier. Aucun des points où il avait mis

garnison ne tint; leurs défenseurs, à la première démonstration hostile des Goorkhas, gagnèrent la plaine. Apprenant ces nouvelles le jour même de son entrée dans le Kumaoun, Nicolls précipita son mouvement dans le but d'opérer sa jonction avec Gardner, ce qu'il parvint à exécuter. Deux jours après, Ustee-Dul faisait son entrée dans Almora avec ses prisonniers, événement célébré par des salves d'artillerie entendues du camp britannique. Détaché du camp anglais, le major Patton fut chargé de suivre les mouvements du chef goorkha; les deux détachements se rencontrèrent au moment où tous deux gravissaient la même montagne de côtés opposés. Le chef goorkha fut tué, et le champ de bataille, c'est-à-dire le sommet de la montagne, demeura aux Anglais. Ustee-Dul jouissait d'une grande réputation militaire, et sa perte fut vivement déplorée à Almora ainsi qu'à Katmandoo.

Au retour du major Patton, Nicolls espéra profiter de l'impression nécessairement produite par leur dernière défaite sur l'esprit des ennemis. A la tête d'un bataillon et des troupes irrégulières de Gardner, il se mit en mouvement dans le but d'établir un logement sur les montagnes de Sectolee, où se trouvait l'ennemi. Il s'empara effectivement des hauteurs, mais il rencontra un petit fort bâti en pierres. Nicolls lui fit donner l'assaut sans avoir battu en brèche afin de gagner du temps. Malgré sa témérité, l'entreprise réussit, et bientôt toutes les palissades de cette chaîne de montagnes se

trouvèrent évacuées. Les Goorkhas se réfugièrent dans Almora, et comme les montagnes voisines qui dominaient la ville étaient alors en la possession des Anglais, ils se préparaient à la reprendre; le lendemain, à onze heures du soir, ils enlevèrent effectivement un des postes anglais. Nicolls, accouru aussitôt en personne, reprit ce poste; toutefois le combat fut long, sanglant, et devint le signal d'une sortie générale; 211 hommes tués ou blessés demeurèrent sur le champ de bataille. Le jour suivant, Nicolls prit position à 70 verges seulement du fort d'Almora. Le gouverneur de la province, voyant sa situation désespérée, fit demander et obtint une suspension d'armes; les négociations commencèrent aussitôt pour la paix. On vit alors arriver dans le camp anglais grand nombre d'officiers goorkhas blessés, qui venaient demander les secours de la chirurgie. Ces guerriers avaient quelque chose de chevaleresque dans les manières, mais ne brillaient pas par la prudence politique. Ils avouaient sans détour leur manque de vivres; ils permettaient aux ingénieurs d'examiner à loisir les fortifications de la place. Dans la discussion des articles de la capitulation, ils insistèrent surtout sur la faculté d'envoyer 500 hommes au secours de Jythuck, ce qui leur fut refusé. Cette convention stipulait la reddition de la province de Kumaoun et de toutes les places fortifiées sans exception; la retraite, dans le délai de dix jours, de toutes les troupes et officiers des Goorkhas à l'est

de la Kalee, par des moyens de transport que les Anglais s'engageaient à fournir ; enfin la liberté sans condition du major Hearsey. Tous ces articles furent fidèlement exécutés. Nicolls accompagna les troupes goorkhas jusqu'à la Kalee, puis disposa ses forces de la manière la plus avantageuse à la défense de la province.

Nous avons laissé le général Martindall persuadé de l'insuffisance de ses forces pour entrer en campagne ; en conséquence, il ne tenta rien contre Jythuck et demeura oisif à Nahn. Le gouverneur-général lui envoya de nombreux renforts, mais ne parvint pourtant pas à le décider à reprendre l'offensive. Au commencement de février, le major Kelly fut détaché de Nahn avec un bataillon d'infanterie légère ; il avait l'ordre d'aller occuper un poste important dans cette même chaîne de montagnes où avait échoué le major Ludlow ; Kelly s'avança effectivement jusqu'à un lieu désigné sous le nom de Montagne-Noire. A peine y fut-il arrivé, que le major-général lui envoya de la grosse artillerie afin de le mettre à même de battre en brèche les premières palissades des ennemis. Pour cela, il fallut pratiquer un chemin sur les flancs de la montagne au sommet de laquelle se trouvait la palissade ; L'artillerie et les munitions furent portées à grand'-peine le long des précipices qui la bordaient ; opération qui excita l'étonnement, on pourrait dire l'enthousiasme de l'ennemi. Pendant ce temps, les communications se trouvaient toujours ouvertes

entre la garnison de Jythuck et les différents partis qui couvraient la campagne. Le 17 février, la nouvelle se répandit dans le camp anglais qu'un détachement de Goorkhas assez nombreux se dirigeait vers Jythuck. Le lieutenant Young fut détaché avec un corps de cavalerie légère pour l'intercepter. Ne trouvant point l'ennemi au point indiqué, il revint au camp; sur de meilleurs renseignements, il se remit de nouveau en marche avec un parti de cavalerie irrégulière montant à 2,000 hommes. Les Goorkhas se trouvaient alors à un lieu appelé Chumalgurh. N'osant engager une action de vive force avec ses troupes composées de nouvelles recrues, il se posta de manière à intercepter leurs communications avec Jythuck. La situation des Goorkhas, en raison de leur grande infériorité de numérique, car ils n'étaient que 200 contre 2,000, était tout-à-fait désespérée; mais loin d'en être abattus, ils s'assemblent en conseil de guerre, et comme les Spartiates aux Thermopyles, prennent la résolution de mourir à leur poste. Ainsi décidés, ils s'avancent délibérément sur l'ennemi, font feu à quelques pas, et chargent le sabre à la main. Ceux-ci, cédant pied, se sauvent dans une confusion extrême; les postes suivants prennent la panique, et bientôt tout ce détachement, montant à 2,000 hommes, cômme nous venons de le dire, prend la fuite. Enhardis par ce succès, les Goorkhas poussent jusqu'à Jythuck sans autre obstacle. Plus tard, le souvenir de

cet exploit exalta tellement leur courage, qu'ils n'hésitèrent jamais à attaquer un poste de soldats irréguliers, malgré le nombre ou la position de ceux-ci.

L'artillerie transportée sur la montagne Noire commença à jouer le 17 mars; dès ce premier jour, la palissade fut abattue; mais le major-général, en dépit de l'ardeur des troupes, recula pour ainsi dire devant un succès que tout annonçait comme certain. Il craignit de ne pouvoir conserver ce poste contre Runjoor-Sing, qui ne pouvait manquer de venir l'y attaquer avec toutes ses forces. Le général était beaucoup supérieur à ce dernier, tant en nombre qu'en artillerie; mais intimidés par tant et tant de revers, les Anglais poussaient en ce moment la prudence jusqu'à un degré voisin de la pusillanimité. Renonçant à toute attaque de vive force, il se proposa donc seulement d'entourer Runjoor-Sing, le commandant de Jythuck, de le bloquer de manière à le réduire par famine. En exécution de ce nouveau plan, il envoya le major Richards se saisir d'un poste à l'est de Jythuck et lié à cette forteresse. Après avoir fait un circuit considérable pour arriver à un endroit accessible à l'artillerie, Richards se mit à gravir les flancs de la montagne dont les Goorkhas occupaient le sommet. Les Goorkhas les laissèrent approcher jusqu'à 40 verges, puis firent alors un feu très meurtrier. Le poste fut cependant emporté. Le major Richards poursuivit son avantage jusqu'à une autre

montagne de cette chaîne appelée Punchul, où les Goorkhas semblaient décidés à une sérieuse résistance. Le major fit une halte pour donner à la queue de ses colonnes le temps de se rejoindre; alors il attaqua le poste sur deux colonnes, s'en rendit maître, puis se porta aussitôt sur la palissade. Il s'attendait à une grande résistance de la part des Goorkhas. Mais intimidés par les préparatifs dont ils avaient été témoins, les Goorkhas ne montrèrent aucune disposition à prendre l'offensive. Dans cette affaire, un officier goorkha de grande réputation, Ujamba-Punt, fut fait prisonnier. Le 16 avril, un poste intermédiaire entre le major-général et le quartier-général fut occupé par le capitaine Wilson. Mais c'était au seul sir David Ochterlony qu'était réservée la gloire de prendre Jythuck.

Le colonel Arnold que nous avons laissé à Rutungurh, avait pris position entre l'ennemi et Belaspoor, au pied d'une chaîne de montagnes dont Umur occupait les sommets. Cooper réduisait pendant ce temps les forts de la chaîne de Ramgurh, en commençant par ce dernier. La garnison ayant capitulé aussitôt que la brèche eut été reconnue praticable, obtint de se retirer avec les honneurs de la guerre. En revanche, à son retour au quartier-général goorkha, le commandant fut puni de cette capitulation hâtive, par la perte du nez et des oreilles. Les forts de Turugurh et de Chumba eurent le même sort que Ramgurh. Ochterlony, renforcé dès lors par Cooper, prit position devant Umur-Singh;

il se proposait d'établir des logements sur toute la série de hauteurs qui formaient la position de ces derniers, depuis les forts Maloun jusqu'à ceux de Soorujgurh. Cette ligne présentait une série de points élevés, de pics disséminés çà là, tous d'un accès difficile; chacun d'eux couronnés avec une palissade, deux seuls exceptés, nommés l'un le Ryla, l'autre Deothul. Le premier se trouvait convenablement situé pour servir aux opérations contre Soorujgurh; le second au centre même de la position de Goorkhas, à un millier de verges environ du mont Maloun lui-même. Ochterlony résolut de les attaquer simultanément tous les deux; croyant ce mouvement sur deux points différents propre à dérouter l'ennemi. Plusieurs autres détachements, dans le but de favoriser cette entreprise par une diversion, devaient en outre marcher sur les cantonnements de l'ennemi, sous les murailles de Maloun. Le premier de ces détachements se mettait en route de Pulta, un des postes opposés au Soorjgurh, sur la droite de l'ennemi; il était composé de deux compagnies et d'un certain nombre de troupes irrégulières; il était chargé d'une démonstration sur Ryla, et, parvenu dans le voisinage, avait ordre de lancer une fusée pour donner le signal aux autres colonnes; il était commandé par le lieutenant Flemming. A la vue de ce signal, le capitaine Hamilton devait marcher sur le même point avec son détachement et celui d'un lieutenant sous ses ordres. Pendant que ces deux détachements

opéraient leur jonction à Jynigur, un bataillon de grenadiers sous le major Junes se mettait simultanément en mouvement dans la même direction, dans le but de soutenir le lieutenant Flemming et d'occuper Ryla. Deux autres colonnes parties pendant ce temps, l'une de la droite, l'autre de la gauche du quartier-général Ochterlony, celle de droite, commandée par le major Lawrie, celle de gauche par le colonel Thompson, avaient pour instruction de se porter sur Deothul. Deux autres petits détachements conduits, l'un par le capitaine Bowyer, l'autre par le capitaine Showers, consistant chacun en trois compagnies régulières, plus un certain nombre de soldats irréguliers, se mettaient encore en mouvement, dans des directions opposées, sur les cantonnements des Goorkhas; leur tâche était de créer une diversion et d'aider à l'occupation de Deothul.

Le lieutenant Fleming occupa Ryla dans la nuit du 14. Le major Junes et le capitaine Hamilton marchèrent immédiatement sur le même point, et dans la matinée s'y établirent sans rencontrer d'opposition. A un autre signal, les deux colonnes du colonel Thompson et du major Lawrie se mirent immédiatement en mouvement, et par des côtés différents se portèrent sur Déothul; arrivées en même temps, elles attaquèrent ce point simultanément. Alors commença un engagement aussi sérieux qu'aucun de ceux qui avaient encore eu lieu. Au moment où la tête de la première colonne approchait du

sommet de Déothul, un détachement de 25 à 30 Goorkhas la chargea hardiment. Le major Lawrie ne parvint pas sans peine à rallier ses hommes, à gagner le sommet et à les en déloger, aussi bien que des autres sommets les plus voisins; le reste de la journée, l'ennemi se contenta de tirailler aux environs. Le major Lawrie s'empressa de remettre en bon état les défenses de Déothul. Pendant ce temps, la diversion faite par les capitaines Showers et Bowyer avait réussi à attirer de ce côté l'attention des Goorkhas. Partis de Rutnugurh, Showers, se trouva dès le commencement du jour dans le voisinage d'une des palissades ennemies. Homme d'un caractère entreprenant, hardi, chevaleresque, il ne fait pas charger les armes et ordonne à ses soldats de ne se servir que de la baïonnette. Un corps de Goorkhas vient bravement au devant de la colonne quand elle approche de la palissade; le désordre s'y met; elle se disperse, et le capitaine reste seul pour soutenir le choc; un combat personnel s'engage alors entre lui et le chef goorkha; le goorkha fut tué, mais le capitaine Showers le fut lui-même un moment après. Cet incident acheva de rendre la confusion complète parmi les soldats qui ne songèrent qu'à la fuite. Ralliés toutefois par quelques uns de leurs officiers, ils chargèrent leurs armes et reprirent bravement l'offensive. Le capitaine Bowyer, après s'être mis en marche de son côté au point du jour, atteignit à sept heures du matin le point qui lui

avait été assigné comme poste d'observation. Apprenant l'échec éprouvé par le détachement du capitaine Showers, il commença lui-même sa retraite; d'ailleurs dans le meilleur ordre. Les Goorkhas enhardis par ce mouvement rétrograde, suivirent la colonne une partie de la journée sans parvenir à l'entamer. Mais cette manœuvre leur devint fatale en les attirant hors du poste de Déothul, dont les Anglais s'emparèrent comme il a été raconté.

La nuit s'écoula pleine d'anxiété pour les deux armées. Buckthyar-Thapa, un des meilleurs officiers de Umur-Singh, vit de Looraghur l'importance de l'opération commencée; il quitte aussitôt ce poste à la tête d'une troupe d'élite et accourt prendre part au combat qui allait s'engager. Les Anglais avaient en ce moment deux bataillons réguliers au sommet de la montagne; deux pièces de canon, et des troupes irrégulières en assez grand nombre. Umur-Singh résolu aux plus grands efforts pour rentrer en possession de Déothul, rassembla l'élite de son armée. Au point du jour, 2,000 hommes marchent contre ce poste auquel l'escalade est donnée de tous les côtés à la fois. Commandés par Bukhtyar-Thapa, ils se précipitent à cette attaque avec une audace intrépide; quelques uns se font sabrer dans l'intérieur même des ouvrages anglais. A demi-portée de fusil, un grand drapeau à la main; ayant à ses côtés le plus jeune de ses fils, encore enfant, Umur-Singh se montrait général

habile et soldat intrépide. Par ses ordres les Goorkhas visaient particulièrement à démonter l'artillerie; ce fut d'abord avec tant de succès qu'en peu d'instants ils jettent sur le carreau la plupart des artilleurs, deux pièces se trouvèrent entièrement démontées; un renfort d'artilleurs et de munitions arriva fort heureusement de Ryla. Au bout de deux heures, l'ardeur de Goorkhas paraissant enfin se ralentir, les Anglais, sous les ordres de Lawrie se hasardèrent à reprendre l'offensive; et les Goorkhas, privés de leurs principaux chefs, se débandèrent aussitôt. Les Anglais eurent 213 hommes tués ou blessés; les Goorkhas laissèrent 500 des leurs seulement dans les environs de Déothul. Ils demandèrent la permission de chercher le corps de Bukhtyar-Thapa; on le trouva sur le champ de bataille, couvert de blessures, entouré de morts et de mourants. Au moment d'engager le combat, il dit : « Si je reviens, ce sera victorieux. » Mot vraiment héroïque, car il en avait si peu l'espoir qu'il écrivit le même jour à ses femmes de préparer leurs sutties. Le général Ochterlony s'empressa de le faire relever, on l'entoura soigneusement des plus beaux châles, puis un détachement anglais le rapporta à Umur-Singh avec toutes sortes de paroles d'admiration et de compliments sur sa bravoure.

Cette série d'actions séparées se combinèrent de manière à former une action générale la plus considérable de cette campagne. Les Anglais eurent

contre eux dans cette journée l'infériorité du nombre et le désavantage du terrain; mais leurs dispositions furent si bien prises, exécutées avec tant de résolution, que le succès les couronna complétement. D'ailleurs Ochterlony, remarquable surtout par une infatigable activité, n'était pas homme à s'endormir sur ces avantages. Il ouvrit de Déothul à son ancienne position une route praticable à l'artillerie; il bloqua de près Maloun. De leur côté, les Goorkhas faisant rétrograder toutes leurs garnisons qui se trouvaient au-delà de Déothul, les concentrèrent au pied de cette forteresse. Dès la première semaine de mai, une batterie considérable avait ouvert son feu contre Maloun. La nouvelle de la chute d'Almora était arrivée à cette époque. Les chefs goorkhas pressèrent Umur-Sing d'accepter une capitulation pour lui et pour son fils Runjoor, qui commandait à Jythuck. Il répondit par des refus obstinés. Il s'efforçait de persuader à ses soldats qu'en ayant la constance de résister jusqu'à la saison des pluies, ils forceraient les Anglais à se retirer. Mais la désertion se mit parmi ses troupes. Bientôt 200 guerriers fidèles demeurèrent seuls à ses côtés. Il se retira avec eux dans la forteresse de Maloun. Mais le moment vint où le brave chef dut céder à la destinée. Il signa le 15 mai une capitulation par laquelle il consentit à se retirer à l'est de la Kalee ou Gogra, à laisser les Anglais maîtres de tout le territoire à l'ouest de Kumaoun. Runjoor-Sing se trouvait compris dans

cette capitulation. Le père et le fils, tous deux hardis guerriers, frémirent, dit-on, plus d'une fois en jetant les yeux sur l'immense étendue de terrain qu'ils abandonnaient à l'ennemi. Beaucoup de soldats goorkhas prirent du service parmi les Anglais. Cette campagne, qui au mois de janvier ne promettait que désastres, et après avoir tout-à-coup changé de face, se termina ainsi par l'acquisition, au profit de la Compagnie, de tout le pays montagneux compris entre la Gogra et la Suttlège. Kamaoun devint une province de l'empire britannique. L'honorable sir Edward Gardner reçut mission de l'organiser, avec plein pouvoir pour l'administration des affaires.

A l'époque de leur rupture avec le gouvernement britannique, ils n'avaient nullement prévu les événements importants que nous venons de raconter. Au milieu de leurs premiers succès au début de la guerre, ils éprouvaient déjà de cuisants regrets de se voir engagés dans cette rude entreprise. Voyant les grands préparatifs des Anglais, connaissant leur persévérance, ils auraient dès lors abandonné les territoires contestés en échange d'une prompte paix; peut-être se seraient-ils même résignés à quelques sacrifices plus considérables. Après la campagne, ces dispositions devinrent plus marquées encore à la cour de Katmandoo. Les chefs voyaient depuis long-temps qu'ils avaient mis trop de confiance dans leurs montagnes; déjà tous voulaient la paix, ne différant plus entre eux que sur

les moyens de l'obtenir, c'est-à-dire sur les concessions à faire. La nouvelle des désastres d'Ummur-Singh trouva les esprits dans cette disposition ; aussi la résolution de traiter fut-elle prise immédiatement. Gooroo-Guirai-Misur, gourou de la famille du rajah, reçut des pouvoirs pour conclure un arrangement : des négociations ne tardèrent pas à s'ouvrir effectivement entre lui et le major Bradshaw, agent politique et intermédiaire du gouverneur-général. — Lord Hastings demandait, 1° la cession de toute la contrée montagneuse prise pendant la campagne, c'est-à-dire se trouvant à l'ouest de la Kalee ; 2° la cession entière de la plaine Turace, depuis le pied des montagnes, sur toute la longueur du reste du territoire des Goorkhas ; 3° l'abandon par les Goorkhas de ce qu'ils avaient conquis sur le territoire de Sikhim-Rajah, et la restitution à ce chef des postes fortifiés de Nagree et de Nagurkot ; 4° la réception à Katmandoo d'un résident anglais avec l'escorte et le genre d'établissement d'usage ordinaire pour ce fonctionnaire ; 5° enfin la stipulation ordinaire de ne recevoir aucun Européen au service du rajah sans l'autorisation spéciale du gouvernement anglais. C'était, en un mot, une renonciation complète à toute espèce d'indépendance nationale.

Le major Brasdshaw fit immédiatement savoir au négociateur goorkha sa résolution de ne négocier sur aucune autre base. Le goorkha déclara que ses pouvoirs n'allaient pas jusque là. Les conférences

furent rompues. Un autre négociateur adressé par la cour de Katmandoo au commissaire chargé de l'organisation de la province de Kumaoun reçut la même réponse. Pendant ce temps, l'armée rassemblée sur la frontière de Sarum, au nord du Gange, se trouvait prête à entrer en campagne. Une seconde campagne paraissait inévitable à lord Hastings ; mais il voulait la conduire de manière à ce qu'une troisième ne le fût pas. Le lieutenant-colonel Adams se trouvait en mesure de se mettre en mouvement en partant de Kumaoun, comme base de ses opérations ; le colonel Nicolls à opérer contre Bootwall et Palpa ; enfin le général Ochterlong, à la tête des troupes de Sarum, à pénétrer dans la vallée de Népaul. On en était là, lorsque, dans le mois d'août, le négociateur goorkha se présenta de nouveau dans le Turaee. Une des grandes objections des Goorkhas à la cession de la plaine de Turaee venait de ce que beaucoup de chefs y possédaient des jaghires. Lord Hastings l'ayant appris autorisa le négociateur à offrir à la cour de Katmandoo, comme compensation de la perte de ces jaghires, le paiement annuel d'une somme égale à leurs revenus, c'est-à-dire de 2 ou 3 lacs de roupies. En dépit de ces intentions libérales du gouverneur-général, la négociation fut rompue. Les chefs goor khas ne renonceraient jamais, à ce qu'assura le gourou, à leurs possessions dans la plaine de Turaee ; c'est de là qu'ils tiraient leurs subsistances, les montagnes ne leur rapportant rien. Lord Has-

tings fit alors un pas de plus dans les voies de la conciliation. Aucune compensation ne pouvait exister pour le gouvernement goorkha à l'abandon par lui de la plaine de Turaee et des forêts au pied des montagnes. La valeur réelle de la plaine était d'ailleurs ce qui faisait la difficulté, non le désagrément d'amour-propre de l'abandonner. D'un autre côté, le mauvais climat de cette plaine, la difficulté de l'administrer, en faisait une sorte d'embarras pour le gouvernement britannique. S'il en demandait la cession, c'était dans l'intention d'éloigner de lui les Goorkhas autant que possible; de leur enlever tout intérêt dans la plaine, mais non l'espoir d'en tirer quelque profit. Lord Hastings se relâcha donc sur ce point; il restreignit ses demandes à la portion comprise entre la Kalee et Gunduck, qui de fait se trouvait déjà en la possession des Anglais. Il offrait encore à la cour de Katmandoo un subside annuel de 2 lacs de roupies pour en disposer comme elle-même l'entendrait.

La minute d'un traité établi sur ces conditions fut montrée au négociateur goorkha; il lui déclara ne pouvoir l'accepter, même ainsi modifié, avant d'en avoir référé à sa cour. D'ailleurs la réponse définitive ne pouvait pas, selon lui, se faire attendre plus de quinze jours. Ce terme expiré sans qu'elle arrivât, il sollicita la permission de se rendre lui-même à Katmandoo; il voulait s'enquérir des causes de ce retard. promettant d'être de re-

tour dans un délai de douze jours. Revenu au bout de ce temps, avec des pouvoirs plus étendus, il signa effectivement le traité le 28 novembre 1815. Ratifié peu après par le gouverneur-général, ce traité fut immédiatement rendu public à Calcutta. Les préparatifs pour une seconde campagne, jusqu'à ce moment poussés avec activité, furent aussitôt suspendus. On eut bientôt lieu de se repentir de cette précipitation. Une des conditions du traité était que sa ratification sous le sceau rouge (c'est-à-dire dans la forme qui en consacrait la validité) serait délivrée au major Bradshaw dans l'espace d'une quinzaine de jours. Or, non seulement ce délai se passa sans l'arrivée de cette ratification, mais on reçut en outre des nouvelles fort alarmantes de Katmandoo. La faction de la guerre l'avait emporté encore une fois sur celle de la paix, à laquelle appartenait le gourou, signataire du traité. Dès ce moment force fut de se préparer à un renouvellement d'hostilités. Sir David Ochterlong reçut l'ordre de se préparer à entrer en campagne le plus tôt possible. On fit mille efforts pour reformer les magasins, reconstituer les dépôts, en un mot, pour donner à l'armée les moyens d'agir.

La non-ratification du traité par les Goorkhas ne saurait être attribuée, en dépit des apparences, à un plan combiné d'avance pour tromper le gouvernement britannique. Le rajah-goorou, c'est-à dire le négociateur, était lui-même sincère dans ses démarches et ses discours. Le désaveu

qu'il reçut de son gouvernement provenait d'un changement survenu dans l'opinion des chefs du conseil. Parmi eux, une partie était d'avis d'accepter les termes proposés ; les autres les rejetaient énergiquement. Les plus ardents parmi ces derniers étaient Umur-Singh et ses fils ; récemment arrivés dans la capitale ils se montraient encore tout animés de l'ardeur du champ de bataille. Umur-Singh poussait le rajah à la guerre par tous les arguments possibles : « C'était folie, disait-il, de se fier à un traité conclu après une défaite ; les Anglais verraient dans un traité semblable, le résultat de la peur ; ils ne pouvaient manquer dès lors de tenter de profiter de la faiblesse présumée de ceux qui l'avaient signé ; ils ne cesseraient d'en exiger de nouvelles concessions, de chercher des motifs, des prétextes, pour mieux dire, de nouvelles guerres. La condition politique des Goorkhas, qui tenaient dans une sujétion involontaire plusieurs rajahs et plusieurs nations, leur fournirait en grand nombre ces motifs ou ces prétextes. Rien ne leur serait plus facile que d'intervenir sans cesse dans les affaires du pays, d'y exciter constamment de nouveaux troubles. D'un autre côté, la présence d'un résident anglais à Katmandoo ne devait-elle pas entraîner celle d'un corps de troupes auxiliaires, formé de quelques compagnies d'abord, bientôt de bataillons, qui ne manquerait pas de grossir incessamment? et le moment ne viendrait-il pas enfin où le Népaul tout entier ne

serait pour eux qu'une proie assurée, une facile conquête? Le double exemple du rajah de Burthpoor et de Tippoo manifestait suffisamment, au dire de Umur-Sing, ce que pouvait promettre d'un côté une mâle défense, de l'autre d'une paix faite ou plutôt achetée au moyen de concessions semblables. Le rajah avait vigoureusement défendu sa forteresse; depuis lors, il jouissait d'une paix non interrompue. Après de nombreuses concessions pour acheter la paix de Cornwallis, Tippoo-Sultan, quelques années plus tard, n'en avait pas moins été renversé du trône. Umur-Singh parlait encore des ressources innombrables du Népaul, du courage de ses habitants, du secours à espérer des ennemis des Anglais, ou déjà déclarés ou n'attendant qu'une occasion de se déclarer; il se flattait aussi d'un secours de l'empereur de la Chine, etc., etc. Les succès des Goorkhas pendant une partie de la campagne inspiraient à leurs chefs une confiance présomptueuse qui leur fit goûter les arguments de Umur-Singh et de ses fils. Le traité d'abord approuvé fut donc en définitive rejeté; Umur-Sing, ses fils, et leurs adhérents, firent de nouveau triompher dans l'assemblée la résolution de la guerre. Ils ne perdirent pas de temps pour s'occuper de leurs mesures défensives. La principale route conduisant dans la vallée du Népaul est celle qui aboutit à la passe de Bicheea-Koh, qu'on appelle aussi Chooreea-Ghatee. Les Goorkhas défendirent cette passe par trois fortifications

successives, dont la dernière était absolument imprenable; ils fortifièrent de même les autres routes. Ces dispositions faites, ils attendirent l'arrivée du général Ochterlony, à qui ils laissèrent l'entrée de la forêt absolument libre.

L'armée britannique sous les ordres d'Ochterlony se composait de 20,000 hommes effectifs. Il divisa ses forces en quatre brigades qui furent commandées par le colonel Kelly, le lieutenant-colonel Nicol, le lieutenant-colonel Miller et le colonel Dick. Le colonel Kelly fut détaché sur la droite, par Bhugwanpoor; le lieutenant-colonel Nicol prit position à Rhamnugur, à la gauche; lui-même, à la tête de deux brigades, dut prendre l'offensive à travers la forêt par Simlabassa, jusqu'au pied de la passe de Bichea-Koh. Le 10 février 1816, Ochterlony se porta de sa personne à une sorte de caravansérail au pied de la passe, et à peu de distance de la première palissade ennemie; il en fit aussitôt une reconnaissance, mais la jugea imprenable; il s'occupa dès lors de tourner la passe par quelque sentier inconnu de l'ennemi, ou qu'il aurait négligé de garder. Il employa quatre jours entiers à ces recherches, auxquelles l'ennemi ne fit seulement pas mine de s'opposer; le soir du quatrième, une route fut enfin découverte par le capitaine Pickergill. A la tête de la brigade du colonel Miller, Ochterlony marcha à travers un ravin étroit et profond appelé Baleekola; il franchit par une pente escarpée la première barrière des montagnes,

continua sa marche pendant toute la nuit, et, au point du jour, occupa les monts Chooree, à l'ouest des positions de l'ennemi. Après avoir fait cinq milles encore le lendemain, il prit position pour attendre des renforts. Aucune bête de somme n'ayant pu accompagner les troupes, elles souffrirent les plus grandes privations; les soldats demeurèrent environ deux jours entiers sans nourriture. La joie du succès, l'exemple du général cheminant à pied en tête des troupes, faisaient d'ailleurs supporter tout cela gaiement aux officiers et aux soldats. Les palissades ennemies se trouvèrent évacuées sans qu'on eût tenté de les défendre. Le 20 février, le corps d'armée s'occupa de perfectionner la route et de la pousser plus avant, tandis que les deux brigades firent une halte à Etounda, sur les bancs de la Raptee, au milieu d'une vallée magnifique.

Le général y fit établir un second dépôt; il se dirigea ensuite sur Muckwanpoor, et prit position sous les murs de cette place, à un village appelé Chougurha-Mundée. Mukwanpoor était située au nord de la position des Anglais; en face et à gauche, on apercevait un village nommé Seekhur-Kutrie, c'est là que les Goorkhas avaient pris position à la première apparition des Anglais; mais dès le lendemain ils abandonnèrent ce point. Par les ordres d'Ochterlony, quatre compagnies observèrent leurs mouvements et se saisirent du point qu'ils quittaient. Au point du jour, revenant sur leurs pas, ils en prirent de nouveau possession, et en fu-

rent chassés peu après. Se montrant alors au nombre de 2,000 hommes, ils parurent disposés à reprendre ce village à tout prix. Le combat devenant sérieux, Ochterlony fit soutenir ses troupes déjà engagées par de nouvelles troupes et de l'artillerie. Les Goorkhas, de leur côté, entamèrent un feu très vif, non seulement sur le village, mais sur le reste du corps d'armée; ils n'en furent pas moins repoussés; obligés de se retirer au-delà d'un ravin qui séparait ce lieu de l'éminence où se trouvait Muckwanpoor. Leurs détachements, pendant ce temps, de différents points qui dominaient le village, continuèrent un feu très animé; ils amenèrent en outre quelques canons sur le côté opposé du ravin. Bientôt le feu devint meurtrier, Ochterlony se décida à le faire cesser par une attaque hardie: deux bataillons franchirent le ravin, et, parvenus du côté opposé, chargèrent délibérément à la baïonnette; la plus grande partie de l'artillerie ennemie demeura entre leurs mains. Surpris, étonnés, les Goorkhas abandonnent dès lors le champ de bataille, et, ce qui était encore plus pour eux, leurs morts et leurs blessés. La totalité de leurs forces se trouva engagée dans cette affaire, aussi leur perte fut de 800 hommes; celle des Anglais seulement de 45 hommes tués et 170 blessés.

Le colonel Nicolls et sa brigade rejoignirent Ochterlony le lendemain de ce combat. Après avoir pénétré heureusement dans la vallée de Raptee par une passe au nord de Ramnugur, il avait cheminé

à travers la vallée sans rencontrer la moindre opposition. Il laissa un détachement de deux bataillons en position à Ekoor, avec ordre de maintenir les communications par cette route. Le colonel Kelly se dirigeait vers le même lieu, mais par Hureepoor; à l'ouest de ce poste, la principale palissade de l'ennemi, couronnant une hauteur en forme circulaire, commandait une vallée que les Anglais devaient absolument traverser. A son arrivée en face de cette palissade, il aperçut qu'une hauteur qui s'en trouvait éloignée de 800 verges n'était pas occupée par l'ennemi. Mettant à profit cette négligence, il envoya dès le lendemain un fort détachement pour se saisir de ce point. Celui-ci franchit facilement l'éminence, et gagna le sommet, où il s'établit sans difficulté. Les Goorkhas marchèrent aussitôt contre les troupes qui eurent à soutenir un combat obstiné, depuis six heures du matin jusqu'à près de midi. Inférieures en nombre, elles eussent probablement succombé s'il ne leur était arrivé un renfort, avec deux canons de 6 et deux obusiers portés par des éléphants. Obligés dès lors de se retirer avec une perte considérable, les Goorkhas renoncèrent à tout espoir de reprendre cette position. Leur attaque vigoureuse avait été dirigée par le fameux Runjoor-Singh, l'intrépide défenseur de Jythuck, accompagné de ceux qui combattirent sous ses ordres. Ils portaient un turban d'une forme particulière et s'appelaient pompeusement *les fils de la Lune*. Le fort de Hureepoor fut évacué dans

la nuit qui suivit cette affaire. Kelly, après s'en être emparé, se préparait à se porter au-delà; il reçut au contraire du général l'ordre de rétrograder.

La nouvelle de la perte de la bataille de Seekhur-Kutree jeta la consternation dans Katmandoo. Bien qu'elle ignorât encore la perte de Hurehurpoor, la cour du rajah n'en prit pas moins le parti de la soumission. Un négociateur arriva en toute hâte annoncer à Ochterlony la prochaine réception du traité dont nous avons déjà parlé, et qu'on s'était empressé de sceller du grand sceau rouge. Mais les les Goorkhas, répondit le général anglais, ne devaient pas s'attendre à obtenir les mêmes conditions qu'avant le renouvellement des hostilités; il ajouta qu'il recevrait volontiers l'envoyé dans son camp, dans le cas où il serait muni de pleins-pouvoirs. Ochterlony continuait en même temps ses approches de Muckwanpoor, qu'il poussa jusqu'à 500 verges de la place; bientôt une batterie considérable se trouva prête à commencer son feu. L'envoyé goorkha ne l'en pressait pas moins d'accepter le traité. Muni de pleins-pouvoirs, Ochterlony pouvait à son gré se contenter des anciennes conditions, ou en imposer de nouvelles; il usa de cette dernière faculté, mais avec modération. Le principe fondamental de l'ancien traité avait été de maintenir les Anglais en possession des territoires occupés par eux à l'époque où il fut conclu; appliquant ce principe au nouveau traité, Ochterlony demanda en outre la vallée de Raptee et les territoires d'He-

tounda et de Hurehurpoor. Le Goorkha consentit à cette condition, qui fut approuvée par la cour de Katmandoo. Il présenta alors à genoux, en plein durbar, en présence de tous les wackels, un exemplaire du traité au général Ochterlony. Cette solennité accomplie, le général envoya un officier de son état-major comme résident à Katmandoo. Lord Hastings reçut avec grande satisfaction la nouvelle de la conclusion de ce traité. Déjà la saison était avancée; d'un autre côté, le manque d'approvisionnements ou la mauvaise qualité de ceux faits à la hâte n'aurait pas permis de continuer la campagne; et, en tout cas, on n'aurait pas été au-delà du point où l'on se trouvait. Ochterlony comptait clore ses opérations par la prise de Muckwanpoor. Les limites des possessions anglaises et de celles des Goorkhas furent aussitôt soigneusement déterminées par des piliers de maçonnerie, élevés de distance en distance; il s'agissait de prévenir, dans l'avenir, du moins autant que possible, toute discussion entre les fonctionnaires du Népaul et les zemindars des Anglais. La partie de la plaine de Turae, à l'entour du territoire de Oude, fut pourtant abandonnée au nabob-visir en paiement d'un prêt d'argent considérable fait par lui pendant la guerre. Une autre petite partie de la Turae fut aussi cédée au rajah de Sickun pour assurer une ligne de communications. Un traité conclu avec ce rajah pendant la guerre, par le major Latter, lui garantissait ses États à lui et à sa famille; mesure habile et pru-

dente ayant pour but d'ôter aux Goorkhas toute vue, tout espoir d'agrandissement à l'est. Leur territoire se trouvait donc circonscrit de trois côtés par les possessions britanniques ; de l'autre, les montagnes inaccessibles de l'Hymalaya et l'empire chinois leur présentaient une barrière infranchissable. Entre ces deux empires puissants, qu'ils ne pouvaient être en mesure d'attaquer, les Goorkhas se trouvaient dans la nécessité de renoncer à l'esprit de conquête qui avait fait la gloire de leurs aïeux et long-temps leur prospérité ; il est vrai qu'ils n'avaient eu alors pour adversaires que les petits rajahs du voisinage.

Pendant la durée de la campagne, les Goorkhas adressèrent une demande de secours à Pékin. Ce n'étaient pas leurs premières relations avec le céleste empire. Dans le premier gouvernement de lord Cornwallis, les Goorkhas avaient envahi le Thibet et pillé le palais du Thesoo-Lama. Une armée chinoise fut envoyée pour châtier ces agresseurs ; les Goorkhas se retirèrent, mais se maintinrent assez long-temps dans les montagnes. Le général chinois commandant cette armée fit alors des ouvertures au gouvernement anglais. Il demandait que les Anglais l'aidassent dans son entreprise en attaquant les Goorkhas d'un autre côté ; la proposition ne fut point acceptée. Un peu plus tard, les Chinois remportèrent un avantage important dans le désert de Tingré ; les Goorkhas se virent forcés de se retirer. De ce moment, à la cour de Pékin on considéra le Népaul comme une contrée tributaire ; d'ailleurs, fidèle à

sa politique ordinaire, elle sut se contenter de quelques marques de soumission purement nominales. Cependant une ambassade partait tous les trois ans solennellement de Katmandoo, allait renouveler l'assurance de foi et hommage. Quand la guerre éclata entre le Népaul et les Anglais, les Goorkhas la représentèrent à la cour de Pékin comme une conséquence de leur refus de livrer les passes de Heemachul qu'ils avaient voulu les garder en fidèles alliés du céleste empire. La cour de Pékin n'attacha d'abord aucune importance à ces représentations. Mais le gouvernement britannique, sachant les relations existantes entre le Népaul et la Chine, s'empressa d'envoyer à Pékin un manifeste qui expliquait à son point de vue les causes de la guerre. Cette démarche alla contre son but; en voyant les Anglais les démentir, la cour de Pékin pensa qu'il y avait quelque vérité dans les allégations des Goorkhas. Elle résolut en conséquence d'envoyer une armée du côté menacé; un général chinois partit en même temps pour le Népaul avec mission de reconnaître par lui-même l'état des choses et d'en faire un rapport circonstancié. Les Chinois ne sont point prompts à l'exécution; tout était déjà fini avec le gouvernement anglais, lorsqu'on entendit parler à Katmandoo de l'arrivée du général chinois. Le gouverneur-général reçut alors, en septembre 1816, une lettre en persan à peine intelligible. Cette lettre signée d'un homme s'intitulant visir ou premier

ministre du céleste empire et des principaux officiers de la frontière, avait pour objet de demander promptement au gouvernement britannique compte de ses projets à l'égard du Népaul. On apprit en même temps la marche d'une armée chinoise sur Jigurchee. Or la paix était faite alors; en sorte que les Goorkhas s'adressant au résident anglais lui demandèrent la conduite à tenir à l'égard de cette armée. Dans le cas où elle voudrait exiger d'eux une soumission plus complète, que devraient-ils faire? Dans le cas où la Chine voudrait tenter la conquête du Népaul, la [illegible] de Katmandoo pouvait-elle compter dans sa résistance sur la coopération des Anglais? Le gouvernement britannique éluda toute promesse de secours; il craignit, qu'en raison de leur humeur belliqueuse, les Goorkhas ne les compromissent immédiatement vis-à-vis le céleste empire. Il se hâta, d'un autre côté, d'envoyer au général chinois une relation exacte de tout ce qui s'était passé entre les Anglais et le Népaul. Ce dernier se montra satisfait de cette réponse en tout ce qui regardait les Anglais; il demanda pourtant à la cour de Katmandoo que quelque agent confidentiel lui fût envoyé, afin de s'éclairer encore mieux sur tout cela.

La première visite fut de pure cérémonie. Les wackels goorkhas étaient Dilbunjun Paude et Rhumbeer-Singh-Thapa. Après cette première visite, ils se rendirent de nouveau chez le ministre chinois, nommé Cheeoon-Chang. Celui-ci leur demanda :

« Que sont devenus les Pandes et les Bishnawuth (les généraux qui avaient conduit la première expédition du Thibet)? » — Il ajouta : « Qu'est-ce que c'est que ces Umur, ces Thapa dont on n'a jamais entendu parler auparavant?... Vous autres Goorkhas, vous êtes une méchante race, et vous avez causé la ruine de plus d'un rajah. Digurchee, vous l'avez pillé sans aucune provocation ; et maintenant vous avez voulu renouveler avec les Anglais la scène de Digurchee en tuant leurs officiers de police après que la question avait été arrangée à l'amiable. Vous avez été punis justement. Vous nous avez écrit de guerre, puis de paix, et maintenant voilà que vous nous demandez encore notre secours. Quel genre de paix est-ce donc que cela? » La réponse des Goorkhas fut humble; ils n'osaient se flatter du secours des autorités chinoises pour reconquérir ce que les Anglais venaient de leur enlever ; peut-être daigneraient-elles, toutefois consentir à se joindre à eux pour obtenir l'éloignement du résident anglais à Katmandoo. Cheeoon-Chang répondit : « Vous nous avez écrit que c'était pour établir une factoterie que les Anglais étaient venus. Pourquoi éloignerais-je des marchands? — Ce ne sont pas les marchands, répliqua l'un des Goorkhas, mais les soldats et les officiers que nous voudrions éloigner. » — Alors Cheeoon-Chang reprit : « Les Anglais nous ont écrit que leur objet était de cimenter la paix, et il paraît que vous-mêmes avez consenti à recevoir un résident. Vous

nous avez écrit que les Anglais voulaient vous contraindre à leur livrer la passe de Koten-China; nous savons que cela est faux. S'ils avaient envie de venir en Chine, ce ne serait pas par cette route. » Se tournant vers Runber-Sing, l'autre wackel, et continuant sur un ton d'ironie : « Vous autres Goorkhas, vous pensez qu'il n'y a pas dans les montagnes d'autres soldats que vous-mêmes. Combien donc pouvez-vous être? environ deux lacs, je suppose.... Quel est votre revenu? » — Le Goorkhas répondit : « Vous dites bien pour le nombre des combattants; mais le revenu des montagnes n'est pas considérable; il ne va pas au-delà de 5 lacs de roupies. — Vraiment! répondit Cheeoon-Chang, vraiment! vous êtes une puissante nation... » Cela dit avec une ironie marquée, il congédia les envoyés goorkhas. On voit que l'impertinence du fort vis-à-vis du faible n'est pas chose absolument, uniquement européenne.

Les Chinois, satisfaits des informations qu'ils avaient reçues, retirèrent leurs troupes de Dugurchee et de Lassa. Ils montrèrent cependant quelque défiance à l'occasion de l'établissement d'un résident britannique à Katmandoo. Dans sa réponse au gouverneur-général, tout en se disant parfaitement satisfait des explications obtenues, Cheeoon-Chang disait : « Vous m'écrivez que vous avez établi un wackel dans le Népaul; c'est là une chose de peu d'importance. Mais le rajah, en raison de sa jeunesse et de son inexpérience, et aussi de la nou-

veauté de la chose, nourrit quelques soupçons, à ce sujet. Par tendresse pour nous, et en considération des liens d'amitié qui nous unissent, si vous vouliez retirer votre wackel, cela serait mieux. Nous vous en serions fort obligés. »

LIVRE XX.

SOMMAIRE.

Embarras financiers de lord Hastings. — Emprunt fait au nabob-visir. — Situation politique de Ceylan. — Guerre entre les Anglais et le roi de Candy. — Massacre des prisonniers anglais. — Détrônement du roi. — Convention conclue entre les chefs ceylanais et les autorités britanniques. — Situation générale de l'Inde centrale. — Réforme dans l'armée de Holkar. — Démence de Holkar. — Balaram-Seit. — Portrait de Holkar. — La cour de Holkar après sa mort. — Toolsah-Bahe, veuve d'Holkar, devient régente. — Dherma-Kower. — Caractère de Toolsah-Bahe. — Négociations avec Scindiah. — Anarchie et révolte dans les États de Holkar. — Mort de Balaram-Seit. — Conduite équivoque de Ameer-Kan. — Situation intérieure du gouvernement de Scindiah. — Les Pindarries. — Leurs origine, mœurs, etc. — Chettoo. — Kurreem-Khan. — Bhopal. — Histoire de la principauté de Bhopal. — Sa fondation. — Secours qu'elle prête au détachement de Goddart. — Mort de Keissoree. — Visir-Mahomet. — Suite de l'histoire de Bhopal de 1809 à 1817. — Situation du Rajpootanah. — Principauté de Ragoogurh. — Principauté de Kotah. — États secondaires radjpoots. — Chefs dépossédés par les Mahrattes, continuant à piller le pays. — Les Bheels. — Négociations entre le gouvernement anglais et Bhopal. — Base de ces négociations.

(1815—1817.)

LIVRE XX.

A l'époque du départ de lord Hastings de Calcutta en 1814, les finances du Bengale se trouvaient en fort mauvais état; on éprouvait les plus sérieuses difficultés à faire face aux dépenses de la guerre du Népaul. Loin d'être en mesure de fournir à tous les besoins d'une campagne, les provinces de l'ouest, étaient déjà épuisées; il avait fallu suppléer, au moyen des ressources du Bengale, à un déficit considérable dans celles de Java. Une autre sorte d'embarras financier venait de l'état du change à cette époque avec l'Angleterre; la roupie, qui valait par elle-même 2 schellings et un demi-pence plus une fraction, en était venue à s'échanger contre 2 schellings 8 ou même 10 pence. Il en résultait que tous les créanciers publics, qui jusque là s'é-

taient contentés de recevoir leur dividende en billets sur l'Angleterre à 2 schellings et 6 pence, demandaient tous de l'argent afin de l'échanger contre des billets particuliers sur l'Angleterre à ce dernier taux. Or, une grande partie de la dette de l'Inde se trouvait en ce moment entre les mains des fonctionnaires retirés et d'autres résidant en Europe. Ce même état de choses privait Madras, Bombay ou Calcutta de tout secours de la part des directeurs. La ressource la plus naturelle eût été un emprunt; mais certaines circonstances faisaient obstacle à ce qu'on y eût recours. Les emprunts nouveaux avaient été négociés avec beaucoup de peine et de difficultés à 6, en remplacement des anciens à 8 pour cent; ils avaient dans le commerce un discrédit de 9 ou 10; quelquefois même de 16 pour cent. Il était donc impossible d'emprunter au même taux; cependant on ne pouvait sans inconséquence, et même sans fausser les engagements pris, emprunter à un taux plus élevé. Lord Hastings fut donc obligé de chercher quelque autre ressource que celle d'un emprunt.

Le territoire du nabob-visir Salut-Ulee-Khan, souffrait autant que le territoire anglais des agressions des Goorkhas; d'un autre côté il possédait de grandes sommes d'argent, enfouies au fond de ses coffres, sans aucun emploi. C'était sans aucun doute un homme d'une habileté fort au-dessus de l'ordinaire. Mais les infortunes de son frère Azuf-ud-Dowla lui semblaient n'avoir eu que cette seule

cause, le manque d'argent, et qui s'était promis de se mettre en mesure de ce côté. Aussi, depuis les concessions forcées de 1801, il ne s'était systématiquement proposé que ce seul but dans son administration, amasser, amasser de l'argent. Il affermait au plus offrant chaque portion de son territoire, sans prendre aucun soin de la sûreté des personnes ou de celle des propriétés. Le seul officier du gouvernement se trouvait être le fermier, possédant un pouvoir absolu, dont il n'était responsable qu'au nabob lui-même. Le nabob, dans un traité avec lord Wellesley, s'était bien engagé à réformer son administration intérieure, mais cet article du traité n'avait encore produit d'autre résultat que quelques discussions entre le nabob et le résident. Le nabob ne voulait entendre parler d'aucun projet de réforme de nature à lui enlever de l'argent; après beaucoup de négociations, un plan de réforme fut cependant enfin arrêté. Le fond de ce plan était d'assimiler Oude aux provinces soumises à l'administration anglaise. Les mesures à prendre consistaient à diviser le territoire en districts; à séparer l'administration de la justice de celle des finances; à confier chacune d'elles à des officiers qui ressortiraient d'une même autorité centrale dans la capitale. Ce projet fut soumis au nabob-visir, accompagné d'une lettre de lord Minto, où ce dernier recommandait très fort son adoption. Le nabob fit beaucoup d'objections, entre autres, et celle-là nullement dénuée de fon-

dement, qu'il ne possédait pas de fonctionnaires auxquels il pût se fier, comme le gouvernement britannique se fiait aux siens. Les efforts du résident demeurèrent inutiles; le nabob se prononça de plus en plus fortement contre la mise en pratique de ces innovations.

D'autres sujets de discussion existaient encore entre eux. Il y avait à Oude des familles et des individus qui, en raison de services passés, réclamaient de vivre sous la protection spéciale du gouvernement britannique. De là naissaient presque inévitablement un certain nombre de froissements entre le souverain et le représentant de ce dernier gouvernement. Ce dernier pouvait peut-être d'ailleurs donner un légitime sujet de plainte au nabob en étendant cette protection à des gens n'y ayant réellement aucun droit. Tel était l'état des choses au commencement de 1814. Lord Hastings, voyant l'irritation toujours croissante de ces débats et les appels perpétuels à sa propre autorité qui en résultaient des deux côtés, pensa qu'il pourrait y avoir de l'avantage à opérer certains changements de résidence entre plusieurs agents politiques. Cependant cette mesure aurait eu de grands inconvénients; elle pouvait donner à la cour de Oude une telle idée de faiblesse, que l'influence britannique en aurait beaucoup souffert. Par cette raison, lord Hastings ne s'y arrêta pas; seulement il recommanda au major Baillie plus de mesure dans l'avenir. Salut-Ulee-Khan fut naturellement reconnaissant de ce chan-

gement de manière d'être ; il sentait qu'il en était redevable au gouverneur-général. Lord Hastings espéra encore que cette bonne disposition du nabob pourrait le porter à lui prêter son assistance s'il en avait besoin dans la guerre sur le point de s'engager. C'est dans ces circonstances que lord Hastings commença son voyage aux provinces supérieures ; mais il fut bientôt informé de la mort du nabob, arrivée le 11 juillet 1814. Son fils aîné, Gazee-ud-Deen-Hydur, le remplaça sur le musnud. Le nouveau visir, en montant sur le trône, pour prix du secours qui lui fut prêté en cette circonstance par le résident anglais, consentit à l'établissement du plan de réforme. Ces événements manifestaient l'influence de ce dernier d'une façon bien évidente. Cette influence devait pourtant grandir encore, car la plupart des emplois les mieux rétribués du nouveau système furent donnés à ses agents, à ses créatures. L'extrême timidité le manque absolu d'intelligence et d'énergie du nouveau visir, ne pouvaient manquer d'y ajouter de jour en jour. D'abord, il est vrai, il voulut s'en plaindre, en appeler du résident au gouverneur-général, mais le major Ballie parvint bientôt à lui faire changer de disposition. Il lui montra l'état de dégradation où avaient vécu ses prédécesseurs comme le résultat de leurs querelles avec le résident anglais : le nabob, effrayé, retira sa plainte.

Espérant se concilier par là la faveur du gouverneur-général, le nabob sur les premières ouver-

tures du résident, offrit un prêt d'une crore de roupies. La somme fut acceptée à un intérêt de 6 pour cent. En revanche, une promesse lui fut faite de déduire des subsides dus par lui une somme équivalente aux intérêts de cette somme. Lord Hastings, au moyen de cet argent, se trouva en mesure de subvenir aux dépenses des provinces de l'ouest et de mettre ses armées en campagne contre le Népaul. Une partie de cet argent fut aussi envoyé à la présidence pour le service public; par malheur, l'emploi peu éclairé qu'on en fit n'allait à rien moins qu'à compromettre le succès de la campagne. La présidence se trouvait avoir une dette de 54 lacs et demi de roupies à 8 pour cent d'intérêt; on la remboursa avec cet argent. Les employés des finances s'attendaient à un très bon effet de cette mesure; ils la supposaient propre à rétablir le crédit et à relever le commerce alors dans un état de grande gêne, par absence de numéraire sur la place. Mais il en résulta qu'en raison de dépenses de guerre imprévues, l'argent menaça de manquer avant la moitié de la campagne. On eut de nouveau recours au nabob. Cette fois, le nabob mit moins d'empressement que dans la première occasion. Il consentit pourtant à fournir une autre crore de roupies aux mêmes conditions que précédemment. Les trésors accumulés par son prédécesseur le mettaient à même de montrer cette générosité. Les calculs les moins exagérés les font monter à sept ou huit crores de roupies.

L'empire anglais, en même temps qu'il s'était étendu au nord jusqu'aux montagnes du Népaul, faisait aussi des progrès à l'autre extrémité. L'île de Ceylan était alors le théâtre d'événements importants. Dans le mois de mars 1814, le roi de Candy fit sommer le premier adigar (premier ministre) de comparaître devant lui pour répondre de quelques offenses ou réelles ou imaginaires. Eheilapola (c'était le nom de celui-ci), sachant combien peu de fond il y avait à faire sur la clémence ou la justice de son souverain, se détermina à ne pas obéir à cet ordre. Secondé par le peuple de la province de Saffragam, dont il était gouverneur, il se disposa à la résistance. Il implora le secours du gouvernement britannique, et pour prix de ce secours lui offrit cette province. Le gouverneur anglais ne jugea point prudent de prendre parti dans la querelle avant d'avoir entrevu un peu plus clairement la tournure que pourraient prendre les choses. Le roi actuel était renommé par une extrême cruauté, par des actes d'une férocité inouïe; dans cette circonstance il se surpassa, pour ainsi dire, lui-même. La femme et les enfants de l'adigar en révolte avaient été laissés à Candy. C'est la coutume de cette cour d'exiger ainsi des otages des fonctionnaires auxquels elle délègue de grands pouvoirs. Les enfants étaient au nombre de cinq; le plus âgé ayant dix-huit ans, le plus jeune encore à la mamelle. Par ordre du roi on les amena à la place du marché; la tête du plus jeune fut coupée, et la mal-

heureuse mère forcée de la piler de ses propres mains dans un mortier. Les autres enfants, puis la mère elle-même, subirent d'autres supplices non moins affreux. Le récit de cette terrible tragédie sembla paralyser l'énergie jusque là renommée du malheureux père; ses partisans, qui auraient eu besoin d'être animés par lui, ne firent eux-mêmes qu'une faible résistance; bientôt il fut réduit à venir demander un asile à Colombo. Le général Bowring hésita quelque temps à lui accorder une audience; il craignait de paraître embrasser trop ouvertement sa cause; l'entrevue eut cependant lieu. A peine Eheilapola fut-il en sa présence, qu'il éclata en larmes et en sanglots. Le gouverneur s'empressa de lui prodiguer les assurances les plus solennelles de secours et de protection; et l'adigar, qui avait passé sa vie au milieu des montagnes de Ceylan, exprima toute sa reconnaissance avec une effusion sans réserve. Comme il n'avait plus un seul lien de famille au monde, il sollicita du gouverneur la permission de lui donner le titre de père, de le considérer comme un parent qui au milieu de ses infortunes lui serait resté. Eheilapola apercevait la mer pour la première fois. Malgré sa douleur, il parut, dit-on, singulièrement sensible à la majesté de ce grand spectacle. Par un hasard étrange, il en recevait l'impression en même temps que celle de la civilisation européenne; on le voyait admirer celle-ci dans ses plus petites, comme dans ses plus grandes créations.

Enhardi par son triomphe récent sur Eheilapola, le roi de Candy s'occupa de grands préparatifs de guerre ; il se disposait à attaquer avant peu les établissements anglais. Préludant au grand carnage qu'il méditait par quelques meurtres isolés, il emprisonna dix habitants des possessions britanniques qui avaient coutume de trafiquer au-dedans des limites de Candy. Peu après, bien que leur innocence fût évidente, il les fit mutiler. Sept d'entre eux ne purent survivre aux affreux traitements qui leur furent infligés ; les trois autres arrivèrent à Colombo sans bras, sans nez et sans oreilles... spectacle que la plume, révoltée, ne saurait décrire. Cet acte de barbarie décida les hostilités. Avant de commencer la guerre, le gouverneur fit pourtant paraître une proclamation où il disait : « Les armes britanniques ne sont point dirigées contre les habitants de Ceylan, mais seulement contre ce tyran qui a provoqué par des outrages et des cruautés sans nombre les justes ressentiments de l'Angleterre ; contre ce tyran qui a fait périr les plus anciennes et les plus nobles familles du royaume, inondé la terre du sang de ses sujets, et, par la violation de toutes les lois humaines et divines, est devenu un objet d'exécration au genre humain. » Les troupes anglaises se mirent aussitôt en mouvement ; parfaitement convaincu de son invincibilité, le roi n'en demeura pas moins dans un état de repos absolu. Entouré de courtisans et de flatteurs, il semblait ne se douter en aucune façon,

ni de la haine de ses propres sujets, ni des progrès rapides de ses ennemis. Peu à peu cependant il se vit délaissé, les uns après les autres, par ceux sur lesquels il comptait le plus; ses amis s'éloignèrent en même temps que la fortune. D'ailleurs, il manifesta jusqu'au dernier moment de son règne cette même férocité qui en avait marqué le cours. Deux messagers lui ayant apporté de mauvaises nouvelles, il fit trancher la tête à l'un et empaler l'autre. Molligodda, son premier ministre, l'ayant abandonné, arriva dans le camp anglais; il amenait avec lui plusieurs éléphants et la grande bannière du royaume, où se trouvaient le soleil et la lune, comme symbole de durée perpétuelle; il apportait aussi les registres de la dewanie. Les autres chefs de la province qui ne s'étaient point encore déclarés pour les Anglais, suivirent cet exemple. S'étant rendu auprès d'Eheilapola, pour lui rendre une visite, le nouveau venu s'écria: « Je suis un homme ruiné? » — Et moi! que suis-je donc alors? répondit douloureusement Eheilapola. Ces mots réveillèrent de pénibles souvenirs, et les deux chefs éclatèrent en gémissements.

Cependant l'armée anglaise arriva le 14 à la capitale. Le roi, tiré trop tard de la mensongère illusion sur sa sûreté inviolable où il s'était complu jusque-là, avait pris la fuite dès la veille. Pendant que les Anglais prenaient possession de la ville, un homme se présenta au quartier-général. Habillé à la ceylanaise, ses traits étaient pourtant eu-

ropéens; son teint jaune, ses yeux hagards; sa barbe, longue et blanchie, descendait jusque sur le milieu de la poitrine. On se presse autour de lui, on l'interroge, et bientôt on reconnaît en lui un certain Thomas Toën, ayant fait partie de l'expédition anglaise qui marcha sur Candy en 1803, et qui fut laissé au nombre des 150 malades ou blessés qui furent abandonnés à l'hôpital lors de la reddition de la ville à l'ennemi. Lors du massacre des malades que nous avons raconté, un des barbares, après avoir arraché l'appareil de ses blessures, l'abattit d'un coup de crosse de mousquet et le crut mort. Revenu à lui après un long évanouissement, Thomas recouvra assez de forces pour se traîner jusque sur le bord d'un réservoir d'eau. Des soldats l'ayant découvert le lendemain dans cet asile, le pendirent à un arbre et s'éloignèrent sans plus s'inquiéter de lui. Après leur départ la corde rompit, ce qui ne lui profita guère, car d'autres soldats le pendirent de nouveau. Mais la corde ayant encore cassé, il parvint cette fois à se traîner sur les pieds et sur les mains à une petite distance de l'arbre fatal, puis à se cacher dans une hutte abandonnée : là, pendant dix jours entiers, il n'eut pour toute nourriture qu'un peu d'herbe croissant auprès de la porte, qu'un peu d'eau suintant à travers la toiture et les murailles. S'étant alors éloigné de quelques pas pour chercher des racines, il fut aperçu par un vieux ceylanais; celui-ci, touché de compassion, lui apporta un plat de riz. Le roi, qui

n'avait jamais éprouvé aucun sentiment humain, fut touché ou du moins étonné du nombre de fois et des façons presque miraculeuses dont Tom avait échappé à la mort; la superstition, à défaut de pitié, servit ce dernier dans son esprit. Il crut que pour avoir été sauvé si souvent, Thomas devait être grandement favorisé du ciel. Il le confia, en conséquence, aux soins d'un des chefs de Candy, avec injonction de ne le laisser manquer de rien; il lui fit en outre don d'une maison qui fut sa demeure jusqu'à l'arrivée des Anglais. Depuis lors, loin d'avoir à se plaindre du roi, il n'en reçut que de bons traitements, que des marques de sa libéralité. Mais les barbaries sans nombre dont il était témoin, les affreux supplices qu'il voyait infliger sur les plus légers prétextes, le mettaient dans un état constant d'alarme et d'anxiété. Une femme qui avait été découverte chargée d'un message de lui pour le major Davie fut immédiatement mise à mort. Une seule consolation était réservée à ce malheureux pendant cette longue solitude : quelques pages d'une Bible anglaise que le hasard fit tomber entre ses mains.

Le jour même de la prise de Candy, le major Kelly s'empara aussi de quelques unes des femmes de la famille du roi et d'un trésor considérable. Quant au roi, on le savait errant çà et là dans le voisinage, et on le cherchait. Des amis de Eheilapola ne tardèrent pas à découvrir sa retraite. Ils entourèrent une maison où il se cachait avec deux

de ses femmes ; la porte, fortement barricadée, résista, mais abattant une partie des murailles ils parvinrent jusqu'à lui. Comme il faisait nuit, des torches furent apportées, et le monarque déchu se vit exposé à la vue et à la dérision de ses ennemis. Dans l'infortune, il se montra aussi lâche et aussi abject qu'il avait été barbare et superbe à l'époque de sa toute-puissance ; il demanda la vie avec des larmes et d'humbles prières. Il demandait grâce pour ses femmes et pour lui aux partisans de ce même Eheilapola dont la femme et les enfants avaient péri par ses ordres dans d'horribles supplices. On lui donna la vie, mais on ne put le soustraire tout-à-fait aux injures et aux mauvais traitements de la populace. Au reste, n'en eût-elle pas agi de même quand il eût été un Titus ou un Louis XVI, au lieu d'une espèce de monstre tenant le milieu entre l'homme et la bête ? Donc le peuple, s'en étant saisi, lui attacha les mains derrière le dos, lui mit des entraves aux pieds, et le conduisit ainsi sous une grêle d'injures et de coups, jusqu'au prochain village. Mais là, une escorte anglaise s'en empara et l'accompagna jusqu'à Colombo, où une maison l'attendait, préparée pour le recevoir. Dans une des pièces de cette maison, se trouvait une vaste ottomane recouverte d'un drap écarlate. Il s'y élança dès qu'il l'eut aperçue, s'y assit les jambes croisées à la façon des tailleurs ; de là il examina avec une attention mêlée de plaisir et de surprise le lieu qui lui était assigné pour demeure. « Il ne m'est

plus donné d'être roi, dit-il, je n'en suis que plus reconnaissant des soins et des bons procédés que l'on a pour moi. »

Wickremee-Rajah-Sinha, suivant un témoin devenu plus tard l'historien de tous ces événements, était d'une taille élevée; fort gros, doué néanmoins, suivant les apparences, d'une force assez considérable; sa figure, assez belle, prenait par intervalle une expression agréable. « Beaucoup, ajoute-t-il, ont nié ses facultés intellectuelles. Je crois être certain pourtant qu'il ne manquait ni d'intelligence ni de pénétration. » Par un singulier contraste, la gaieté s'unissait en lui à la cruauté la plus insensée. Il répondait avec une complaisance inépuisable, à toutes les questions qui lui étaient adressées, en même temps qu'il racontait toutes ses cruautés, ses actes de barbarie, avec l'indifférence la plus complète. Il semblait se plaire à dévoiler les intrigues compliquées de sa cour. La conclusion de toutes ses histoires était invariablement une tête coupée pour ceux qui lui avaient déplu, leur flagellation jusqu'à la mort, l'écrasement dans un mortier, etc., etc. Tout cela lui semblait fort ordinaire, en même temps qu'il s'étonnait beaucoup de l'indignation ou de la surprise provoquée quelquefois chez ses auditeurs par ses récits. Car il n'est que trop vrai que la tyrannie ou l'esclavage peuvent changer ainsi le cœur humain. L'homme se déprave, se déshumanise pour ainsi dire entièrement, soit qu'il se place sur le trône

du despotisme, soit qu'il végète dans un esclavage dégradant. La moralité de l'homme suppose toujours des relations ; l'intelligence humaine se trouble dès qu'elle se sent isolée. Au reste, le roi détrôné de Candy fit une observation qui vient à l'appui de la remarque, qui fait en outre honneur à sa sagacité. Dans une conversation avec le major Hook, il lui dit : « Les gouverneurs anglais ont un grand avantage sur nous autres rois de Ceylan : ils ont des conseillers autour d'eux qui ne leur permettent pas d'agir dans leur colère, et c'est pour cela que vous n'avez qu'un petit nombre de supplices; mais, malheureusement pour nous, tout homme qui nous a offensés est mort avant que notre ressentiment ait eu le temps de se calmer. » Le souvenir des mauvais traitements dont il venait d'être victime lui était un tourment cruel. Il montra avec indignation à un officier anglais les marques d'un coup de corde resté sur son bras. « Est-ce là, disait-il, un traitement royal ! » Dans ces moments, il se prenait à regretter d'avoir usé de trop de douceur, de trop de clémence à l'égard de ses sujets rebelles. Cette disposition le porta à découvrir ses trésors aux Anglais ; il voulait les empêcher de devenir la proie de ceux dont il se plaignait si amèrement. Après la capture du roi, les autorités britanniques et les chefs de Ceylan conclurent une convention définitive. Un traité fut proposé et ratifié. Par ce traité, la dynastie malabare fut solennellement déposée et

la souveraineté de l'île entière passa aux mains du roi d'Angleterre.

Dans son second traité avec le gouvernement britannique, Scindiah, comme nous l'avons dit, avait abandonné la cause de Holkar. Celui-ci s'était long-temps flatté d'obtenir quelques secours de Runjeet-Singh, espoir qui ne tarda pas à s'évanouir. A son retour du Punjab, Holkar séjourna pendant un mois dans la province de Jeypoor; il ravagea, pilla le pays en tous sens et se fit donner en outre 18 lacs de roupies par le rajah et ses ministres. De Jeypoor il se rendit dans la province de Marvar; opérant dès lors une complète réforme de son armée, il licencia une partie de sa cavalerie. Mann-Singh, rajah de Joudpore, sollicita son alliance contre celui de Jeypoor dans la guerre née entre eux de leurs prétentions rivales à la main de la princesse d'Odeypoor. Mais le rajah de Jeypoor avait prétendu acheter la neutralité de Holkar dans le débat; ce dernier observa d'autant plus volontiers cette condition, qu'en ce moment d'autres affaires le préoccupaient. Une dangereuse révolte ayant pour chefs les officiers de la cavalerie dont il voulait réformer une partie, éclata tout-à-coup dans son armée. Comme garantie du paiement d'arrérages, Holkar avait précédemment livré aux révoltés la personne de son neveu, Kunder-Row. Irrités de ses délais, de ses évasions continuelles, les révoltés conçurent le projet d'élever réellement au trône cet enfant, au nom de qui Holkar exerçait alors le pou-

voir ; ils levèrent donc l'étendard de Kunder-Row et le proclamèrent. «A lui, disaient-ils, étaient dues obéissance et fidélité, non à Holkar, le fils d'une esclave.» Cuneput-Row, dewan de la famille, se prêta volontiers à ces démarches. Mais Kunder-Row, âgé de dix ans, se prononça contre, avec un sens fort au-dessus de son âge : «Vous voulez, disait-il aux mécontents, recevoir vos arriérés, ce qui est votre seul objet, puis vous m'abandonnerez à ma ruine.» Les craintes de l'enfant étaient prophétiques. Holkar ne balança pas à abandonner aux rebelles tout ce qu'il avait d'argent, tout ce qu'il put s'en procurer, et ceux-ci, satisfaits, s'en retournèrent chez eux. La même semaine, la mort de Kunder-Row fut annoncée à l'armée. On suppose qu'il fut empoisonné par Holkar, sur l'avis de son gourou ou guide spirituel, homme d'un caractère cruel et pervers. Cependant la mort de Kunder-Row ne suffit point à rendre la tranquillité à Holkar : Casee-Row vivant excitait en lui les mêmes craintes ; aussi la mort de ce dernier fut-elle résolue et accomplie. Un sentiment général d'horreur suivit ces crimes, mais la crainte qu'inspirait Holkar en enchaînait l'expression : son caractère, naturellement violent, l'était devenu davantage encore en vieillissant. Déjà même il commençait à effrayer sa famille et ses affidés de quelques symptômes de folie.

Ameer-Khan, à l'époque de la rébellion de l'armée de Holkar, s'employa en faveur de celui-ci auprès des Mahométans, qui se trouvaient parmi les

mutins : pour prix de ce service, il reçut de Holkar la propriété des districts de Peruwee et de Touck; et se rendit en même temps au secours du rajah de Jeypoor. Holkar s'en excusa vis-à-vis le rajah de Joudpore en prétendant que Ameer-Khan n'était plus à son service; depuis ce moment, en effet, ce dernier affecta toutes les allures d'un chef indépendant. Ces affaires ainsi réglées, Holkar retourna à Rampore, où il continua de s'occuper de la réforme du personnel de son armée et de l'augmentation de son artillerie. En peu de temps il parvint en effet à fondre deux cents pièces de canon, dont un grand nombre, destinées à l'artillerie à cheval. A l'exception de 2,000 cavaliers adhérents à sa famille, qui avaient leurs chevaux à eux, il se détermina à composer sa cavalerie d'hommes recevant une solde régulière et montant des chevaux qu'il fournirait; il en enrégimenta 10,000 de cette espèce; il fit acheter des chevaux dans toutes les directions pour doubler ce nombre. Il brisa l'ancienne organisation de son infanterie, exigea une taille pour les hommes et les chevaux; il forma des bataillons de trois tailles différentes, grande, moyenne et petite; chaque recrue était mesurée et envoyée au corps correspondant à sa taille. Jeswunt-Row présidait lui-même à l'exécution de ces ordres. Dès le point du jour, il mettait ses troupes en mouvement; il faisait une petite guerre acharnée, tantôt se plaçant à la tête de son infanterie, tantôt la chargeant à la tête de sa cavalerie, l'exposant au

feu de son artillerie qu'il faisait approcher de très près ; il prétendait, disait-il, l'habituer au feu le plus chaud. Ces exercices avaient lieu deux fois par jour. Jamais il ne manquait d'y assister, dirigeant les moindres détails, aussi bien que l'ensemble, avec un degré d'énergie et d'activité qui fit faire à cette armée improvisée des progrès remarquables. Mais en même temps toutes ses mesures se trouvaient empreintes d'un caractère de violence et de précipitation chaque jour plus marqué. Lui-même ne vivait plus que dans une agitation perpétuelle; on le voyait tour à tour en proie à des accès de sombre tristesse ou de bruyante gaieté. La mémoire l'abandonna complétement. Dès sa jeunesse il avait eu du goût pour les liqueurs fortes, il s'y livra alors avec passion, avec emportement. Un autre goût dont il s'était épris ne fut pas moins funeste à sa santé; c'était celui de la fonte des canons : il passait des jours et des nuits auprès d'ardentes fournaises, se plaisant parfois à faire couler de sa propre main le métal bouillonnant dans le moule préparé pour le recevoir. Tout ce qu'il ordonnait devait être exécuté sur-le-champ, sans qu'il voulût tenir aucun compte des obstacles, quelquefois même de la possibilité; autrement on le voyait tomber dans des accès de rage et de fureur à faire frémir tout ce qui l'approchait.

Après sept à huit mois passés dans les soins que nous venons de raconter, sa maladie fit des progrès visibles pour tous ceux qui l'entouraient, que lui-

même ne pouvait se dissimuler. La plupart de ses principaux officiers se virent contraints de fuir sa violence. Balaram-Seit, employé souvent jadis par lui auprès du gouvernement anglais, avait été élevé à l'office de dewan. Jeswunt-Row lui communiquait quelquefois ses craintes sur l'état de sa raison; il lui disait : «Ce que je dis dans un moment, je l'oublie le moment d'après. Donne-moi un remède à cela.» D'innombrables arrêts de mort sortirent alors de sa bouche; heureusement qu'un seul, deux peut-être, furent exécutés; tous les autres furent éludés par l'adresse ingénieuse du ministre qui, tremblant pour sa propre vie, n'en était pas moins occupé à sauver celle des autres. A cette époque il ne se présentait devant son maître qu'en tremblant; Jeswunt-Row lui disait alors : «Eh bien! qu'y a-t-il? Vous paraissez agité! qu'avez-vous? qu'avez-vous, Balaram-Seit? — Un peu de fièvre,» était la réponse ordinaire. Toutefois, malgré ces angoisses de la chair, Balaram-Seit ne déserta pas son poste, lorsque d'autres, renommés par leur courage, avaient abandonné le leur; cependant les choses ne pouvaient aller long-temps de la sorte, et il le comprenait. Un jour, ou plutôt une nuit, toutes les femmes du palais se précipitent hors de leur appartement en grand désordre, elles s'écrient que Jeswunt-Row veut les tuer. Gungaram-Kottarie, officier chargé de la garde du palais, après les avoir conduites dans un lieu de sûreté, entre dans les appartements intérieurs. Il envoie querir Balaram-

Seit. Tous deux cherchent Jeswunt-Rhow sans pouvoir d'abord le découvrir; des lumières sont apportées, et on le trouve enfin qui s'efforçait de se cacher sous un vaste tas de vieux effets. La résolution est prise alors par ces deux grands fonctionnaires de lui ôter la liberté. Des hommes tout tremblants encore de son pouvoir passé l'arrachent de ce lieu, et le traînent dans un autre endroit du palais; les femmes rentrent alors dans leurs appartements. Une grande force corporelle, dont se trouvait naturellent doué Jeswunt-Row, était alors augmenté de toute l'énergie factice que donne l'exaltation cérébrale : il fallut plus de 20 hommes pour en venir à bout. Mais bientôt, lui, dont tous les ordres, peu d'heures auparavant, étaient exécutés comme ceux du ciel, se vit lié, garrotté, chargé de chaînes et de cordes comme une bête sauvage.

Au point du jour, tous les officiers, tous les fonctionnaires apprirent les événements de la nuit. Aucun d'eux ne témoigna ni mécontentement, ni étonnement; depuis long-temps tous comprenaient la nécessité de la mesure qui venait d'être prise. Le troisième jour après cet événement, une lueur de raison brilla tout-à-coup à travers l'esprit troublé de Holkar. Il demanda qui l'avait garrotté, et pourquoi; on le lui dit, et il répondit : « Vous avez bien fait, je dois avoir été vraiment insensé; mais déliez-moi, traitez-moi avec douceur, et envoyez chercher mon frère Ameer-Khan. » Suivant la croyance populaire, un mauvais esprit hantant

le palais de Rampoor l'avait privé de la raison; en conséquence on l'emmena à Gurroto, ville à peu de distance de là; le mal ne céda pas à ce changement de résidence, seulement les accès perdirent quelque chose de leur frénésie. D'ailleurs ses serviteurs se familiarisèrent peu à peu avec les crises de sa maladie, singulièrement variées dans leur caractère; tantôt empreintes de violence, souvent de tristesse, d'autres fois de gaieté. Ameer-Khan s'étant empressé de se rendre auprès de son ancien compagnon, employa et fit employer tous les moyens possibles de guérison. Plus tard il envoya un médecin mahométan d'une grande réputation; Scindiah envoya un savant brahme, mais quant à ce dernier personnage, Holkar se plut à le prendre pour le but de mille railleries, de mille plaisanteries indécentes. Toute tentative pour sa guérison échoua. Un jour, après un accès plus violent que de coutume, il tomba dans un état d'enfance, d'imbécillité, il ne parla plus, et sembla devenir étranger à tout ce qui se passait autour de lui. On le nourrit à la mamelle comme un enfant. Après avoir ainsi végété pendant trois ans, il mourut enfin en 1811, dans la ville de Rampoor, et fut enterré dans un élégant mausolée. Un enfant de Holkar et d'une femme d'une tribu inférieure fut immédiatement placé sur le musnud.

Jeswunt-Row-Holkar était de taille moyenne, et d'une constitution vigoureuse. Il avait le visage, les yeux, les cheveux, le teint d'une couleur foncée;

malgré la perte d'un œil, l'expression de son visage ne manquait pas d'agrément. Élevé avec soin, d'un esprit cultivé, il entendait le persan et le parlait avec facilité; il écrivait dans sa propre langue avec beaucoup d'élégance et de correction. On ne lui connaissait pas de rivaux dans l'équitation, l'escrime, le maniement de la lance. Son courage personnel égalait au moins son adresse : il conduisait lui-même les charges de sa cavalerie; bon nombre d'ennemis tombèrent sous ses propres coups. Doué de toutes les qualités propres à faire de lui un des chefs mahrattes les plus renommés de son temps, il était surtout passé maître dans l'art de conduire, de dominer la bande d'aventuriers qui faisaient le fond de ses armées. La flatterie, la plaisanterie, la gaieté, les promesses, il savait employer tout cela avec un art merveilleux, soit pour suppléer au manque de solde, soit pour leur faire supporter les fatigues et les périls. D'ailleurs toute désobéissance formelle, toute tentative d'insurrection était immédiatement réprimée avec une énergie de nature à faire trembler les plus hardis. Un officier afghan s'avisait un jour de vouloir le retenir de force, ou presque de force à Poonah, prétendant le contraindre à écouter ses plaintes sur sa solde arriérée : « Ne vous trompez pas, s'écria tout-à-coup Holkar, ne me prenez pas pour Ameer-Khan. Je suis bien plutôt homme à vous prendre ce qui vous reste qu'à vous donner quelque chose. » Ses accès de colère étaient terribles, mais pas-

sagers, de sorte que pendant long-temps ils ne nuisirent point à sa popularité parmi ses soldats. Il aimait le pouvoir avec passion; pour l'acquérir et le conserver tout moyen lui était bon. Tous ses efforts tendaient à rétablir dans l'Inde l'ancienne suprématie des Mahrattes. Mais les temps étaient changés. Les fondateurs de la puissance mahratte, Sevajee et ses successeurs, avaient paru au déclin de l'empire mogol; Holkar se rencontrait avec les Anglais à la maturité de leur puissance.

Après la démence de Jeswunt-Row, Balaram-Seit se saisit ostensiblement de l'administration des affaires. D'ailleurs lui-même obéissait à l'influence de Toolsah-Bahé, veuve de Holkar. La beauté, l'énergie, les talents de celle-ci, lui avaient donné depuis long-temps une grande part au gouvernement. Fille d'un prêtre de la secte de Mann-Bhow, jouissant d'une sorte d'importance locale, elle épousa un officier de la maison de Holkar, ce qui fut pour ce dernier une occasion de la voir. En étant aussitôt devenu amoureux, il fit enfermer le mari, et véout publiquement avec elle. Grâce aux sollicitations de Toolsah-Bahé, ce premier mari fut relâché et peu après envoyé dans le Deccan. A son départ, il reçut de la munificence de Holkar, en échange de sa femme, un cheval, un habillement complet et une petite somme d'argent. Or, dès les premiers jours de leur liaison, Toolsah-Bahé prit un grand empire sur Holkar; et à l'époque

de sa démence elle se trouvait exercer sur la cour entière une autorité tellement bien établie, que nul n'osa la lui contester. Elle devint la véritable et la seule régente de l'État. Chaque jour le conseil des ministres se tenait chez elle; cependant elle n'y parut pas ouvertement, comme Ahalya-Bae, mais seulement derrière un rideau, d'où elle communiquait, par intermédiaire, avec les ministres et les grands officiers de l'État. Balaram-Seit avait toute sa confiance. Quelques jours après l'installation du nouveau gouvernement, une révolte éclata dans l'armée. Des soldats mutinés se saisirent de la personne de Jeswunt-Row et le confinèrent dans une tente; un maléfice, disaient-ils, l'avait privé de la raison, et ils prétendaient le guérir. Ameer-Khan apaisa cette émeute, mais peu après se trouva dans l'obligation de quitter Malwa, pour surveiller ses intérêts dans le Rajpootanah; il laissa chargé de ses pouvoirs à la cour de Holkar un mahométan beau-frère de sa femme, et nommé Ghuffoor-Khan, auquel fut accordé le titre de nabob. On lui donna en outre une solde de 20,000 roupies par mois pour son entretien et celui de 1,000 chevaux.

Après avoir passé la belle saison sur la rivière de Kalee-Sind, Toolsah-Bahé, à la tête de l'armée, se mit en mouvement vers le midi au commencement des pluies. Balaram-Seit établit ses cantonnements à Mhow. Les douze nouveaux bataillons d'infanterie, avec leurs canons, jusque là avaient été commandés par autant d'officiers distincts; les

formant en une seule division il en donna le commandement, avec le titre de colonel, à l'un des serviteurs favoris de Jeswunt-Row, Dherma-Kower, homme d'un esprit inquiet, remuant, ambitieux. A peine maître de l'armée, ce dernier conçut le projet de se saisir de l'autorité pour son propre compte. Prompt à l'exécution, il place des gardes à l'appartement de Jeswunt-Row, à celui de Toolsah-Bahé et des autres femmes de la famille; puis interdit à Holkar et aux personnes de sa famille toute communication avec le dehors. Dans une proclamation publique, il ordonne ensuite aux membres du gouvernement, aux fonctionnaires publics, de remplir leurs devoirs comme à l'ordinaire. Connu pour homme de courage et de résolution, il eut d'abord un succès momentané. Mais le mécontentement ne pouvait manquer de naître de ces procédés violents. Toolsah-Bahé, Guffoor-Khan, Balaram-Seit, s'unirent contre l'usurpateur. Un usage singulier, propre à toutes les armées indoues, leur fournit le moyen de mettre le complot à exécution. Quand ils ne sont pas payés, les soldats indous s'emparent de leur chef, et lui font subir ce qu'on appelle le *derhna*, c'est-à-dire qu'ils l'empêchent de boire, de manger, de se mouvoir, etc., etc.; le même usage exigeant d'ailleurs qu'eux-mêmes se soumettent au traitement qu'ils infligent, il arrive d'ordinaire qu'un assez prompt arrangement ne tarde pas à survenir entre les deux partis. Aussi tout cela est-il vraiment de droit public. Aucune

armée indoue ne voudrait agir contre une autre armée occupée à se faire payer par l'emploi de ce moyen. Or, une partie des troupes fit subir cette séquestration à Jeswunt-Row.

La chose se passant d'abord dans les règles ordinaires, Dherma-Kower ne put rien pour l'empêcher. Balaram-Seit et Gungaram-Seit se mettent alors en avant; ils feignent d'entrer en négociation avec le chef de ces troupes, obéissant lui-même à leurs instructions secrètes; ils lui offrent 30,000 roupies, à condition qu'il se retirerait. Ce chef, de concert avec eux, en demandait davantage; la discussion semble alors au moment de dégénérer en rébellion ouverte; et dans ce tumulte il eût été facile d'attenter à la vie de Dherma-Kower. Mais ce dernier ne tarde pas à comprendre ce qui se passe, et ses mesures sont aussi promptes que décisives. D'abord il donne à Mohyput-Ram, le chef des soldats en révolte, l'ordre de s'éloigner du camp. Se rendant après cela de sa personne à la tente de Guffoor-Khan, il lui parle de cette manière : « Ameer-Khan est pour moi ce qu'était Jeswunt-Row. Or, je suis l'esclave de ce dernier. Il y a peu de jours encore que j'ai montré mon respect pour lui, mon amitié pour vous, en obtenant la donation des districts de Jowrah et autres pour le paiement de votre solde. Pourquoi avez-vous comploté avec un étranger pour ma ruine et ma destruction? » Surpris, effrayé, Guffoor nie le fait, puis le confesse, s'en excuse, et enfin une réconciliation apparente s'ensuivit.

Au lever du soleil, un bataillon et deux canons se dirigeaient vers la tente de Mohyput-Ram. Après avoir reçu de nouveau l'ordre de s'éloigner, ce dernier s'était hâté de protester de son désir d'obéir; toutefois il demandait quelque délai. Le commandant des troupes de Dherma considéra cette réponse comme évasive, et se résolut à employer la force. Attaqué dans un moment où il se trouvait isolé, Mohyput-Ram reçut un coup mortel d'un des Cipayes de Dherma; sa tête fut coupée, et jetée, comme celle d'un malfaiteur ordinaire, devant la tente de Jeswunt-Row. Accouru dans l'espérance de sauver son ami et son complice; arrivé trop tard, il se contenta de demander cette tête à Dherma, pour la faire brûler avec le corps : faveur bien triste, qu'il obtint sans difficulté.

Ameer-Khan se trouvait engagé dans ses opérations contre le rajah de Nagpoor quand il apprit ces événements; il se hâta d'expédier à Guffoor-Khan l'ordre de demeurer à son poste, et promit de venir au secours de la famille de Holkar. Dherma fut instruit de cette lettre par un agent secret. Il envoya aussitôt à Guffoor-Khan l'ordre de quitter le camp, le menaçant de le faire mourir en cas de refus ou seulement de délai. Ce dernier, loin de vouloir résister, se hâta d'obéir et se dirigea sur Jowrah, où il fut rejoint par un neveu de Mohyput-Ram et par un des chefs de bande ayant servi sous Scindiah, qui amenait avec lui 500 hommes et 2 canons. A la tête de ces troupes, Guffoor-Khan commença à pil-

ler çà et là. Cependant l'arrivée de Dherma-Kower l'obligea à se retirer précipitamment à Kotah. Tout en envoyant un détachement pour prendre possession de Kotah, celui-ci s'était mis lui-même en mouvement avec la cour et l'armée, avec l'intention apparente de conduire Jeswunt-Row à la châsse d'un grand saint, près d'Odeypoor : les brahmes avaient annoncé qu'un grand bien résulterait de ce pèlerinage. Au sein de son usurpation, Dherma conservait une discipline sévère dans son armée; pas un champ ne fut ravagé, pas un village pillé sur la route. Ameer-Khan accourait de son côté à la tête de forces considérables, en outre avec un grand nombre de Pindarries qui en ce moment suivaient ses étendards. Sa grande supériorité en cavalerie lui permit d'entourer les troupes de Holkar; il somma Dherma-Kower de lui livrer sur-le-champ Jeswunt-Row. Ce dernier ne pouvait douter que, dans toute son armée, l'infanterie régulière était le seul corps qui lui fût attaché, que tous les autres désiraient sa chute; il n'en persista pas moins à tenter les chances de la guerre. Les hostilités commencèrent. La cavalerie d'Ameer-Khan ne pouvait faire aucune impression sur les troupes régulières de son adversaire; en revanche, ce dernier se trouva bientôt privé de vivres et de tout moyen de s'en procurer; les cavaliers d'Ameer-Khan s'emparaient de tout convoi dirigé vers le camp, succès journalier qui l'enhardissait de plus en plus. Ameer-Khan, cette justice lui est due, ne cessait de l'en-

courager lui-même, tantôt par son exemple, tantôt par ses discours. Dherma eut alors recours à un expédient terrible. Il envoya sous bonne escorte, sans aucun doute pour les y faire périr, Jeswunt-Row, Toolsah-Bahé, Mulhar-Row, dans une partie éloignée d'une forêt sauvage. En anéantissant ainsi d'un seul coup la cause de la guerre, il espérait se sauver lui-même et assurer son usurpation. Mais un des fidèles serviteurs de Jeswunt-Row, instruit de ce projet, sut le déjouer; il court auprès de Ruttoo-Potail, chef d'une partie des troupes de la maison de Holkar, et lui apprend ce qui se passe. Ce dernier galope aussitôt vers l'endroit désigné. Il envoie l'ordre de le joindre à tout ce que l'on peut rassembler de cavalerie, partie de l'armée mal disposée, comme nous l'avons dit, pour Dherma-Kower. Ruttoo-Potail demande à ce dernier pour quelle raison il a emmené le prince en ce lieu; Toolsah-Bahé, tout en larmes, s'écrie : « C'est pour nous faire périr. » Dherma se trouble et ne donne que d'assez mauvaises raisons. La cavalerie devenant de plus en plus nombreuse mit bientôt Ruttoo-Potail à qui elle obéissait, à même de prendre un ton de commandement. Au moyen de pourparlers qui s'établirent entre les deux troupes, il trouve même le moyen de gagner la plupart des officiers d'infanterie; il leur promet le paiement de leurs arrérages. Bientôt Dherma et son principal associé, nommé Soobharam, sont arrêtés par des officiers de leurs propres bataillons; tous deux sont soigneu-

sement gardés jusqu'au jour suivant, où l'on doit décider de leur sort.

Remarquable par le courage, le caractère et le talent, Dherma-Kower ne manquait pas de ressemblance, en bien et en mal, avec Jeswunt-Row; il usa d'une prompte ingratitude à l'égard de Balaram-Seit, et cela le jour même, pour ainsi dire, où ce dernier lui rendait un grand service; il justifia du moins en quelque sorte son ambition pour le bon usage qu'il fit de son pouvoir passager; s'il imposait une sévère séquestration à Jeswunt-Row et à sa famille, il tenait en même temps l'armée dans un état de discipline sévère; protégeant le pays, faisant respecter les personnes et les propriétés. Cependant les habitudes de Dherma-Kower étaient fort dissipées; comme Jeswunt-Row, dont il avait su capter les bonnes grâces, il se livrait avec emportement au goût des liqueurs fortes. La nuit qui suivit le jour de son arrestation, au milieu des précautions sévères prises pour prévenir son évasion et propres à lui faire deviner le sort qui l'attendait, il la passa tout entière à boire avec son compagnon et à regarder danser des jeunes filles. Ce dernier, homme artificieux, et d'un courage suspect, était odieux à l'armée qui voyait en lui l'instigateur des crimes de Dherma. Le lendemain, on les amena tous deux dans la tente de Toolsah-Bahé; en les apercevant, celle-ci dit aussitôt : « Qu'on les conduise à Hinglair ! » C'est le nom d'un fort où sont gardés les prisonniers d'Etat. Soobharam espéra que

la vie leur serait laissée. « Nous allons en prison, dit-il tout joyeux à Dherma, mais Hinglair est aussi un des noms de Bhavanee, la déesse de la mort et de la destruction. » Dherma, comprenant mieux les paroles de Toolsah Bahé, répliqua : « Vous n'y êtes pas, frère, c'est à l'Hinglair du ciel que nous sommes envoyés. » On les emmena sur un chariot, à un mille environ du campement, où l'exécuteur les attendait. Ce dernier, ne se servant que d'une main, frappa d'un coup mal assuré le cou de Dherma-Kower ; celui-ci, se retournant, lui dit avec un regard courroucé : « Mettez-y les deux mains, drôle que vous êtes, et songez qu'après tout il s'agit de la tête de Dherma-Kower. »

Les bataillons d'infanterie demandèrent bientôt ces arrérages dont la promesse les avait enlevés à leurs généraux ; pour les satisfaire, Ameer-Khan leva dans son propre camp une contribution de 2 lacs de roupies. Après être demeuré deux mois avec l'armée, Ameer-Khan s'en alla percevoir les tributs dus à la famille de Holkar par le rajah de Jeypoor et autres princes. Au moment même de son départ du camp, une sérieuse intrigue se trouvait montée contre Balaram-Seit : Toolsah-Bahé voulut se servir d'Ameer-Khan pour le faire périr ; Ameer-Kkan sauva la vie à ce dernier, mais s'en fit largement payer, car il avait grand besoin d'argent. A cette époque, les plus désastreux expédients furent imaginés dans le but de subvenir immédiatement aux dépenses de l'armée et de la

cour de Holkar. Les principaux officiers reçurent en partage des provinces, des districts, qu'ils purent piller à leur gré, à la charge par eux d'entretenir un certain nombre de troupes et d'envoyer le surplus à la cour. Ce système commença sous Holkar, quand il jouissait de sa raison, mais au moins pouvait-il de temps en temps réprimer les abus les plus criants ; sous l'usurpation de Dherma il y avait une terreur qui maintenait quelque peu de légalité; mais à sa mort, l'anarchie la plus complète prévalut. Fille ou pupille d'un prêtre, Toolsah-Bahé avait reçu une instruction fort supérieure à celle ordinaire dans l'Inde aux personnes de son sexe; elle était belle, possédait des manières engageantes, du courage, de la résolution, de grands talents; mais, malheureusement aussi, une cruauté qu'on peut dire naturelle, car elle avait passé la plus grande partie de sa vie loin du monde. Malheureusement encore, elle reçut pour confidente et conseil une ancienne servante d'une maîtresse de Holkar qui capta sa confiance, soit par la flatterie, soit en la servant dans ses plaisirs. Or, la principale passion de cette femme, âgée de soixante ans et nommée Meenah-Bahé, était l'avarice; elle y joignait une grande dévotion à sa secte religieuse. Ses journées se passaient à compter son argent ou à marmotter ses prières. Avant la mort de Holkar, Toolsah-Bahé, privée d'enfants, adopta le fils de ce dernier, Mulhar-Row, dont l'autorité, comme nous l'avons dit, fut aussitôt reconnue.

Deux mois après la mort de Holkar, une entreprise contre l'autorité de Toolsah-Bahé, fut attribuée peut-être à tort à Dowlut-Row-Scindiah : elle échoua, mais les mutineries dans les troupes allèrent toujours en se multipliant. La crainte qu'elles ne réussissent un jour décida Toolsah-Bahé à une démarche importante ; elle fit offrir à Dowlut-Row la souveraineté féodale d'une partie du territoire de Scindiah, en échange d'une certaine somme d'argent. Ce dernier prêta volontiers l'oreille à ces propositions qui pouvaient le conduire à établir sa suprématie sur la principauté de Holkar ; mais Guffoor-Khan, cet agent d'Ameer-Khan, entrevit dans la réalisation de ce plan la destruction de l'influence de son maître et de la sienne. Il fit prévenir celui-ci de quitter Joudpoor et de venir défendre ses intérêts liés à la souveraineté de Holkar. Accouru en toute hâte, Ameer-Khan parvint non sans peine à faire rompre la négociation. A peine eut-il quitté le camp, que le projet d'obtenir un secours pécuniaire de Scindiah fut de nouveau mis sur le tapis. Un certain Tantia-Ulikar, agent de Toolsah-Bahe, se rendit à Gualior ; un arrangement fut alors conclu entre Scindiah et Toolsah-Bahé ; d'après cet arrangement, Scindiah s'engageait à payer une somme annuelle de 24 lacs de roupies, en échange d'une portion de territoire d'un revenu égal. Mais peu après cet arrangement se trouva lui-même rompu par le cours des événements. Une grande révole éclatant soudainement dans

l'armée, contraignit Toolsah-Bahe de s'enfuir avec le jeune prince, accompagnée de Gumput-Row son ancien ministre, et alors son amant. Elle se réfugia dans Gungraur, possession héréditaire de la famille de Holkar.

La cour de Holkar devint alors une scène où se croisèrent des intrigues et des intérêts de toutes sortes. Meenah-Bahé, cette femme dont nous avons déjà parlé, et qui jouissait d'un grand crédit sur l'esprit de la régente, se trouvait à la tête d'une faction opposée à Gumput-Row. Mais ce dernier triompha; elle fut arrêtée, ainsi que plusieurs de ses complices. Enlevée au milieu d'une nuit de tempête et emmenée à Gungraur, elle demanda à voir une dernière fois Toolsah-Bahé. Ses plaintes, ses lamentations, ses sanglots, attendrirent jusqu'aux soldats de son escorte; ils la conduisirent à la porte de la tente de la princesse. Mais Gumput-Row se trouvait auprès de celle-ci; elle l'entendit s'écrier: « Qu'on l'emmène, qu'on ne la laisse pas entrer. » On la conduisit immédiatement à Beejulpoor, où sa situation ne tarda pas à devenir cruelle. Gumput-Row tira sur elle un billet d'une valeur fort considérable et le donna en paiement à des officiers des troupes de la maison du prince, avec recommandation de s'en faire exactement payer. Dans leur avidité, ceux-ci eurent recours à des supplices de toutes sortes; cependant elle refusa courageusement d'abord de donner une seule roupie: «Menez-moi à la princesse, s'écriait-elle; qu'elle

me demande elle-même 10 lacs je les lui donnerai. »
Cette entrevue était précisément ce que ses ennemis voulaient éviter ; ils la refusèrent et firent continuer les tortures. Meenah-Bahé subit toutes les angoisses, tous les tourments de la faim et de la soif. Le supplice dépassant enfin ses forces, elle y mit fin en prenant du poison, mais fidèle à sa résolution, elle eut le courage de mourir sans livrer une roupie à ses bourreaux : singulier exemple d'avarice et de haine.

Une nouvelle sédition dans les troupes éclata peu après cet événement. La régente s'échappant du camp avec beaucoup de danger et de difficulté, se réfugia encore cette fois à Gungraur ; là, elle se détermina à des mesures hardies. Elle licencia tous les mahométans de l'armée, à l'exception d'un petit corps appartenant à Guffoor-Khan ; elle proclama que dorénavant les Indous seraient seuls reçus au service de Holkar. Les mahométans avaient montré de la turbulence et de l'indiscipline dans les derniers événements ; mais Toolsah-Bahé redoutait encore plus en eux leur attachement à Ameer-Khan, alors au nombre de ses ennemis. A la suite de cette mesure, une seconde révolte éclata avec le but avoué de lui enlever la garde du prince, dont la possession faisait toute sa force. L'infanterie et l'artillerie, après l'avoir aidée dans les mesures précédentes, donnaient maintenant leur appui aux révoltés. Gumput-Row tomba au pouvoir de ces derniers, avant d'avoir eu

seulement le soupçon du danger; Toolsah-Bahé s'enferma dans une citadelle. Le commandant mahratte d'un corps de cavalerie, Juttibah-Naïck, apprenant son danger, marcha avec la plus grande diligence du camp de la ville, à la tête de 200 hommes; il escalada la muraille à un endroit où elle se trouvait fort basse, et réussit à atteindre sans obstacles les portes extérieures de la citadelle. Un détachement de révoltés en avait la garde; étonnés, surpris, ils furent aisément taillés en pièces. Pendant ce tumulte, Toolsah-Bahé, tour à tour en proie à l'espérance ou à la crainte, ne sachant pas qui l'emporterait, ou de ses défenseurs ou des assaillants, se tenait dans une des premières chambres du palais avec Mulhar-Row; tenant un poignard à la main, elle jurait de le poignarder plutôt que le livrer; mais le danger ne tarda pas à s'éloigner. Le rapide succès de Juttibah répandit la terreur dans l'infanterie; quittant immédiatement ses rangs, elle abandonna la ville à la cavalerie mahratte. Guffoor-Khan soupçonné, avec justice, d'avoir trempé dans le complot, reçut l'ordre de se tenir éloigné de Toolsah-Bahé. Au reste, ce complot déjoué, n'en laissait pas moins subsister les causes qui l'avaient engendré. Les soldats réclamèrent bientôt de nouveau leurs arrérages et avec menaces; ils s'emparèrent de Gumput-Row et le soumirent au derhna, se flattant d'obtenir bientôt de Toolsah-Bahé le paiement de leur créance. Ils ne furent point trompés dans cette prévision. Appre-

nant la situation de Gumput-Row, Toolsah-Bahé se montra vivement affligée ; elle livra tout ce qu'elle possédait d'or pour obtenir sa délivrance. Un arrangement s'ensuivit peu de temps après; par les soins de Tantia-Jog, ami du dewan; les révoltés, dont le nombre montait à 3,000, relâchèrent leurs prisonniers, livrèrent leurs armes et leurs canons. S'étant après cela fait donner des otages pour la sûreté de leur vie et de leurs propriétés, ils se mirent en route pour leurs provinces respectives.

Le succès de cette révolte en engendra d'autres; des complots, des mutineries, tantôt prévenus, tantôt réprimés, tantôt réussissant à demi, se succédèrent en foule. Balaram-Seit était soupçonné d'en être l'instigateur et l'auteur secret; on le savait lié avec Ameer-Khan; de plus, il blâmait ouvertement la conduite de Toolsah-Bahe, surtout sa liaison avec Gumput-Row. La vengeance de l'un et de l'autre ne se fit pas attendre. Au moment où la révolte éclata, il reçut l'ordre de ne pas sortir de la ville et devint l'objet d'une surveillance rigoureuse. Après avoir été étroitement surveillé pendant trois jours, il fut mandé au bout de ce temps en présence de la régente, qui l'attendait entourée de Gumput-Row et de ses serviteurs. Balaram-Seit était endormi lorsqu'on vint le chercher ; l'heure de la nuit, le langage des messagers ne tardèrent pas à lui apprendre de quoi il s'agissait. Sa femme effrayée, tout en larmes, fait ses efforts pour l'empêcher d'obéir à l'ordre fatal ; il la repousse, l'engage

à cesser ses lamentations, à ne pas s'efforcer de le rendre coupable de désobéissance. Arrivé devant Toolsah-Bahé, il plaide d'ailleurs pour sa vie : il représente l'inutilité de tuer un homme qui ne possédait rien qu'on pût piller, qui cependant, en raison des grandes fonctions qu'il avait long-temps exercées, pouvait encore être utile au besoin, et par exemple apaiser une mutinerie de soldats; il demande à être épargné, ne fût-ce que pour peu de jours, se faisant fort, à ce prix, de calmer l'irritation des troupes. La régente l'interrompt par de violents reproches, elle l'accuse d'être le principal auteur des calamités qui l'ont dernièrement menacée. Balaram-Seit nie le fait, repousse ce reproche avec calme et fermeté. Alors, se livrant à toute sa colère, elle s'écrie : « Qu'on lui coupe la tête ! » Deux Cipayes de garde à la porte demeurant immobiles, bien qu'ils aient entendu ces paroles, Gumput-Row leur demande : « N'avez-vous pas entendu l'ordre suprême de votre maîtresse? » Les Cipayes répondent : « Nous sommes soldats, non bourreaux. » A cette réponse, Gumput-Row, tirant son sabre, en porte un coup à Balaram, et bientôt deux de ses serviteurs l'aident à achever ce meurtre. Le corps fut porté dans une chambre basse. Le lendemain, on fit répandre le bruit que le ministre s'était tué; mais personne n'en fut la dupe. Cette exécution produisit dans les esprits une irritation violente contre Toolsah-Bahé et Gumput-Row. Doué d'un caractère modéré et d'intentions excellentes, Balaram-Seit

était fort aimé dans tous les rangs du peuple et de l'armée.

L'agent, le représentant d'Ameer-Khan, Guffoor, apprenant ce qui s'était passé, envoya un agent confidentiel à l'un des grands fonctionnaires de la cour, nommé Tantia-Jog, et supposé complice de ce meurtre. Tout en lui adressant de vifs reproches à ce sujet, il lui demandait encore dans quels termes, lui Guffoor, devait en rendre compte. Tantia-Jog, après avoir tenté de feindre d'ignorer l'événement, affirma que Balaram-Seit était encore vivant; mais le messager insistant sur une explication plus précise, Tantia en prévint Gumput-Row et Toolsah-Bahé. Gumput-Row essaya de nouveau de nier le meurtre; le messager continua de manifester son incrédulité; alors Toolsah-Bahé s'écria tout-à-coup: « Guffoor-Khan est-il mon maître ou mon serviteur? » Puis, sans attendre de réplique: « Allez, et dites-lui que s'il continue à être aussi inquiet sur le compte de Balaram, il vienne le chercher. » Guffoor-Khan fut fort effrayé de ce message; deux jours après, ayant entendu dire qu'il devait être attaqué, il se retira à quelque distance. La princesse envoya tout aussitôt pour savoir la cause de ce mouvement, en même temps pour donner à Guffoor-Khan l'assurance de ses dispositions amicales. Ce dernier revint sur ses pas. Peu de jours après, Toolsah-Bahé observant quelque agitation dans le camp, et craignant une tentative sur Gungraur, en sortit à la tête de toute la cavalerie mahratte. L'imprudence d'un

des chefs de celle-ci la mit aux mains avec les troupes de Guffoor-Khan; une vive canonnade s'engagea. Toolsah-Bahé montra un grand courage; mais un boulet ayant renversé l'éléphant monté par le jeune prince Mulhar-Row, Toolsah-Bahé, l'enlevant et le plaçant sur son cheval, s'enfuit à toute bride. Gunput-Row la suivit avec une partie de la cavalerie mahratte, jusqu'à la ville d'Allote (dans le Soudwarra, à soixante milles au sud-ouest de Gungraur). Les bataillons de Guffoor-Khan prirent possession de Gungraur. Ils s'occupèrent aussitôt de rechercher le corps de Balaram-Seit, et le retrouvèrent effectivement, à la vérité dans un état complet de pourriture. Il fut brûlé par des personnes de sa caste, et suivant les cérémonies prescrites par sa religion. Cette révolte, excitée par Ameer-Khan ou ses agents, dans le but de priver Toolsah-Bahé du pouvoir, eut pour résultat la complète séparation de leurs intérêts respectifs: Tantia-Jog suivit le parti de Toolsah-Bahé, Guffoor-Khan celui d'Ameer-Khan. De ces deux partis, le premier de beaucoup le plus faible en nombre: puisqu'il ne comptait dans ses rangs que les troupes de la famille, avait d'ailleurs le grand avantage de posséder la personne du jeune prince. Or d'après les préjugés des Mahrattes, d'après leur attachement au sang de leurs souverains, le droit de gouverner leur semblait dériver naturellement du prince ou de ceux qui l'entouraient. Quant au parti de Guffoor-Khan, il se composait de neuf bataillons d'infan-

terie avec leurs canons, de la cavalerie mahométane et de ses propres adhérents.

Après cette journée, le premier soin de Tantia fut d'entrer en négociations avec Scindiah, un agent de ce dernier lui servit d'intermédiaire. Il en obtint le secours d'une légion consistant en 5 bataillons et 30 pièces de canon. Scindiah et Ameer-Khan s'efforçaient également de faire tourner à leur avantage particulier le désordre et la confusion de la cour de Holkar. Un agent de Scindiah sollicitait vivement Ameer-Khan d'abandonner des projets qui ne pouvaient manquer d'amener la ruine de la famille de Holkar; il le sollicitait de se rendre aux désirs de Toolsah-Bahé et d'éloigner Guffoor-Khan, ce qui d'ailleurs devait tourner à l'accroissement de sa propre influence à cette cour, à lui Scindiah. Ces conseils se trouvaient d'accord avec les dispositions d'Ameer-Khan, en ce moment désireux d'en finir par une négociation à l'amiable. Aussi les hostilités furent-elles suspendues. Le chef mahométan s'engageait en outre vis-à-vis la régente à amener l'infanterie à se contenter de la moitié de ses arrérages; il promettait d'éloigner Guffoor-Khan, qui lui était odieux. Se défiant de ses dispositions réelles, la princesse s'obstina à demander comme préliminaires à toutes négociations, d'abord le rappel, puis la retraite des bataillons mahométans. De nombreuses conférences eurent lieu à ce sujet dans le voisinage du campement du rajah de Kotah, qui s'était offert

comme médiateur. Tantia-Jog représentait Toolsah-Bahé; Guffoor-Khan son ancien maître Ameer-Khan. Trois mois se passèrent à faire et défaire des arrangements, à faire et à éluder des serments. Mais en ce moment, ainsi que nous le verrons plus tard, une armée anglaise se dirigeait vers l'Inde centrale; elle contraignit tous ces intérêts à s'unir momentanément dans la nécessité d'une commune défense. Par l'influence de son caractère et de son talent, par les dispositions favorables à son égard du rajah de Kotah, Tantia-Jog se trouva placé à la tête de cette confédération. Aux yeux, au jugement de tous, c'était d'ailleurs l'homme le plus capable de dominer, au moins momentanément, les factions diverses des intérêts opposés.

La cour de Scindiah présentait alors un spectacle assez analogue à celle de Holkar. Depuis la paix de 1805 avec le gouvernement britannique, Scindiah avait constamment employé ses troupes à réduire ses feudataires situés entre la Chumbul et la Nerbudda, à établir et consolider son pouvoir de ce côté. Les États conquis n'acceptaient jamais bien complétement la domination mahratte, en raison de la manière même dont elle s'établissait. Un chef mahratte apparaissant tout-à-coup dans un pays demandait un tribut, comme rançon du pillage dont il s'abstenait; revenant une seconde, une troisième fois, il épargnait le pays aux mêmes conditions: et le tribut ne tardait pas à devenir annuel.

D'ordinaire cependant, un certain nombre de chefs secondaires persistaient à refuser, et de là naissait une guerre de peu d'importance, mais continue entre ceux-ci et les conquérants. En conséquence des derniers traités, les Anglais devaient s'abstenir de toute intervention dans ces affaires intérieures de Holkar et de Scindiah, dont les territoires étaient d'ailleurs fort mêlés. Ce dernier put donc profiter de la paix pour étendre et affermir sa domination; aussi depuis 1805 jusqu'en 1809 fit-il un grand nombre d'expéditions contre les chefs indigènes réfractaires. Il se proposait encore, mais ce fut presque partout sans succès, d'établir un lien de subordination hiérarchique entre les petits princes qui reconnaissaient son autorité. La mort d'Ambajee-Jughia, un des plus puissants de ces chefs, arrivée en 1809, le mit à même d'établir plus fortement sa propre autorité. L'année suivante, toujours en campagne pendant toute la saison favorable, avec la plus grande partie de son armée, il châtia grand nombre de tributaires en retard; il fit aussi plusieurs expéditions dans les provinces de Malwa, de Bhopal dans le Rajpootanah. Oojein avait été long-temps sa capitale, mais c'était un fief appartenant à Ambajee, lui-même vassal du subahdar de Gualior, et qui à la mort d'Ambajee, fit retour au domaine de ce dernier. Alors Scindiah planta ses tentes dans les environs de cette cité; comme sa cour ne s'éloigna plus de ce lieu, en peu de temps une seconde ville s'éleva, à même de riva-

liser avec l'ancienne, au moins en population. De là comme d'un centre, il dirigeait dans tous les sens de nombreux détachements de troupes, capturant les forteresses importantes, expulsant de leurs États les rajahs qui lui resistaient. Il étendit et consolida partout son pouvoir. Il réalisa pour ainsi dire un pouvoir jusqu'alors en quelque sorte purement nominal. Parmi ses principaux officiers se trouvait à cette époque un certain Jean-Baptiste Filoze, qui se faisait remarquer par son activité et ses talents. Né d'une femme du peuple attachée au bazar d'un bataillon français, élevé lui-même par un officier de cette nation dont il prit le nom sans en être le fils, il avait sous son commandement tous les débris de ces corps d'infanterie, commandés autrefois par des Français, de plus une artillerie considérable. Les forts et les territoires de Bahadur-Gurh, de Gurra-Kotah, de Chanderee, de Sheeopoor, conquis, subjugués par lui, étaient affectés à la solde et à l'entretien de sa division. Trois autres divisions se trouvaient employées au même service, une cinquième demeurait auprès de la personne du prince. La force de chacun de ces corps montait à 8 ou 10,000 hommes, effectif qui d'ailleurs variait quelque peu au gré des vues et des intérêts de leurs commandants. Ces derniers se partageaient toute la domination territoriale de Scindiah ; pour subvenir à la subsistance et à l'entretien de ses troupes, chacun levait ce qu'il voulait ou ce qu'il pouvait de contribution.

En ce moment, les dispositions de Scindiah à l'égard du gouvernement britannique n'étaient nullement hostiles. Le gouvernement anglais avait payé avec exactitude les 7 lacs de roupies qu'il lui devait ainsi qu'à quelques uns de ses chefs, pour leurs jaghires dans l'Indostan, de plus il n'était intervenu en aucune occasion dans le système de conduite qu'il avait jugé convenable de suivre vis-à-vis de ses feudataires. Scindiah comprit dès lors qu'en cessant de s'attaquer aux alliés du gouvernement anglais, il pouvait poursuivre ses plans d'agrandissement dans toutes les directions; or, cela suffisait à l'emploi de ses forces et de son activité. Cependant ce système de tolérance pouvait cesser d'un moment à l'autre; les événements pouvaient décider les Anglais à adopter quelque autre système politique de nature à contrarier ses vues. Le voisinage, la vue des Anglais ne pouvait manquer de lui inspirer un sentiment de crainte et d'autant plus prononcé qu'il sentait mieux son infériorité relative.

A l'époque de l'arrangement de 1805, des pillards et des bandits connus sous le nom de Pindarries, se réunirent, s'associèrent çà et là dans le nord de la presqu'île, sous différents chefs. Le gouvernement britannique ne donna d'abord que peu d'attention à ces associations; il ne douta pas que, faute des liens de la religion et de la nationalité, elles n'arrivassent à se dissoudre promptement et d'elles-mêmes, que leurs débris n'allassent se perdre, c'est-à-dire s'incorporer dans les troupes

des puissances régulières. Alarmés, au contraire de cette puissance qui se formait dans leur voisinage, Scindiah et Holkar désiraient vivement son anéantissement. Ils cherchèrent à se préserver des agressions de ces bandes, à établir une sorte d'autorité nominale sur celles qui ne répugnaient pas trop à la reconnaître, ils firent même de grandes donations de terre pour cet objet. D'un autre côté, si le chef d'une de ces troupes appelées *durra*, entreprenait de se rendre nuisible aux gouvernements de Holkar et de Scindiah, ceux-ci ne tardaient pas à le ruiner en tournant contre lui les armes de ses confrères. Toutefois, tout en atténuant le mal du moment, cette politique tendait en définitive à l'agrandir à le perpétuer dans l'avenir; la ruine d'un chef ne servant qu'à augmenter la puissance de celui qui l'avait renversé. Loin d'adopter la tactique européenne, comme jadis les Mahrattes, dédaignant au contraire toutes ces nouveautés, les Pindarries ne pratiquaient que l'ancienne méthode de guerre. L'ambition de leurs chefs était de suivre les traces de Svojee et de quelques autres; mais une chose échappait à leurs calculs, c'est que les Anglais devaient être des ennemis bien autrement redoutables que la monarchie d'Aureng-Zeb. Cependant, une suite d'événements singuliers éleva dès 1814 leur puissance à un tel point, qu'ils devinrent une des puissances principales de la presqu'île; ils étaient devenus un des éléments les plus essentiels de sa situation politique; ils pe-

saient dans la balance à peu près autant qu'avait pu le faire dans son temps le vieux Hyder-Ali. Ils pouvaient disposer d'une force de 24,000 chevaux, qui s'augmentait rapidement des troupes des princes voisins dont la solde était arriérée. Sans être réunis sous un seul chef, il y avait cependant parmi eux un esprit de concert qui donnait de l'ensemble à leurs opérations; un homme supérieur s'élevant tout-à-coup parmi eux, pouvait les entraîner sans doute à de grandes entreprises. Ils ne manquaient pas d'analogie avec ces grandes bandes qui au XIVe siècle parcouraient l'Europe en tous sens; mais l'organisation politique européenne, de nature à leur résister effectivement, ne permettait pas que ces bandes pussent prendre une forme et une consistance durables. Dans l'Inde, au contraire, c'était chose facile : sa constitution sociale se prêtait à ces naissances subites de grands États, ainsi que le prouvait l'exemple de Hyder-Ali et de Sevajee. Mais comment les Pindarries en étaient-ils venus là?

Le nom des Pindarries apparaît pour la première fois dans l'histoire de l'Inde long-temps avant l'époque actuelle, mais c'est seulement dans les derniers temps qu'ils ont acquis de l'importance et attiré l'attention. Les Pindarries qui firent les premiers établissements dans l'Inde centrale y furent introduits par les Mahrattes. Ghazee-u-Deen, qui commandait un petit corps de troupes sous les ordres de Bajerow (le peschwah),

mourut étant employé dans un détachement à Oojein; ses soldats avaient été recrutés çà et là. Il laissa deux fils : l'aîné se distingua tellement qu'il reçut de Mulhar-Row-Holkar un drapeau doré, grande marque d'honneur parmi les Mahrattes. Ce chef se nommait Gurdee-Khan; il accompagna Mulhar-Row dans l'expédition de celui-ci dans l'Indostan. Les soldats qui le suivaient s'appelaient dès-lors Pindarries, nom sur l'étymologie duquel on a fait beaucoup de conjectures. La plus populaire et la plus vraisemblable est celle qui le fait dériver de l'usage immodéré qu'ils faisaient d'une boisson enivrante appelée pinda. La troupe de Gurdee-Khan s'était incessamment grossie; cependant ils ne combattaient guère en ligne, mais voltigeaient autour des armées leurs alliées comme les Cosaques autour des armées russes. Gurdee-Khan laissa ses bandes, ou durra, à son fils Lal-Mahomet, qui transmit l'héritage à Emaur-Buksh. Un grand nombre de chefs indépendants ne tardèrent pas à surgir, louant çà et là leurs services aux chefs mahrattes qui les payaient. Ceux qui suivaient Holkar s'appelaient Holkar-Shady, ou adhérents de Holkar; ceux qui suivaient Scindiah, Scindiah-Shady. Du temps de Mulhar-Row et de Mukajee-Holkar, les Pindarries campaient toujours à part; le pillage leur étant interdit dans les limites du territoire mahratte, ils recevaient alors une solde d'environ un quart de roupie par jour. L'armée se mettait-elle en campagne, ils la devançaient et l'accompa-

gnaient, faisant main basse sur ce qui se rencontrait, et alors cessaient de toucher une solde. Au reste les chefs mahrattes s'entendaient à mettre en pratique ce dicton européen : « A corsaire corsaire et demi. » A la fin de la campagne, ils s'arrangeaient ordinairement pour faire attaquer le camp des Pindarries; ils se saisissaient des chefs et leur faisaient rendre gorge. Les chefs des Pindarries, malgré leur puissance, conservèrent longtemps une situation secondaire. A la cour de Holkar, ils n'approchaient point du prince, et ne s'asséyaient point en sa présence. Le premier, Scindiah les traita avec distinction, leur concéda de hauts titres accompagnés de donations de terres. Dans une conférence avec Scindiah, Jeswunt lui reprocha vivement ce procédé : il commençait à voir le danger des progrès des Pindarries; il s'occupait même d'un plan pour leur complète extirpation, mais il perdit la raison avant d'en avoir commencé l'exécution. Toolsah-Bahé et ses adhérents n'eurent plus qu'un but, celui d'accroître leur propre puissance par tous les moyens possibles : ils se servirent des Pindarries; les chefs de ceux-ci au service de Holkar grandirent dès lors en considération; des terres considérables leur furent assignées.

Le fils aîné de Ghazee-u-Deen entra au service de Holkar; le fils cadet, nommé Shah-Baz-Khan, à celui de Scindiah. Ce dernier laissa deux fils, tous deux promptement distingués parmi leurs compagnons. A sa mort, ils se rendirent dans la

province de Malwa. Le rajah de Bhopal se trouvant alors en querelle avec celui de Nagpoor, ils lui offrirent leurs services, ce que la prudence empêcha le rajah d'accepter; changeant aussitôt de résolution, ils se joignirent à l'armée du rajah de Nagpoor. Le premier ordre qu'ils en reçurent fut de ravager Bhopal, alors dans un état très florissant. L'État de Bhopal ne s'en est jamais relevé; mais cela ne leur profita guère. Le rajah, dont la cupidité avait été éveillée au récit qu'on faisait de toute part de la richesse du butin, fit entourer leur camp et pilla ces pillards; il se saisit même d'un chef considérable, nommé Burrun, qui mourut en prison faute d'avoir pu fournir la rançon qu'il en voulait tirer. Le frère de ce dernier, nommé Hera, prisonnier aussi, parvenu à s'échapper, se réfugia auprès de Dowlut-Row-Scindiah; il laissa son camp à ses deux fils, Dost-Mahomet et Wasil-Mahomet, qui continuèrent de le commander. Leur cantonnement se trouvait fixé à l'est de Malwa. Cependant le camp ou la durra de Burrun, lorsqu'il devint prisonnier du rajah de Nagpoor, passa à un chef nommé Doollah-Jemadar; à sa mort, son fils Rajun lui succéda, mais seulement nominalement; l'autorité réelle appartint à un chef nouveau qui s'était élevé par son courage et son esprit d'entreprise; on le nommait Chettoo. D'abord esclave, après beaucoup de vicissitudes il devint fils adoptif de Doollah-Khan, et en réalité chef de la durra; toutefois, fidèle à cette partie caractéristique des

mœurs indoues, il continua à traiter avec tout le respect, toute la déférence possible le chef héréditaire. Les Pindarries ayant accompagné Dowlut-Row-Scindiah pendant son expédition dans l'Inde centrale en 1804, en reçurent des titres honorifiques; Chettoo en eut de superbes qu'il s'empressa de faire graver sur son sceau, et devint parmi les siens un personnage considérable. Les montagnes escarpées et les épaisses forêts situées entre la rive nord de la Nerbudda et les montagnes de Windhya étaient sa résidence; ses possessions se trouvaient bornées à l'est par le territoire de Bhopal, à l'ouest par les États du rajah de Baylee; il habitait d'ordinaire, avec la plus grande partie de ses forces, auprès du village de Nimar. Dans les dernières années de son pouvoir, ce chef sortait rarement de son cantonnement; il envoyait de là des partis dans toutes les directions. Ses forces consistaient en 12,000 chevaux. Tout en se disant sujet de Scindiah, il n'épargnait pas toujours le territoire de ce prince. Plusieurs fois celui-ci dirigea des expéditions contre les Pindarries; toutes échouèrent, soit qu'il faille en accuser le manque d'énergie de ceux qui les commandaient, ou bien leur intelligence secrète avec l'ennemi. Scindiah avait beaucoup compté sur l'une d'elles, dirigée par le colonel Jean-Baptiste, dont l'énergie et la bravoure lui étaient connues; elle se termina toutefois par un traité qui laissa les choses sur le même pied que précédemment. Chettoo obtint

même une concession importante ; pour la première fois il fut reconnu comme un chef exerçant une autorité légitime.

A cette époque, c'est-à-dire de 1814 à 1815, un autre chef de Pindarries acquit encore une grande importance. Kurreem-Khan (c'est son nom) était né auprès de Bersiah d'un chef pindarrie; celui-ci, mort pendant l'enfance de Kurreem, fut remplacé dans le commandement du camp par son frère, qui, après avoir continué à servir le peschwah jusqu'au moment où ce dernier se joignit aux Anglais, entra alors au service de Madajee-Scindiah ; il l'accompagna dans l'Indostan. Le jeune Kurreem ne quitta pas son oncle jusqu'à l'âge de vingt ans. Il entra dans Malwa avec l'armée de de Boigne, et fut présent à la défaite des troupes de Holkar par ce dernier auprès de Kheree-Ghaut; lors du pillage de Bhopal, il était à la tête de 5 à 600 hommes. Quand le rajah de Nagpoor s'empara de Burrum, il prit la fuite, et entra sur-le-champ au service de Scindiah, qui, en ce moment réuni à beaucoup d'autres chefs mahrattes, se préparait à attaquer le nizam. Chargé de butin, Kurreem-Khan, craignant qu'on ne le lui fît rendre, s'échappa de l'armée et passa au service de Holkar ; il était alors à la tête de 2 ou 3,000 chevaux. Quittant bientôt Holkar, il rentra sous la domination de Scindiah. Créé nabob en 1805, il épousa une personne de la famille régnante de Bhopal, mariage qui ne pouvait manquer d'être favorable à ses vues ambitieuses.

Prenant avantage de la guerre survenue entre ce dernier et Holkar, il ajouta par la conquête beaucoup de riches districts à ceux qu'il possédait déjà. Alors, à l'apogée de sa fortune, le chef de Pindarries touchait au moment de devenir le prince d'un État régulier. Il enrôla 12 ou 1,500 hommes d'infanterie, qu'il forma en corps régulier, acheta deux canons, en fondit deux autres, cequi lui donna une sorte de petit parc d'artillerie. La totalité des Pindarries qui le reconnaissaient pour chef montait à 10,000 : aussi devint-il vraiment redoutable.

Scindiah, alarmé de cette puissance qui s'élevait, résolut de la détruire, tout en demeurant indécis sur les moyens à employer. L'entreprise se trouvant fort difficile par la force ouverte, Scindiah eut recours à l'art, c'est-à-dire à la ruse. La prospérité avait enflé l'orgueil de Kurreem; il se porta à la rencontre de Scindiah avec une suite à peine inférieure à celle de ce dernier. Scindiah avait assis son campement auprès de la forteresse de Suttunbaree; il en promit la possession au Pindarrie, à condition que celui-ci se soumettrait; pour donner du poids à sa promesse, il lui fit annoncer sa visite. Malgré la défiance qui lui était ordinaire, ce dernier, aveuglé par la splendeur de sa fortune, se laissa tromper. Il prépara, pour présent à son hôte, un musnud ou trône de roupies. C'est une des manières de faire un présent, dans l'Inde, à un supérieur qui condescend à visiter un vassal; on recouvre le musnud, c'est-à-dire le tas d'argent

auquel on en a donné la forme, d'un riche tapis, et lorsque le souverain est assis, le présent lui appartient. Pendant la durée de cette visite, Scindiah feignit un grand enthousiasme pour l'habileté de son hôte. A l'entendre, toutes les qualités du guerrier et de l'homme d'État, assemblage bien rare et qu'il avait jusque là cherché en vain, se trouvaient dans Kurreem. Il s'empressa de lui accorder toutes ses demandes; il lui fit en outre présent de plusieurs districts, lui donna des garanties par une avance de 4 lacs et demi de roupies. Les sunnuds furent préparés, et un riche vêtement d'investiture pompeusement déployé aux yeux de tous. Quelques vieux Pindarries, qui se souvenaient d'avoir assisté à de semblables cérémonies terminées d'ordinaire par la capture ou le rançonnement de leurs chefs, voyaient tout cela d'un air de défiance; ils ne se firent pas faute de communiquer leurs craintes à Kurreem-Khan. Quant à lui, il ne cessait de se croire en parfaite sécurité. Scindiah n'avait rien épargné d'ailleurs pour abuser ou corrompre tous ceux qui possédaient sa confiance.

Déjà Kurreem touchait au moment de se mettre en route pour aller prendre possession de ses nouveaux districts, Scindiah le fit inviter à une dernière conférence : il s'agissait, disait celui-ci, de quelques nouveaux arrangements au sujet des territoires. Kurreem vint avec une suite peu nombreuse. Il fut reçu avec un honneur singulier; les sunnuds lui furent présentés, le vêtement d'hon-

neur déployé. Cependant Scindiah se retire sous quelque prétexte; des hommes armés se précipitent dans l'appartement; le trop confiant Pindarrie est fait prisonnier ainsi que son frère et quelques hommes de sa suite. Un coup de canon, signal convenu, annonce à l'armée de Scindiah le succès de la ruse. Les troupes, convoquées sous prétexte de rendre honneur à Kurreem-Khan, se dirigent aussitôt vers le campement des Pindarries; les serviteurs de Kurreem prennent promptement l'alarme, quelques uns seulement sont tués, mais tous dépouillés. Après s'être à loisir rassasiée du butin, l'armée de Scindiah célébra avec enthousiasme l'habileté de son chef. La ruse est une des qualités le plus en honneur chez les Mahrattes. La nouvelle du désastre de Kurreem-Khan fut bientôt connue de sa famille; sa mère, quoique fort âgée, déploya une grande énergie; elle fit à la hâte charger tout ce qu'elle avait d'argent comptant et d'effets précieux, et se réfugia dans les épaisses forêts de Bagglee, où elle ne tarda pas à être jointe par un corps considérable de Pindarries. Elle trouva plus tard un asile dans la domination du rajah de Kotah. Kurreem fut enfermé pendant quatre années entières dans la forteresse de Gwalior. D'ailleurs, il dirigeait de là les expéditions de ses Pindarries comme il aurait pu le faire de son quartier-général. Dowlut-Row, après avoir refusé long-temps de lâcher sa proie, fut enfin tenté par l'offre de 6 lacs de roupies; il rendit la liberté pour ce prix à Kurreem. Dès ce

moment il lui montra de nouveau toutes sortes de marques de considération; mais Kurreem se trouvait trop bien averti pour s'y laisser reprendre; loin de là, se hâtant de rassembler ses Pindarries, il recommença de nouveau ses excursions sur le territoire de Scindiah, et fut bientôt en possession d'un plus vaste territoire que celui qu'il possédait avant sa captivité.

Vers 1808, Chettoo et Ameer-Khan, tous deux liés par une étroite amitié, réunirent leurs forces à celles de Kurreem. Les hordes pindarries ne montaient pas alors à moins de 60,000 chevaux, ce qui jeta l'épouvante dans toute l'Inde. Heureusement que le bon accord ne dura pas long-temps entre ces chefs. Kurreem se plaisait à ravager les États de Scindiah, contre lequel il nourrissait un violent ressentiment. Mais celui-ci eut encore une fois recours à la ruse. Il corrompit à force d'argent un des principaux officiers de Kurreem, qui se laissa facilement persuader de se tourner contre lui. Attaqué à l'improviste dans la province d'Otmutwarra, il fut complétement défait et obligé de s'enfuir dans la province de Kotah; il n'y resta que peu de temps, et chercha bientôt un autre asile auprès d'Ameer-Khan. Voulant le mettre à même d'obtenir la faveur de Toolsah-Behé, ce dernier l'envoya auprès de Guffoor-Khan, où il demeura trois ans au milieu de toutes les révolutions de la cour de Holkar. Scindiah, entrant alors de nouveau en négociation avec lui, lui adressa plu-

sieurs lettres. Il lui offrait non seulement l'oubli du passé et la restitution de ses anciennes possessions, mais le don de plusieurs riches districts, à condition qu'il entrerait dans la grande confédération mahratte qui se formait alors contre les Anglais.

Les Pindarries ont été souvent comparés aux premiers Mahrattes; mais s'ils leur ressemblent, peut-être en diffèrent-ils davantage encore. Les compagnons de Sevajee avaient une même religion, une même patrie, une même langue; ils étaient de même race, de même origine; une haine violente les animait également contre les rudes oppresseurs de leur pays; toutes ces choses, les attachant les uns aux autres par mille et mille liens, en faisaient un peuple, une nation. Au contraire, rien de tout cela ne se rencontrait chez les Pindarries; c'était une sorte de matière flottante, sans lien, sans cohésion, à la vérité toute prête à s'agglomérer auprès du premier chef venu ayant fait ses preuves de courage et de capacité. Comme les Tartares, auxquels on peut aussi les comparer, ils ne montraient aucun penchant à s'établir dans les riches contrées qui devenaient leurs conquêtes. La vie de guerre et d'aventures était la seule chose qui leur convînt. Les chefs croyaient-ils se fixer sur quelque territoire, les revenus se trouvaient bientôt au-dessous de leurs dépenses : or, le déficit ne pouvait être comblé qu'aux dépens de leurs voisins. On ne savait évaluer avec précision le nombre des Pin-

darries. Différents en cela de toutes les autres armées du monde, la guerre, au lieu de les décimer, les recrutait; avaient-ils ravagé, dévasté une province, les habitants se trouvaient forcés par la misère de venir se joindre à eux, de grossir leurs rangs : aussi par leur nature même étaient-ils comme insaisissables, échappaient-ils à toute attaque sérieuse. En réunissant toutes ses forces, un prince parvenait-il à les écraser sur un point, ils se réunissaient à l'instant sur dix autres. Décidés à une expédition, ils se choisissaient un certain nombre de chefs, d'après la connaissance montrée par ceux-ci du pays qu'il s'agissait de piller. Ils ne s'embarrassaient ni de tentes ni de bagages; chaque cavalier portait quelques gâteaux de riz pour sa subsistance, un peu de grain pour celle de son cheval. Ce détachement, ordinairement de 2 ou 3,000 bons chevaux, était suivi par un second détachement de force égale. Faisant quarante à cinquante milles par jour, ils se dirigeaient sur l'endroit de leur destination; arrivés, ils faisaient main-basse sur tout ce qui se présentait, rassemblaient en toute hâte tout ce qu'ils pouvaient de bétail et de butin, détruisaient tout ce qui n'était pas transportable, puis en toute hâte regagnaient leur retraite. La rapidité et le secret de ces excursions en faisaient ordinairement le succès; tout était fini avant qu'aucune mesure pût être prise contre eux. Poursuivis, ils faisaient des marches d'une extraordinaire longueur, par exem-

ple soixante milles et plus par jour, et cela par des routes impraticables pour d'autres que pour eux-mêmes. L'ennemi les joignait-il en dépit de cette vitesse, ils se dispersaient aussitôt dans toutes les directions, pour se réunir à un rendez-vous indiqué d'avance. Leurs familles, leur butin, disséminés çà et là au milieu d'une vaste contrée, demeuraient sous la protection des bois et des montagnes, où nul n'aurait osé se hasarder. Nulle part ils ne présentaient de point d'attaque. La défaite d'un de leurs partis, la destruction de quelques uns de leurs cantonnements, la temporaire occupation de quelques unes de leurs forteresses, funestes à quelques uns, ne produisaient aucun résultat décisif; les places vides étaient prises par d'autres. A la vérité, la même cause produisait aussi leur faiblesse; nous l'avons dit, aucun lien commun, parmi ceux qui ont de la force parmi les hommes, ni celui de la patrie, ni celui de la religion, ne les unissait; ils venaient de tous les pays, professaient tous les cultes, parlaient toutes les langues. Ils naissaient de l'état de dissolution sociale de l'Inde, comme font certains insectes de la putréfaction des cadavres : ils ne devaient pas vivre plus long-temps.

A certaines époques, les empires s'élèvent et croulent avec une égale facilité : aussi avons-nous à raconter la fondation de l'État de Bhopal, qui touche au moment de jouer un rôle important dans notre histoire. Dost-Mahomet fut le fondateur de la

famille de Bhopal. Né dans l'Afghanistan, contrée située entre l'Inde et la Perse, il entra d'abord au service d'un chef afghan, son compatriote; mais peu de mois après y renonça pour celui de l'empereur Aureng-Zeb. Le corps dans lequel il se trouvait fut détaché à Malwa; sa bravoure ne tarda pas à le faire remarquer du gouverneur de la province, qui l'en récompensa en le nommant à la surintendance du district de Beniah. Tout lui devint dès lors de plus en plus favorable; il obtint une grande fortune en s'alliant à une riche famille indoue; il étendit de plus en plus sa renommée de chef aventureux et hardi. Un rajah indou, nommé Newal-Shah, lui concéda la ville et le territoire de Bhopal, pour s'y établir, lui, sa famille et ses adhérents. Newal-Shah comptait sur l'efficacité d'une alliance avec le soldat mahométan; et ce dernier lui fut effectivement utile contre les troupes impériales. Il l'en récompensa en ajoutant le don du territoire voisin de Gunnour à tout ce qu'il lui avait donné précédemment: imprudence de l'amitié qui bientôt lui devint fatale. Un jour, un grand nombre de ses litières couvertes, d'ordinaire employées dans l'Inde au transport des femmes et des enfants, entrèrent dans la ville; tout-à-coup il en sortit des soldats de Dost-Mahomet qui se précipitèrent sur la garnison, la désarmèrent ou la dispersèrent, et s'emparèrent de la ville en son nom. A compter de ce moment sa puissance s'accrut plus rapidement encore. Il bâtit une citadelle en

état de protéger efficacement la ville, qu'il entourait elle-même d'une forte muraille : aussi la prospérité et la population de celle-ci s'accrurent-elles considérablement en un petit nombre d'années. Le fameux Nizam-ul-Mulk chercha l'alliance du chef mahométan contre la cour de Delhi; Dost-Mahomet déclina cette alliance, et envoya même aux troupes impériales un renfort sous les ordres de son frère; ce dernier fut tué, et la victoire demeura au nizam. Alarmé pour sa sûreté et craignant le ressentiment du nizam, Dost-Mahomet lui fit offrir son fils en otage; satisfait de cette marque de soumission, le nizam s'en contenta, et le laissa dans la libre possession de ses territoires. Il mourut à soixante-dix ans, après en avoir passé plus de trente à la guerre, et reçu trente et quelques blessures, dont plusieurs fort graves. Sa renommée comme guerrier fut long-temps l'orgueil de la famille qu'il avait fondée.

Le fils aîné de Dost-Mahomet (mais d'une naissance illégitime), Yar-Mahomet-Khan, se trouvait comme otage auprès du nizam à la mort de son père; il était âgé de dix-huit à vingt ans. Les grands officiers de la petite cour de Bhopal élevèrent sur le musnud son frère cadet, Sultan-Mahomet-Khan. Le prétexte qu'on fit valoir était l'absence de l'aîné; le motif réel, l'âge de ce dernier enfant qui n'avait que sept à huit ans, et qui devait laisser long-temps le pouvoir à ceux qui embrassaient ses intérêts. Le succès ne répondit pas à ce calcul. Nizam-ul-Mulk

prit la cause du jeune Yar-Mahomet-Kan, auquel il s'était attaché pendant le séjour du jeune homme à sa cour ; il l'envoya à Bhopal avec le titre de nabob, et, de plus, une escorte d'un millier de chevaux. Il lui avait en outre précédemment accordé la dignité du *Poisson*, une des premières de l'empire mogol, et qui s'est perpétuée dans la famille de Bhopal. Aucune résistance ne fut tentée contre ce déploiement de forces par les adversaires de Yar-Mahomet-Khan. Ils le reconnurent pour chef, lui abandonnèrent le pouvoir royal : toutefois, par une de ces singularités qu'on trouve à chaque pas chez les Indous, ils refusèrent, en raison de l'illégitimité de sa naissance, de le placer sur le musnud avec les cérémonies ordinaires. Yar-Mahomet, dont la vie ne présente aucun intérêt, eut pour successeur son fils aîné, Feyz-Mahomet-Khan, alors âgé de onze ans. Les prétentions de son oncle, de cet enfant qui avait été d'abord proclamé, puis contraint d'abdiquer par la crainte de Nizam-ul-Mulk, se trouvèrent de nouveau mises en avant par un parti nombreux; l'armée, qui montait à 5,000 hommes, demeurant fidèle à Feyz-Mahomet, il se mettait en mesure de se défendre vigoureusement; mais le sentiment d'un commun danger ne tarda pas à mettre un terme à ces discordes intestines. Le peschwah Bajerow, à son retour de Delhi, vint camper entre Shore et Ashta : au nom de l'empereur, dont il était le représentant comme subahdar ou gouverneur de Malwa, il réclama la

restitution de toutes les terres jadis usurpées par les Afghans. La résistance était inutile. Byjeeram, premier ministre, négocia un traité par lequel il abandonna la moitié du territoire contesté pour sauver l'autre moitié; par cet arrangement, Bhopal perdit ses possessions dans la province de Malwa, à l'exception d'un petit nombre de villes.

Byjeeram, ministre de Feyz-Mahomet, était un homme de talent; sous son administration, la contrée de Bhopal atteignit à un haut degré de prospérité. Il se concilia les Gonds, qui sont les premiers habitants du territoire méridional de Bhopal. Comme réparation des iniquités de Dost-Mahomet, il accorda quelques petites dotations aux plus proches parents de Newal-Shah, si cruellement dépouillé. A sa mort, le fils de Byjeeram, nommé Gassy-Ram, devint son successeur, mais seulement pour peu de mois; la partialité montrée par lui pour les Indous de sa tribu, ou que peut-être on lui attribuait à tort, le fit assassiner par deux mahométans. Un Afghan, son successeur, empoisonné au bout de quelques années, fut remplacé par Rajah-Keisoree, qui se maintint quatorze ans dans ce poste. Grâce à ses talents, le pays parvint à un haut degré de prospérité; ce qui ne le préserva pas cependant d'une fin tragique. Tout en suivant une vie d'austérités et de dévotion, Feyz-Mahomet n'en avait pas moins un harem fort peuplé. Une des beautés qu'il renfermait, connue par le titre de begum ou princesse, se faisait remarquer entre toutes par

son incontinence et celle de ses filles. L'une de ces dernières fut soupçonnée d'un commerce adultère avec le fils de Keisoree : or, les frères du nabob, ennemis du premier ministre, se servirent de cette circonstance pour le perdre ; ils dénoncèrent le fait au prince. Nulle accusation ne pouvait lui être plus nuisible ; l'orgueil et les préjugés d'un Afghan étant également révoltés à l'idée que l'honneur de sa race et sa pureté ont pu être souillés par un Indou. Keisoree, instruit de ce qui se passait, se tenait sur ses gardes, prenait ses précautions. Croyant nécessaire à la réussite de leurs projets d'endormir ses soupçons, les frères du nabob se présentèrent chez lui. L'un d'eux, nommé Imnil, lui remit même un Koran magnifiquement enveloppé ; c'était, à l'entendre, le plus solennel gage de ses bonnes intentions qu'il pût offrir : mais, sous son enveloppe éclatante, ce prétendu Koran n'était qu'une brique. En revanche, les frères du nabob sommèrent le ministre de leur remettre les sceaux de l'État ; et ce dernier, rassuré par le don du Koran, se montrait disposé à accéder à cette demande. Les chefs de l'armée tentèrent de s'y opposer ; ils le supplièrent de garder ce sceau, symbole de toute autorité, pour ne le remettre qu'au nabob, lui promettant de lui obéir aveuglément tant qu'il le posséderait. Keisoree, le remerciant de ses bonnes intentions, les pria de se retirer. « Je puis mourir, dit-il, non trahir mon prince. » Le don du Koran semblait d'ailleurs le rassurer com-

plétement. Cependant, ce même jour, à peine eut-il franchi le seuil de sa maison, que son palanquin fut renversé par des hommes armés qui le poignardèrent lui et son fils. Dans la prévision de ce fatal événement, la femme de Keisoree avait rassemblé dans une chambre toutes les femmes de la famille. Elle y fit transporter immédiatement une grande quantité de poudre à canon. Un serviteur fidèle étant venu lui donner la nouvelle du meurtre de son mari et de son fils, elle mit aussitôt le feu aux poudres, ensevelissant à la fois les restes de la famille sous les débris de sa maison, détruisant même une partie du vieux fort. Cette explosion, qui se fit au milieu du jour, jeta la consternation parmi les habitants de Bhopal. Feyz-Mahomet se contenta de déplorer la mort de son ministre, qu'il n'avait pas assez d'énergie pour venger; il ne survécut d'ailleurs que fort peu à cet événement, et mourut dans sa quarante-huitième année, après en avoir régné nominalement trente-huit. Ce prince vécut toute sa vie dans une profonde retraite. Pendant toute la durée de son règne, on ne le vit, dit-on, sortir qu'une seule fois de l'enceinte de son palais, et c'était pour se rendre devant la forteresse de Bhisla, assiégée par une armée à lui. Le lendemain de son arrivée, la forteresse se rendit. Cette circonstance, sa vie retirée, la tendance des Afghans à attribuer un caractère prophétique et saint à leurs princes, firent révérer pendant de longues années sa mémoire à Bhopal.

A sa mort, il fut remplacé par Hyat-Mahomet-Khan, qui porta sur le trône des habitudes semblables. Le pouvoir réel continua à être exercé par le premier ministre. Le revenu du Bhopal montait à 20 lacs de roupies; sur cette somme, 5 lacs sur lequel le ministre n'avait aucun contrôle, appartenaient au nabob et à sa famille; la liste civile perçue par des fonctionnaires appartenant au nabob, n'entrait point dans les caisses publiques. En revanche, le nabob n'avait rien à voir au reste du revenu. Il était parfaitement étranger au gouvernement de l'État; toute autorité se trouvait dans les mains du premier ministre ou dewan. Hyat-Mahomet-Khan, à l'époque où il devint nabob, n'avait point d'enfants par sa femme; il adopta quatre jeunes gens, fils de serviteurs de sa famille: c'étaient des Indous, auxquels il se trouvait heureux, dans son zèle religieux, d'avoir ouvert les yeux à la lumière du Koran. Fowlad-Khan, l'aîné de ces enfants adoptifs, fut le premier qui posséda le pouvoir de premier ministre. Il l'était encore lorsque le détachement sous les ordres du général Goddart traversa, en 1778, le territoire de Bhopal. Ce petit État fit, en cette occasion, tout ce qui dépendait de lui pour être utile à ces troupes; à l'époque où nous sommes parvenus, où son histoire se trouve mêlée à celle des Anglais, il aimait à rappeler ce souvenir.

Une femme, nommée Mumullah, joua un rôle aussi important à Bhopal, qu'Ahalia-Bahe ou Tool-

sah-Babe, chez les Mahrattes. Ayant contracté avec Yar-Mahomet, alors nabob, une sorte de mariage de la main gauche, appelé dans l'Inde nicah, elle sut prendre une grande influence à la cour et dans le gouvernement. Fowlad-Khan, le premier ministre, s'étant fait beaucoup d'ennemis par sa violence et sa tyrannie, une conspiration se forma contre lui où entra Mumullah; son but était de le faire remplacer par Chutta-Khan, un fils adoptif du nabob, réunissant toutes les qualités propres à cet emploi. La conspiration réussit : Fowlad-Khan fut tué en faisant une tentative pour s'emparer de la forteresse de Bhopal; Chutta-Khan devint dewan ou premier ministre. Ce dernier, sous l'inspiration des conseils de Mumullah, prit des mesures actives pour le maintien de l'ordre et de la tranquillité. Cependant, la légitimité du pouvoir du nabob étant mise hors de cause, il se forma un grand nombre de conspirations contre Chutta-Khan, qui constituèrent comme une sorte de guerre ouverte entre lui et la noblesse. La victoire lui demeura après une courte lutte, et son autorité se trouva mieux établie que ne l'avait été celle de ses prédécesseurs. Il conserva la paix avec Madajee-Scindiah et Ahalya-Bae, à cette époque les deux plus grandes puissances de l'Inde centrale; enfin, tâche plus difficile encore, il sut, au moyen d'un mélange de douceur et de fermeté, faire respecter des Pindarries le territoire de Bhopal. Il mourut dans sa quarantième année. Converti à l'islamisme, il n'en conservait

pas moins ses manières, ses habitudes, le vêtement même des Indous. Ghous-Mahomet-Khan, fils de Hyat-Mahomet, stimulé par le bruit exagéré des richesses de Chutta-Khan, exerça toutes sortes de cruautés sur sa veuve pour en obtenir la révélation. Cette malheureuse femme, dépouillée de tout ce qu'elle possédait, ne parvint pas sans peine à sauver sa vie; le fils de Chutta-Khan se hâta de se dérober à ses ennemis en s'enrôlant comme simple soldat dans les troupes de Guffoor-Khan. Un certain Himmit-Row, employé sous Chutta-Khan, lui succéda comme premier ministre. Il ne possédait d'ailleurs aucun des talents de son prédécesseur; sous son administration Bhopal se trouva livré au désordre et à l'anarchie.

Alors un jeune homme se présente un jour aux portes de la ville; escorté d'un petit nombre de compagnons bien montés, il avait toute l'apparence d'un soldat de fortune. On lui demande qui il est: il se dit Visir-Mahomet, fils de Sheriff-Mahomet-Khan, cousin du nabob régnant, dont il vient solliciter une entrevue. Elle lui est immédiatement accordée. Après les premières salutations, le nabob l'interroge sur ce qu'il a fait pendant son absence de Bhopal. Il avoue qu'obligé de s'expatrier par suite de la rébellion de son père contre Chutta-Khan, il a vécu de pillage au service d'un des chefs rajpoots de la province d'Omutwarra, où il a appris le métier de soldat; que ce qu'il a entendu dire de la situation de la terre de ses aïeux l'a

décidé à tout hasarder pour accourir lui proposer ses services; que son sabre et son bras sont toute sa richesse, mais qu'il vient les consacrer à sa patrie. En dépit de toute son indolence, de toute son apathie, le vieux nabob se sentit ému du langage franc et naïf du jeune soldat; il serre dans ses mains, presse contre sa poitrine la tête de Visir-Mahomet, il le salue comme le sauveur à venir de leur patrie commune. En ce moment, les troupes de Nagpore assiégeaient Hussingabad; les déprédations des Pindarries s'accroissaient de jour en jour. Visir-Mahomet se distingua dans toutes ces occasions. Huit mois après son entrée à Bhopal presque seul et inconnu, il était déjà un des candidats pour l'office de dewan ou premier ministre; le nabob inclinait à l'y nommer, mais les répugnances de son fils et de sa femme le décidèrent en faveur de Moorad-Mahomet, descendant de Sultan-Mahomet-Khan.

Le nouveau dewan vint prendre possession du gouvernement, accompagné de 1,000 cavaliers qui lui appartenaient. Fort différent de Visir-Mahomet, Moorad avait plutôt les mœurs et les manières d'un marchand indou que d'un chef afghan. Il passa le premier jour de son arrivée au jardin de son grand-père, livré aux affections de famille. Il se lamenta long-temps au souvenir des malheurs de sa famille, que ce lieu lui rappelait. Il embrassait en pleurant les arbres plantés par ses ancêtres. Introduit le lendemain en présence du vieux nabob, il lui parla dans le plus humble langage : il

l'appelait son père, plus que son père; il se répandait en louanges exagérées sur Ghous-Mahomet-Khan, le fils du nabob. Chose plus étrange encore, les banquiers et les marchands s'étant présentés pour lui faire les présents ordinaires d'argent, il refusa, leur fit lui-même présent de beaux vêtements. Il traita de cousins les principaux d'entre eux; enfin il fit distribuer aux pauvres des sommes considérables. Les marchands, les gens du peuple se montrèrent charmés de ces manières doucereuses pour eux fort nouvelles; en revanche, les officiers, les nobles ne contenaient qu'à grand'peine leur indignation à l'aspect d'une conduite qu'ils jugeaient basse, honteuse, dérogatoire aux dignités de Moorad-Mahomet. D'autres, plus avisés, attendaient avec un mélange d'inquiétude et de curiosité ce que tout cela voulait dire, à quoi tout cela devait aboutir. On ne le vit que trop tôt; une fois qu'il crut sa popularité suffisamment établie, Moorad-Mahomet cessa de se contraindre. La veuve de Rajah-Byjeeram, vieille femme tout infirme, fut mise à la torture jusqu'à ce qu'elle s'en rachetât au moyen d'une somme considérable. Il se fit donner 6 lacs de roupies par la famille du dernier dewan. Ces exactions, toutes cruelles qu'elles fussent pour les victimes, ne laissaient pas que d'être bien éloignées de satisfaire à l'avarice de Moorad ou aux besoins de l'État. Les troupes ne cessaient de réclamer leurs arrérages. Il imposa une taxe sur chacune des maisons de Bhopal, suivant la fortune

présumée de leurs habitants ; ceux qu'il avait le plus accablés de ses cajoleries furent le plus haut imposés. Il fit plus encore : bien que la maîtresse du nabob eût joui jusqu'alors d'un grand crédit, il ne craignit pas de s'attaquer à elle et de la faire assassiner au milieu d'une visite de cérémonie. Après cela, il jura solennellement n'avoir agi que d'après les intentions du nabob, qui lui aurait donné l'ordre de punir la conduite licencieuse de cette femme. Tout-à-fait à sa merci, le nabob n'osa le démentir. Mais les véritables motifs de Moorad-Mahomet ne tardèrent pas à être connus ; il s'empara de tout l'argent laissé par cette femme, et dont il connaissait le montant ainsi que les différents lieux de dépôt.

Moorad méditait sans relâche la ruine de Visir-Mahomet, dont la réputation toujours croissante excitait à la fois sa jalousie et ses alarmes ; mais toutes ses attaques contre ce jeune homme furent heureusement déjouées. Visir-Mahomet, envoyé contre les Pindarries avec des troupes inférieures en nombre, suppléa par sa valeur à ce qui lui manquait de forces ; il se fit aimer et admirer de tous. Doué d'une grande pénétration, il sut éviter tous les piéges que lui tendait le dewan. Ce dernier, effrayé du caractère hardi, entreprenant de son rival, fit venir un corps de Mahrattes pour pourvoir à la sûreté personnelle ; Visir-Mahomet, dès qu'il en fut instruit, se dirigea aussitôt sur Bhopal. Sans l'attendre, Moorad-Mahomet alla camper

dans une plaine à quatre milles de distance; où il reçut encore un renfort de quelque infanterie et quelques canons. Il confia le fort de Futtyghur à la garde d'Ameer-Khan. Dans quelques escarmouches avec les Mahrattes, Visir-Mahomet eut l'avantage; en raison de leur nombre, les Mahrattes, suivant toute probabilité, n'en auraient pas moins fini par avoir définitivement le dessus; mais des troubles survenus dans les États de Scindiah, les contraignirent bientôt à abandonner celles des autres pour leurs propres affaires. Mais en se retirant, le chef mahratte, nommé Balaram, voulut se dédommager du peu de succès de l'expédition; il se saisit de Moorad-Mahomet, qu'il accusait d'en être la cause; celui-ci le niait en vain; Balaram lui répondait en lui jetant à la face la réputation de menteur et de trompeur qu'il s'était faite. Il le somma de livrer ses trésors, le menaçant de la torture en cas de refus. La frayeur et l'emprisonnement causèrent à Moorad une maladie dangereuse, mais que Balaram considéra comme une ruse propre à servir à une évasion. Le dewan mourut, et Balaram persista dans la même opinion. Après avoir pendant plusieurs jours refusé de laisser enlever le corps, il ne consentit à lâcher enfin sa proie que lorsque les vers vinrent la lui disputer; alors seulement il put croire que Moorad-Mahomet ne mentait pas. Le nom de ce dewan est demeuré en horreur et en exécration parmi sa tribu. Lorsqu'un Afghan de Bhopal va en pélerinage à la

tombe de Mortaz-Ali, à Seronge, il ne manque jamais de frapper cinq coups avec un soulier, en signe de mépris et d'exécration pour la mémoire de Moorad.

Après la retraite des Mahrattes, Visir-Mahomet entoura le fort de Futtyghur, toujours en possession d'Ameer-Khan. Celui-ci se laissa facilement persuader d'évacuer la place. Il entra d'abord au service de Bhopal, mais le quitta peu de mois après pour partager la fortune de Jeswunt-Row-Holkar. L'office de dewan échut sans difficulté à Visir-Mahomet. Les revenus de Bhopal, la portion réservée au nabob une fois distraite, ne montaient plus qu'à 50,000 roupies, misère extrême dérivant de l'état de trouble et de confusion du pays. Il fallut bien qu'il fît comme les autres chefs de l'Inde, c'est-à-dire qu'il nourrît la guerre par la guerre. Il reconquit peu à peu une partie des districts jadis pris sur Bhopal, il leva des contributions sur les États voisins, il reprit sur les Mahrattes la forteresse de Hussingabad. Après cela, Visir-Mahomet continua pendant quelques années une guerre de détail avec les chefs mahrattes, qui le regardaient comme un ennemi juré. Pour les combattre avec plus d'avantage, il contracta une alliance avec les Pindarries, particulièrement avec Kurreem-Khan, à qui il donna deux villages auprès de Bersiah. Chettoo contractant de son côté une alliance avec Bhopal, lui fournit des secours contre le rajah de Nagpoor. Les relations

alors subsistantes entre l'État de Bhopal et le gouvernement de Scindiah subirent, pendant ce temps, quelque modification. Madajee-Scindiah avait été considéré, sa vie durant, comme le protecteur de Bhopal; aucune suprématie positive n'avait pourtant été réclamée par l'État le plus puissant, ni accordée par le plus faible. Scindiah envoya un khelant, ou vêtement d'honneur, au nabob et à Mahomet-Khan; ce dernier ne rejoignit cependant pas l'armée de Scindiah lorsqu'elle se mit en marche pour aller attaquer Holkar. Après la campagne Mahomet envoya complimenter Scindiah, mais le messager fut reçu, non seulement avec froideur, mais avec des signes évidents de mécontentement.

Hyat-Mahomet, ce faible nabob de Bhopal, sous le règne duquel s'étaient passées une grande partie des scènes que nous avons rapportées, mourut à l'âge de soixante-treize ans. Il était très gros et d'une nature indolente. Les évènements terribles qui signalèrent son règne, l'avaient comme accablé, abattu; on l'entendait continuellement appeler la mort à son secours. L'année où il mourut, Hussingabad et Cheynpoor-Barree furent prises par les armées du rajah de Nagpoor. Ghous-Mahomet, fils illégitime du nabob décédé, engagea un des généraux du rajah de Nagpoor Sadick-Ali à marcher sur Bhopal. Visir-Mahomet se sentit probablement incapable de prévenir cette ruineuse mesure prise par le souverain légal de la contrée; Ghous-Mahomet

avait, en effet, succédé à son père. Il se retira dans la forteresse de Gunnour, et se vit contraint d'abandonner au pillage non seulement Bhopal, mais sa propre fortune. Après être demeuré six semaines à Bhopal, Sadick-Ali se retira à Nagpoor, emmenant avec lui comme otage le fils de Ghoûs-Mahomet, laissant un de ses lieutenants dans la ville. Visir-Mahomet surveillait tous ces événements, méditant une tentative sur la ville. Quittant Gunnour à la chute du jour, il se trouva le lendemain devant Bhopal au lever du soleil. Les Mahrattes surpris se virent contraints d'évacuer la ville ; la garnison du fort de Futtyghur se retira la nuit suivante. Visir-Mahomet, arrivé en présence du nabob, lui fit d'amers reproches. Le faible prince répondit qu'il avait été trompé par des méchants. Visir-Mahomet exigea qu'il les nommât, puis, les ayant fait comparaître, dit au prince : « Si ce sont ceux-là qui vous ont trompé, que le châtiment vienne de vous. » Six officiers indous, de rang élevé, furent mis à mort. Deux brahmes qui avaient commis la même faute furent condamnés à un supplice terrible ; on leur versa dans la bouche tenue ouverte de force, le sang d'une vache qu'on venait d'égorger devant eux. Après cela on les renvoya avec de grandes railleries. Les soldats mahométans leur criaient : « Allez, allez dire à Scindiah et au rajah de Nagpoor quel est le goût du sang de vache. » Les brahmes auraient préféré mille morts à ce genre de supplice ; c'était en outre une grande

faute politique de la part de Visir-Mahomet que d'outrager le sentiment des princes indous de l'Inde à un point qui n'admettait plus de réconciliation. Pour le moment, Scindiah dissimula son mécontentement ; il se contenta de la promesse de Visir-Mahomet de remplir fidèlement les engagements pris par le nabob. L'année suivante, Mahomet reconquit certains territoires de Bhopal au nord de la Nerbudda, demeurés jusque là en la possession de Sadick-Ali.

A cette époque, Visir-Mahomet fit plusieurs tentatives pour obtenir l'assistance du gouvernement anglais; elles demeurèrent inutiles. Le caractère connu de Visir-Mahomet ne laissait aucun doute que ce ne fût uniquement dans une vue de conservation personnelle qu'il avait contracté une alliance avec Ameer-Khan et les Pindarries, cependant il n'en figurait pas moins au milieu de ceux qui menaçaient le territoire de Nagpoor et celui du Deccan. Le pays de Bhopal était même l'asile avoué de ces pillards. En ce moment, un corps d'armée britannique, sous le commandement du colonel Close, prenait position sur la Nerbudda. Suivant les circonstances Close devait ou rompre ou demeurer en bonne amitié avec Bhopal ; connaissant le danger qui le menaçait, Visir-Mahomet sut l'éviter. Un de ses agents confidentiels se rendit d'après ses ordres auprès du colonel ; il représente à ce dernier, chargé de lui faire comprendre que la nécessité seule avait contraint Ma-

homet à s'allier vec Ameer-Khan; il rappelle le secours donné jadis par l'État de Bhopal au détachement du général Goddart; il s'en fait un titre pour solliciter l'alliance des Anglais, souscrivant d'avance à toutes les conditions qu'il plairait à ceux-ci de lui imposer. Comment, disait encore Visir-Mahomet, un dessein, un sentiment quelconque d'hostilité serait-il entré dans son esprit à l'égard d'une nation qui répandait la terreur de son nom dans l'Inde entière? Le colonel ayant pénétré sur le territoire de Bhopal, la conduite du dewan et de ses principaux officiers se trouva conforme à ces démonstrations. Il sut en outre profiter de cette occasion pour insister de nouveau sur les droits de Bhopal à la protection britannique. Cependant, la crainte qu'une intervention dans les affaires intérieures de Bhopal ne pût entraîner beaucoup d'embarras, et pousser le gouvernement au-delà des limites où il voulait s'arrêter, conduisit à rejeter toutes les propositions qu'il fit alors. Il les répéta depuis, pendant les années qui suivirent, au milieu de tous les dangers que lui faisait courir l'inimitié des cours de Poonah, de Nagpoor, et de Gualior; elles demeurèrent également sans succès.

Scindiah fit attaquer brusquement Bhopal, en 1812, par un de ses principaux généraux, Juggoo-Rappoo. Il réclamait certaines sommes qu'il prétendait dues par Visir-Mahomet. Juggoo-Rappoo ayant reçu un petit à-compte se retira pendant la

mousson dans le voisinage; cette mauvaise saison passée, il se présenta de nouveau devant Bhopal à la fin d'octobre. Les troupes de Nagpoor, sous le commandement de Sadick-Ali, vinrent se joindre à lui. Scindiah et le rajah de Nagpoor se proposaient l'anéantissement de l'État de Bhopal, le partage égal de son territoire; conquête qui leur paraissait certaine en raison de leurs grands préparatifs. Située au nord de la Nerbudda, la ville de Bhopal ne compte pas moins quatre milles de circonférence; elle est entourée de trois côtés par une muraille de force médiocre, d'ailleurs sans fossés ou autres défenses; mais du côté du midi est la citadelle de Futtyghur, bâtie sur une colline élevée, défendue d'un côté par un lac profond. Beaucoup de collines ou éminences entourant ce lac avaient été autrefois fortifiées; mais en ce moment tous ces ouvrages, abandonnés depuis long-temps, se trouvaient dans un fort mauvais état.

La garnison de Bhopal consistait en 6,000 chevaux ou fantassins à sa propre solde, 3,000 Pindarries, et 2,000 hommes fournis par quelques zemindars. Les assiégeants réunissaient en tout 70,000 hommes, avec un matériel de siége en proportion. Au bout de quinze jours ils s'étaient emparés successivement de tous les avant-postes et tenaient les assiégés étroitement bloqués dans l'intérieur de la ville. Les Pindarries et les troupes des zemindars se virent obligés de se retirer faute de fourrage pour leurs chevaux. Ils servirent quelque

temps encore à Visir-Mahomet en lui portant des vivres par une route inconnue de l'ennemi; mais ce dernier la fit plus tard occuper; et alors le blocus se resserra de plus en plus, les progrès des assiégeants étaient d'ailleurs fort lents. Leur artillerie, pour ménager ses munitions, ne tirait guère, à moins de circonstances extraordinaires, qu'une quarantaine de coups par jour. Plusieurs assauts demeurèrent sans résultat; toutefois, dans l'un d'eux, les assiégeants pénétrèrent dans l'intérieur de la ville, dont ils se seraient emparés sans les femmes; celles-ci montèrent sur les toits de leurs maisons, et les assaillirent d'une telle grêle de pierres et de briques, qu'ils se trouvèrent obligés de battre en retraite. Cependant la situation des défenseurs de Bhopal ne tarda pas à empirer de jour en jour. La faim, à défaut du feu de l'ennemi éclaircissait leurs rangs. De 6,000 qu'ils étaient d'abord, ils se trouvèrent bientôt réduits à quelques centaines. Les moins à plaindre étaient les mahométans, car ils ne se faisaient pas scrupule de dévorer toutes sortes de charognes; mais pour apaiser les tortures de la faim les Indous se trouvaient réduits à avaler des morceaux de tamarin broyés et mêlés à des feuilles d'arbres. Bientôt l'herbe et les plantes commencèrent elles-mêmes à manquer. Animés par les exhortations et surtout par l'exemple du Visir-Mahomet, les assiégés supportaient avec résignation ces extrémités: ils repoussèrent plusieurs assauts, et, malgré la supé-

riorité numérique de l'ennemi, firent deux sorties heureuses. La mort de Juggoo-Rappoo leur donna en outre quelque répit; l'accomplissement des cérémonies d'usage suspendit pendant quelques jours chez les Mahrattes les opérations du siége.

La trahison d'un des principaux officiers de Bhopal fut en revanche au moment de leur devenir fatale. Chargé de la garde d'une des portes du vieux fort, il déserta. Faisant pis encore, il introduit un parti ennemi dans ce poste qu'il vient d'abandonner. Dix hommes préposés à la garde d'une autre porte de ce fort, celle qui s'ouvrait sur la ville, prennent heureusement l'alarme au bruit fait par les troupes de Nagpoor à leur entrée; essayant de voir ce qui se passe, ils arrivent près du mausolée du dernier nabob, qu'ils aperçoivent tout rempli d'ennemis. L'un d'eux court aussitôt prévenir Visir-Mahomet, qui sur-le-champ s'informe de ce qu'est devenu l'officier chargé de la garde du fort. Sur ce qu'on lui dit il a bientôt deviné la trahison. En ce moment une trentaine d'hommes tout au plus se trouvaient à ses côtés. Il jette sur son fils qui se trouvait parmi eux, un regard douloureux; mais celui-ci lui adressant la parole: « Père, dit-il, avec votre permission, c'est à moi à marcher le premier à l'ennemi. « Si les choses en sont à ce point, répond Visir-Mahomet, il faudra bien que nous y allions tous. » Cependant le jeune homme le précède à la tête de 12 hommes; son père le suit à quelque distance avec le reste de sa troupe. Les ennemis étaient encore dans le mau-

solée; mais, se croyant déjà maîtres de Bhopal, ils se laissaient aller à négliger les plus simples précautions; beaucoup avaient mis leurs armes de côté; d'autres, ôté une partie de leurs vêtements pour se mettre plus à l'aise; d'autres enfin causaient entre eux, se réjouissait de leur succès. Le fils de Visir-Mahomet marchait en tête du premier peloton; arrivé près du mausolée, il crie à haute voix: « En avant! en avant, camarades! nous sommes en force! et ils ne le sont pas. » Les hommes du petit détachement étaient armés chacun d'une espèce d'espingole chargée de 20 à 30 balles; les Mahrattes se trouvaient réunis dans un étroit espace. Ils font feu, et l'effet de cette décharge est meurtrier. Bientôt cette attaque soudaine, les cris des Afghans, qui ne cessent de répéter les paroles de leur jeune commandant qu'ils sont les plus forts, tout cela jette les Mahrattes dans le désordre et la confusion. Ceux d'entre eux qui peuvent s'échapper ne font aucune résistance; ils se dispersent, laissant derrière eux la plus grande partie de leurs armes, et une centaine d'hommes tués ou blessés.

Un autre incident eut des conséquences plus importantes. Sadick-Ali-Khan eut un songe dans lequel il entendit une voix qui proférait contre lui les plus terribles malédictions; elle lui reprochait de s'être ligué avec les infidèles contre les vrais croyants, contre les sectateurs du Prophète. Cette voix l'avertit de s'abstenir d'une entreprise qui demeurerait aussi inutile qu'elle était impie: les as-

siégés se trouvaient évidemment sous la protection de la Providence. L'impression faite par ce songe sur l'esprit de Sadick-Ali fut telle, qu'il déclara tout aussitôt sa résolution d'obéir aux avis qu'il venait de recevoir : il donna à ses troupes l'ordre du départ. Les officiers de Scindiah eurent en vain recours à tous les raisonnements imaginables pour lui faire abandonner cette résolution; il leur répondit en les exhortant à suivre son exemple s'ils voulaient éviter la vengeance du ciel. Ces derniers continuèrent le siége; mais ce siége qui durait depuis neuf mois, leur avait coûté plusieurs milliers de leurs meilleurs soldats, et rien n'annonçait qu'il ne dût pas se prolonger long-temps encore; ils se sentaient découragés, leurs troupes l'étaient plus encore. Après être demeurés dans l'indécision une quinzaine de jours, ils se décidèrent à la retraite et allèrent prendre position à Sarungpoor.

Cependant tout danger n'était pas pour toujours éloigné de Bhopal. Jeswunt-Row-Bhow, cousin de Juggoo-Bappoor, avait remplacé ce dernier dans le commandement des troupes. Il employa le temps de la mousson à se mettre en état de renouveler le siége aussitôt que la saison le permettrait. Visir-Mahomet, qui, malgré l'épuisement de ses ressources, conservait une fermeté inébranlable, employa de son côté tout ce temps à fortifier et à approvisionner Bhopal. A la vérité, ses ennemis étaient devenus plus nombreux et plus puissants que jamais. Plusieurs bandes de Pindarries et le

colonel Jean-Baptiste, au service de Scindiah, venaient de joindre tout récemment le Bhow. Jean-Baptiste avait sous ses ordres une légion bien équipée de 8 bataillons, et environ 40 canons. Bhopal n'avait jamais couru de plus grands dangers. Mais la division se mit parmi ses ennemis, ce qui le sauva. Jeswunt-Row-Bhow refusa une petite avance nécessaire pour payer les troupes de Baptiste. Ce fut le commencement de leur mésintelligence. Bientôt une querelle accidentelle s'éleva entre deux partis de leurs fourrageurs ; il s'ensuivit un combat sanglant. Les soldats de Jeswunt-Row, après avoir supporté de très longues et de très fortes fatigues pendant la durée du siége, ne pouvaient faire tête aux troupes plus fraîches et d'ailleurs beaucoup mieux disciplinées de Baptiste ; ils s'enfuirent çà et là, abandonnant leur camp au pillage. Aussi ce dernier s'empara de 103 pièces de canon de différents calibres. Le Bhow et quelques uns de ses adhérents se réfugièrent sous les murs de Bhopal. Visir-Mahomet ne leur permit d'y demeurer qu'une seule nuit ; il les prévint qu'il attaquerait dès le lendemain s'ils s'y trouvaient encore. On a beaucoup varié sur les véritables motifs qui déterminèrent Jean-Baptiste à ce siége ; le réel c'est qu'il existait à cette époque une négociation entre Visir-Mahomet et l'agent britannique dans le Bundelcund. Le résident britannique à la cour de Gwalior avertit Scindiah de cesser toutes hostilités contre Bhopal, devenue alors importante pour

le gouvernement britannique; ce dernier s'occupait en ce moment d'en tirer parti contre les Pindarries, dont les excès menaçaient alors la tranquillité générale de l'Inde. Le résident anglais à Nagpoor, auquel Visir-Mahomet envoya également un agent, se prononça auprès de son gouvernement dans le même sens. Il représenta cette petite principauté de Bhopal comme devant offrir des ressources locales, de grands avantages, de favorables dispositions, dans le prochain conflit que ne pouvait manquer d'amener incessamment le système de guerre et de ravages pratiqué par les Pindarries dans toute l'Inde. Ces négociations n'aboutirent pas à un résultat définitif. La publicité de ses relations avec les fonctionnaires britanniques ne lui en fut pas moins un bouclier qui le protégea contre ses ennemis les plus puissants. Visir-Mahomet réunissait à la forte nature d'un Afghan indompté des manières douces, polies, aimables. Comme Jeswunt-Row, il devint dans les dernières années de sa vie passionné pour les liqueurs fortes. On suppose que cet excès abrégea sa vie. Jusqu'à son dernier jour, ses espérances de salut pour son pays reposèrent sur la protection du gouvernement anglais. Il mourut au moment où ses vues allaient être réalisées.

Nuzzeer-Mahomet, un de ses deux fils, était un jeune homme brave et ardent, et distingué entre tous les chefs; à l'armée déjà nous l'avons vu combattre avec distinction aux côtés de son père tout

le temps du mémorable siége de Bhopal. Visir-Mahomet l'avait désigné comme son successeur. Il n'était que le cadet cependant, mais son aîné, livré à la paresse ou à des excès énervants, ne pouvait tenir les rênes du gouvernement. Le respect des chefs de l'État pour la mémoire de son père, leur estime pour ses belles qualités, leur faisaient désirer de le voir revêtu de cette dignité. Ghus-Mahomet, toujours nabob, au moins de nom, mais tombé dans un état d'obscurité et d'impuissance, ne fit aucune objection. Le frère aîné de Nuzzeer, sentant toute son incapacité, se trouvait lui-même au nombre de ceux qui le pressaient le plus vivement de prendre l'autorité. Il s'en saisit donc, on peut le dire, du consentement de tout le monde. Le premier acte de son gouvernement fut de poursuivre le projet favori de son père, c'est-à-dire la conclusion d'un traité qui mettrait Bhopal sous la protection des Anglais; traité long-temps discuté dans les conseils anglais, et d'abord repoussé. Mais les circonstances s'étaient chargées depuis lors d'en démontrer la nécessité. Nulle autre mesure politique ne pouvait être plus propre, en effet, à préparer les grands événements qui vont signaler les années suivantes. Aussi l'histoire de Bhopal se trouve de ce moment intimement liée à celle des Anglais dans l'Inde.

Scindiah ne cessait de tourner tous ses efforts vers la soumission, ou pour mieux dire l'annihilation de quelques uns des princes rajpoots tribu-

taires. Ces derniers avaient agréé de payer un tribut aux conquérants mahrattes; toutefois plusieurs d'entre eux conservèrent leur indépendance, et continuèrent à gouverner par eux-mêmes leurs possessions. D'autres, quoique à la fin subjugués, acquirent de la célébrité par le courage avec lequel ils se défendirent. Parmi ces familles il en est deux, celles des princes de Ragoogurh et de Kotah qui méritent une attention particulière; leur histoire comme celle de Bhopal est aussi au moment de toucher à celle du gouvernement anglais. L'une trouva une fortune éclatante, l'autre une ruine complète dans les convulsions politiques de cette époque. L'origine des princes de Ragoogurh remontait jusqu'aux fondateurs mêmes de la race rajpoote. Suivant leurs bhats, c'est-à-dire leurs bardes, qui conservent dans leurs chants les premières traditions nationales, ils possédaient une principauté dans l'Inde centrale avant la conquête des Mogols. Ghurech-Doss, un des chefs de cette famille, était omrah à la cour de Akbar. Ses services lui gagnèrent la faveur de l'empereur, qui ajouta aux territoires qu'il possédait déjà le don de la ville et du district de Seronge. Le rajah régnant à Ragoorgurh, lors des premières apparitions des Mahrattes dans l'Indostan, les accompagna. Cette alliance ne mit pas son fils à l'abri de l'ambition de Madajee Scindiah; il attaqua sous un prétexte le fort de Ragoogurh, s'en empara ainsi que du rajah, qui se nommait Bulwut-Singh. Toutefois le chef des Mahrattes ne jouit pas long-temps de son

triomphe en sécurité. Un thakoor ou chef de la tribu Kychee, nommé Sheer-Singh, assembla les partisans dispersés de Bulwut-Singh; il commença une guerre de détail et de partisan, déclarant qu'il ne mettrait bas les armes que lorsque Madajee-Scindiah aurait remis son prisonnier en liberté. Voulant détruire les ressources des Mahrattes, il contraignit les villageois à quitter leurs habitations; il leur défendit d'ensemencer leurs champs, les faisant déporter dans les contrées voisines, particulièrement sur le territoire de Bhopal. Le dewan de ce dernier État s'était engagé à pourvoir à leurs besoins et à leur accorder sa protection. Ragoogurh et ses dépendances furent pillées; les autres possessions de Madajee-Scindiah laissées intactes. Il traitait en général les indigènes avec humanité; les Mahrattes seuls ne trouvaient auprès de lui ni pitié ni merci. Les pundits et les brahmes du Deccan étaient surtout les objets privilégiés de la vengeance de Sheer-Singh. Il leur faisait couper le nez et les oreilles, massacrer leurs enfants, puis disait, avec un sang-froid imperturbable : « Je veux montrer à Madajee-Scindiah ce que c'est que détruire une principauté rajpoote. » Ce dernier finit par comprendre la difficulté de l'entreprise; aussi feignant de se rendre aux prières des rajahs de Jeypoor et de Joudpoor, il remit son prisonnier en liberté, lui restitua la principauté de Ragoogurh.

A la mort de Madajee-Scindiah, Jey-Singh, suc-

cesseur de Bulwut-Singh, prit parti contre Dowlut-Row-Scindiah. Ce dernier ayant triomphé, une guerre acharnée s'ensuivit entre le chef mahratte et le rajah de Ragoogurh. Le colonel Jean-Baptiste, à la tête d'un corps considérable d'infanterie et d'artillerie, entreprit de nouveau la conquête de cette principauté au profit de Scindiah. Il choisit, pour attaquer, le moment des fêtes de Hooley; on savait que pendant la durée de ces fêtes Jey-Singh et ses officiers se livraient sans réserve à leur goût pour les liqueurs fortes. Roogrungurh fut prise, et Ragoogurh assiégée. Jey-Singh, malgré des commencements si fâcheux pour lui, n'en montra pas moins une grande énergie. La guerre se prolongea long-temps. Jey-Singh finit par être chassé de ses États. Mais son courage survécut à sa bonne fortune; il continua de faire de fréquentes incursions dans celles des possessions de Scindiah qui n'étaient point sur leurs gardes. D'ailleurs, il conserva dans l'adversité un caractère digne de sa naissance; levant des contributions par les mains des officiers mêmes de Scindiah, il s'abstenait de piller les individus. La totalité de ses forces montait à environ 5,000 hommes, la plupart de sa propre tribu. Supérieur à Baptiste dans l'art de la guerre, il le réduisit plus d'une fois aux dernières extrémités. Bientôt la valeur indomptable du prince, ses prouesses personnelles, devinrent le sujet de toutes les conversations du peuple, de tous les chants des ménestrels. C'était un beau spectacle

en effet que celui de ce chef dépossédé, luttant pendant cinq années contre des forces dix fois plus considérables que les siennes. Un corps de 4 à 500 cavaliers, composé soit des parents, soit de gens dévoués à sa famille, tous fort bien montés, tous disposés à se faire tuer sur un signe de lui, l'entourait jour et nuit. Quelque supérieurs qu'ils fussent en nombre, les Mahrattes ne pouvaient supporter l'attaque de cette bande d'élite. Des mercenaires composaient le reste des troupes de Jey-Singh. Les fonds qu'il avait rassemblés au commencement de la guerre, les contributions qu'il ne cessait de lever pendant sa durée, le mettaient à même de les payer avec une tolérable régularité. Se bornant à attaquer les États de Scindiah, il ne violait d'ailleurs aucun autre territoire, ne pillait aucun marchand, aucun cultivateur. A l'époque où les Anglais atteignirent les bords de la Nerbudda, le peuple se plaisait à le considérer comme le modèle d'un prince soutenant jusqu'au dernier moment une lutte acharnée contre les usurpateurs de ses États.

Dans la guerre alors au moment d'éclater, Jey-Singh crut voir les chances d'une restauration à son profit sous le patronage des Anglais. Dans une lettre à un officier qui commandait un corps sur la frontière, après avoir énuméré le droit que la tribu dont il était le chef avait au titre de Hinderput, c'est-à-dire rois de l'Inde, et à la domination que ce titre impliquait; il demandait que les An-

glais lui permissent de prendre sur Scindiah les États dont celui-ci l'avait dépouillé. Il offrait une somme d'argent considérable pour prix de cette tolérance. Dans le cas où Scindiah aurait enfreint la neutralité à laquelle il s'était engagé, Jey-Singh eût été sans doute un instrument puissant dans les mains de ceux-ci. Mais à peine était-il entré en relation avec eux, qu'il mourut du choléra. Deux candidats, Dhokul-Singh et Adjeet-Singh, se disputèrent sa succession. Ces contestations, en divisant les anciens adhérents de Jey-Singh, détruisirent leurs forces, et le triomphe définitif de Scindiah sur cette vaillante et guerrière tribu en fut le résultat définitif. Tout le territoire formant jadis la principauté de Ragoogurh avait été usurpé par Scindiah. Il semblait donc que ce fût pour un vain titre que l'on se disputât; mais il n'en était pas ainsi. L'on se disputait en même temps le droit au service de 3 ou 4,000 soldats braves et aguerris. Adjeet-Singh ne tarda pas à se soumettre à Scindiah, sur des termes négociés par le gouvernement anglais. Dhokul-Singh continua la guerre, et souvent avec succès; s'il fut défait, c'est que les troupes de Scindiah, par elles-mêmes bien supérieures en nombre aux siennes, étaient en outre commandées pour la plupart par des officiers anglais. Devenu prisonnier, Scindiah sa hâta de l'envoyer dans la forteresse de Gwalior. Le caractère de ce dernier chef se trouve ainsi tracé dans la lettre suivante du résident anglais à la cour de Gwalior.

« Dhokul-Singh est un homme du plus entreprenant courage. La preuve s'en trouve dans les cicatrices d'innombrables blessures reçues par lui sur le champ de bataille. Il est à regretter que son caractère soit terni par la cruauté. On lui a permis, pendant son séjour à cette résidence, de porter son sabre et son bouclier ; on lui aurait aussi permis de les emporter au fort Gwalior ; mais au moment où il allait être remis aux mains des Mahrattes, il me les renvoya tous les deux, me faisant dire qu'il ne les aurait rendus à des Mahrattes qu'avec la vie ; que la seule espérance qu'il conservât de les porter de nouveau reposait sur la faveur du gouvernement britannique. » Depuis ce temps, la forteresse et la ville de Ragoogurh, avec un revenu de 55,000 roupies, fut restituée à ces familles, sous la condition qu'un certain nombre de leurs partisans prendraient du service dans les troupes de Scindiah, arrangement obtenu par la médiation et sous la garantie du gouvernement britannique.

L'histoire de la principauté de Kotah à cette époque, forme un contraste complet avec celle de Ragoogurh. Un rajah d'Odoypoor, ayant pris la cause d'un jeune prince des chefs de Bondee contre son frère aîné, l'installa à Kotah, et la lui donna en jaghire. Ce dernier, ayant depuis fait une guerre heureuse, augmenta son territoire de manière à former la principauté de Kotah, ce qui se passait deux siècles environ avant l'époque où nous sommes, et prit dès lors le titre de Mahn-Row, ou grand chef.

Les descendants du premier prince de Kotah jouirent long-temps en paix de sa succession ; mais l'un d'eux, Mahe-Row-Omeid-Singh, en raison des circonstances où l'Inde se trouvait alors, ou de sa propre incapacité, tout en demeurant sur le trône, perdit tout pouvoir. Bientôt il ne put payer aux Mahrattes un tribut de 75,000 roupies dant il leur était redevable ceux-ci menacèrent Kotah, qui parut toucher à sa destruction. Mais la principauté fut sauvée, bientôt même élevée à une haute puissance par l'un des hommes les plus remarquables de l'histoire de l'Inde moderne, Zalmi-Singh, de la tribu de Hara, des Rajpoots Chowausa. Le père de celui-ci, officier de haut rang au service du rajah de Kotah ; passa au service de celui d'Odeypoor, qui l'employa avec succès contre les Mahrattes. Zalmi-Singh, qui l'accompagna dans cette guerre et s'y fit une grande réputation, ayant été blessé, tomba au pouvoir des ennemis. Invité par le rajah de Kotah à se charger, comme premier ministre, de l'administration de la principauté, il saisit avec empressement ce moyen de faire fortune. Pendant sa captivité, il s'était lié avec plusieurs des officiers de Scindiah, notamment avec un brahme nommé Lallujee-Bellal, chargé de la collection des revenus des princes rajpoots. Zalmi-Singh lui proposa de l'accompagner à Kotah, à condition qu'il serait soutenu par l'autorité de Scindiah, auquel il offrait une augmentation de 25,000 roupies au tribut déjà dû. Accompagné de Lallajee-Bellal et de quelques

troupes de Scindiah, Zalmi-Singh se rendit à Kotah ; à son arrivée, le rajah de Kotah, se démettant de son autorité, la lui remit tout entière. Dès lors Zalmi-Sing ne cessa de déployer les plus grandes qualités d'homme d'État et d'administrateur. Une année ne passa pas sans qu'il ne fît quelque adjonction de village ou de district au territoire qu'il possédait déjà. Il entretint des relations amicales avec un grand nombre des plus hauts officiers de Scindiah, gouverneurs de province, ou commandants des armées dans son voisinage. Dans leurs querelles avec Scindiah il ne craignait même pas de leur donner asile. Ferme dans sa protection il avait pourtant l'art d'empêcher qu'elle fût désagréable à Scindiah ; car non seulement il reconnaissait l'autorité de ce dernier, se montrait conciliant, modéré, s'entremettait de manière à accommoder les différends. D'un autre côté, ses grandes richesses faisaient de lui un intermédiaire utile, presque indispensable, dans toutes ces transactions. Une somme d'argent à recevoir faisait toujours la première condition de tout arrangement du gouvernement mahratte avec ses chefs révoltés. Or la garantie de Zalmi-Sing, quand lui-même n'avançait pas l'argent, était telle, qu'il ne se trouvait pas de banquier qui ne fût empressé de l'accepter. L'élévation de Jeswunt-Row-Holkar, qui n'était retenu par rien, et dont la rapacité pouvait être facilement excitée par la prospérité de Kotah, fut le grand danger qui menaça l'administration de

Zalmi-Singh. Mais pendant les dissensions qui déchirèrent les États de Holkar, il sut se faire un ami d'Ameer-Khan. Ce dernier, ayant trouvé dans un moment critique un refuge dans la villee de Sheergurh, une des principales forteresses de la principauté de Kotah, en conserva une profonde reconnaissance : il promit à Zalmi-Singh d'employer toute son influence à la cour de Holkar, et sur les Pindarries en faveur de la principauté de Kotah. Grâce en grande partie à cette liaison, ce petit État put jouir d'une tranquillité constante au milieu des agitations de toute sorte qui l'entouraient.

Par le traité de Delhi, le tribut jusque là payé par Zalmi-Singh aux Mahrattes se trouva transféré au gouvernement britannique; arrangement qu'il désirait depuis long-temps. En voyant la résolution des Anglais de se saisir d'une influence prépondérante dans l'Inde, Zalmi-Singh s'attacha exclusivement à leur fortune; il devint leur allié le plus fidèle, leur instrument le plus utile pour le rétablissement de la paix. L'acquisition de quatre beaux districts évalués à 4 lacs de roupies récompensa son zèle et son dévouement, adjonction d'autant plus profitable pour lui que ces districts touchaient à son territoire. La mort de Omeid-Singh, rajah nominal, arriva peu de temps après; entièrement consacré à ses devoirs religieux, Omeid-Singh paraît n'avoir jamais eu le désir ni la capacité de s'occuper des devoirs de la royauté; c'est de son plein gré qu'il en abandonnait tous les soins à Zalmi-

Singh. Ce dernier, de son côté, entièrement satisfait de la substance, de la réalité du pouvoir, s'étudiait soigneusement à en abandonner toute la pompe, tout l'extérieur, au prince nominal; il se plaisait en quelque sorte à lui prodiguer en public tous les témoignages de respect et de déférence. A la conclusion d'une alliance entre le gouvernement anglais et Kotah, il fut convenu que les enfants de Zalmi-Singh lui succéderaient comme ministres ou régents de Kotah. La sécurité qu'on trouvait, grâce à son administration, sur le territoire de Kotah, y amena des multitudes de fugitifs abandonnant à l'envi les États voisins pour y venir chercher un refuge. Ce surcroît de population le mit à même de livrer à la culture de vastes étendues de terrains jusque là demeurés en friche, de bâtir des villes nouvelles, d'en porter d'autres à un haut degré de prospérité.

Les chefs de Ragoogurh et de Kottah étaient les plus puissants des Rajpoots; aussi nous bornerons, nous à parler sommairement de quelques autres. Le prince rajpoot de Doongurhpoor prétend être une branche aînée de la famille d'Odeypoor. Ce droit est tacitement reconnu, car le siége le plus élevé est toujours laissé vide pendant le repas des princes de ce dernier pays. Aucune race d'hommes n'a plus de penchant que les Rajpoots à donner et à demander, en un mot à reconnaître les priviléges ou les prétentions de la naissance. Les princes de Doongurhpoor ont parmi leurs adhérents militaires

quelques chefs féodaux de leur propre tribu; mais la majorité de leurs sujets se compose de Bheels, dont nous parlerons tout-à-l'heure. Il est probable qu'ils ont conquis sur cette race la plus grande partie de leur principauté. Les ancêtres de la famille actuelle devinrent, à une époque reculée, dépendants ou feudataires des empereurs de Delhi; ils le demeurèrent jusqu'à ce que les Mahrattes eussent envahi l'Inde centrale; ils payèrent alors tribut aux chefs de cette nation. Quand Malwa et les provinces voisines tombèrent dans l'anarchie, ils entretinrent des troupes d'Arabes et de scicks, dévastant habituellement le pays qu'ils étaient payés pour protéger. L'histoire de Banswara est, à peu de chose près, celle de Doongurhpoor : les princes de Banswara tiraient leur origine d'un frère cadet de cette dernière famille. Leurs adhérents et leurs sujets sont composés des mêmes classes de personnes. Comme Doongurhpoor, cette principauté s'est relevée graduellement de la condition d'une extrême misère pour devenir une dépendance des Anglais, auxquels elle paie un léger tribut. Le rajah de Pertaugurh s'enorgueillissait de rattacher sa famille à une branche cadette de la famille d'Odeypoor. Sa principauté occupe à peu près toute la petite province de Cantul. Les ancêtres du prince alors régnant étaient officiers des empereurs de Delhi; l'un d'eux devint même favori de l'empereur Mahomet-Shah, qui lui accorda la permission de battre monnaie en son propre nom. Le rajah d'alors, Sawut-Singh,

était tributaire de Holkar ; les rajahs de Jaboah et Butham descendent de Kishen-Dost, tributaire de Holkar. Leur principauté est surtout habitée par des Bheels appartenant à la classe des cultivateurs. Purbut-Singh, un autre de ces rajahs, était à la tête d'une nombreuse famille ; il avait une grande puissance, et pouvait au besoin mettre sur pied une armée considérable.

Tous ces chefs vivaient encore sur les territoires à eux transmis par leurs ancêtres. Mais il en était d'autres, et en grand nombre, qui ne tiraient leur revenu que du seul pillage; on les appelait grassiahs. C'étaient en général des petits princes qui, chassés de leurs possessions héréditaires en Malwa ou dans le Guzerate par des conquérants étrangers, trouvaient cependant moyen de se conserver une part dans les revenus de leurs anciens domaines. Comme ils pouvaient toujours contrarier la collection par leurs nouveaux maîtres, les Mahrattes se virent plus tard dans l'obligation de transiger; ils partagèrent le revenu avec plusieurs des anciens chefs de la classe militaire. Trouvant un refuge assuré dans les bois et les montagnes, ces derniers pouvaient dévaster avec impunité le pays dont la possession leur était enlevée. Ces pillages, en raison de leur continuité, devinrent un point de contact entre les chefs et le gouvernement mahrattes, ou bien entre ces chefs et les chefs des villages ou des districts. Ces derniers agréèrent de payer une certaine somme comme contribution, à la condi-

tion que les habitants des districts et des villages seraient exempts du pillage. Cet usage existe toujours depuis l'établissement du gouvernement mahratte. Commencé par nécessité, il continue par nécessité. Les grandes villes paient rarement le tribut aux grassiahs; ils le tirent principalement des villages. Ce tribut est appelé tankah; les officiers du gouvernement dressent eux-mêmes un état des villages soumis à cet impôt, de sa quotité pour chacun d'eux. Considéré comme une charge régulière, les collecteurs le portaient en déduction des contributions de ces villages. Modéré à son établissement, il excédait rarement 20 roupies par village, et parfois ne montait qu'à deux; il finit cependant par devenir oppressif, parce qu'il continua de demeurer le même, lorsque le pays se trouva en proie à la ruine, à la désolation. Le paiement du tribut était-il refusé ou seulement retardé, les grassiahs enlevaient le bétail, se saisissaient comme otages d'un certain nombre d'habitants; toutefois le sang coulait rarement, à moins cependant que les Mahrattes n'entrassent en campagne; car alors s'ensuivait une petite guerre. Vaincu d'ordinaire par des forces supérieures, le grassiah se voyait obligé de s'enfuir, de se cacher pendant quelque temps, mais pour revenir bientôt et recommencer le cours de ses déprédations.

Une autre race, les Bheels habitent les hautes montagnes qui séparent Malwa du Nemaur et du Guzerate. Remarquables par leurs habitudes, dif-

férents des autres races indoues, les Bheels ont des prétentions plus élevées que toutes les autres tribus à une antique origine. Suivant leurs traditions populaires, Mahadeo, malade et malheureux, était un jour assis, le cœur plein d'amertume, au fond d'une épaisse forêt. Tout-à-coup lui apparut une femme d'une merveilleuse beauté. A cette vue, la tristesse de Mahadeo se dissipa comme un brouillard du matin aux premiers rayons du soleil. Un commerce amoureux s'établit entre lui et cette femme, et il en naquit plusieurs enfants. L'un d'eux, qui dans son enfance se montrait d'un caractère turbulent et vicieux, tua le bœuf favori de Mahadeo, crime pour lequel son père le contraignit de s'enfuir dans les bois et les montagnes; ses descendants ont été depuis stigmatisés par les noms de Bheels et Nishada, termes qui signifient sans castes. Les mêmes traditions placent la scène des premiers exploits des fugitifs dans les contrées d'Odeypoor et de Joudpoor. Poussés de là vers le sud par d'autres tribus, ils s'établirent dans les montagnes qui forment les frontières occidentales de Malwa et de Candesh, sur les rives sauvages et couvertes de bois de la Mahaee, de la Nerbudda et de la Taptee. Protégés contre leurs nombreux ennemis par les difficultés dont ce pays est hérissé, ils n'ont cessé depuis ce temps de l'habiter, se procurant leur subsistance en partie par leur industrie, en partie par des incursions sur le territoire de leurs voisins plus riches. Il existe parmi eux un corps

de bardes ou ménestrels, chargés de conserver la mémoire de leur histoire primitive, de la généalogie de leurs familles, et aussi des événements principaux qui surviennent dans les grandes familles de Joudpoor et d'Odeypoor, dont ils se glorifient de descendre. Ces ménestrels reçoivent pour cela un certain salaire fixe, sans compter grand nombre de présents considérables des chefs des Bheels, qu'il vont visiter, comme faisaient nos troubadours chez les grands barons du moyen-âge.

Les Bheels, suivant le parti qu'ils ont pris après l'invasion des Mahrattes, peuvent se diviser en villageois cultivateurs ou montagnards. Les premiers, après la ruine de leurs chefs, persistant dans leurs pacifiques occupations, ont continué de séjourner dans les villages, de se livrer aux travaux de l'agriculture ; ils habitent en général la plaine. Les seconds, préférant une liberté sauvage à la paix et à l'industrie, ont continué à ne vivre que pour la guerre et le pillage ; ils se sont réfugiés dans les montagnes. Lorsque les affaires de la communauté sont en prospérité, les villageois et les Bheels cultivateurs font de nombreuses recrues de leurs frères montagnards. Lorsque la confusion est parmi eux, ce sont au contraire les villageois et les cultivateurs qui vont se joindre aux courses des montagnards. Mais au milieu du désordre et de l'anarchie la plus complète, il existe toujours dans toutes les branches de la communauté une grande tendance à se réunir ; c'est que tous conservent les mêmes usages

et la même religion. Poussés au sud par les Rajpoots, fuyant eux-mêmes de l'Indostan devant les mahométans, les Bheels, dans l'espace de deux ou trois siècles, ont perdu plusieurs de leurs petites principautés dans les montagnes. D'un autre côté, les familles des petits princes rajpoots ont augmenté au-delà des moyens qu'avaient leurs chefs de les entretenir. Élevés à n'avoir d'autres occupations que celle des armes, plusieurs des membres de ces familles se sont dès lors associés à la vie aventureuse des Bheels. Ils ont contracté de nombreux mariages d'où sont sorties de nouvelles tribus, dont celle de Bheelalah est la principale.

Telle était alors la situation de l'Inde centrale sous la domination des Mahrattes; mais en ce moment allait commencer entre ceux-ci et le gouvernement anglais une dernière et décisive lutte. Dans les premiers mois de 1814, un rapport fort détaillé fut adressé par le gouverneur-général à la cour des directeurs sur les associations de Pindarries et autres du même genre. Les unes et les autres se multipliaient, se grossissaient d'une manière effrayante. Toutefois, la guerre avec le Népaul ne permettait aucune démarche décisive à cet égard; resserrer le plus étroitement possible une alliance avec Bhopal, était la seule mesure à poursuivre. Cette alliance permettait à un corps d'armée de s'établir sur la Nerbudda; en communication d'un côté avec le midi du Bundelcund, de l'autre avec le nord des États du nizam, cette armée aurait

complété la ligne de défense des possessions anglaises et de celles des alliés ; elle les eût protégées, autant du moins que faire se pouvait, contre un ennemi aussi actif que les Pindarries. C'est dans ce but que lord Minto avait déjà recherché l'alliance du rajah de Nagpoor (Raghoojee-Bhonsla) ; mais les négociations n'aboutirent, en 1815, qu'à un refus fomel du rajah. Après ce refus, la meilleure combinaison était d'étendre la chaîne des positions anglaises du Bundelcund à la Nerbudda, au moyen d'alliances avec les États de Sangurh et de Bhopal, c'est-à-dire de pousser la ligne de ces postes à l'ouest de Nagpoor. D'un autre côté, le gouverneur-général n'était pas sans quelque hésitation à l'égard de cette mesure ; il craignait de donner de l'inquiétude et de la défiance aux États indépendants. Toutefois, l'existence des associations de Pindarries, l'imminence d'une confédération générale alors au moment de se former parmi les Mahrattes, le déterminèrent à avancer autant que possible l'exécution de ce projet. A l'époque même où le rajah de Nagpoor refusa l'alliance anglaise, on découvrit que des négociations existaient entre lui et Scindiah ; il s'agissait de former une alliance offensive et défensive, dans le but de subjuguer la principauté de Bhopal. Nous avons raconté les suites de cette alliance. Une grande agitation régnait au durbar de Holkar, dans les cantonnements d'Ameer-Khan, même auprès de Runjet-Singh, le dominateur des Seicks du Pun-

jaub. Tous ces États, justement alarmés de la puissance de l'Angleterre, étaient toujours au moment de se réunir pour lui faire obstacle. Le peschwah trempait dans les mêmes desseins. Or, ces desseins étaient-ils de garder uniquement la défensive, ou de prendre une offensive hardie dans telle ou telle circonstance? on l'ignorait encore. Suivant toute probabilité, aucun plan n'était encore arrêté à ce sujet dans l'esprit des confédérés.

La situation des choses et la disposition des esprits n'en recélaient pas moins de grands dangers. Les mesures qui viennent d'être indiquées ne pouvaient manquer en réussissant d'amener la consolidation du pouvoir des Mahrattes sur toutes les contrées qui s'étendent vers le Bengale et les États alliés du Deccan; elles eussent rendu à tout jamais impossible une alliance du rajah de Nagpoor avec les Anglais en le rendant pour toujours dépendant de Scindiah. Cette alliance, précédée de la conquête et de la destruction de l'État de Bhopal, privait en outre à l'avenir les Anglais de ce point d'appui. Ne se dissimulant d'aucune façon ce danger, lord Hastings fit dès lors tous ses efforts pour compléter ses mesures défensives au moyen d'une alliance avec Bhopal et Sangurh. C'était une politique hardie, mais dont les résultats devaient être très importants; elle était un obstacle à l'établissement de l'influence de Scindiah sur Nagpoor; elle lui enlevait la possibilité de s'emparer de Bhopal, qu'il ne cessait de convoiter; elle complétait certaines précautions

défensives que les dispositions suspectes des pouvoirs réguliers à l'égard des Pindarries rendaient plus nécessaires que jamais. Au reste, la hardiesse de ce projet était peut-être ce qui en plaisait le plus à lord Hastings. Visir-Mahomet ayant envoyé un agent à Delhi, le résident britannique en référa à lord Hastings, qui lui donna l'autorisation de traiter sur les bases suivantes : « Le gouvernement britannique s'engage à protéger Bhopal contre les projets hostiles de Scindiah, et à lui accorder pour l'avenir une garantie perpétuelle de ses États. Le rajah sera laissé dans une complète indépendance pour l'administration intérieure; les troupes anglaises auront libre entrée et sortie sur le territoire de Bhopal; et toute facilité leur sera donnée pour leurs approvisionnements. Une forteresse sera délivrée pour servir de dépôt, et un lieu sera fixé comme cantonnement permanent. Le nabob devra renoncer à toutes relations avec les Pindarries, à moins que ce ne soit de concert avec le gouvernement britannique; il s'en rapportera à l'arbitrage de ce gouvernement dans tous ses différends avec eux. » La négociation avec Nava-Govined-Rao, le chef légitime de Sangurh, porta sur les mêmes bases.

FIN DU TOME CINQUIÈME.

Paris. — Imprimerie de BOURGOGNE et MARTINET, rue Jacob, 30.